This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

L'OCÉAN PACIFIQUE

16783 — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, Rue de Fleurus, 9

C. DE VARIGNY

L'OCÉAN PACIFIQUE

LES DERNIERS CANNIBALES
ILES ET TERRES OCÉANIENNES
LA RACE POLYNÉSIENNE
SAN FRANCISCO

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1888

Droits de propriété et de traduction réservés

DU
21
V3

L'OCÉAN PACIFIQUE

LE TEMPS
5 BOULD DES ITALIENS
PARIS

CHAPITRE I

ÎLES FIJI, TONGA, PITCAIRN, NORFOLK

I

Quinze jours suffisent maintenant pour se rendre des côtes de la Manche aux rives du Pacifique, pour franchir à toute vapeur les onze cents lieues de mer qui séparent Le Havre de New-York et traverser l'Amérique du Nord. Il y a trente ans, il n'en était pas ainsi. Ce voyage exigeait près de six mois. Il nous en prit même davantage, cent quatre-vingt-dix-neuf jours.

Réservés aux courtes traversées, les navires à vapeur ne s'aventuraient pas alors à de grandes distances; ils n'affrontaient ni les furieux coups de vent du Rio de la Plata, ni les tempêtes de l'océan Antarctique. Cette navigation lointaine était l'apanage exclusif des navires à voiles, qui, haut mâtés, lourdement chargés, descen-

daient l'Atlantique, fuyant devant les fortes brises du nord. Péniblement, ils débouquaient de la Manche, assaillis par les coups de vent au travers du golfe de Gascogne et du cap Finisterre, louvoyant pour atteindre les îles Canaries. Là enfin ils rencontraient les vents alizés, qui, dans un parcours de douze cents lieues, règnent sur une mer d'ordinaire calme et bleue, et portent au large de l'Océan, à plus de cent lieues de distance, la poussière impalpable des déserts africains.

Elle flotte, invisible dans l'air, retombant sur le pont, couvrant d'une légère couche grise les voiles et la mâture humides. Le vent de nord-ouest la chasse vers l'Océan, qu'elle comble lentement dans ce travail incessant et silencieux du Sahara en marche vers les îles du Cap-Vert.

Aux bises froides et rudes du nord succèdent alors une brise légère et constante, une température idéale. La nuit, le ciel étincelle d'innombrables étoiles ; tantôt elles scintillent avec éclat dans un azur sombre et profond, tantôt elles répandent une lumière blanche et diffuse dans un firmament d'un bleu pâle. Au souffle de l'alizé, le navire, incliné, toutes voiles dehors, fend silencieusement de son taille-mer les vagues phosphorescentes ; il semble glisser sans efforts sur un lit de pierreries que sa proue fait ruisseler devant lui, laiteuses comme des perles, brillantes comme des diamants.

Le tropique du Capricorne franchi, adieu aux jours embrasés, à la brise régulière, aux constellations de l'hémisphère boréal ! Vénus disparaît de l'horizon, la Grande-Ourse fuit, la Voie lactée s'évanouit. La Croix du Sud se lève au loin. Les vents redeviennent variables ; plus on avance, plus ils fraîchissent ; de brusques

rafales enflent les voiles, faisant plier les hautes mâtures sous l'effort de la bise qui les gonfle à les crever, puis les laisse retomber flasques et molles au long des mâts, qu'elles battent paresseusement ; des orages subits, le grondement du tonnerre, le crépitement de la pluie, secouée par une bourrasque folle qui fouette les vagues et chasse le navire éperdu.

Au large du Rio de la Plata, les redoutables *pamperos* annoncent le voisinage du cap Horn, distant de quatre cents lieues. Ils descendent, rapides et furieux, du versant oriental des Andes, dévastant sur leur passage les pampas dénudées qui s'étendent de la Cordillère à l'Océan, refoulant devant eux de grands nuages gris déchiquetés qui s'entre-choquent dans la tourmente, s'illuminant d'éclairs livides ; ils rasent la surface de la mer, balayant l'embrun des vagues, sifflant avec un bruit strident dans les vergues qui craquent, les cordages qui vibrent et les haubans raidis. Dans l'ouragan déchaîné, le vent saute du nord au sud, de l'est à l'ouest, comme affolé, se débattant, dans une lutte suprême, avec un ennemi invisible, retombant tout à coup, vaincu, avec un hurlement de fureur. Interminablement s'allongent les côtes de la Patagonie, terre rude et froide, voilée de bancs de nuages aux formes bizarres et fantastiques, colorés de toutes les teintes du prisme, offrant à l'œil un tableau mouvant et changeant, d'indescriptibles effets de mirage.

A l'est, les îles Malouines dessinent leurs flancs abrupts, leurs blanches parois de rocs durs et lisses. A l'ouest on commence à discerner l'entassement monstrueux de la Terre de Feu, les puissantes assises du cap Horn amoncelant à cette pointe extrême du

Nouveau Monde ses masses granitiques. Ici vient mourir, dans un dernier effort, dans un renflement suprême, la Grande-Cordillère, qui, de l'océan Glacial Arctique au pôle Antarctique, déroule, sur deux mille sept cents lieues de longueur, sa puissante ossature, ses cimes étincelantes, ses volcans gigantesques, ses arêtes dentelées.

On se sent au seuil d'un monde nouveau, à l'extrémité du globe. Au sud, plus rien que l'inconnu, et un inconnu sinistre. Tous ceux qui l'ont franchi, ce cap redouté, ont subi cette impression lugubre dont la trace se retrouve jusque dans les noms donnés à ces régions désolées et mystérieuses. A droite, la Terre de Feu; à gauche, les Shetland méridionales; puis, au delà, loin, très loin derrière l'horizon embrumé, derrière d'inaccessibles barrières de glace, défendues elles-mêmes par des banquises énormes, un amoncellement de glaciers soudés par un froid terrible, plongés pendant des mois dans une nuit intense qu'illuminent seules les lueurs blafardes de l'Érèbe et de la Terreur, volcans entrevus dans ce royaume de la mort.

C'est bien la fin de notre monde, le vestibule sombre et froid d'un autre océan. A cette pointe extrême, entre ce cap sourcilleux et le pôle figé, il semble que l'Atlantique et le Pacifique se livrent un éternel combat, luttant de tout l'effort de leurs flots soulevés et de leurs vents déchaînés. Plus vaste, plus étendu, le Pacifique est aussi le plus puissant. Il défend cette porte qui donne accès chez lui; il refoule au large son rival qui s'acharne, il entasse comme d'infranchissables obstacles ses vagues monstrueuses, espacées d'une lieue, murs mouvants qui se dressent en masses liquides devant le navigateur audacieux. Du Pacifique à l'Atlan-

tique, le passage est, sinon facile, du moins de courte durée ; les vents et le courant permettent de doubler le cap en quelques jours, parfois en quelques heures ; mais de l'Atlantique dans le Pacifique il n'en est plus de même, et, pour forcer ce passage redoutable, on prend ces mesures suprêmes que dicte, avec la conscience du danger, la résolution de l'affronter.

Que reste-t-il de ce navire coquet, à la mâture élancée et chargée de toile qui, il y a quelques jours à peine, courait, toutes voiles dehors, devant les grosses brises de l'Océan, refoulant devant lui les vagues frangées d'écume, secouant gaiement, à la première embellie, tous les ris de ses huniers ? Ses voiles carguées, ses mâts dépassés, ses écoutilles fermées, la barre amarrée, ce n'est plus qu'une épave sur laquelle la mer se brise, balayant le pont de ses lourdes vagues ; le vent le pousse, l'orientant comme il lui plaît. Sous les coups redoublés des paquets de mer qui s'écrasent sur elle, sa membrure résonne et gémit ; ses étais de chêne grincent ; dans ses câbles raidis et couverts de givre, le vent fait entendre sa plainte éternelle. Sous le coup de la tempête déchaînée, irrésistible, il s'est fait petit, désert et silencieux : mais une pensée l'anime et une volonté le guide. Que le vent faiblisse, et sur son pont soudain animé la vie reparaît ; on largue les basses voiles, on pousse vers l'ouest ; puis de nouveau le ciel s'obscurcit sous les nuages, la tempête reprend, et le terrain, lentement, péniblement conquis, est reperdu en quelques heures.

Pendant quarante-cinq jours nous luttâmes ainsi. Pour doubler le cap, il nous fallait franchir un espace de trente lieues ; cela fait, peu importaient le vent, la tempête, la mer furieuse, on avait l'espace devant soi,

le Pacifique immense ; on remontait au nord, vers le jour, le soleil, la chaleur. Pendant six semaines, la lutte incessante, le vent nous rejetant toujours plus au sud, plus au froid, au milieu des banquises de glace, grands fantômes blancs détachés du pôle austral, errant au hasard sur ces mers solitaires. Mais lentement nous poussions dans l'ouest, jusqu'au jour où, en dépit de la tempête, nous pûmes faire route vers le nord sans risquer de nous briser contre les rochers du cap. Malgré la bise furieuse, la mer démontée, le navire largue ses basses voiles ; l'ouragan les crève, on les remplace, on les double, on avance. La mâture craque et plie, la coque tremble sous l'effroyable pression des vagues et du vent, mais on est hors de l'Atlantique, on s'élève dans le Pacifique, et là-bas, au delà du cap dépassé et des froids brouillards, on entrevoit des cieux plus cléments.

Voici donc enfin l'océan Pacifique, dont les flots baignent les côtes d'Asie et d'Amérique, l'océan aux îles innombrables dont les noms étaient à peine connus alors, et dont déjà les nations européennes se disputent la possession. Encore peu visitées, elles étaient, comme aujourd'hui, habitées par une race autochtone dont nous avons pu étudier de près quelques types curieux, et qui, dans l'infinie variété qui la distingue, offre à la fois les tribus les plus réfractaires à notre civilisation et les plus ardentes à se l'assimiler, les cannibales les plus féroces et les Polynésiens les plus sociables. Ce n'est pas leur histoire que nous entreprenons d'écrire ici. Nous nous bornerons à puiser dans nos souvenirs, à les rapprocher des observations de ceux qui ont connu cette même race sur d'autres points que nous n'avons pu visiter, et à les montrer tels qu'ils sont. Il importe

de se hâter; bientôt il sera trop tard. Le flot montant de la civilisation envahit même l'Océanie. Quand l'isthme de Panama sera percé, nos navires oublieront la route du cap Horn. Ces mers inhospitalières redeviendront solitaires, mais l'Océanie se peuplera de colons européens, et le descendant des anthropophages d'hier discutera dans un parlement de ses pairs les problèmes les plus compliqués de notre économie politique.

Déjà ce jour est venu pour quelques-uns d'entre eux. Aux îles Sandwich, un souverain indigène, David Kalakaua, gouverne, roi constitutionnel, son royaume, avec le concours d'une chambre des députés, d'une chambre des nobles et d'un ministère responsable. A mille lieues au sud des Sandwich, Tahiti, les Marquises, la Nouvelle-Calédonie voient diminuer leur population et s'accroître la population étrangère. Bien qu'encore imparfaitement exploré dans certaines de ses parties, le continent australien est colonisé, sur les côtes tout au moins, et la civilisation envahit lentement l'intérieur. Chaque année est marquée par quelque prise de possession de l'Europe, qui pénètre enfin dans ce dédale d'îles, dans cette poussière de continent de la mer de Corail, de la mer des Célèbes, de la Malaisie, refuge des vieilles races indigènes et des derniers cannibales.

La civilisation les étreint sûrement et lentement, les convertissant sur place, les détruisant ou les déracinant du sol natal. Les navires d' « engagés », comme on désigne ceux qui battent les îles de l'Océanie afin d'y recruter des travailleurs pour les plantations des Nouvelles-Hébrides, des Sandwich ou de l'Australie, en transplantent chaque année un nombre croissant. Comme les races condamnées à disparaître, à céder leur place à d'autres, elles se désagrègent et s'émiettent.

Les hasards de leur vie aventureuse et précaire, des conflits inattendus avec la race blanche en rejettent des épaves jusque dans les grands archipels de la Polynésie et sur les côtes de l'Amérique du Nord.

II

Il y a vingt ans, je me trouvais en séjour chez un de nos compatriotes, M. B..., propriétaire d'un vaste rancho dans l'île de Kauaï, l'une des Sandwich. Mon hôte avait visité la Polynésie et la Malaisie. Dans le cours de ses nombreux voyages, il avait eu souvent maille à partir avec les tribus indigènes, notamment avec les anthropophages, pour lesquels il professait une rancune de bon aloi. Lors d'une rencontre fortuite avec eux à la Nouvelle-Zélande, il avait réussi, aidé de ses domestiques, à interrompre leur festin et à délivrer plusieurs prisonniers qui attendaient, avec une résignation fataliste, leur tour de cuisson. Au nombre de ces prisonniers se trouvait une jeune femme appartenant à une autre île, et qui ne savait ni où ni comment retrouver les siens. Mon hôte la prit en pitié et la ramena à sa femme, engageant Mme B... à la former aux soins du ménage et à en tirer le meilleur parti possible. Wenga, c'est ainsi que s'appelait la Canaque, était intelligente, bien que fort paresseuse, comme ses semblables; elle apprit assez docilement à balayer, laver et repasser; elle apprit en outre, mais non sans peine, un français baroque dont elle se montrait très fière.

Wenga était grande, bien faite; parmi les Canaques, elle passait pour une beauté; mais chaque pays a son

genre de beauté. Je causais parfois avec elle, et, grâce à son français bizarre et surtout à la langue indigène qu'elle parlait couramment, nous arrivions à nous comprendre. Je la questionnais sur son pays, sur sa tribu, sur les coutumes et le mode de vie de ses compatriotes. A l'occasion, eux aussi, ils mangeaient leurs captifs quand ils pouvaient s'en procurer ; et, malgré les grands gestes d'horreur dont Wenga se montrait prodigue en racontant leurs diaboliques festins, j'avais dans l'idée qu'elle n'en eût peut-être pas autant fait fi qu'elle le prétendait, et qu'un gigot humain, bien à point, ne l'eût pas effarouchée. Elle s'en défendait fort, j'en conviens.

Un jour, après l'avoir fait parler de son père, qu'elle semblait ne pas bien connaître, vu les noms divers qu'elle lui donnait et les portraits très dissemblables qu'elle en faisait; de sa mère et de ses deux frères, qui me firent l'effet d'affreux chenapans par ce qu'elle m'en dit, je lui demandai à quel âge les jeunes filles de sa tribu se mariaient.

« A partir de dix ans, me dit-elle. »

— Et toi, Wenga, es-tu mariée?

A cette question fort simple elle ne répondit pas, mais la contraction de ses sourcils, le pli de son front, la tension de ses traits indiquaient qu'elle se livrait intérieurement à des recherches très compliquées. J'attendis patiemment qu'elle eût retrouvé dans quelque casier de son cerveau un fil conducteur : mais point. Après un silence de quelques instants, ses traits se détendirent, elle souffla bruyamment — c'était sa manière de se remettre après un gros effort intellectuel — et elle me répondit ces mots, qui m'ont souvent hanté depuis :

« Moi pas savoir, massa : moi perdu mon ficelle !

— Quelle ficelle? » lui dis-je.

Elle m'expliqua alors, et non sans peine, qu'il est d'usage, dans sa tribu, de noter tous les événements un peu importants de la vie à l'aide de nœuds de formes différentes, sur une ficelle de lianes que l'on attache autour de sa taille et qui constitue à la fois l'état civil et l'unique vêtement de l'individu. « Les chefs, eux, se hâta-t-elle d'ajouter, sont plus habillés : ils portent un collier de petits coquillages autour du cou. »

Or Wenga avait, paraît-il, perdu cette bienheureuse ficelle dans la bagarre à la suite de laquelle elle avait failli être mangée. La seule chose dont elle parut bien se souvenir, c'est qu'un des nœuds de cette ficelle constatait ce qu'elle appelait *sa sexe*. Estimant qu'elle n'avait plus besoin de cet ornement, puisqu'ils allaient la faire cuire, ses ravisseurs l'en avaient dépouillée.

« Mais enfin, Wenga, tu n'as pourtant pas besoin d'une ficelle, dont je comprends que tu déplores la perte, pour te souvenir si... tu as eu un mari ou non. »

Elle souffla bruyamment, perplexe, cherchant à venir en aide à sa mémoire rétive, et, comme la première fois, elle me répéta :

« Moi pas savoir, massa. » Puis, sur un ton plus aigu, lamentable : « Moi perdu mon ficelle! »

Impossible de la faire sortir de là; je n'en tirai rien de plus.

J'appris depuis par mon hôtesse — ce que je soupçonnais d'ailleurs — que l'embarras de Wenga provenait moins de l'incertitude de sa mémoire que de la confusion de ses souvenirs, et qu'elle avait, pour ne pas se rappeler un mari, les mêmes raisons que pour n'être pas bien fixée au sujet de son père : l'embarras du choix.

Avant de disparaître complètement, le cannibalisme a trouvé son historien, historien sincère et de bonne foi, qui a successivement parcouru les îles Fiji, Tanna, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Guinée, d'abord en *vagabond globe trotter*, comme il s'intitule lui-même, puis comme correspondant de journaux anglais et australiens[1]. M. Julian Thomas appartient à cette catégorie d'infatigables explorateurs sortis des rangs de la presse anglaise, comme Stanley, O'Donovan et tant d'autres que le démon du reportage et des découvertes, deux passions jumelles, entraîne à travers les continents vierges et les mers inexplorées.

Le cannibalisme serait-il un goût naturel auquel l'homme civilisé puisse revenir, une fois débarrassé des liens et des entraves de notre ordre social? On serait tenté de le croire. Le révérend Thomas Williams, l'un des premiers missionnaires des Fiji, raconte comment, en 1804, vingt-sept détenus anglais, ayant réussi à s'évader du pénitentiaire de la Nouvelle-Galles du Sud, gagnèrent l'île Rewa, l'une des Fiji. Grâce à leurs armes à feu, ils inspirèrent aux indigènes une terreur superstitieuse telle, que ces derniers leur obéissaient comme à des divinités et que leurs caprices, même les plus odieux, étaient immédiatement satisfaits. Livrés aux passions les plus honteuses, aux convoitises les plus abjectes, ils étonnaient par leur perversité les sauvages au milieu desquels ils vivaient, greffant sur leurs vices d'hommes blancs les vices de la barbarie, ivres de leur toute-puissance succédant à l'esclavage du pénitentiaire, assoiffés d'orgies après des privations de toute sorte. Comme les sauvages, ils en arrivèrent à se nourrir, eux

1. Julian Thomas, *Cannibals and Convicts*, 1 vol. in-8°. London; Cardell et Cie.

aussi, de chair humaine, par bravade d'abord, puis par goût, tuant et mangeant leurs captifs, leurs esclaves, et s'enivrant de kava. Peu d'années après ils ne restaient plus que deux : les uns avaient succombé à leurs excès, les autres s'étaient entre-tués ou avaient péri empoisonnés par les indigènes. Quand, vingt ans plus tard, on retrouva leurs traces, un seul vivait encore, au milieu de ses douze femmes et de ses cinquante enfants.

Ce patriarche fut sourd à toutes les sollicitations que lui adressa le capitaine d'une goélette anglaise, désireux probablement de se faire bien venir des autorités en rapatriant cet intéressant personnage, et se refusa obstinément à rentrer dans le giron de la civilisation. Il se méfiait de l'accueil qui lui serait fait, et les souvenirs qu'il avait gardés du pénitentiaire de la Nouvelle-Galles du Sud n'étaient pas pour le séduire. Il signifia donc au capitaine qu'il eût à partir au plus tôt, s'il ne voulait pas se trouver exposé, lui et son équipage, à une attaque des indigènes, et le capitaine se le tint pour dit. Le dernier argument dont se servit Paddy Connor pour décider son interlocuteur à le laisser en repos fut que les Canaques appréciaient fort la chair des hommes blancs. Il en avait goûté lui-même et comprenait leurs préférences, cette chair ayant, disait-il, un goût de thon et de bananes mûres, tandis que celle des indigènes, à moins qu'ils ne fussent très jeunes, rappelait le vieux bœuf et contenait trop de tendons. On croirait entendre disserter Brillat-Savarin.

III

C'est toujours un sujet d'étonnement quand on côtoie ces archipels si riants, si riches et si fertiles de l'océan Pacifique, de penser qu'on a sous les yeux les dernières citadelles de la barbarie; qu'elle s'est cantonnée là, dans ces forêts verdoyantes, qu'elle y règne depuis un temps immémorial, et que, sous ce climat voluptueux et doux, où tout semble à souhait pour la vie indolente, règnent les passions les plus violentes et les appétits les plus brutaux. Les côtes sont poissonneuses, la terre se couvre de légumes et de fruits; pour vivre, l'indigène n'a qu'à recueillir sa nourriture : le sol produit sans travail et l'homme récolte sans efforts. On s'imaginerait que l'histoire de ces peuplades, ignorantes du froid, de la faim, des privations et des convoitises, n'est qu'un long poème de paresse, d'amour et de vie contemplative. Peu d'histoires, au contraire, contiennent autant de récits dramatiques, de crimes et d'excès, de vices et de misères, de tortures et de souffrances que celle de ces pays aimés du soleil et privilégiés entre tous. Il semble qu'affranchi de la nécessité de pourvoir par un labeur incessant à ses besoins multiples et quotidiens, l'homme n'applique son intelligence qu'à nuire à ses semblables, à les asservir aux exigences des monstrueux caprices d'une imagination oisive et cruelle.

L'histoire des îles Fiji et de leur roi cannibale en fait foi. Situé entre le 15e et le 22e degré de latitude sud, sous les tropiques, l'archipel des Fiji comprend deux cent à deux cent cinquante îles ou îlots, dont quatre-vingts seulement sont habités. Perdues dans cet

immense océan Pacifique, elles font, sur la carte, l'effet de points minuscules à peine visibles; mais Viti-Levu, l'une d'elles, est aussi grande que la Jamaïque; Vanua est trois fois plus étendue que l'île Maurice et dix fois plus que la Barbade; la superficie de cet archipel dépasse celle de toutes les îles anglaises des Indes Occidentales, y compris la Trinité. Sur les flancs arrondis des collines, d'épaisses forêts aux nuances variées déroulent tout au long de la côte leur verdure éternelle; dans les vallées, à l'humus riche et profond, sillonné de nombreux cours d'eau, croissent en abondance bananiers, arbres à pain, caféiers, orangers, citronniers. Çà et là, des anses sablonneuses, couvertes de cocotiers, servent d'estuaires à des rivières navigables jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur, offrant des havres naturels, faciles d'accès. Par ces portes toujours ouvertes, la civilisation a fini par pénétrer dans ce royaume du cannibalisme, dont un capitaine marseillais me racontait, il y a quelques années, les mœurs étranges et les singulières coutumes.

Le hasard me l'avait fait rencontrer à Lahaina, capitale de l'île Mauï, l'une des Sandwich. C'était, comme il s'intitulait lui-même avec une nuance d'orgueil, un *vrai chien de mer*, tanguant des épaules, au dos arrondi, aux jambes arquées, marchant, même à terre, comme balancé par un perpétuel roulis; il avait le verbe haut, la faconde méridionale, ponctuant ses récits de gesticulations fréquentes et de jeux de physionomie expressifs. Pendant de longues années il avait commandé un navire baleinier français, puis une goélette havaïenne, et fait un peu tous les métiers. Il connaissait son océan Pacifique aussi bien qu'un Parisien ses boulevards; son humeur curieuse et son amour du gain

l'avaient entraîné dans une foule d'aventures dont il était sorti sans trop d'avaries. Il avait connu Thakambau et dû faire avec lui de singuliers négoces, sur lesquels il gardait d'ordinaire un silence discret. Ce jour-là, il se montrait plus expansif, mieux disposé à satisfaire ma curiosité sur ce roi des cannibales, dont la conversion faisait alors grand bruit.

Lui n'y croyait guère, à cette conversion; il est vrai qu'il était sceptique par nature.

« Thakambau est un malin, disait-il; je le connais de longue date. S'il renonce à l'anthropophagie, c'est qu'il a perdu ses dents ou que sa digestion se fait mal. S'il renvoie ses femmes, c'est qu'il n'en a plus que faire. En un mot, comme en cent, il passe à d'autres exercices, faute de pouvoir continuer les anciens, et parce qu'il y trouve des avantages; mais on ne me persuadera jamais que ce gaillard-là va au prêche pour son plaisir et préfère un plat d'ignames à un baby gras. Il avait à peine dix ans lorsqu'il assomma à coups de bâton un jeune captif que son père, le vieux Tanoa, lui avait donné, et le fit cuire pour s'en régaler avec ses amis. Quand Tanoa, menacé par l'insurrection de ses chefs, dut quitter Bau, Thakambau, qui s'appelait alors Séru, n'avait encore que quinze ans. Il ne s'occupait que de chasse, de pêche et de femmes; aussi les chefs, satisfaits de l'expulsion du père, ne firent-ils guère attention à lui. On le laissa tranquille, pensant n'avoir rien à redouter. C'est alors que je le vis pour la première fois. Il faut vous dire que l'hiver les froids nous chassent des régions nord, les baleines se font rares. Je descendais alors au sud, et, pour passer le temps et augmenter mes petits profits, je naviguais d'une île à l'autre, achetant aux sauvages des écailles de tortue, de

l'ambre, des tripangs, du bois de sandal et autres produits variés, que je revendais en Australie à bon compte, et que je leur payais en verroteries, en foulards, en cotonnades, dont j'emportais à mon bord une petite pacotille particulière. Je me souviens encore d'un assortiment de foulards imprimés représentant le Champ-d'Asile, qui eut un succès fou. Les indigènes s'appliquaient cela sur l'estomac, les femmes sur les épaules aux jours de fête, et ils étaient heureux.

« Séru en achetait comme les autres, mais il préférait les armes, les couteaux, le fer, et, quand il venait à mon bord, il se montrait curieux de tout ce qu'il voyait et s'en faisait expliquer l'usage. Ma petite pharmacie paraissait l'intéresser tout particulièrement. Il examinait longuement les flacons. Un jour qu'il en maniait un contenant un poison énergique, je lui fis comprendre qu'il eût à s'abstenir, et qu'un grain du contenu suffisait à tuer un homme. Il comprit si bien qu'après son départ je constatai que le flacon avait disparu, et qu'à mon voyage suivant j'appris, sans trop d'étonnement, que les deux principaux chefs révoltés étaient morts subitement, à la suite d'un repas auquel les avait invités Séru. Quand je le revis, je lui donnai à entendre que je le soupçonnais fort de m'avoir dérobé mon flacon et d'en avoir fait goûter à ses hôtes; il sourit silencieusement, et le lendemain matin revint dans sa pirogue, m'apportant de superbes écailles dont il me fit cadeau. Il m'invita aussi à aller manger chez lui, mais je m'excusai. Il m'expliqua alors qu'il était très malheureux de ne plus voir son père, le vieux Tanoa, réfugié dans une autre île, et qu'il me récompenserait largement si je consentais à l'aller chercher et à le ramener à Bau, à l'insu des indigènes.

« Je m'étonnai bien un peu de cette soudaine affection filiale pour ce vieux Tanoa, le plus abominable sacripant que j'eusse jamais vu, et je lui remontrai que Tanoa avait toutes chances d'être *kiki*, c'est-à-dire mis à mort et mangé, s'il débarquait à Bau ; mais il sourit d'un air significatif, et, pour me convaincre que je me trompais, il doubla la quantité d'écailles qu'il m'avait d'abord offerte. Il devait avoir raison ; après tout, cela ne me regardait pas : j'avais fait mon devoir en lui exposant mes scrupules, et, s'il arrivait malheur à Tanoa, c'était son affaire. Je fis donc ce qu'il me demandait. Huit jours après, je revenais avec le vieux Tanoa, solidement arrimé dans l'entrepont, et ne le lâchai qu'à la nuit, après avoir reçu les écailles promises ; puis j'attendis tranquillement à mon bord ce qui allait se passer. Le lendemain je remarquai sur la plage une grande agitation ; les indigènes allaient, venaient, couraient en armes à la lisière de la forêt. On eût dit une fourmilière en rumeur. Le soir seulement, j'appris par Séru qu'une insurrection avait éclaté, que les rebelles étaient vaincus, Tanoa remis en possession du pouvoir, et que lui, Séru, qui avait mené toute l'affaire, avait reçu le nom de Thakambau, qui signifiait « malheur à Bau » ; en outre, il était reconnu comme héritier de Tanoa. Inutile d'ajouter que ce dernier vécut peu, et que Thakambau entra promptement en possession de son héritage.

« C'était un client à ménager, et je le ménageai, d'autant que ses manières d'agir vis-à-vis des gens dont il estimait avoir à se plaindre laissaient fort à désirer. Je ne vous en citerai qu'un exemple. Ayant appris qu'un petit chef indigène s'était permis de le blâmer, parce qu'après lui avoir enlevé une de ses femmes il l'avait

tuée et mangée, Thakambau lui fit couper la langue, qu'il avala toute crue en disant : « Cette langue ne critiquera plus son maître ». L'homme fut ensuite mis à mort et servit de festin à Thakambau et à ses amis.

« Je n'ai jamais su, ajouta-t-il, combien Thakambau avait de femmes; il ne le savait pas exactement lui-même. Tour à tour il les comblait de présents et les rouait de coups. C'était la coutume de son pays; il s'y conformait scrupuleusement. Ce que je puis dire, c'est que nous avons fait beaucoup d'affaires ensemble et qu'il payait ponctuellement. Une seule fois, nous eûmes des difficultés ; j'étais à terre, dans sa hutte, à sa discrétion. Il me rappela qu'il appréciait fort la chair des blancs, et je n'insistai pas. Depuis, je n'ai jamais traité aucune affaire avec lui qu'à mon bord, et tout a bien marché. »

En 1854 Thakambau fit profession publique de christianisme et abjura le cannibalisme. Il tint bon toutefois pour la polygamie, et ce ne fut que trois ans plus tard qu'il y renonça et reçut le baptême. En changeant de vie il voulut, une fois encore, changer de nom et adopta celui d'Ébénezer, donnant à sa femme favorite, la seule qu'il conservât, celui de Lydia. Peu après, l'influence des étrangers séduits par sa conversion le faisait reconnaître par l'Angleterre roi des îles Fiji, et le vieux païen cannibale octroyait à ses sujets une constitution des plus libérales, dont ces derniers se gardèrent bien, et pour cause, de réclamer les bénéfices. En septembre 1874 il abdiquait et cédait officiellement son royaume à l'Angleterre. Cet acte d'abnégation, motivé par les sérieuses appréhensions que lui inspirait Maafu, roi de Tonga, qui menaçait de le détrôner, fut récompensé par une pension libérale que lui alloua le

gouvernement anglais. Affranchi des soucis du pouvoir, Thakambau accepta l'invitation que lui adressa sir Hercules Robinson de visiter Sydney. Il s'y rendit à bord d'un bâtiment de guerre mis à sa disposition, et passa un mois à Sydney, fort étonné de tout ce qu'il y vit, puis il rentra chez lui. Mais la civilisation devait lui être fatale; il revint d'Australie avec la rougeole et mourut peu après, non sans avoir communiqué son mal à son entourage. L'épidémie importée par lui sévit avec violence dans tout l'archipel et coûta la vie à plus de quarante mille Fijiens. Les survivants estimèrent que Thakambau se donnait là de belles funérailles, et que, s'il s'était contenté de rester roi des cannibales, on n'eût, après tout, égorgé que dix-huit femmes pour l'escorter dans l'autre monde.

Ce Maafu, roi de Tonga, l'ennemi intime de Thakambau, est un autre type curieux de la race qui peuple ces archipels. Maafu, lui, se tenait pour un homme civilisé; il se croyait protestant, de la secte wesleyenne, ce qui ne l'empêchait pas de passer la plus grande partie de sa vie, étendu sur des nattes, à contempler les évolutions de ses danseuses. Il en entretenait tout un corps de ballet. En outre, il avait toujours à ses côtés, par suite d'une manie assez bizarre, plusieurs femmes à la chevelure épaisse et crépue. Sa manie consistait à plonger ses mains dans leurs crinières et à leur cogner la tête contre le plancher quand quelque chose le contrariait. Un ordre était-il mal compris, tardivement exécuté, Maafu cognait comme un sourd pour hâter ses serviteurs. C'était sa sonnette d'appel, son tam-tam, son gong. Il va sans dire qu'on devait les remplacer souvent.

Maafu mesurait six pieds de hauteur; il était robuste

et fort, malgré son indolence, dont il ne s'arrachait que dans les grandes occasions, mais alors il déployait une énergie et une activité physique peu communes. Il n'était pas naturellement sanguinaire; il s'estimait même bon et doux, facile à vivre; cependant, quand il frappait, il frappait fort. Il laissait à son peuple une assez grande liberté, mais se montrait intraitable pour ce qui lui était dû, et n'entendait pas raillerie sur le payement des taxes. Ce qu'il avait le mieux compris à la civilisation, c'était la perception des impôts. Reconnu par l'Angleterre comme vice-roi du groupe des îles Lau, il se rendait une fois par an à Levuka pour y toucher son traitement de 15 000 francs et pour faire son rapport au gouverneur, rapport d'un laconisme rare, qui se résumait en deux mots que lui avait appris un mauvais plaisant de midshipman anglais : *all serene* (tout est serein). Puis il revenait à Lakemba, sa capitale, retrouver ses danseuses et ses femmes, qui respiraient en son absence.

Sollicité à maintes reprises par les missionnaires anglais de donner un meilleur exemple à son peuple, de modifier quelque peu son genre de vie et d'user de son influence pour hâter la réforme religieuse, Maafu s'y refusait énergiquemenl, alléguant qu'il n'y avait rien à reprendre à sa manière de vivre, qui lui convenait, et qu'il n'entendait pas du tout se mêler de propagande. Une fois, cependant, il crut de son devoir et de son intérêt d'intervenir.

Dans une des îles soumises à son pouvoir, un indigène, se prétendant inspiré, allait de village en village, prêchant une religion nouvelle et se disant un ange descendu du ciel pour annoncer la fin du monde. Averti par les missionnaires, Maafu répondit qu'en ce

qui concernait la fin du monde toutes les opinions étaient libres; que, quant à lui, il n'en avait pas d'arrêtée. Ils insistèrent; Maafu ne daigna pas les écouter, étouffa leurs voix en cognant sur le parquet avec les têtes de ses femmes et se remit à boire du kava en contemplant ses danseuses. Mais, peu de jours après, il apprit que le prophète affirmait entendre des voix d'en haut, et qu'une de ces voix lui avait dit : « Prêche au peuple que la fin de toutes choses est proche; qu'il cesse donc de planter de l'igname et du taro, ainsi que de payer la taxe à Maafu », et que le peuple se montrait disposé à obéir. Du coup Maafu jugea qu'il était temps d'agir. La fin du monde le préoccupait peu, mais la taxe lui tenait fort au cœur. Sans plus tarder, il s'embarqua à bord de son yacht, le *Xarifa*, et vint jeter l'ancre en vue de l'île, puis il fit comparaître devant lui les principaux du village. Ils le trouvèrent sur le pont, occupé à tresser une corde.

« Qu'est-ce que j'apprends, Fijiens? On me dit que vous ne plantez plus ni ignames ni taro pour l'année prochaine. On ajoute, mais cela j'ai peine à le croire, que vous vous refusez même à payer la taxe? »

Ils lui exposèrent humblement que, puisque le monde allait finir, il était bien inutile de planter et de cultiver; que, quant à l'impôt, lui, Maafu, n'en aurait que faire là-haut; qu'un ange du Seigneur leur était apparu et les avait invités à consacrer leurs derniers jours à la prière et à la repentance.

« Amenez-moi votre ange, répondit brusquement Maafu : j'aimerais bien à le voir. »

On s'empressa d'obéir. L'ange vint, accompagné de sa femme, qui allaitait un baby. Maafu continuait à tresser sa corde.

« C'est toi qui invites le peuple à négliger tous ses devoirs, et le plus sacré de tous : le payement de la taxe?

— Je suis un ange envoyé par le Seigneur pour les éclairer.

— Un ange, toi? Et qui est cette femme?

— La mienne. Elle est aussi un ange.

— Ah! Et le baby, c'est un ange, lui aussi?

— Oui.

— Tu es un ange et tu as femme et enfant?

— Oui. »

Sur ce, Maafu se leva : « Comment cela se peut-il, Fijiens? N'est-il pas écrit qu'au ciel il n'y a pas de mariages et qu'on n'y donne pas en mariage? Ce que j'ai appris de ma Bible, je le sais bien. Allez, imbéciles, ajouta-t-il en ponctuant chaque mot d'un coup de sa lanière, payez la taxe, plantez des ignames et du taro ; surtout, je vous le répète, payez la taxe, ou malheur à vous! Quant à toi, femme, au large, et donne à teter à ton baby. Pour ce qui est de ton mari, tu ne le verras pas de sept ans, et le monde durera jusque-là. Mettez à la voile! »

Et Maafu emmena l'ange et le garda sept ans prisonnier à Lakemba. Les indigènes se résignèrent, voyant que le monde ne finissait pas.

Maafu mourut en 1882. On raconte qu'à son lit de mort il étouffait ses gémissements et calmait ses souffrances en plongeant ses mains dans la crinière de ses femmes et en leur cognant la tête sur le parquet avec plus d'énergie que jamais.

IV

Tout ce grand océan équinoxal est semé d'archipels et d'îles. Depuis la pointe extrême de l'Asie jusqu'aux îles Basses, il semble qu'une puissante convulsion volcanique ait détaché de la terre ferme des continents entiers, comme l'Australie, des territoires considérables, comme Sumatra, les Célèbes, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande, puis tout un émiettement d'îles peu connues, visitées de loin en loin par quelques rares trafiquants. Ce n'est, du tropique du Cancer au tropique du Capricorne, qu'un fourmillement de cimes verdoyantes, une voie lactée d'îles et d'îlots séparés par des détroits sans nombre et sans noms, affectant toutes les formes mathématiques connues, tantôt s'allongeant, comme dans l'archipel de la Sonde et celui des Salomon, en longues bandes étroites, tantôt dentelées, comme aux Philippines et aux Célèbes, ou compactes et arrondies, comme aux Navigateurs et aux Fiji. D'histoire, la plupart n'en ont guère : récits de meurtres, de rapts, de guerres obscures, de pillages, de monstrueux sacrifices humains, suivis de scènes de cannibalisme et d'orgies. Puis, çà et là, des contrastes étranges, des romans singuliers et bizarres, nés de situations imprévues, nous montrant, comme dans l'île Norfolk, un rêve humanitaire réalisé dans une prison et substituant, en peu d'années, une sorte de paradis terrestre à l'enfer du plus odieux pénitentiaire qui fut jamais.

On sait qu'avant d'être ce qu'elle est, une ville riche et prospère comptant plus de deux cent mille habi-

tants, Sydney débuta par être le grand exutoire de l'Angleterre, le lieu d'internement des *convicts*. Le nombre de ces déportés s'accrut rapidement, mais

Ainsi que la vertu le vice a ses degrés.

Parmi ces malfaiteurs, que l'Angleterre expédiait aux extrémités du monde, se trouvaient des criminels tellement endurcis et corrompus qu'aucune discipline, même la plus rigoureuse, n'avait prise sur eux. Ils tuaient pour tuer ou se faire tuer; ils assassinaient leurs gardiens et suscitaient parmi leurs compagnons de misère des révoltes terribles. Pour en avoir raison, le gouverneur Philipps fit transporter les plus dangereux à l'île Norfolk. Là, courbés sous le fouet de geôliers impitoyables, fusillés à la première menace, à peine nourris, on les employa aux travaux les plus rudes; ils durent construire leur propre prison et les casernes de la garnison. Traités comme des bêtes de somme, punis pour la moindre faute avec une rigueur implacable, ils vivaient peu de temps; mais de nouveaux envois comblaient les vides. La menace d'être envoyés au pénitentiaire de Norfolk terrorisait à Sydney les plus récalcitrants : ils savaient qu'on n'en revenait jamais; pour eux, c'était l'enfer avec toutes ses horreurs. On se racontait en frémissant qu'exaspérés par les mauvais traitements qu'ils subissaient, à bout de forces et sans espoir, les *convicts* de Norfolk tiraient entre eux au sort à qui tuerait son compagnon de chaîne, l'assassin se poignardant ensuite auprès de sa victime.

L'Angleterre a la main lourde et cruelle. Ce régime de compression farouche et de répression sans merci régnait pas seulement alors dans ses pénitentiaires,

mais jusque dans son armée, soumise aux châtiments corporels, et à bord de ses navires, où le capitaine, maître après Dieu, se livrait à tous les excès d'une nature brutale, surexcitée par le sentiment du pouvoir absolu. Insultés, frappés, mis aux fers, privés de nourriture, souvent pour le plus léger délit, les équipages se soulevaient parfois, affolés par la tyrannie, et peuplaient de déserteurs les îles de la Polynésie. Assurés d'être pendus s'ils étaient repris, ils préféraient une existence misérable et précaire au milieu des indigènes à la certitude du sort qui les attendait.

Ainsi raisonnèrent les marins du bâtiment de guerre *Bounty*, quand, après leur révolte, ils se virent maîtres du navire et de leur capitaine Bligh, dont les violences et les mauvais traitements avaient épuisé leur résignation. Ils se sentirent perdus et n'eurent plus qu'une pensée : disparaître. Mais où se cacher, si ce n'était parmi ces îles sans nombre, encore inconnues, peuplées de sauvages farouches et cannibales? Abandonnant à leur sort, en haute mer, dans une embarcation approvisionnée de vivres et d'eau, le capitaine et les officiers, qu'ils ne voulurent pas tuer, ils naviguèrent de leur mieux à travers l'océan Pacifique et abordèrent aux îles de la Société. Là ils enlevèrent de force un certain nombre de femmes et s'engagèrent avec leur navire dans le dédale des îles Pomotou, au débouché desquelles ils découvrirent l'île Pitcairn, îlot inhabité, aux abords escarpés, aux côtes dénudées, à l'aspect menaçant. Ici, du moins, on ne viendrait pas les chercher. Ils se savaient aux antipodes de l'Europe, hors de toute route maritime. Ils débarquèrent avec leurs captives, déchargeant le navire de tout ce qui pouvait leur être utile; puis, pour anéantir tout indice de leur existence,

résolus à ne plus rien voir ni savoir du reste du monde, à s'enlever tout moyen et toute tentation d'y reparaître, ils incendièrent leur navire et les embarcations.

Au début, les rixes, les querelles furent fréquentes; elles durèrent, dirent les survivants, aussi longtemps que dura l'eau-de-vie débarquée du navire. Ils se disputaient la possession des femmes, le partage des vivres, le droit de commander. Puis, quand l'eau-de-vie fut épuisée, les vivres réduits, force fut bien de se mettre au travail, et tout changea d'aspect. Les pauvres Canaques violemment arrachées au sol natal se révélèrent ce qu'elles étaient : des créatures résignées et douces, auxquelles ils s'attachèrent et dont l'influence se fit sentir sur ces natures rudes et violentes. La nécessité leur apprit à s'entr'aider. L'intérieur de l'île était fertile; le sol, bien cultivé, produisait en abondance. Ils défrichèrent et plantèrent; ils se construisirent des demeures et se donnèrent des lois. En peu d'années la population s'accrut rapidement.

Longtemps on les chercha sur toutes les mers. Ordre était donné de les traiter en pirates; mais comme, malgré toutes les enquêtes, on ne retrouva nulle part la trace d'aucun d'eux non plus que du navire, on en conclut que, dirigé par des mains inexpérimentées, le *Bounty* avait dû sombrer sur quelqu'un des innombrables récifs de l'Océan et s'était perdu corps et biens. On ne pensait plus à eux, et la révolte du *Bounty* n'était plus qu'une de ces légendes qui défrayent les récits du gaillard d'avant, quand on apprit, longtemps après, que l'îlot de Pitcairn, que l'on avait cru inhabité jusqu'ici, contenait une population assez nombreuse et d'apparence métisse. Elle était gouvernée, ajoutait-on, par un vieillard d'origine européenne, patriarche obéi

et respecté de la communauté. On sut enfin que ce vieillard était le dernier survivant de l'équipage du *Bounty*. Le temps avait passé et l'on ne songea pas à l'inquiéter. Puis, quand les faits se précisèrent, quand on connut l'ordre parfait qui régnait parmi cette population, la douceur et la pureté de ses mœurs, le respect dont les enfants y entouraient leurs parents, l'égalité complète qui existait entre tous, on s'émut en Angleterre de cette étrange série d'événements, de ce roman océanien né d'un drame maritime, de cette idylle ébauchée par des matelots en révolte accouplés à des femmes sauvages, et réalisée par leurs descendants.

D'autre part, les mœurs s'adoucissaient en Angleterre. L'opinion publique s'était enfin prononcée contre les atroces traitements infligés aux détenus de Norfolk; le gouvernement avait ordonné l'évacuation de l'île, et inaugurait à la Nouvelle-Galles du Sud un régime plus humain. Aussi, lorsqu'on apprit que, par suite de l'accroissement de la population à Pitcairn, la terre manquait et ne pouvait nourrir ses habitants, eut-on l'idée, en 1856, de leur offrir de coloniser Norfolk abandonnée. Ils acceptèrent. Plus de deux cents d'entre eux vinrent s'y établir, le gouvernement leur faisant l'abandon gratuit du sol, de quatre-vingts constructions qui y étaient édifiées, et leur fournissant en outre des vivres, des semences et des instruments d'agriculture.

Il y a trente ans de cela, et déjà la population a plus que triplé. Avant peu, force lui sera, à elle aussi, d'essaimer ailleurs. On retrouve à l'île Norfolk les traditions de l'île Pitcairn, le même mode de vie, la même hospitalité cordiale et simple. Comme à Pitcairn, les familles sont nombreuses et unies, et leurs descendants y portent avec orgueil les noms de leurs ascendants,

des matelots révoltés du *Bounty* : les Young, Christian, Adams et Quintel y abondent. La race est belle, de haute taille, bien découplée, aux yeux et cheveux noirs, au teint olivâtre. Les femmes surtout sont d'une beauté remarquable; elles ont conservé l'usage des femmes de leur race, à Tahiti comme aux Sandwich, d'orner leurs cheveux et leurs épaules de guirlandes de fleurs naturelles. Leur costume est le même : un long peignoir flottant montant jusqu'au cou. Chose singulière, les enfants, malgré des mariages fréquents entre parents assez proches, sont forts et vigoureux; rien n'indique encore une dégénérescence de la race.

Certaines particularités frappent tout d'abord l'étranger qui visite l'île Norfolk. Les maisons sont ouvertes; elles ne ferment qu'au simple loquet : le vol est inconnu, et nul ne songe à mettre ce qu'il possède à l'abri des convoitises. Puis une indifférence complète à ce qui se passe en dehors de l'île. Les événements extérieurs n'intéressent en rien ces descendants d'hommes qui, résolument, se sont isolés du monde, cloîtrés dans leur îlot et détachés brusquement de la vie commune, de cette vie active et fiévreuse dont la vapeur et l'électricité transmettent à toutes les parties de l'univers les pulsations quotidiennes, qui mettent New-York et San Francisco, Calcutta et Hong-kong, Saint-Pétersbourg et Bombay à dix minutes de Paris et de Londres, qui apportent aux rives asiatiques le récit d'une séance du parlement, d'un discours ou d'un incident politique à l'heure même où le lecteur européen le parcourt dans son journal.

Ils ont aussi conservé le gouvernement patriarcal; leur magistrat est élu annuellement. Laissés libres de s'administrer eux-mêmes, ils ne tolèrent parmi eux ni

vins ni liqueurs spiritueuses, et, pas plus à l'île Norfolk qu'à Pitcairn, on n'a jamais vu un homme ivre. Ils vont même, par crainte de l'ivrognerie, jusqu'à interdire aux équipages de débarquer sur leurs côtes. Essentiellement agricoles, ils ne s'occupent pas de commerce autrement que pour faire des échanges de leurs produits contre des objets manufacturés d'Europe, surtout des étoffes et des effets d'habillement. Ils n'ont gardé de leur origine anglaise qu'une tendance très marquée pour les pratiques religieuses. Par contre, ils tiennent de leur ascendance maternelle une nature gracieuse, quelque peu indolente et rêveuse, qui tempère en eux la rudesse du sang anglo-saxon.

C'est un contraste étrange de voir cette île, il y a un demi-siècle encore souillée de sang, théâtre des vices les plus infâmes et des répressions les plus cruelles, habitée aujourd'hui par une population issue d'hommes mis hors la loi, et vivant là paisible, isolée du monde, presque inconnue de lui et ne le connaissant pas, indifférente à ce qui nous passionne, repliée sur elle-même, s'administrant sans lois écrites, sans code, sans force armée et sans autre gouvernement qu'un vieux patriarche, le plus souvent oisif.

Bien que nominalement sous la juridiction de la Nouvelle-Galles du Sud, l'île Norfolk est en réalité une commune qui se gère elle-même, sans aucune intervention du dehors, réalisant ainsi, à l'extrémité de l'Océanie, le rêve de nos utopistes européens. Le sol est équitablement partagé entre les habitants. Lorsqu'un couple se marie, la communauté lui alloue 25 acres de terrain — environ 12 hectares — et les matériaux nécessaires à la construction d'une habitation. Un ou deux hectares en culture suffisent largement, vu la fer-

tilité de la terre et la douceur du climat, aux besoins matériels de la famille. Le surplus sert de pâturage. Sauf le tabac et les vêtements, les habitants n'ont besoin de rien. On ne trouve dans toute l'île, en fait d'industriels, qu'un épicier, un tailleur et un cordonnier.

CHAPITRE II

ÎLES BANKS, API, TANNA, AMBRYM

I

Abandonnés en haute mer par leur équipage révolté, le capitaine Bligh et ses officiers errèrent dans leur chaloupe au gré des vents et des courants, drossés par la tempête vers Timor, l'*ultima Thule* néerlandaise. La fortune, qui leur devait, ce semble, un dédommagement, leur fit découvrir dans cette course aventureuse les îles Banks, mais ils n'y purent aborder. « La vue de ces îles, raconte le malheureux commandant, ne fit qu'augmenter l'horreur de notre situation. Nous mourions de faim avec l'abondance devant les yeux; mais toute tentative pour alléger notre misère était tellement dangereuse, qu'il nous parut préférable de prolonger notre vie au milieu de ces souffrances que nous pourrions peut-être supporter, plutôt que de la risquer dans de vains efforts.

« Quant à moi, je considère la pluie et le mauvais temps comme providentiels, car s'il avait fait chaud nous serions morts de soif, et il est probable que la pluie et la mer, en nous mouillant, nous ont préservés de cette horrible calamité. »

Ces lignes, extraites du journal du capitaine Bligh[1], sont la première mention qui ait été faite de cet archipel.

Querelleurs et traîtres, les indigènes qui l'habitent ne semblent cependant pas avoir été anthropophages; leurs coutumes et leurs mœurs diffèrent d'ailleurs de celles des autres Canaques de la Malaisie. Ils vivent en clans, contruisent leurs cabanes dans de vastes clairières au centre desquelles s'élève une construction plus importante. Le *gamal* — c'est ainsi qu'ils la désignent — est divisé à l'intérieur en compartiments séparés non par des cloisons de nattes ou de bambous, mais simplement indiqués au moyen de bûches de palmier plantées en terre. Chacun de ces compartiments comprend plusieurs lits de feuilles; au mur sont suspendus des arcs, des flèches et des coupes en bois.

Quand les garçons ont atteint l'âge de douze ans, ils quittent la cabane paternelle pour aller s'établir au gamal. A partir de ce moment, ils sont libres et indépendants, pêchent, chassent et cultivent pour leur compte, jusqu'au jour où, prenant femmes, ils se construiront une cabane dans le village.

Chaque compartiment du gamal représente un degré différent dans l'échelle sociale; on passe de l'un à l'autre après un certain laps de temps et le payement d'une rétribution au chef, propriétaire de cette maison

1. *Voyage dans la mer du Sud*, 1792. Londres.

commune. Cette rétribution se fait au moyen d'une monnaie singulière.

Près du gamal se trouve une maison basse, entourée de barrières, hermétiquement close. Une porte étroite, curieusement travaillée et sculptée, donne accès dans l'intérieur. Que l'on se figure une cabane de forme triangulaire, au toit bas et aigu. De ce toit pendent une dizaine de nattes de deux pieds de longueur sur un pied et demi de largeur. Au-dessous de ces nattes fume nuit et jour un feu de bois soigneusement entretenu par un indigène. La fumée qui se dégage du foyer revêt d'abord ces nattes d'une brillante croûte noire qui, peu à peu, s'étend de façon à prendre la forme de stalactites ou de « mamelles », comme les appellent les indigènes.

Il importe pour cela que le foyer soit surveillé avec soin, afin d'éviter la combustion des nattes, qui se produirait si la flamme venait à monter, ou un temps d'arrêt dans la formation des stalactites si le feu s'éteignait. C'est avec cette étrange monnaie que se paye la contribution du gamal. On ne peut ni la manier ni l'emporter, elle change de propriétaire sans changer de place, et constitue pour celui qui la possède une réserve en cas de besoin, une valeur négociable et transmissible à laquelle les acquéreurs ne font jamais défaut.

Si les liens du sang et du mariage incitent les indigènes à se grouper en clans, en revanche ces liens cessent d'exister lorsque survient la vieillesse ou la maladie. Comme aux îles Loyalty, ils soignent les vieillards et les malades pendant un certain temps, puis, quand ils s'aperçoivent que leurs soins n'amènent aucune amélioration, ils prennent le parti d'enterrer vifs leurs patients, tout en ayant l'attention de laisser la tête hors de terre, ce qui permet aux parents d'aller de

temps à autre s'assurer s'ils vivent encore ou de constater le décès; auquel cas ils leur font des funérailles convenables.

A mesure que la civilisation s'étendait, que l'Australie se colonisait, le besoin de travailleurs se faisait de plus en plus sentir. Il en fallait pour les fermes et les stations du Queensland, pour les plantations de cannes à sucre et de coton; et naturellement on tournait les yeux vers ces îles peuplées de sauvages, toujours en guerre, vigoureux et solides. Transplantés, disséminés, bien encadrés et bien dirigés, on en pouvait faire d'excellentes recrues, habituées au climat, faciles à nourrir et sans exigence aucune quant aux vêtements. Aussi, sur certains points, les navires d' « engagés », comme on les appelle, se livrèrent-ils à une véritable chasse à l'homme. Les abus furent tels, et telles aussi les représailles exercées par les tribus exaspérées sur des équipages innocents, que les autorités anglaises intervinrent, non pour empêcher, mais pour régulariser ce genre d'industrie. Si le contrôle officiel n'est pas absolument efficace pour réprimer tous les excès, il en a du moins considérablement diminué le nombre, et les capitaines ont plus souvent recours à la séduction qu'à la violence pour décider les indigènes à émigrer à leur bord. Dans certaines îles, ils s'entendent avec les chefs, heureux de se débarrasser d'adversaires inquiétants, de partisans trop exigeants ou de malfaiteurs dont ils ne savent que faire. Ailleurs ils font miroiter aux yeux de leurs auditeurs les mirages d'une traversée indolente, d'une vie facile dans un pays où abondent ignames, taro, patates douces, et des *Maries de Malo,* nymphes accueillantes de la Paphos océanienne.

C'est ainsi que Narua racontait — dans ce langage

bizarre qu'ils appellent *anglais biche de mer*, parce qu'il sert d'intermédiaire entre les trafiquants et les pêcheurs de tripang — comment il avait cédé à la tentation de quitter Api, son pays. Le capitaine l'avait abordé, paraît-il, sur la plage, au moment psychologique. A la suite de je ne sais quel délit, il avait reçu du chef une cravachée de main de maître; en outre, il s'était entendu condamner par le chef à travailler pendant trois *yams* — trois récoltes ou années — pour son compte. Le capitaine lui avait insinué amicalement qu'il aurait plus d'avantages à partir avec lui pour le Queensland, où son travail lui serait bien payé, où il mangerait à sa faim, boirait à sa soif, et d'où il reviendrait avec un coffre contenant une fortune. Narua était ébranlé; mais la crainte du chef et son dos endolori le faisaient hésiter, quand le capitaine, qui réservait pour la fin ses plus irrésistibles arguments, lui dit qu'il avait à bord tout un chargement de *Maries de Malo*. Dans leurs traditions, toutes les femmes de Malo « répondent au doux nom de Marie ». Beautés douces, complaisantes et serviables, elles représentent pour les indigènes de Tanna, d'Api, d'Ambrym, d'Aneitium le type idéal de la femme. Narua se décida, et une heure plus tard il reposait paisiblement dans l'entrepont du navire d'engagés. Mais quel ne fut pas son dégoût lorsqu'en montant sur le pont, la première femme qu'il aperçut fut non pas une *Marie de Malo*, mais bien sa propre femme, qui avait gagné au pied, elle aussi, lasse de travailler pour lui et désireuse d'améliorer sa situation.

Sauf cet incident, il ne se plaignait pas trop de la vie à bord, où il n'avait rien à faire qu'à manger et à dormir. En vue du Queensland, ses tribulations et celles de ses compagnons commencèrent. On les fit ranger

sur le pont, et on leur remit à chacun une chemise et un pantalon, aux femmes une jupe et une camisole, avec ordre de s'en vêtir, la loi ne permettant pas au capitaine de débarquer ses engagés à l'état de nature. Comment s'insérer là dedans et pourquoi faire? Ils n'y entendaient rien ni les uns ni les autres; mais force fut d'obéir, et, après des tentatives qui durent être grotesques, ils débarquèrent sur le quai. Transférés dans un vaste hangar, ils furent ensuite répartis entre les fermiers et dispersés sur tous les points du continent. Narua fut envoyé à Beltana, dans l'Australie du Sud, chez un M. Philipson, grand éleveur de moutons, et qui le premier acclimata le chameau dans ces régions. La vue de ces animaux avait plongé Narua dans une étrange confusion d'idées. A l'entendre, le chameau se nourrissait exclusivement de cailloux, dont il faisait une consommation considérable; en outre, le chameau comprenait l'*anglais biche de mer*, tout en le parlant imparfaitement. Les idées que Narua aura données aux naturels d'Api et d'Aneitium sur cette bête apocalyptique étonneront fort un jour les voyageurs, qui croiront entendre décrire une espèce indigène disparue.

L'un des moyens les plus usités au début par les capitaines de navires d'engagés pour se concilier le bon vouloir des chefs et des principaux indigènes, consistait à leur céder à très bas prix des fusils anglais fabriqués tout spécialement à Birmingham pour les nègres de la côte d'Afrique et les Canaques de l'Océanie. Les fusils revenaient d'ailleurs à fort bon compte. On se bornait, pour les essayer, à remplir les tubes d'eau : du moment que le tube ne fuyait pas, le fusil était déclaré bon. Il va sans dire qu'invariablement le canon éclatait quand on tirait : auquel cas l'acheteur était

tué, ou blessé, ou, s'il en réchappait, obligé de se pourvoir à nouveau. « C'était tout profit, affirmait gravement un capitaine : un sauvage de moins ou une vente de plus. »

Depuis, des règlements sévères ont mis un terme à ce négoce, et la vente des armes à feu est même interdite dans certaines îles. Elle n'en continue pas moins, mais dans des conditions plus humaines pour l'acheteur.

Les femmes indigènes, plus encore que les hommes, sont désireuses d'émigrer. A changer, leur sort en effet ne peut que gagner; mais leurs maris, à Tanna et Ambrym notamment, y consentent rarement, non qu'ils soient mus par des considérations de sentiment, mais parce que la polygamie leur permet de ne rien faire, et que, plus ils ont de femmes, plus ils vivent à l'aise. Ces malheureuses créatures passent leur vie à planter et à récolter le *yam*, à fabriquer du *copra* et à servir leur maître. L'une d'elles avouait qu'elle n'avait eu qu'une bonne journée dans son existence. Son mari était en chasse ce jour-là. Un navire de trafiquant vint mouiller au long de la côte. Prévenu de l'absence des hommes, le capitaine vint à terre avec ses caisses de pipes, tabac, allumettes, cotonnades, etc. Court de vivres, il désirait acheter des ignames. Elle se mit à négocier, vendit la moitié de sa provision, puis, tentée par de nouveaux articles, le reste. Toute la journée se passa à ce commerce, et quand le navire mit à la voile, il ne restait absolument rien dans sa hutte vide. En revanche, elle était chargée d'objets ardemment convoités, qu'elle se hâta de cacher; puis elle attendit le retour de son seigneur et maître, dont la fureur se devine en ne trouvant rien à se mettre sous la dent. Il la roua de coups, cela va sans dire, et la laissa plus morte que

vive. Ce fut cependant le jour de sa vie dont elle garda le meilleur souvenir. Par celui-là on peut juger des autres.

II

Les trafiquants, qu'il ne faut pas confondre avec les capitaines de navires d'engagés, sont rares dans l'Océanie méridionale ; en revanche, ils abondent dans le voisinage des Nouvelles-Hébrides, des îles des Navigateurs et de l'archipel Salomon. Avant peu, eux aussi, ils auront disparu, et avec eux disparaîtra un type étrange d'aventuriers océaniens. A la fois propriétaire, capitaine et subrécargue de son navire, le plus souvent une goélette, le trafiquant s'approvisionne à Sydney ou à Melbourne d'allumettes, très recherchées par les indigènes et dont ils font une consommation extraordinaire, de tabac, de cotonnades, verroteries, quincailleries, armes et poudre, et autres objets divers qu'il paye en écailles, en copra, en tripangs, ou qu'on lui livre à crédit. Son chargement fait et son équipage recruté n'importe où et n'importe comment, car il n'est pas scrupuleux d'ordinaire sur le choix des moyens, il va d'une île à l'autre trafiquer avec les naturels. Ce genre de commerce est chanceux. Parfois le trafiquant ne reparaît plus, ni lui ni son équipage, mangés par leurs clients, ni sa goélette, démembrée ou coulée après pillage. Mais ces accidents deviennent rares ; les cannibales se civilisent peu à peu au frottement avec les blancs, et ces trafiquants sont de rudes hommes, soupçonneux, méfiants, aussi rusés que les indigènes, qu'ils trompent plus souvent que ces derniers ne les mangent. Ce sont aussi de terribles

ivrognes. L'un d'eux, auquel un négociant de Sydney avait confié cent caisses de genièvre, revint au bout de quelques mois; il avait vendu seize caisses et bu le solde des quatre-vingt-quatre.

Longeant la côte de l'île Vaté, le capitaine d'un navire anglais, transportant à Ambrym des missionnaires passagers à son bord, aperçut, se balançant à l'ancre dans une anse, une goélette de trafiquant. Il la héla. Un matelot à moitié endormi se montra sur le pont.

« Où est le capitaine?

— Ivre mort dans sa cabine.

— Et le second?

— Ivre aussi dans la sienne.

— Et le reste de l'équipage?

— Tous gris. Il n'y a que moi de sobre aujourd'hui, c'est mon tour de garde. » Et il se recouche d'un air navré, se promettant bien de prendre sa revanche le lendemain.

L'ambition des trafiquants est de se faire bien venir des chefs indigènes auxquels ils vendent, pour eux et pour leurs femmes, les objets les plus hétéroclites aux plus hauts prix possibles. Leur moralité est douteuse, et on les a souvent accusés de rapts et d'enlèvements de femmes. Le fait est quelquefois vrai; mais, comme le personnage d'une pièce de Sardou, ils peuvent bien souvent aussi affirmer qu'ils n'ont jamais eu besoin de recourir au crime pour satisfaire leurs passions. La vie des femmes indigènes est tellement dure et pénible qu'elles ne demandent qu'à changer de maîtres, à peu près assurées de ne rien perdre au change. Quand elles sont jeunes, leurs parents les vendent, moyennant un cochon ou quelques brassées d'ignames, à un mari qui les roue de coups pour bien constater qu'il est le plus

fort, leur fait cultiver la terre, les envoie pêcher du poisson, et, le reste du temps, hacher leur tabac, bourrer leur pipe, préparer leur repas. Un trafiquant paraît-il sur la côte, elles n'ont plus qu'une idée, gagner sa goélette à la nage, trouver grâce à ses yeux, se cacher à son bord, puis naviguer d'une île à l'autre, couchées sur le pont, sans rien faire du matin au soir.

L'un d'eux, Américain, maigre, osseux, aux pommettes saillantes et aux joues creuses, fort peu soucieux du beau sexe et très âpre au gain, vrai type de Yankee mâtiné de Juif, nous racontait qu'un jour, à l'île de Tanna, il s'était laissé persuader par le chef de descendre à terre et d'y passer la nuit. Il s'agissait d'une assez forte livraison de copra; la chose en valait la peine. Une hutte lui avait été réservée près de celle du chef.

« Le lendemain, en m'éveillant, dit-il, j'aperçois à ma porte quatre femmes accroupies, venues je ne sais d'où. En me voyant, elles se livrent, avec des grâces de chiens savants, à toute sorte de démonstrations affectueuses dont je ne me souciais pas, je vous jure, m'indiquant du doigt mon navire à l'ancre et m'invitant à m'y rendre en hâte avec elles, pour me soustraire à la colère de leurs époux. Qu'est-ce que j'avais bien pu faire à leurs époux? Mais le mot *kiki* revenait constamment dans leurs discours, et je compris que leurs époux, me croyant complice de leur fuite, me tueraient pour me manger. Je ne me souciais nullement de ces quatre dévergondées, qui d'ailleurs étaient laides à faire détourner la tête à une vache, et je ne me souciais pas davantage du *kiki* dont elles m'entretenaient. Je les invitai donc à déguerpir au plus vite et à rentrer chez elles; mais la plus loquace m'expliqua que la chose

n'était plus possible, en me montrant sa tignasse crépue et celle de ses compagnes. Non contentes, en effet, de déserter le toit conjugal, elles avaient pris à leurs maris leurs pipes, allumettes et tabac, et, n'ayant pas de poches, puisqu'elles n'avaient pas de vêtements, elles avaient remisé tout cela dans leurs crinières, où d'ailleurs elles logent d'ordinaire une foule d'objets, jusqu'à leurs provisions de bouche.

« Du coup j'eus peur. Les maris étaient certainement à leur poursuite, et elles pouvaient s'attendre, en tout état de choses, à une jolie volée de coups de trique ; mais le vol des pipes et du tabac rendait l'affaire grave. Qu'une femme décampe pour un jour ou deux, cela, chez eux, ne tire pas autrement à conséquence ; mais qu'elle emporte la pipe !...

« Je vais trouver le chef et lui explique mon affaire. Sa mine s'allonge, il m'engage à regagner tout de suite mon bord, et pour cela à me servir de son canot amarré dans la crique. Je décampe en hâte, mais les quatre femmes me suivent, en allongeant le pas, ferme, et l'on me crie du haut du plateau que les maris arrivent. Je cours tout au long de la ravine par un affreux chemin où je manquai vingt fois de me rompre le cou, je saute dans le canot du chef, et d'un vigoureux coup de jarret je le pousse à l'eau. Sans hésiter, les femmes, me voyant gagner le large, se mettent à la mer. Et moi qui comptais sur elles pour retarder la poursuite de leurs maris en se laissant gifler, comme elles le méritaient bien du reste !

« Ces canots indiens, comme celui sur lequel je me trouvais, sont d'une manœuvre délicate. Mon second, qui est un rude marin, prétend qu'avant de s'y risquer il faut faire sa raie au milieu de la tête, afin qu'il n'y

ait pas le poids d'un cheveu en plus d'un côté ou de l'autre. Moi, je suis chauve. Je pagayais de mon mieux, bien en équilibre, mais mes quatre prétendues victimes nageaient comme des poissons. A mi-chemin, l'une d'elles me rejoint, saisit le plat-bord, et en un clin d'œil la pirogue chavire. Heureusement mon second avait vu ce qui se passait et mis mon canot à l'eau. Quand il me repêcha, il n'était que temps. Les Indiens arrivaient aussi rapides que des requins. A coups de rame nous fîmes lâcher prise aux femmes, et, à peine à bord : « Hisse la voile et en route! » J'en avais assez de ce satané pays où les femmes se jettent à votre tête et où vous courez risque d'être *kiki* par les maris.

« Cela vous fait rire, ajouta-t-il, mais j'ai passé à Tanna une mauvaise heure et je ne l'oublierai pas de sitôt. »

Son récit était très probablement exact d'un bout à l'autre. Partout, en effet, dans ces îles sauvages, nous trouvons érigées en loi la soumission complète de la femme, la domination brutale du sexe fort sur le sexe faible. Partout nous voyons la femme esclave des caprices ou des besoins d'un maître, maintenue par lui dans un état de révoltante infériorité, auquel rien ne réussit à la soustraire et qu'aggravent encore les désirs qu'elle peut inspirer. Dans une tribu sauvage, les jeunes années d'une femme remarquable par sa beauté ne sont qu'une série ininterrompue de captivités auprès de différents maîtres, de terribles blessures, de fuites, de mauvais traitements. La Grèce devait avoir atteint un état de civilisation avancée, et le génie d'Homère avançait de bien des siècles, à l'époque où, dans ses vers immortels, il chantait l'enlèvement d'Hélène et la guerre de Troie. Ramené aux réalités prosaïques de la

vie primitive, l'épisode d'Hélène ravie à son époux ne comporte peut-être pas moins de luttes, de colères soulevées et de sang versé; mais l'hommage rendu à sa beauté, le dévouement chevaleresque de héros prêts à mourir pour sa défense, supposent un raffinement de civilisation dont on chercherait vainement la trace chez une tribu de l'Océanie.

La pauvreté du langage est un indice de l'absence de certains sentiments. Si une langue est impuissante à les exprimer, c'est que ceux qui la parlent les ignorent. Chez la plupart de ces peuplades, le mot *amour* n'existe pas. Les expressions de *chère, bien-aimée* sont complètement inconnues : « J'essayai vainement, raconte le capitaine Lefroy[1], de les expliquer à Nannette en supposant une phrase telle que : *ma chère femme, ma chère fille.* Quand, à la fin, elle eut compris, elle me répondit avec beaucoup d'emphase : « *I' disent jamais « ça; i' disent : ma femme, ma fille!* »

Mais la preuve la plus évidente est le fait que le dialecte algonquin, l'un des plus riches pourtant, ne possède pas de mot pour dire *aimer*; quand Elliot traduisit la Bible à l'usage de ce peuple, en 1661, il fut obligé d'en forger un. Tous les missionnaires de l'Océanie se sont heurtés à la même difficulté. Les mots manquent pour exprimer des idées qui font défaut et que l'on classe souvent, et à tort, au nombre des idées innées. Il en est peu de moins intelligibles pour un Polynésien que celles de pudeur et de chasteté. Il n'y entend absolument rien. La femme d'un missionnaire américain nous racontait que lorsqu'elle débarqua en Océanie avec son mari, une foule d'indigènes les attendaient

1. Sir John Lubbock, *l'Homme préhistorique.*

sur la plage. Leur navire était signalé depuis la veille, et la population se portait à leur rencontre pour leur faire fête. Au moment où elle mit pied à terre, les Canaques la pressèrent vivement de se débarrasser de ses vêtements. Ils ne comprenaient pas que sous ce climat chaud elle se mît ainsi à la gêne, et c'est avec les meilleures intentions du monde qu'ils l'invitaient à dépouiller tout cet encombrant attirail. Elle eut beaucoup de peine à se soustraire à leurs amicales suggestions, et, bien plus encore, dans la suite, à leur persuader de se couvrir un peu eux-mêmes.

Pour eux, le terme de femme est synonyme d'esclave ou tout au moins de propriété. Comme Petruchio le dit de Catherine dans la pièce de *Taming of the Shrew* : « Je veux être le maître de ce qui m'appartient. Elle est mon bien, ma chose; elle est ma maison, mon ameublement, mon champ, ma grange, mon cheval, mon bœuf, mon âne, mon tout. »

Elle est surtout le bœuf et l'âne. Demandez à un naturel de l'Océanie pourquoi il désire prendre femme; il vous répond invariablement : « Pour qu'elle me procure du bois, de l'eau et des aliments, et pour qu'elle porte sur son dos ce que je possède ». Dans les tribus où il y a plus d'hommes que de femmes, par suite de l'accaparement des chefs, ceux qui veulent se donner le luxe d'en posséder une se trouvent dans la nécessité d'aller voler quelque autre tribu. Quand, dans leurs expéditions, ils découvrent aux environs d'un village ou d'un campement une femme isolée, ils l'étourdissent d'abord d'un coup de *dowak* sur la tête, puis la saisissent par les cheveux et la traînent dans le bois le plus voisin pour attendre qu'elle revienne à elle. Dès qu'elle a recouvré ses sens, ils la forcent à les accom-

pagner, et comme, après tout, elle ne fait qu'échanger un maître brutal pour un autre, elle acquiesce ordinairement, bien convaincue qu'une résistance inutile ne ferait que multiplier les coups de *dowak*.

Au début de tout ordre social, antérieurs à lui, le vol, la rapine, la violence sont et font la loi; mais de ce chaos informe se dégagent peu à peu les éléments supérieurs. Les rapports sociaux s'imposent même aux plus réfractaires, car la vie solitaire n'est pas dans la nature humaine.

« Tous les hommes, dit Voltaire, vivent en société; peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois? N'est-ce pas comme si l'on concluait que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'est parce qu'ils n'en ont pas toujours eu? » Voltaire a raison : c'est dans cet instinct de la vie sociale, du groupement, que se trouvent les premiers germes d'une civilisation latente.

Ils existent aussi chez toutes les tribus sauvages, à l'état rudimentaire, sous forme d'idées souvent incompréhensibles pour nous, parce que le lien qui les relie à d'autres nous échappe. Les sauvages ont toujours une raison pour faire ce qu'ils font et pour croire ce qu'ils croient, mais souvent ces raisons sont absurdes. Leur condition mentale est si différente de la nôtre, qu'il nous est fort difficile de suivre ce qui se passe dans leur cerveau. En outre, leur attention, comme celle de l'enfant, se lasse promptement. Ils sont incapables de soutenir une conversation prolongée, et alors ils répondent à tort et à travers pour se soustraire à la peine de réfléchir. Leur esprit vacille.

III

Les peuplades sauvages passent d'ordinaire par trois phases successives avant d'être mûres à la civilisation. Au début, elles vivent de chasse, puis de l'existence nomade du pasteur, et enfin de l'agriculture, qui forcément les groupe en villages, les attache au sol et, en créant la propriété, crée du même coup des usages et des coutumes que le temps convertit en lois. L'état social apparaît alors en embryon. Cette progression, dont on a pu constater les phases régulières dans toutes les agglomérations humaines, suppose toutefois la préexistence, sur le sol occupé ou envahi, du gibier pour le chasseur et du bétail pour le pasteur nomade. Ce fut le cas en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique, dans quatre des parties du monde sur cinq, mais ce ne fut pas le cas pour l'Océanie, où le gibier est rare et où le bétail n'existait pas. Il en résulta ceci : à défaut de gibier, le sauvage chassa son semblable et s'en nourrit; à défaut de bétail, il fit de ses prisonniers du sexe le plus faible une sorte de troupeau de réserve d'abord, puis des esclaves ensuite le jour où, parvenu à la troisième phase et devenu prévoyant, il se rendit compte que la femme ou le prisonnier ne lui fournirait qu'une quantité limitée de viande, un nombre restreint de repas, tandis qu'en les employant à la culture du sol, à la récolte des ignames et des bananes, ainsi qu'à la pêche, il pouvait s'assurer une nourriture moins savoureuse peut-être, mais plus régulière. Il lui fallut un effort pour se priver de son mets favori, mais la réflexion, née de jeûnes forcés, l'avait rendu prudent;

il le réserva donc pour les grandes occasions, épargnant l'être sain et vigoureux dont il pouvait exploiter la force et la santé, et se contentant, par raison, des captifs blessés, des femmes et des esclaves hors de service. L'humanité n'avait rien à y voir; c'était une question de bonne administration et d'économie.

Tout le cannibalisme est là, et si, lors de l'apparition des missionnaires dans les îles de l'Océanie, il était déjà dans sa période décroissante, c'est que le gibier humain se faisait rare, que plus méfiant il se défendait mieux, qu'on ne pouvait indéfiniment manger les femmes sans rester seul à planter les ignames et à cueillir les bananes, et que le sauvage a horreur du travail manuel, qu'il estime indigne de lui. La polygamie naquit, moins encore de ses appétits sensuels que de la préoccupation de s'assurer, par le travail des femmes, une existence à sa guise et une nourriture plus abondante. La femme acquit pour lui une valeur qu'elle n'avait pas auparavant. Il ne la mange plus, sauf de loin en loin, dans des circonstances particulières où il convient de faire montre d'une hospitalité fastueuse.

Dans l'île de Tanna, les tribus qui habitent sur le bord de la mer, en rapports plus fréquents avec les trafiquants, ont à peu près renoncé à la chair humaine. Celles de l'intérieur en sont encore friandes et apprécient surtout les blancs. Aussi, quand leurs voisins réussissent à attirer sur la plage et à tuer quelque matelot, s'empressent-ils d'expédier le cadavre aux gens de l'intérieur, qui en donnent un bon prix: plusieurs cochons ou un certain nombre de dindons. Ces occasions se font de plus en plus rares; les blancs sont armés et se tiennent sur leurs gardes.

De tous les indigènes de l'Océanie, ceux d'Api,

d'Ambrym et de Tanna sont les plus réfractaires à la civilisation. Grands, forts, bien découplés, ils sont essentiellement belliqueux par nature, toujours prêts à se battre, tous pourvus de fusils, de poudre et de balles qu'ils achètent aux trafiquants en échange de copra. Le *copra*, dont il se fait un grand négoce dans ces îles, est l'enveloppe de la noix de coco, découpée en tranches, puis séchée au soleil sur des tréteaux de bois. Le copra se paye aux indigènes 175 francs la tonne; il vaut 375 francs à Sydney, 500 à Londres. On extrait en outre de la pulpe de la noix une huile très appréciée en parfumerie; le résidu de la pulpe sert à la nourriture des cochons et de la volaille. Quant aux 175 francs que l'indigène est supposé recevoir en marchandises, c'est une pure fantasmagorie; ce qu'on lui remet en tabac, allumettes, armes et poudre n'en représente pas le quart. Il est vrai que son travail se borne à surveiller ses femmes et à stimuler leur zèle à coups de trique.

Tout belliqueux que sont les indigènes de Tanna et d'Ambrym, leurs instincts guerriers n'excluent pas une forte dose de prudence. Ils tendent des pièges à leurs ennemis, dressent des embûches, mais attaquent rarement à découvert. Depuis peu, séduits par les offres des trafiquants, ils commencent à émigrer, soit comme travailleurs à gages, soit comme marins. Ils visitent alors les Fiji ou Sydney, et reviennent dans leur île avec un petit pécule. Au contact des blancs, ils ont acquis quelques notions rudimentaires de civilisation. Très fiers, ils débarquent sur la plage, comme Joe, matelot à bord du *Caledonia*, avec un de ces coffres en bois de cèdre, fort en usage en Australie. Joe rapportait, outre deux fusils, de la poudre et des balles,

du tabac, des pipes et une provision d'allumettes à défrayer tout un village pendant six mois. Aussi son arrivée à Tanna fit-elle sensation. Dès le lendemain, Joe se trouvait l'heureux propriétaire de quatre femmes, payées comptant en allumettes, et les employait immédiatement à faire du copra.

Pour célébrer son retour, Joe dut se conformer aux coutumes locales et donner un grand *sing-sing* auquel tout le village fut convié. Il fit bien les choses et sacrifia trois cochons. Pour cette occasion, il crut devoir revêtir son costume de matelot : une chemise de flanelle bleue, un pantalon et un mouchoir autour du cou. Il se trouvait très beau ainsi ; mais ses invités, plus simplement vêtus d'un collier de coquillages, n'admiraient pas Joe. Ils le trouvaient ridicule de se couvrir quand il faisait si chaud. Joe, en butte aux railleries, commença par retirer la chemise, puis le mouchoir, enfin le pantalon. Le même soir, il se défaisait subrepticement du tout, le revendait à vil prix à un matelot du *Caledonia*, et le lendemain, nu comme un ver et débarrassé des entraves de la civilisation, Joe, étendu sur une natte, gourmandait la paresse de ses femmes qui décortiquaient des noix de coco.

La civilisation revêtait d'étranges formes en passant par un cerveau comme celui de Joe, et l'on ferait un livre curieux avec le récit des impressions qu'elle y avait laissées. C'était peu de chose ce qu'il en avait vu, mais ce peu de chose prenait des proportions aussi fantastiques que fugitives. Embarqué sur le *Caledonia*, il y avait fait partie d'un de ces équipages mixtes que l'on ne rencontre que dans l'Océanie. Le capitaine Proctor, Américain, ancien officier de l'armée du Sud, avait perdu sa jambe droite à la bataille de Chancellorsville ;

il portait une jambe de bois qui avait plongé Joe dans une stupéfaction profonde; il en parlait constamment; aussi, pendant le court séjour du capitaine Proctor à Tanna, toute la population se groupait sur la plage quand il prenait son bain, pour le voir dévisser sa jambe de bois, dont les femmes raffolaient. Le premier maître, George, était Grec par son père et de la Nouvelle-Calédonie par sa mère; Sam, le second maître, était un indigène de Maré, tatoué du haut en bas avec un art merveilleux; le cuisinier et le maître d'hôtel venaient de Malabar; le reste de l'équipage à l'avenant. Dans le nombre se trouvait un nègre de la Caroline du Sud, ancien esclave et n'étant pas bien sûr de ne pas l'être encore. Il avait nom Sardanapalus. Qui l'avait baptisé ainsi? il n'en savait rien. Sardanapalus se trouvait un jour, avant la guerre de Sécession, à bord d'un vapeur du Mississipi, accompagnant son maître qui se rendait à la Nouvelle-Orléans, et qui, comme tous les planteurs, jouait pour passer le temps.

« A qui appartiens-tu, Sardanapalus? lui demanda un autre nègre.

— Je saurai cela ce soir; mon maître joue au *poker*, et j'ai déjà changé plusieurs fois de mains depuis ce matin », répondit-il avec une nuance d'orgueil.

Il était très fier de savoir qu'il figurait dans les enjeux pour 1200 dollars.

Ce qui avait le plus impressionné Joe à Sydney, où il n'avait d'ailleurs passé que vingt-quatre heures, c'avait été de voir les femmes se promener, habillées, ne faisant rien, tandis que les hommes se démenaient comme des possédés, et puis, ajoutait-il avec une nuance de mépris, *elles n'ont pas d'odeur*. Il lui en était resté des doutes très sérieux sur la prétendue supério-

rité des blancs. En revanche, ce qu'il avait vu, à Sydney, de pipes, de tabac, d'allumettes lui donna une prodigieuse idée de la richesse de la ville et de ses habitants. Le reste avait glissé sur son esprit comme la pluie sur les plumes d'un canard. Quiconque, d'ailleurs, a observé de près ces races primitives a pu remarquer que notre civilisation ne produit nullement sur elles l'effet d'éblouissement que nous supposons. Il en est d'elles comme des enfants qui, en présence d'un paysage merveilleux, n'ont d'yeux que pour une fleurette qui les charme, ou qui, après avoir jeté sur l'Océan un coup d'œil distrait, s'arrêtent émerveillés devant un crabe qui fuit vers un rocher, devant un coquillage qui les tente. Il faut tout au moins une intuition vague des difficultés vaincues et des problèmes résolus pour apprécier ces merveilles dont nous sommes fiers. Elles parlent à nos sens à travers notre réflexion, et l'enfant des tropiques débarqué à Londres ou à Paris ne sera frappé tout d'abord que par une multitude de détails qui le choqueront : le bruit, la foule dans les rues, le ciel triste et brumeux, l'air étouffé, les maisons hautes et sombres, l'absence d'horizon, de chaleur, de couleur, son attention dispersée, éperdue, ne sachant où se prendre et s'arrêter, trop de formes et d'objets, et dans le nombre aucune forme, aucun objet familier sur lequel reposer sa vue.

Et cela n'est pas vrai seulement du sauvage, de l'enfant européen né sous les tropiques, mais aussi de l'homme fait, y ayant longtemps vécu, mais ayant gardé le souvenir de nos villes, de nos rues, de nos monuments, les revoyant après des années d'absence, et, à son grand étonnement, retrouvant tout plus petit, plus laid, plus étriqué qu'il ne se souvenait. Il lui faut le

temps de ramener les objets au point, de s'identifier de nouveau avec ce qui lui fut familier et ce qui a cessé de l'être. Il lui faut oublier et rapprendre.

Le sauvage n'oublie rien et apprend difficilement. Les idées simples pénètrent seules dans son cerveau, dont le mécanisme n'a pas été assoupli, exercé de bonne heure. Il perçoit un fait, et un seul à la fois, il en cherche la cause; distante, compliquée, il ne la saisit pas, cette cause, et devant le fait, passé pour lui à l'état de phénomène inexpliqué et inexplicable, il ne va pas plus loin, il renonce à comprendre et ne s'étonne pas autrement que l'enfant qui ne sait pas encore dire : pourquoi?

Puis, il faut bien en convenir, notre civilisation, telle qu'elle se révèle à lui, telle qu'elle va le relancer dans ses îles lointaines, sur ses plages ou dans ses forêts, n'est pas toujours pour lui inspirer un grand respect. Elle se présente d'ordinaire sous la forme du trafiquant, débitant d'eau-de-vie ou d'objets sans valeur, spéculant sur ses passions ou sur son enfantine vanité, habile à le tromper ou à le corrompre, luttant de ruse avec lui, entant sur ses vices de sauvage ceux de l'homme blanc. Parfois elle lui apparaît sous la forme de navires baleiniers, d'équipages qui se croient tout permis là où la loi n'existe pas, et où ils ont pour eux sinon la supériorité du nombre, du moins celle des armes et des moyens d'intimidation. Ce n'est que plus tardivement, plus lentement que s'exerce l'influence du missionnaire, catholique ou protestant, la seule qui ait encore produit des résultats et amené quelques-unes de ces peuplades à un état de civilisation déjà avancée. Et encore à quel prix?

Pour quiconque a vécu en Océanie, il est pas dou-

teux que les conquêtes, même les plus pacifiques, de la civilisation, ont été aussi meurtrières que les guerres les plus terribles. Prenez parmi ces races, je ne dirai pas les moins réfractaires à nos idées, mais les plus ardentes à se les assimiler, celles qui, loin de repousser les missionnaires, les accueillaient à bras ouverts et les appelaient. Étudiez l'histoire de quelques-uns de ces archipels, des Sandwich, Tahiti, vous y verrez que jamais conquête à la civilisation ne fut plus pacifique et plus rapide que dans ces archipels. Et pourtant c'est par centaines de mille que se comptent les victimes. En moins de deux années, les habitants passent d'un état de nudité complet à l'usage de vêtements européens; dans ces deux années, la dépopulation dépasse cinquante mille. Le milieu climatologique est changé pour eux; ils contractent des maladies nouvelles. Puis l'eau-de-vie, le plus terrible des poisons pour ces habitants des climats chauds, les décime. En soixante-quatorze ans, de 1779 à 1853, la dépopulation atteint, aux îles Sandwich, un chiffre énorme : 325 000 décès en excédent des naissances; à Tahiti, 240 000.

IV

Si maintenant de la Polynésie du sud nous nous dirigeons vers l'Australasie, la Malaisie et la Polynésie septentrionale, nous verrons ces populations primitives directement aux prises avec la civilisation, nous assisterons à ce lent et patient travail de conquête et d'annexion où se révèlent les aptitudes diverses et le génie particulier de la France, de l'Angleterre et de l'Alle-

magne. Chacune de ces races européennes a son mode de colonisation qui lui est propre; chacune d'elles obéit à des prévisions qui ne la trompent pas en cherchant à s'étendre dans ce domaine si riche et si fertile de l'Océanie; chacune aussi obéit à ses instincts naturels dans l'emploi des procédés dont elle use vis-à-vis des races autochtones.

Sur cette question de colonisation, bien des opinions se sont fait jour, bien des erreurs aussi se sont accréditées. Une idée fausse passée à l'état d'axiome et constamment répétée a grand chance d'être estimée juste et d'être acceptée comme telle. C'est un axiome admis que le génie colonisateur de l'Angleterre; c'est un autre axiome que la France n'est pas et ne sera jamais colonisatrice. Depuis quelques années il n'est question que de la force d'expansion de l'empire germanique; on nous le montre en voie de conquérir, par l'émigration, l'influence politique aux États-Unis, débordant sur l'Océanie, envahissant les comptoirs de l'Asie, menaçant le monde de sa prépondérance commerciale : peuple colonisateur par excellence, nous dit-on. Qu'y a-t-il de vrai dans ces assertions? L'Océanie est-elle à la veille de devenir une vaste colonie anglaise ou une immense annexe de l'Allemagne, qui commence à y prendre pied? Nous en doutons.

En ce moment, la lutte, en Océanie, est entre l'Angleterre, personnifiant l'esprit de conquête, de substitution de la race blanche à la race indigène, et la France, en laquelle s'incarne le génie profondément humain qui fait vivre, côte à côte, sur un même sol, deux races distinctes comme à Tahiti, protégeant et élevant la race inférieure au niveau de la race supérieure. L'Angleterre s'impose par la force, en Asie, à des millions d'Hindous; en

Amérique et en Océanie elle supprime les races indigènes, et, sur le sol vacant, s'implante, jusqu'au jour où, ainsi qu'on l'a vu aux États-Unis, la colonie se sépare de la métropole et devient sa rivale et son ennemie. Il en sera de même au Canada et en Australie. La conquête brutale, la destruction systématique ne sont pas la colonisation. L'Angleterre n'a pas gardé un siècle sa magnifique colonie des États-Unis; l'Espagne a perdu toute l'Amérique Méridionale, soulevée par un vent de tempête et de colère. Ses procédés furent les mêmes, mêmes aussi les conséquences. Sont-ce des races colonisatrices, celles qui sèment ainsi les haines et les révoltes et, sur le sol occupé par elles, colonisé par elles, ne laissent qu'ennemis implacables, que rancunes séculaires!

Dans laquelle de ses anciennes colonies le nom de la France éveille-t-il ces rancunes et ces inimitiés? Ce nom fait encore aujourd'hui battre le cœur des Canadiens fidèles et des Indiens reconnaissants. Si la fortune des armes et l'imprévoyance de nos gouvernements nous ont coûté quelques-unes de nos plus belles possessions, du moins la langue, les usages et le souvenir de la mère patrie y sont vivaces encore, entourés d'un culte respectueux. Nous n'y avons ni opprimé les faibles, ni dépossédé les légitimes propriétaires du sol; nous avons respecté leurs droits, leurs traditions, leur langue et leur culte, et nous avons laissé, sur le sol occupé par nous et dans l'âme des descendants de ceux qui ont vécu sous nos lois, des traces que la conquête étrangère n'a pu effacer.

A l'autre extrémité du monde, en Océanie, nous retrouverons les mêmes errements et les mêmes traditions. A côté de l'Australie, où les indigènes, décimés

au début par les balles anglaises, achèvent de disparaître et traînent dans les solitudes de l'intérieur une existence misérable et précaire, nous verrons la France à l'œuvre, conquérant pacifiquement les Nouvelles-Hébrides, rayonnant autour de ses possessions actuelles, appelée, désirée par ces peuplades primitives. Nous la verrons, aux îles Sandwich, respectueuse des droits d'indigènes civilisés, défenseur de leur autonomie, partout et toujours fidèle à sa mission de protectrice des faibles. Et elle s'incarne un génie humain, intelligent et bon, sachant aimer et se faire aimer. A travers ses écarts d'imagination, ses erreurs et ses fautes, ses élans et ses défaillances, la France croit à l'humanité; ce fut sa force dans le passé, ce sera sa grandeur dans l'histoire.

LE TEMPS
5 BOUL. DES ITALIENS
PARIS

CHAPITRE III

ÎLES POMOTOU, ÎLES MARQUISES, TAHITI, NOUVELLE-CALÉDONIE, AUSTRALIE ET NOUVELLE-ZÉLANDE

I

Les infiniment petits envahissent l'infiniment grand. Dans cette immense nappe d'eau de l'océan Pacifique, des milliards de zoophytes invisibles ont fait surgir, depuis des siècles, bien des îles nouvelles. Chaque année, le nombre s'en accroît. A côté des cimes de continents engloutis, cimes qui surplombent encore les flots et atteignent des altitudes supérieures à celles du mont Blanc, comme aux Sandwich, à côté d'îles énormes, comme l'Australie, presque aussi grande que l'Europe, et située à 13 000 kilomètres en ligne droite sous nos pieds, s'élèvent lentement les *attols*, ces masses madréporiques aux assises puissantes, qu'entassent dans les vastes solitudes sous-marines ces microscopiques

infusoires qui décomposent la mer elle-même, la figent et ne s'arrêtent qu'après l'avoir pétrifiée à fleur d'eau.

A quelles lois obéissent-ils? Ils ne sauraient vivre hors de leur élément, et dans cet élément même ils ne sauraient exister au delà d'une certaine profondeur. Dans ces abîmes, qui dépassent 10 000 mètres, ainsi que l'a constaté le lieutenant américain Walsh, dans ce royaume de l'asphyxie et de la mort où règne, avec une température toujours égale et voisine de zéro, une immobilité sépulcrale, se déroulent en reliefs puissants des montagnes et des vallées, des collines et des plaines. Tout un monde innombrable d'êtres organisés, depuis l'infusoire imperceptible jusqu'à la baleine gigantesque, vit, s'agite, aime et meurt dans un fouillis de plantes merveilleuses, au sein d'une végétation incomparable qui tapisse ces ruines de continents submergés.

Sur une montagne engloutie dont nul indice ne révèle l'existence à l'homme, sur une de ces cimes sous-marines, les infusoires fourmillent, se multiplient, et sans relâche, dans l'ombre nacrée, ils poursuivent leur incessant labeur. Cette eau de mer dont ils se nourrissent contient en dissolution du chlorure de soude, de magnésie et de potasse, des sulfates, du carbonate de chaux, du fer et jusqu'à de l'argent évalué à 2 billions de kilogrammes, c'est-à-dire à mille fois plus que le produit annuel de toutes les mines connues. De ces substances diverses ils sécrètent une parcelle invisible de matière solide, la millième partie d'un grain de sable, et l'incrustent dans le roc. Poussière d'atomes qui, avec le temps, va former un écueil redoutable, affleurant à la surface, affectant partout et toujours la même forme concentrique.

L'écueil grandit, ses contours s'accentuent. C'est au début une ceinture de corail encerclant plusieurs kilo-

mètres de mer, ainsi convertie en un lac. Autour de cette ceinture, une seconde s'élève. Sur elles, les vagues déferlent sans les entamer, rejetant, dans l'espace qui les sépare, des sables, des débris de coquillages, des varechs, des algues marines déracinées par les tempêtes, entraînées par les courants. Ces matières s'accumulent, masse boueuse et flottante, puis se tassent et se solidifient. Bientôt, à quelques pieds au-dessus de la mer, on discerne une côte basse, arrondie; au centre, une lagune qui peu à peu se comble. L'écueil est devenu un embryon d'île.

L'insecte invisible a terminé son œuvre; sur ce sol ainsi préparé, la végétation va paraître, le consolider et l'exhausser. Dans ce sable, le pandanus dresse le premier sa tige noueuse et résistante, ses feuilles lancéolées qui bruissent au vent. De ses branches rabougries sortent des pousses vigoureuses qui, de haut en bas, vont plonger dans le sol de nouvelles racines et lui donner la force de résister aux tempêtes. Il vit et prospère au milieu de ces débris de corail, de cette poussière humide sur laquelle il étend son épaisse ramure odorante. Sous son ombre poussent le papyrus et l'hibiscus. La lagune se comble; par le chenal qui la met en communication avec la mer, chaque vague lui apporte son tribut de sable impalpable, de végétaux, de coquilles vides, d'animalcules. Dans cette oasis naissante, les hirondelles de mer lasses de leurs longs parcours s'arrêtent et déposent, avec un guano fécondant, des germes de plantes et d'herbes. Les grands crabes, les crustacés, les mollusques, les tortues viennent chercher un abri dans les anfractuosités des bancs de corail ou une plage unie pour y enfouir leurs œufs dans le sable.

Autour de cette île, l'infatigable zoophyte élève, par-

fois à plusieurs kilomètres de distance, une seconde, puis une troisième enceinte. Aux îles Fiji, aux îles des Amis, de banc en banc, de récif en récif, il a poussé jusqu'à 100 milles au large du noyau principal ses murs de coraux dont les vides lentement se comblent. Ailleurs, dans l'*Archipel Dangereux*, il a relié les uns aux autres, par des récifs-barrières mesurant jusqu'à 400 lieues de longueur sur des centaines de mètres d'épaisseur, des îlots créés par lui, fermant les détroits qui les séparaient, édifiant ainsi peu à peu sur les débris d'un continent disparu les puissantes assises d'un continent nouveau.

Il faut un an à ces industrieux travailleurs pour exhausser leur massif de $0^{m},003$, et M. Dana a calculé que celui des Fiji, qui dépasse 600 mètres d'épaisseur, leur a pris vingt mille siècles à construire. Mais aussi leur œuvre est indestructible, et ces infusoires visqueux, sans consistance, presque diaphanes, à peine visibles à l'œil, ont aggloméré des masses capables de résister à l'effroyable pression de vagues qui atteignent parfois 30 mètres de hauteur et traversent le Pacifique avec une rapidité qui décuple leur force. Le 23 décembre 1854, nous avons été témoin d'un phénomène de cette nature, rapporté depuis par M. Frédol[1]. Une vague de plus de 400 kilomètres de largeur, partie des côtes du Japon, traversa l'océan Pacifique avec une vitesse vertigineuse de 150 lieues à l'heure. Après s'être heurtée aux îles Sandwich, où elle causa d'incalculables ravages, elle vint, cinq heures plus tard, se briser avec un épouvantable fracas sur les côtes de la Californie, submergeant les rives, sapant les falaises, faisant voler en éclats des quartiers de roches.

1. *Le Monde de la mer*, par A. Frédol.

Parmi les merveilleux phénomènes dus à l'incessant travail de ces animalcules invisibles, l'un des plus surprenants est le déplacement des eaux, résultat de leurs créations, qui, modifiant profondément le relief sous-marin, forcent la mer à se transporter ailleurs pour rétablir l'équilibre. Sollicité par cette force nouvelle, l'Océan se déplace et laisse émerger d'autant les terres ainsi créées, hâtant l'heure où elles se rejoindront. Aux îles de la Société et dans le groupe Loyalty, on peut suivre facilement ce travail de retrait. La mer, peu sensible aux marées, a gravé sur les roches des lignes de niveau, des marches horizontales parfaitement visibles. On y constate quatre baisses successives de l'Océan, dont la dernière ne mesure pas moins de 15 mètres.

C'est à cette période que remonte l'apparition de l'archipel des Pomotou, immense réseau madréporique alors enfoui à quelques mètres au-dessous de l'eau. Il ne fait encore qu'affleurer à la surface, mais déjà la végétation l'a envahi et lui donne l'aspect d'une vaste corbeille de verdure. Dans le groupe des Gambier, le même retrait a mis à nu les immenses bancs élevés par les polypiers sur les flancs de ces îles.

Est-ce à leur origine soudaine, incompréhensible pour les Canaques, que les îles Pomotou sont redevables du nom poétique qu'ils leur ont donné d'*Iles de la Nuit* ou d'*Iles Mystérieuses*? Nous les désignons sous le nom d'*Iles Basses*, les Anglais sous celui d'*Archipel Dangereux* et de Tuamotou (*Iles Lointaines*). Ces diverses appellations sont exactes. A l'est des îles de la Société, les Pomotou décrivent une courbe de plus de 200 lieues. Sur ce vaste espace, ce n'est qu'un fourmillement d'îles et d'îlots séparés par des détroits sans profondeur, sillonnés par de rapides courants. Partout les zoophytes à

l'œuvre rétrécissent ces étroits canaux, exhaussent le massif sous-marin, diminuant ainsi la distance qui sépare ces terres basses. Longtemps ces îles ont été l'effroi des navigateurs. Pour les apercevoir de la haute mer, il fallait le coup d'œil exercé des indigènes. Sur la plage verdoyante, les cocotiers profilent leurs troncs élancés; mais entre cette plage et le navire se déroule une enceinte de brisants à fleur d'eau, de récifs qui s'avancent au large. Les passes sont rares; elles n'étaient pas connues, et les bâtiments engagés dans cet inextricable dédale s'en dégageaient difficilement. Des courants les drossaient sur les écueils, et, dans les nuits noires, ils ne savaient où se diriger entre ces bancs de coraux aux arêtes invisibles et aiguës.

Une race forte et vigoureuse habitait cet archipel. L'Océanie n'avait pas de plus intrépides marins. La mer était leur élément; ils en vivaient et se jouaient sur ses flots. Le sol ne leur offrait que de maigres ressources : des noix de coco, dont le lait constituait leur boisson, l'eau douce faisant défaut; le fruit insipide du pandanus, et, sur quelques points seulement, à l'île de la Chaîne, à Anoa, du taro, des patates et des bananiers. Ils se nourrissaient surtout de poissons. Guerriers redoutables, pillards effrontés, ils ont été longtemps la terreur des trafiquants. Aujourd'hui, soumis au protectorat de la France, la civilisation les envahit, tempère leurs instincts belliqueux, modifie leurs mœurs et leurs usages. Les négociants de Tahiti y ont établi des comptoirs; ils achètent aux indigènes la nacre et les perles, que ces derniers, plongeurs habiles, vont pêcher dans les récifs, le *copra*, objet d'un commerce important aux Pomotou et aux Gambier, et le *tripang*, ou biche de mer, dont il se fait en Chine une consommation considérable; la

tonne s'y paye jusqu'à 8000 francs. Ce produit, assez insipide, comme les nids d'hirondelles, dont Java expédie pour plus d'un million chaque année à Shanghaï, est très recherché des sensuels habitants du Céleste-Empire, à cause de ses propriétés excitantes.

A 150 lieues au nord des Pomotou, et plus rapprochées de la ligne, les îles Marquises dressent au-dessus de la mer leurs cônes volcaniques, qui atteignent 1000 mètres d'altitude. Elles sont au nombre de onze, et affectent toutes la même forme. Autour d'un pic central se groupent d'autres sommets séparés par des vallées étroites et difficilement accessibles par terre ; généralement arrosées par des cours d'eau, ces vallées, riches et fertiles, produisent en abondance le taro, la banane, la patate douce, le coton, tous les fruits des tropiques. Sur les hauteurs formant plateaux, errent, au milieu de pâturages abondants, de nombreux troupeaux de gros bétail.

Entre les habitants des Pomotou et ceux de Tahiti, nulle ressemblance, aucune analogie de race. Comme les Néo-Zélandais, ils appartiennent à la descendance maorie, dont ils possèdent les qualités et les défauts, dont ils ont conservé les usages et les traits caractéristiques. Tatoués sur toutes les parties de leur corps, ils portent sur eux, en hiéroglyphes incompréhensibles, leur généalogie et la chronique de leur famille. Plus le tatouage est compliqué, plus haut remonte la noblesse de leurs aïeux. Ainsi passés à l'état de documents historiques, les vieux chefs exhibent sur les parties les plus imprévues de leur individu les annales de toute une race. Ils en sont fiers et les étalent. Court de parchemin, tatoué jusque sous les aisselles et jusqu'à la nuque, un chef de la baie de Chikakoff avait fait graver

sur sa langue quelque exploit qui n'avait pu trouver place ailleurs.

Un de leurs griefs sérieux contre la civilisation est incontestablement la nécessité à laquelle elle les astreint de voiler une partie de leur arbre généalogique. Aussi réduisent-ils leur vêtement aux plus modestes proportions compatibles avec la décence. Ce vêtement consiste en une ceinture étroite nouée à la taille; les deux bouts, réunis entre les jambes, viennent se rejoindre à la ceinture au bas des reins, et, roulés en corde se terminant par deux ou trois nœuds, pendent jusqu'à terre, formant un appendice caudal d'un effet aussi original que grotesque.

Soit humilité, soit coquetterie, les jeunes filles sont rarement tatouées, sauf autour des poignets. Le reste de leur personne n'a rien d'historique, et comme elles possèdent, avec des traits réguliers et des formes attrayantes, des extrémités fines et gracieuses, une chevelure abondante, de belles dents et des yeux vifs, elles n'en brillent que d'un plus vif éclat au milieu des palimpsestes vivants qui les entourent.

Quant à leurs mœurs, elles n'en ont pas. Elles ne sont ni esclaves ni opprimées, mais libres jusqu'à l'extrême licence. On retrouve aux îles Marquises, ainsi qu'autrefois aux îles Sandwich, le signe irréfutable de l'affranchissement complet de la femme chez certaines peuplades primitives : la polyandrie. Aux Marquises, comme aux Sandwich, les femmes de rang élevé avaient autant de maris que bon leur semblait; elles imposaient la loi de leur fantaisie au lieu de subir celle de l'homme. La civilisation est en voie de modifier cet état de choses ; mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, il faut créer toute une langue nouvelle pour inculquer à ces

races des sentiments qu'elles ignorent. Il faut leur apprendre et la chose et le mot, tâche ingrate devant laquelle n'ont pas reculé les missionnaires catholiques et protestants. On arrive ainsi peu à peu, sinon à convaincre leur esprit réfractaire, tout au moins à le façonner dans une certaine mesure, et à enseigner aux jeunes générations des idées que leurs ancêtres n'ont pas même soupçonnées.

Paresseux avec délices, comme la plupart des Polynésiens, les habitants des Marquises travaillent le moins possible et uniquement en vue de gagner la somme nécessaire pour satisfaire quelque caprice ou quelque fantaisie du moment. Le climat leur impose si peu de besoins, le sol pourvoit si abondamment à leur nourriture, qu'exempts d'inquiétudes pour le présent, sans soucis pour l'avenir, ils se laissent aller au charme de leur incomparable climat. L'industrie de l'archipel se borne à l'élevage du bétail et à quelques plantations de coton.

Ici nous sommes sur terre française. Tahiti et les Marquises sont, depuis un demi-siècle, nos avant-postes dans l'océan Pacifique du Sud.

II

Le 8 mars 1843, le maréchal Soult, duc de Dalmatie, président du conseil des ministres, recevait les deux lettres suivantes :

« Monsieur le maréchal,

« Voici une communication étrange que je reçois

confidentiellement par un négociant qui promet de la tenir secrète jusqu'à nouvel ordre. Je ne l'ai reçue d'aucune autre source, et je n'ai nul moyen de l'expliquer. M. du Petit-Thouars aurait tout à fait pris l'initiative de ce procédé. — Recevez, je vous prie, monsieur le maréchal, l'hommage de ma haute et respectueuse considération.

« Baron Roussin. »

A Monsieur Chaucheprat.

« Monsieur,

« Je reçois à l'instant, par voie de Lima et de Londres, des lettres de Valparaiso, 30 octobre, et Lima, 14 novembre. Elles contiennent des nouvelles fort importantes et que M. le ministre de la marine sera probablement content, sinon d'apprendre, du moins de savoir.

« L'amiral du Petit-Thouars était arrivé le 29 octobre des îles Marquises; outre ces îles, il avait pris possession des îles de Tahiti. Il paraît avoir été entraîné à cette mesure par l'avis qu'il avait reçu que d'autres devaient s'en emparer. L'amiral du Petit-Thouars préparait de nombreuses dépêches pour le gouvernement, et elles ont dû partir par le navire *le Vicomte de Chateaubriand.* Ma correspondance de Lima, qui m'est parvenue par Panama, a devancé ce navire.

« Je comprends toute l'importance de la nouvelle que je vous transmets, et, si nul autre que moi ne l'a reçue, vous pouvez assurer M. l'amiral Roussin que je ne la communiquerai à nulle autre personne que vous.

« Recevez, etc.

« Roux de Clausay. »

La nouvelle était exacte. Après avoir pris possession, au nom de la France, le 1er mai 1842, de l'île Touata et du groupe sud-est des îles Marquises, le 2 juin suivant de l'île Nukahiva et du groupe nord-ouest, le contre-amiral du Petit-Thouars s'était rendu à Tahiti. Pomaré IV s'y débattait au milieu d'inextricables difficultés. Née le 28 février 1813, elle avait épousé, en 1834, Ariifaité, le plus bel homme de son royaume, mort en 1873. Son autorité, mal assise, était contestée par quelques-uns des chefs principaux; à ces embarras intérieurs s'ajoutaient les querelles religieuses et les convoitises inavouées des grandes puissances maritimes. L'occupation par la France des archipels voisins décida la reine à recourir à une mesure extrême qu'elle considérait comme une mesure de protection. Le 9 septembre 1842, elle adressait à l'amiral du Petit-Thouars la lettre suivante :

« Considérant que nous ne pouvons continuer à gouverner par nous-mêmes dans le présent état de choses, de manière à conserver la bonne harmonie avec les gouvernements étrangers, sans nous exposer à perdre nos îles, notre autorité et notre liberté, nous, les soussignés, la reine et les grands chefs de Tahiti, nous écrivons les présentes pour solliciter le roi des Français de nous prendre sous sa protection aux conditions suivantes :

« 1° La souveraineté de la reine et son autorité et l'autorité des chefs sur leurs peuples seront garanties;

« 2° Tous les règlements et lois seront faits au nom de la reine Pomaré et signés par elle;

« 3° La possession des terres de la reine et du peuple leur sera garantie. Les terres leur resteront.

Toutes les disputes relativement au droit de propriété ou des propriétaires des terres seront de la juridiction spéciale des tribunaux du pays;

« 4° Chacun sera libre dans l'exercice de son culte ou de sa religion;

« 5° Les églises existant actuellement continueront d'être, et les missionnaires anglais continueront leurs fonctions sans être molestés; il en sera de même pour tout autre culte : personne ne pourra être molesté ni contrarié dans sa croyance.

« A ces conditions, la reine Pomaré et ses grands chefs demandent la protection du roi des Français, laissant entre ses mains et aux soins du gouvernement français, ou à la personne nommée par lui et avec l'approbation de la reine Pomaré, la direction de toutes ses affaires avec les gouvernements étrangers, de même que tout ce qui concerne les résidents étrangers, les règlements de port, etc., et le droit de prendre telle mesure qu'il pourra juger utile pour la conservation de la bonne harmonie et de la paix.

« *Signé :* Pomaré.

« Paraita, Régent. — Utami, Hitoti, Tati. »

L'amiral du Petit-Thouars acceptait la demande de protectorat ainsi formulée, sous réserve de la décision de son gouvernement, qu'il avisait des faits accomplis et des mesures prises.

Le 25 mars 1843, le roi Louis-Philippe ratifiait, dans un document contresigné par M. Guizot, ministre des affaires étrangères, l'acceptation conditionnelle de l'amiral; le 14 octobre, M. Bruat, alors capitaine de vaisseau, débarquait aux îles Marquises en qualité

de gouverneur des établissements français de l'Océanie et de commissaire du roi près la reine des îles de la Société.

III

L'Angleterre ne voyait pas sans ombrage la France prendre pied dans l'Océanie. L'entente cordiale n'excluait pas la méfiance, et le cabinet de Londres la poussait loin quand il s'agissait d'occupations maritimes. A cette époque, prévoyant peut-être par une sorte d'intuition secrète, devançant en tout cas les rapides développements de la navigation, l'Angleterre visait à acquérir dans l'océan Pacifique des ports de relâche et des points stratégiques. Maîtresse du continent australien, elle tenait en échec Sumatra, Java, Bornéo, les îles de la Sonde et l'entrée du golfe de Bengale. Sa colonie du Cap barrait la route entre l'Atlantique du sud et la mer des Indes. Dans le Pacifique, deux points importants éveillaient ses convoitises : les îles Sandwich dans l'hémisphère nord; les îles Marquises et l'archipel des Pomotou dans l'hémisphère sud. Séparés par une étendue de mer de 800 lieues sans port d'atterrissement, l'archipel des Sandwich et ceux des Marquises et des Pomotou sont les deux clefs du Pacifique. Au nord des Sandwich, 900 lieues de mer s'étendent jusqu'à la presqu'île d'Alaska. Des Pomotou au continent américain dans l'est, on compte 1 200 lieues; dans le sud, quelques îlots déserts, la mer libre et le pôle.

La théogonie tahitienne n'offre qu'un médiocre intérêt. Nous y retrouvons, comme dans toutes les îles de

l'Océanie, le pouvoir absolu du chef confirmé ou tenu en échec par le pouvoir théocratique représenté par un grand prêtre, sacrificateur, devin et prophète. Çà et là quelques légendes curieuses, telles que celle de Hanai, demi-dieu, sorte d'Hercule auquel on attribue des travaux gigantesques. A l'aide d'une ligne, il fit surgir de l'Océan les îles Gambier et les îles Marquises. Nouveau Josué, il contraignit le soleil à s'arrêter sur Tahiti, le saisit par un de ses rayons et l'attacha à un arbre au moment où il se levait à l'horizon.

Les premiers documents sérieux que nous possédons sur Tahiti sont dus au célèbre circumnavigateur anglais Cook, qui relâcha quatre fois dans cette île, en 1769, 1773, 1774 et 1777. Trois chefs absolus se disputaient le pouvoir. Il finit par échoir entre les mains de l'un d'eux qui fit proclamer roi son neveu, Otuu, se réservant la régence (1770).

Otuu fut le chef et le fondateur de la dynastie actuelle. Parti en expédition une nuit, surpris par le froid, il contracta une bronchite dont il guérit partiellement, tout en conservant une toux opiniâtre. En souvenir de cette campagne, ses courtisans l'appelèrent *Po-maré*, la « Nuit de la toux ». Otuu adopta ce sobriquet, qui devint le nom de sa dynastie[1].

A la naissance de son fils, Otuu, se conformant aux usages, abdiqua en faveur de son héritier, qu'il fit reconnaître sous le nom de Pomaré II, et continua à exercer le pouvoir en qualité de régent. Son fils et lui accueillirent avec faveur les missionnaires anglais et se convertirent au christianisme. Cette conversion faillit leur coûter la couronne. Défaits deux fois par les parti-

1. G. Cuzent, *Tahiti*, p. 48.

sans du paganisme, ils ne durent qu'à l'intervention de l'Angleterre de l'emporter enfin en 1815. Le paganisme fut supprimé, les idoles brûlées, les *maraes* détruits et la religion chrétienne proclamée religion de l'État.

La fin du règne de Pomaré II ne répondit pas aux espérances que l'Angleterre avait conçues. A Tahiti, comme dans toutes les îles conquises à la civilisation, le débitant d'eau-de-vie suivait de près le missionnaire et n'y faisait pas moins de recrues. L'ivrognerie se propageait d'une façon effrayante. Pomaré II y succomba en 1821.

Son fils lui succéda sous le nom de Pomaré III. Sa tante était régente. Femme énergique, autoritaire et absolue, elle rappelle par plus d'un côté la veuve de Kamémaméha Ier aux îles Sandwich. Elle aussi entreprit de relever l'autorité despotique, de résister aux empiétements des missionnaires, qui rêvaient à Tahiti, comme aux Sandwich, l'organisation d'un gouvernement théocratique, seul capable à leurs yeux de tenir en échec les progrès de l'ivrognerie et l'influence désastreuse des aventuriers européens, dont l'exemple et les mœurs contrariaient leurs enseignements. A huit cents lieues de distance, nous voyons des faits identiques aboutir aux mêmes conséquences. Une race douce et malléable, accessible aux influences extérieures, semble offrir à la civilisation une conquête facile et pacifique, et pourtant c'est par milliers que se comptent les victimes. Il semble que, par une loi fatale de l'humanité, le progrès ne puisse s'accomplir que lentement; partout où sa marche est violentée, comme le char de Jaggernauth, il écrase les retardataires. L'histoire nous montre, en Europe, la civilisation grandissant péniblement, rejetant à chaque étape successive, sous forme de débris, les

préjugés qui entravent sa marche, les institutions mêmes dont elle s'est servie pour avancer. Ici nous la voyons parcourir en quelques années plus d'espace qu'ailleurs en un siècle, ne rencontrant devant elle aucune résistance, appelée, désirée de tous. Le paganisme avait vécu; il s'écroulait de toutes parts. L'abus atroce provoquait la réaction violente. On avait soif de vivre, de respirer, de secouer ce joug écrasant.

Les missionnaires trouvent la voie ouverte. Ils sont bien accueillis par une population lasse des excès d'une théocratie sans règle morale, d'un despotisme sans frein. Il semble qu'ils n'aient qu'à semer pour récolter. En peu d'années, les habitants passent d'une nudité presque complète à l'usage des vêtements européens. Détail tout extérieur; mais dans ces quelques années la dépopulation fait des ravages effrayants. Les sauvages, aussitôt vêtus, contractent des maladies inconnues parmi eux; la pneumonie, la bronchite font des milliers de victimes.

En 1774 Cook estimait la population tahitienne à 240 000 âmes. Son calcul se fondait sur le chiffre des guerriers que le chef Toouha embarquait sur une flotte de deux cent dix pirogues de guerre destinées à opérer une descente sur l'île Moorea. En 1797 les missionnaires anglais portent à 50 000 la population de l'île. Elle n'est plus que de 10 000 en 1838[1], lors du séjour des corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée*. Le dernier recensement l'évalue à 9 551[2].

Le contact avec les blancs amène les maladies vénériennes. L'eau-de-vie, le plus terrible des poisons pour ces races des climats chauds, les décime. C'est une

1. Ellis, *Polynesian Researches*.
2. *Annuaire de Tahiti*, 1879, p. 147.

grande erreur de croire que la civilisation se présente aux races barbares uniquement par ses bons côtés. Il n'en est rien. Elle s'affirme autant par ses vices, que le sauvage greffe sur les siens propres, que par ses vérités élevées et ses théories morales.

Nous avons vu la vraie lutte s'engager moins entre le Kanaque réfractaire et la civilisation envahissante qu'entre le missionnaire blanc et l'aventurier blanc, entre la religion et l'eau-de-vie se disputant l'indigène. Les missionnaires l'emportent. Instructeurs du peuple, n'est-ce pas à eux de l'initier à cette civilisation nouvelle dont ils sont évidemment les représentants les plus autorisés? Pour bien juger leur œuvre, il importe de se rendre compte des obstacles dont ils avaient à triompher. D'une part, le paganisme vaincu, mais tenant encore par mille racines, les appétits sensuels comprimés, mais non éteints; et de l'autre, leurs compatriotes, avides de gain, impatients de tout contrôle, bien autrement redoutables pour eux que les Kanaques. Plus religieux que politiques, plus croyants qu'expérimentés, les missionnaires voient dans leur propre domination le salut de la race qu'ils convertissent; ils taillent dans la Bible une sorte de gouvernement théocratique; ils empruntent aux lois de Moïse un code civil; ils croient pouvoir réformer les mœurs à coups de décrets.

C'est ce que tentaient les missionnaires américains aux îles Sandwich. Aux Sandwich, comme à Tahiti, ils se trompèrent; mais la meilleure partie de leur œuvre subsiste encore aujourd'hui, et de leurs erreurs il ne reste que le souvenir.

Pomaré III vécut peu. Sa sœur Aimata lui succéda, en 1825, sous le nom de Pomaré IV. Elle avait alors douze ans. C'est sous son règne que s'accomplirent les

événements dont nous avons parlé et que, par l'acceptation du protectorat, la France prit pied dans l'Océanie.

Les missionnaires et les résidents anglais ne pouvaient voir sans inquiétude et sans dépit le protectorat de la France s'étendre sur un archipel civilisé et colonisé par eux. Ils avaient mis à profit le long délai exigé alors par les communications avec l'Europe; les actes de l'amiral du Petit-Thouars étaient subordonnés à la ratification du roi et n'avaient jusque-là qu'un caractère essentiellement provisoire. Ils s'en autorisèrent pour agir sur l'esprit mobile de la reine et des principaux chefs, leur démontrer que l'établissement du protectorat n'était autre chose que l'aliénation et la perte de leurs droits de souveraineté. Pomaré, jusqu'alors de leur part l'objet d'une considération passablement dédaigneuse, devint tout à coup une reine, sœur, par le rang, de la reine d'Angleterre, investie de droits et de responsabilités sacrés. Les bâtiments anglais lui rendirent les honneurs dus aux souverains, et on n'eut pas de peine à la faire revenir sur sa détermination première. Quittant Tahiti, elle se réfugia aux îles Sous-le-Vent, attendant les événements.

Le gouvernement français regrettait que l'amiral n'eût pas purement et simplement arboré le pavillon français au lieu du pavillon du protectorat. On estimait l'attitude prise comme dangereuse, en ce sens qu'elle compromettait la France vis-à-vis de l'Angleterre sans lui donner une compensation réelle par une prise de possession définitive. Ces regrets, connus ou devinés par l'amiral, le décidèrent à profiter de l'occasion que lui offraient le revirement de la reine et la résistance des grands chefs.

En arrivant à Tahiti, le commandant Bruat se trouva en présence d'un désaveu de l'acte du 9 septembre 1842 et d'une résistance à main armée, soutenue et encouragée par les Anglais. La lutte s'engagea avec vigueur; des rencontres sanglantes eurent lieu à Mahauta, à Punaauia, et les hostilités ne cessèrent que par la prise du fort de Fautaua, emporté par les Français.

En France, l'opinion publique s'émut. Le gouvernement, qui comptait sur une occupation pacifique et qui redoutait des complications avec l'Angleterre, manifesta hautement son déplaisir. L'amiral du Petit-Thouars fut désavoué et son rappel décidé.

Nous trouvons dans la *Revue rétrospective* une dépêche de l'amiral qui prouve bien que la passion de parti aveuglait ceux qui affirmaient qu'il n'avait fait qu'exécuter des instructions secrètes en prenant possession des États de Pomaré, et que son désaveu, bien ou mal entendu, n'était pas une lâche contradiction du cabinet du 29 octobre, ni une comédie à laquelle l'amiral n'eût pu se prêter sans compromettre son honneur. Cette dépêche est datée du Callao, 6 juillet 1844.

« ... J'espère dans la justice du roi et de son gouvernement. S'ils ont été prompts à me frapper, ils me réhabiliteront sans doute lorsqu'ils connaîtront toute la vérité, lorsqu'ils auront sous les yeux le tableau des intrigues mises en jeu pour rendre illusoire le protectorat de la France, lorsqu'ils verront que, si je laissais subsister le *pavillon couronné* que l'on avait fait hisser par Pomaré, l'autorité protectorale eût été plus tard un pouvoir subalterne aux yeux des étrangers, hérissé de difficultés et d'embarras pour la France, dont le gouvernement n'eût pas tardé à se fatiguer. Ils reconnaîtront

enfin, je l'espère, que dans une position *aussi difficile qu'inattendue*, livré à moi-même à 4000 lieues de France, je ne pouvais agir autrement sans forfaire à l'honneur et sacrifier indignement les intérêts du roi et du pays.

« On a dit que j'ai outrepassé mes instructions; mais Votre Excellence sait fort bien que *je n'en avais d'aucune espèce*, et je n'ai donc pu les suivre et encore moins les outrepasser. Je n'avais pour guide que cet invariable et antique mandat de tout chef d'escadre : protéger les intérêts français, et faire respecter notre pavillon. Je m'y suis religieusement attaché et je n'en ai point forcé l'interprétation; dans l'isolement où je me trouvais, pour bien me pénétrer des intentions du gouvernement, je priai M. le commandant Bruat de me communiquer ses instructions, qu'il mit officieusement à ma disposition pendant trois heures.

« La lecture de ces documents m'apprit le regret éprouvé par le gouvernement de ce que je n'eusse pas mis d'abord le pavillon français au lieu du pavillon du protectorat; je crus dès lors remplir ces instructions en mettant à profit des circonstances que l'intrigue et la mauvaise foi avaient fait naître pour prendre mon premier arrêté par lequel j'ai placé le pavillon français sur tous les points de protection et de défense des îles de la Société, et réservé le pavillon du protectorat pour tous les monuments civils d'un usage commun; j'ai suivi en cela la pratique observée par les Anglais à Corfou et dans îles Ioniennes. »

IV

La question religieuse compliquait singulièrement la question politique. Le 4 mars 1797, les premiers missionnaires protestants avaient débarqué à Tahiti et commencé, dans des conditions exceptionnellement favorables, leur œuvre de propagande religieuse. En 1798 cinq nouveaux missionnaires anglais étaient venus les rejoindre, huit autres arrivaient en 1801. En 1805 ils adoptaient, d'accord avec Pomaré II, l'alphabet tahitien et faisaient imprimer à Londres le premier livre destiné aux écoles, dont le nombre croissait chaque année. Des résistances partielles, des révoltes locales entravaient, sans l'arrêter, l'œuvre de propagande. Lorsque, en 1824, le commandant Duperrey visita Tahiti à bord de la corvette la *Coquille*, il fut frappé des changements survenus. « L'île de Tahiti, écrivait-il dans son rapport officiel, est aujourd'hui bien différente de ce qu'elle était du temps de Cook. Les missionnaires ont totalement changé les mœurs et les coutumes de ses habitants. L'idolâtrie n'existe plus parmi eux, et ils professent généralement la religion chrétienne. Les femmes ne viennent plus à bord des bâtiments; elles sont d'une réserve extrême lorsqu'on les rencontre à terre. Les mariages se font comme en Europe, et le roi lui-même est assujetti à n'avoir qu'une épouse. Les femmes sont admises à la table de leurs maris. La secte infâme des Arreoys n'existe plus; les guerres sanglantes que ces peuples se livraient et les sacrifices humains n'ont plus lieu depuis 1816. Tous les naturels savent lire et écrire; ils ont entre les mains des livres de religion

traduits dans leur langue et imprimés soit à Tahiti, à Uljéta ou à Eiméo. De belles églises ont été construites, et tout le peuple s'y rend deux fois par semaine avec une grande dévotion pour entendre la prédication. On voit souvent plusieurs individus prendre note des passages les plus intéressants des discours. »

A la même époque, un mouvement identique se produisait aux îles Sandwich sous l'impulsion des missionnaires américains. En Europe on suivait avec une curiosité sympathique cette initiation de peuples barbares à la civilisation; on rendait publiquement hommage aux efforts heureux des missions protestantes. En 1826 M. Guizot, faisant ressortir les caractères qui distinguent des missions catholiques les missions protestantes, s'exprimait ainsi :

« Le premier de ces caractères, celui qui me frappe d'abord, c'est que nos missionnaires ne vont point faire de conquêtes au profit d'une Église déjà puissante; ils n'étendent point la domination d'un gouvernement ecclésiastique; ils n'importent pas même, chez les peuples qu'ils s'appliquent à convertir, une discipline extérieure déjà réglée, un gouvernement ecclésiastique tout fait. Ils leur portent seulement la foi et la morale de l'Évangile; ils prêchent une doctrine pour les esprits, une règle pour les actions; ils travaillent à réformer l'homme intérieur, l'homme moral, l'homme libre; c'est à Dieu seul et à l'Évangile qu'ils lui demandent de se soumettre; ils laissent ensuite à la parole qu'ils ont semée le soin de faire le reste et d'organiser la société chrétienne selon les lieux, les circonstances, les possibilités. J'en pourrais citer de nombreux exemples : le plus récent est celui qu'a offert l'île Tahiti, où la société tout entière, religieu-

sement et moralement réformée par les missions évangéliques, a réformé à son tour son organisation extérieure et civile spontanément et comme il lui convenait. Les missions catholiques ont porté aux païens la foi et un maître, tandis que les missions évangéliques leur portent la foi et la liberté[1]. »

L'établissement du protectorat devait fatalement modifier cet état de choses, non par le fait du gouvernement français d'alors, peu soucieux de propagande religieuse, mais par l'impossibilité matérielle et morale de dénier libre accès dans l'archipel aux missionnaires catholiques impatients de se mesurer avec leurs rivaux et de leur disputer leurs conquêtes. Déjà Chateaubriand avait prêché la croisade nouvelle et signalé au zèle de la Société des Missions ces terres peu connues : « Tahiti, écrivait-il dans la préface de son *Voyage en Amérique*, a perdu ses danses, ses chœurs, ses mœurs voluptueuses. Les belles habitantes de la nouvelle Cythère sont aujourd'hui, sous leurs arbres à pain et leurs élégants palmiers, des puritaines qui vont au prêche, lisent l'Écriture avec des missionnaires méthodistes, controversent du matin au soir et expient dans un grand ennui la trop grande gaieté de leurs mères. On imprime à Tahiti des bibles et des ouvrages ascétiques ! »

On sent percer dans ces appréciations le déplaisir que lui causent les progrès du protestantisme et la nonchalante insouciance avec laquelle il juge les faits religieux qui ne répondent pas à son sentiment du beau. L'auteur du *Génie du Christianisme* ne va pourtant pas jusqu'à regretter ouvertement les changements

1. Troisième rapport à la Société des Missions évangéliques. (Assemblée générale du 14 avril 1826. Discours de M. Guizot.)

survenus, mais d'autres affirmaient ce qu'il ne disait pas et reprochaient aux missionnaires anglais d'avoir substitué au paganisme antique des mœurs sévères. Un des compagnons de voyage de Duperrey, M. Lesson, correspondant de l'Institut et chirurgien en second à bord de la *Coquille*, appréciait ainsi les résultats obtenus :

« Le cachet qui caractérisait ces peuplades a disparu sous un vernis de dissimulation que leur a porté la ferveur du rigorisme des prêtres protestants. Si les missionnaires, de quelque couleur qu'ils soient, sont aujourd'hui un vrai non-sens parmi les populations civilisées, que pense-t-on que doivent être ces hommes sans talent, sans élévation dans l'âme, à idées rétrécies et bigotes, agissant comme des énergumènes au milieu des peuplades de la mer du Sud, leur portant, disent-ils, le pain de l'Évangile, pain lourd et indigeste pour des estomacs qui n'y sont pas préparés? Combien je regrette, pour ma part, la physionomie native des peuplades océaniennes que gâte chaque jour le contact des Européens! Certes, cette vie molle et efféminée des Tahitiens, ce libertinage qu'on leur reproche, étaient encore loin de celui de nos villes et de la corruption de notre civilisation. Chez eux l'habitude convertissait en un cérémonial de politesse cette prostitution dont on a exagéré les résultats! »

Si les uns reprochaient aux missionnaires protestants d'ennuyer les indigènes et de substituer au libertinage commode et facile d'un passé regretté l'austérité des mœurs présentes, d'autres, au nom d'intérêts privés, se disaient lésés et réclamaient une règle moins sévère. Le commerçant suivait le missionnaire et trouvait fort mauvais que l'observance du dimanche, les

services religieux, la fréquentation des écoles, empêchassent les indigènes de se consacrer au travail qu'il attendait d'eux et qu'il rétribuait peu. A Tahiti, comme aux îles Sandwich, la vie est facile; l'indigène trouve en abondance et sans labeur ce qui est nécessaire à son existence. La douceur du climat l'affranchit de toute prévoyance. Les besoins limités et facilement satisfaits n'éveillent point en lui d'idées de convoitise, d'ambition, de richesses; aussi borne-t-il ses efforts à s'assurer le strict nécessaire et comprend-il peu la nécessité d'un travail rémunérateur. Il a fallu éveiller en lui des besoins nouveaux, créer des exigences matérielles, élargir son horizon borné à la satisfaction des appétits, pour l'amener à défricher la terre, à cultiver le sol, à planter, récolter, à quitter ses îles pour s'embarquer à bord des navires baleiniers, pour aller fabriquer sur des îlots déserts l'huile de noix de coco. Ce fut l'œuvre du temps; elle est loin d'être achevée, à Tahiti surtout; au début, elle fut lente, difficile, et les commerçants impatients se joignaient à ceux qui regrettaient les mœurs faciles pour accuser et dénigrer l'œuvre des missionnaires protestants.

Ces accusations, ces dénigrements étaient de nature à encourager les missionnaires catholiques, dont le zèle n'avait d'ailleurs pas besoin d'être stimulé. Une première tentative faite en 1826 aux îles Sandwich avait échoué. Le gouvernement local s'était refusé à laisser débarquer les missionnaires catholiques. Le 2 juin 1833, un décret de la Propagande, confirmé par le pape Grégoire XVI, confiait à la maison mère de Picpus la tâche gigantesque de convertir au catholicisme toutes les îles de l'océan Pacifique, depuis les îles Sandwich jusqu'au tropique antarctique et depuis l'île de Pâques

jusqu'à l'archipel Roggewein, dont Kotzebue et Krusenstern avaient cependant déjà démontré la non-existence.

A la fin de 1833, les missionnaires catholiques s'embarquaient à Bordeaux pour le Chili et de là gagnaient les îles Gambier, première étape sur la route de Tahiti. En 1836 ils abordaient à Papeité et sollicitaient une autorisation de séjour, qui leur fut refusée. Contraints de s'éloigner, ils réclamaient et obtenaient l'intervention de la France. Le capitaine du Petit-Thouars, commandant la frégate la *Vénus*, imposait en 1838 une convention en vertu de laquelle les missionnaires catholiques devaient être admis à Tahiti et traités sur le même pied que les missionnaires protestants.

A Tahiti et aux îles Sandwich, la situation était la même. L'année précédente (1837), le commandant du Petit-Thouars avait exigé et obtenu du roi Kamémaméha III la libre admission des missionnaires catholiques. Dans les deux archipels, la lutte s'engageait entre les missions protestantes et les missions catholiques, qui se disputaient la suprématie. Elle atteignait promptement un degré de violence qui mettait en péril les institutions et le gouvernement lui-même. La question religieuse se compliquait d'une question commerciale dont la France avait pris l'initiative et qui menaçait d'une dépopulation rapide les îles de l'Océanie. En 1830 le commandant Laplace exigeait en effet du gouvernement des Sandwich d'admettre les eaux-de-vie à un droit d'entrée qui ne pouvait excéder 5 pour 100 de la valeur.

En agissant ainsi et en engageant son gouvernement dans cette voie, le commandant Laplace croyait-il, de

bonne foi, ouvrir aux produits français un débouché de quelque importance? S'il le crut, et c'est sa seule excuse, il se trompa fort. Imposer par la force l'admission des missionnaires catholiques et la libre introduction des eaux-de-vie, c'était créer dans l'esprit de ces populations une choquante confusion d'idées, mettre une arme redoutable dans les mains des missionnaires protestants et prendre l'initiative d'une mesure fiscale dont la honte était pour la France et le profit pour l'étranger. Nous avons pu constater par nous-même les tristes résultats obtenus, l'impopularité qui en rejaillit alors sur notre pays, et qui subsiste encore. En vertu des traités conclus avec l'Angleterre et les États-Unis, toute concession faite à la France devait s'étendre de droit à leurs nationaux. Il en résultait que les spiritueux anglais et américains, tels que le genièvre, l'eau-de-vie de grain, antérieurement prohibés, entraient dans la consommation après avoir acquitté le droit de 5 pour 100 de la valeur. La France n'ayant aucun commerce direct avec les îles, le traité restait lettre morte en ce qui la concernait; mais il n'en était pas ainsi pour l'Angleterre et surtout pour les États-Unis. Chaque année, plusieurs centaines de navires baleiniers américains relâchaient dans le port de Honolulu et débarquaient des spiritueux dont la consommation, partout et toujours dangereuse pour les indigènes, le devenait plus encore par l'abus résultant du bon marché et par l'excessive chaleur d'un climat intertropical. Si la France s'était proposé pour but de développer le commerce de ses rivales, de hâter la dépopulation de l'archipel et d'assurer la prédominance des États-Unis aux îles Sandwich, elle n'eût pu adopter une mesure d'une réussite plus prompte et plus infaillible. En peu

d'années, la mortalité fit des progrès tels que force fut bien de se rendre à l'évidence et de résilier cette clause du traité. Mais, aujourd'hui encore, dans toute l'Océanie, les adversaires de l'influence française ont constamment à la bouche le dicton de : *French priests and French brandies* (prêtres français, eaux-de-vie françaises).

La question religieuse à elle seule soulevait déjà bien assez de difficultés et, en apparence, d'insurmontables complications. On le vit par le retentissement de l'affaire Pritchard, dont les discussions passionnées, en France et en Angleterre, mirent un moment en péril l'entente cordiale des deux pays et le trône du roi Louis-Philippe. A la distance où nous sommes du théâtre des événements et de ces événements eux-mêmes, on s'étonne que de si petites causes aient pu produire de si grands effets, et qu'une rivalité religieuse dans un coin perdu de l'Océanie ait soulevé des passions si vives. Pour le comprendre, il faut tout d'abord se rendre compte que la lutte n'était pas circonscrite à l'île de Papeité, mais qu'elle s'engageait simultanément sur les principaux points de l'Océanie. Aux îles Sandwich, les missionnaires américains avaient évangélisé l'archipel, fondé des temples, des écoles, converti la totalité de la population. A Tahiti, les missionnaires anglais avaient fait de même. Le protestantisme s'était implanté dans l'Océanie, il y était maître, partant jaloux d'une suprématie conquise par de rudes labeurs, des sacrifices considérables et un dévouement auquel on ne saurait trop rendre hommage. Appelé, accepté par ces populations alors barbares, il avait introduit la civilisation, prêché la religion chrétienne, converti les chefs et le peuple,

substitué des lois sages à d'atroces coutumes, triomphé de mœurs dissolues, proclamé la sainteté du mariage, du serment, le respect de la vie humaine, fait cesser les guerres de tribu à tribu et régner l'ordre et la paix. Leur œuvre achevée, sur ces terres par eux conquises, initiées à la civilisation, les missionnaires protestants se voyaient tout à coup menacés par des concurrents qui proclamaient hautement leurs doctrines fausses, leurs dogmes impies et qui prétendaient tout détruire pour tout reconstruire à nouveau. Ils eussent été plus que des hommes, ils eussent douté d'eux-mêmes et de leur foi en n'opposant pas une résistance vigoureuse à ces tentatives. Les chefs et le peuple leur étaient acquis; les uns et les autres repoussaient ces nouveaux venus qu'on leur imposait par la force, et qui se présentaient à eux sous de fâcheux auspices. Ils encouragèrent ces dispositions hostiles. Abrités derrière les droits incontestables des chefs ou du roi, ils opposèrent une résistance sourde à l'admission des missionnaires catholiques, et quand la force eut triomphé de cette résistance, ils luttèrent avec énergie pour entraver une propagande active.

On a souvent agité la question de savoir si la rivalité religieuse n'a pas eu pour résultat d'aviver la foi et de hâter la conversion au christianisme des peuples de l'Océanie. Témoin pendant quatorze années de ces luttes, nous dirons en toute sincérité ce qu'il en est. Appelé à prendre une part active, en qualité de ministre dirigeant, dans le gouvernement de l'archipel le plus important de l'Océanie, de celui où ces luttes ont eu le champ le plus vaste, nous exposerons le résultat de notre expérience et de nos observations. Cela nous sera d'autant plus facile que nous comptions dans les

deux camps des amis sérieux, des hommes dont le zèle et la foi nous ont laissé des souvenirs d'estime et d'admiration.

Les Kanaques sont facilement accessibles aux idées religieuses. Isolés pendant des siècles du reste du monde, perdus au centre de l'Océanie, face à face avec de terribles phénomènes volcaniques dont leur ignorance leur cachait les lois, sur ces terres vierges d'une admirable beauté, sous ce climat incomparable, ils créèrent de toutes pièces une théogonie cruelle et barbare.

A Tahiti, la secte odieuse et grotesque des Arreoys protestait à sa manière contre ce culte sanguinaire, érigeait la débauche en loi, l'infanticide en droit, et promenait de tribu en tribu ses triomphales orgies et ses vices dégradants. Mais, en dépit de ces revendications insensées de la chair contre des pratiques superstitieuses et cruelles, le fond religieux subsistait sévère et dur pour tous. La forme, en revanche, s'effondrait de toutes parts. Chefs et peuple étaient las de ces croyances et de ces rites; ils accueillirent comme des libérateurs les premiers missionnaires qui leur révélèrent une religion de paix et d'amour. Si austère dans la forme, si dogmatique dans le fond que puisse paraître le protestantisme aux races méridionales de l'Europe, il fut avidement reçu par ces races indigènes, plus frappées de la simplicité de son culte, de l'ensemble de ses prescriptions que de son manque de cérémonies et de pompes extérieures. Les missionnaires américains et anglais débarquaient sur ces îles avec leurs familles; leurs femmes secondaient leurs efforts et promptement conquéraient par leur exemple, par leur douceur et leur charité, les femmes indigènes

réduites à un indescriptible état d'abjection. Elles les relevèrent à leurs propres yeux et à ceux de leurs maîtres; elles leur enseignèrent le respect d'elles-mêmes, la sainteté du mariage, leurs devoirs et aussi leurs droits, qu'elles ignoraient. En peu d'années, tout était changé. Il n'en fallut pas dix pour convertir les Sandwich et les archipels du Sud.

Des succès si rapides n'étaient pas sans danger. Les missionnaires protestants, quelques-uns du moins, ne s'en tinrent pas là. Ils avaient converti, ils voulurent gouverner. La confiance des chefs et du peuple leur rendait la tâche facile, mais ils ne surent pas résister à la tentation naturelle de fonder un gouvernement théocratique. Ils rêvèrent, eux aussi, leur Paraguay. Ce fut leur faute. Derrière eux marchait l'avant-garde de la civilisation, négociants aventureux, matelots sans aveu, émigrants de toute classe et de toute condition, pour qui toute terre nouvelle est une Golconde; acharnés à la poursuite du lucre, spéculant surtout sur les vices des indigènes, âpres au gain et le demandant à tous les métiers, ils s'irritaient des restrictions imposées par les missionnaires, dénigraient leur œuvre et leurs prétentions à gouverner, lesquelles, par des fautes inévitables, affaiblissaient leur prestige religieux.

En agissant comme ils le firent, en donnant à leur propagande, au fond très désintéressée, l'apparence de convoitises politiques, les missionnaires protestants s'engagèrent dans une voie dangereuse. On le vit bien aux îles Sandwich, où, menacés par le catholicisme au point de vue religieux, par l'immigration américaine au point de vue politique, ils furent amenés par une série de fautes à se poser en champions de l'annexion aux États-Unis et en adversaires décidés du gouverne-

ment auquel ils n'avaient plus part. On le vit à Tahiti, où, sous l'empire des mêmes influences, ils revendiquèrent l'intervention de l'Angleterre et suscitèrent sous main des résistances qui aboutirent à une guerre civile. Reconnaître leurs torts, ce n'est pas condamner leur œuvre. Elle eut deux phases. La première mérite l'admiration, la seconde impose des réserves.

Est-ce à dire que l'importation du catholicisme, dans ces îles déjà converties à la foi chrétienne, fut un bien? Non, à n'examiner que le côté religieux. Quatorze années de notre vie se sont écoulées parmi ces peuples, et nous devons dire que la foi parmi eux a été s'affaiblissant, que les missionnaires catholiques ont bien réussi à ébranler leur confiance dans le protestantisme, mais que, sauf dans un petit nombre de cas exceptionnels, ils n'ont pas substitué une croyance à une autre. Année par année, nous avons pu constater cet affaiblissement de la foi, ce détachement des idées religieuses, cette facilité à admettre, du protestantisme, ce qu'en disaient les prêtres catholiques, et du catholicisme ce qu'en disaient les pasteurs protestants. En voyant les hommes de race blanche, en qui pendant de longues années ils avaient eu une confiance absolue, se combattre, se dénigrer, s'accuser réciproquement d'ambition et de convoitises déguisées sous le masque de la religion, les Canaques en sont venus à ne plus les croire que dans le mal qu'ils disent les uns des autres et à donner créance à ces aventuriers qui, enveloppant dans une même haine la religion et ses ministres, leur prêchent de parole et d'exemple le mépris de l'une et des autres.

Lorsqu'en 1860 l'Angleterre, jalouse de la suprématie commerciale des États-Unis aux îles Sandwich, entreprit de la combattre, elle crut bien faire en en-

voyant à Honolulu une mission anglicane dirigée par l'évêque Staley. La reine Emma appartenait à l'Église anglicane, le roi s'y ralliait; leur exemple entraîna l'adhésion des principaux chefs et d'une partie de la population indigène, toujours prête à suivre l'impulsion venue de haut. Dans ces symptômes significatifs d'indifférence religieuse et d'engouement passager, l'évêque Staley et son clergé ne virent que des conversions nombreuses, qu'un signe des temps, qu'un éclatant triomphe remporté sur l'austérité méthodiste et sur l'Église catholique. La presse religieuse anglaise retentit de chants de victoire. Qu'en advint-il? Après la mort de Kamémaméha IV, les églises anglicanes se vidèrent; on prêcha dans le désert, et les Canaques revinrent à l'indifférence dont la rivalité des sectes est la principale cause. A quelque point de vue que l'on se place, on admettra qu'il eût mieux valu pour ces peuples rester protestants, mais chrétiens, que de cesser d'être protestants sans devenir catholiques, et que les faibles recrues ainsi faites ne compensent pas le détachement des masses.

LE TEMPS
5, BOULE DES ITALIE
PARIS

V

En 1866 l'auteur de ces lignes reçut une intéressante communication du gouverneur de nos établissements dans l'Océanie. Frappé des progrès rapides du commerce et de l'agriculture aux îles Sandwich, le gouverneur m'écrivit pour me demander de le renseigner. A huit cents lieues de distance, tous deux, compatriotes, appelés à gouverner des populations de même race, sous des climats identiques, nous pouvions

et nous devions nous prêter un mutuel concours. Il se heurtait aux difficultés que j'avais rencontrées au début; mais, alors qu'aux îles Sandwich on entrait dans une voie de prospérité commerciale, à Tahiti tout languissait. L'immigration était nulle, les bras manquaient aux plantations péniblement fondées, les capitaux faisaient défaut, et les efforts les plus persévérants aboutissaient à des résultats nuls. L'examen auquel je dus me livrer alors me permit de constater les causes d'infériorité et d'impuissance qui pesaient et pèsent encore lourdement sur notre colonie. En les signalant ici, non pas au nom de théories préconçues, mais au nom d'une expérience acquise par quatorze ans de travail, d'études et de tâtonnements, nous pensons faire œuvre utile. Pourquoi les moyens qui ont porté si haut la prospérité des îles Sandwich, rétabli leurs finances, créé un mouvement commercial, agricole et maritime important, attiré l'émigration, seraient-ils inefficaces dans nos archipels du Sud? La race est la même, le sol est le même, mêmes aussi le climat et les productions.

Le budget des recettes et des dépenses de Tahiti se soldait alors par un chiffre de 900 000 francs. Ce chiffre était presque décuplé aux Sandwich. L'exportation de sucre atteignait à peine 20 000 fr. à Papéiti, elle dépassait 8 millions à Honolulu. On comptait dans l'île de Tahiti trois usines à sucre et deux machines à égrener le coton; aux Sandwich, il y en avait plus de cent, et nombre de plantations sucrières donnaient un bénéfice net de 200 à 300 000 francs par année. Et cependant, aux îles Sandwich, le gouvernement local avait dû tout faire par lui-même, résister aux convoitises américaines, maintenir son indépendance, éviter de donner

prise par une mauvaise administration à des plaintes, à des conflits qui mettaient en danger l'autonomie; pour cela, assurer la sécurité des biens et des personnes, créer une police, une armée, une magistrature, encourir de grosses dépenses, tandis qu'à Tahiti le protectorat résolvait toutes ces questions, assurait ces services et permettait de faire concourir toutes les forces vives au développement matériel du pays, assuré de son indépendance, garantie par une grande puissance. Que de fois avons-nous vu, aux îles Sandwich, nos efforts entravés, contrecarrés par les représentants de l'Angleterre et des États-Unis, par les réclamations des gouvernements étrangers prétendant s'immiscer dans des questions d'administration intérieure, désireux d'exercer leur influence et de faire prévaloir leurs idées! Quand, au nom du gouvernement local, nous affirmions hautement notre volonté bien arrêtée de nous tenir en dehors des questions religieuses, de limiter le rôle de l'Etat à l'impartialité la plus stricte, la France nous reprochait de ne pas encourager le développement de la mission catholique; les États-Unis nous accusaient d'entraver l'œuvre de propagande des missionnaires protestants, l'Angleterre réclamait pour les anglicans des privilèges et des droits nouveaux.

A Paris on s'irritait de nos résistances à la libre admission des eaux-de-vie et au droit élevé qui les frappait; à Londres et à Washington on réclamait la prohibition absolue; les journaux américains entretenaient une agitation annexionniste, mettaient leur gouvernement en demeure d'agir et de s'emparer d'un archipel civilisé par leurs missionnaires, et où leurs comptoirs, leur commerce, leurs capitaux et leur immigration primaient tous les autres. C'est au milieu de ces diffi-

cultés chaque jour renaissantes qu'il fallait diriger, gouverner, imprimer l'impulsion, développer les ressources matérielles d'un pays dont la prospérité croissante éveillait les convoitises étrangères, et dans lequel on chercherait vainement aujourd'hui un adulte ne sachant pas lire, écrire et compter. Nos établissements de l'océan Pacifique du Sud n'ont pas eu à traverser ces épreuves. Le champ était libre. On pouvait agir sans crainte et sans entraves. Le problème était autrement simple. Pourquoi et comment n'a-t-on abouti qu'à de si médiocres résultats?

Une première faute a été de confier, au début, l'administration de la colonie naissante à des hommes que leur éducation première n'avait pas préparés à cette tâche délicate, Nous prions ici nos lecteurs de ne pas s'y méprendre : nous n'attaquons personne, nous discutons un principe. Nul n'a plus que nous le respect des admirables qualités de notre marine, mais nous tenons pour certain que ces qualités mêmes ne sont pas compatibles avec l'administration d'une colonie. Élevés dans le respect d'une discipline sévère, d'une hiérarchie très marquée, dans le sentiment d'une responsabilité absolue et du droit à une obéissance passive de la part de leurs inférieurs, nos officiers de marine ne sauraient, du jour au lendemain, s'affranchir d'une tradition qui fait leur grandeur et leur force morale. Dans quelque situation que vous les placiez, ils y apporteront les idées, les habitudes, la discipline dont ils sont imbus depuis leur enfance, et ces qualités admirables dont, à l'époque de nos revers, ils ont donné dans Paris assiégé l'étonnant spectacle. Ceci dit, rendons-nous compte de ce qu'est une colonie et de ce qu'est Tahiti.

Situés à plus de 3000 lieues de distance de la métropole et en dehors des grands courants commerciaux, les archipels de la Société sont habités par une race molle, indolente, vivant sans besoins sur un sol presque sans culture. Une terre riche, fertile, un climat tropical tempéré par les brises de l'Océan, des mœurs faciles, l'oisiveté, bercent et endorment l'activité humaine. La population, rare et clairsemée, trouve sans efforts à sa portée tout ce qui est nécessaire à une existence d'où le froid et la faim sont bannis. Nuls besoins de luxe; la nature seule en fait les frais; l'air, la lumière, la chaleur, les beaux sites, les fleurs éclatantes et leurs parfums, les fruits savoureux sont à tous sans labeur et sans peines. Tout est facile, sauf le travail; tout est simple, hormis l'effort. Transporté dans ce milieu, l'Européen lui-même sent son énergie faiblir, les ressorts de sa volonté se détendent; volontiers, lui aussi, il s'abandonnerait à cette influence molle et dissolvante, n'était que d'autres besoins, d'autres ambitions, le stimulent et le pressent. L'homme civilisé revient rarement à l'état de nature; il peut retomber à l'état de bestialité, ainsi le font ces matelots déserteurs, ces écumeurs de mer jetés par le hasard des vents et des flots sur les îles de l'Océanie, vivant avec les sauvages, plus sauvages et plus cruels qu'eux : mais il est peu d'exemples de l'homme civilisé retournant à l'état simple, d'ordinaire contemplatif, des races primitives. Au milieu d'elles, il est meilleur ou pire qu'elles, mais il est autre.

Dans ces archipels dépeuplés par le contact avec la civilisation — nous en avons dit la cause, — la population décroît chaque année. On peut, par des mesures énergiques, ralentir, arrêter pour un temps cette

dépopulation ; nous en avons fait l'expérience aux îles Sandwich, mais il n'est, croyons-nous, au pouvoir de personne d'en supprimer les causes. Cette loi fatale suit son cours ; en Afrique, en Amérique, en Océanie, nous la retrouvons la même. L'immigration seule comble les vides, superposant lentement une race à l'autre en attendant l'heure de la substitution absolue. On sait comment se recrute l'immigration sur ces terres lointaines. Les aventuriers de toute race, les déclassés de toute origine, les impatients, ceux que la civilisation comprime, ceux à qui une organisation sociale savante et compliquée mesure l'air, la place et l'espace, ceux-là forment l'avant-garde. Derrière eux, les spéculateurs hardis, les négociants en quête de débouchés nouveaux, les émigrants maîtres d'un petit capital, désireux de le convertir en grandes propriétés, les gens de métier alléchés par la perspective de gros salaires et de petites dépenses.

Tels sont les éléments dont se compose une colonie naissante, éléments hétérogènes et disparates dont il s'agit de tirer le meilleur parti possible, qu'il faut diriger dans leur voie et réunir dans un effort commun : le développement moral, intellectuel et matériel du pays. Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas là de l'emporter de haute lutte, de lancer à l'assaut de la barbarie toutes ces forces brutales et impatientes, d'abattre l'Indien à coups de fusil comme dans le Far West, pour s'approprier son champ, ou l'Inca pour lui ravir son or. L'œuvre est autre, bien autrement compliquée, mais aussi bien autrement humaine : protéger l'indigène contre la violence ou la fourberie, tout en faisant leur place à ces nouveaux venus ; entraîner dans la lutte contre la nature ces forces violentes

qui sont un danger dans une civilisation comme la nôtre parce qu'elles y restent souvent sans emploi et que la discipline militaire leur répugne, mais qui deviennent une bonne fortune pour une colonie. Ce sont les rôdeurs de prairies qui, les premiers, s'enfonçant dans les plaines de l'Ouest, ont découvert et colonisé le Kansas, l'Arizona, conquis le Texas et annexé la Californie aux États-Unis. Ce sont les rudes bûcherons du Maine qui ont peuplé la région des Grands Lacs, de même que l'écume de Londres a envahi l'Australie et donné un continent à une île. Qu'étaient ces Espagnols, compagnons de Balboa, aventurier lui-même, qui, les premiers, franchissant le Darien, découvraient le Pacifique et en prenaient possession au nom de la couronne d'Espagne? et les soldats de Pizarre, les matelots de Magellan, tous ou presque tous soldats ou matelots d'aventure, qui dépensaient au loin et au profit de leur pays une énergie sans emploi dans leur pays même?

Étant donnés ces éléments divers, et ce sont invariablement les mêmes que l'on retrouve à la naissance de toutes les colonies, on peut se former une idée juste des mesures générales à prendre et des aptitudes multiples de ceux appelés à les mettre en œuvre. Il n'y a rien là qui ressemble au mécanisme savant d'un état social tout organisé, dont les rouages fonctionnent sans choc et sans heurt, en vertu d'une impulsion partie de haut et par l'intermédiaire d'une hiérarchie où chacun a son rôle, sa place assignée. Il faut créer, il faut gouverner, mais sans faire sentir trop lourdement la main; il faut laisser une large part à l'initiative individuelle, accepter les ennuis qu'elle cause en compensation des services qu'elle rend, éviter les conflits, détendre autant que possible les liens d'une discipline trop rigoureuse,

tolérer beaucoup, s'effacer souvent, n'intervenir qu'en cas d'absolue nécessité et alors avec une énergie proportionnée aux résistances.

Ce n'est là le fait ni d'un soldat, ni d'un marin, et l'histoire de nos colonies le prouve. Esclaves de la discipline, exécuteurs fidèles des ordres qu'on leur transmet, ils ont administré nos colonies avec zèle et dévouement, avec une intégrité absolue, mais sous eux et par eux nos colonies sont restées stationnaires; or toute colonie qui ne progresse pas recule. Le repos, le *statu quo* sont l'apanage des nations parvenues à leur apogée, et qui n'ont plus qu'à descendre.

Pénétrons plus avant dans le détail des faits. Pourquoi l'immigration affluait-elle aux Sandwich et faisait-elle défaut à Tahiti? Aux Sandwich on l'encourageait, on l'appelait, on la facilitait. L'émigrant n'avait pas, en débarquant, à demander de permis de séjour, à justifier de ses moyens d'existence. Il pouvait aller, venir, sans être entravé dans sa liberté d'action. Les règlements de police étaient simples; du moment qu'il s'y conformait, il était en règle. A Tahiti on exigeait de lui des formalités sans nombre. Il n'était que toléré au début; de là à être surveillé il n'y a pas loin. Il devait justifier de ses moyens d'existence, expliquer d'où il venait, ce qu'il entendait faire, à quel genre d'industrie il comptait se livrer. J'assistais un jour sur les quais de Honolulu au débarquement d'une goélette arrivant de Tahiti. Parmi les passagers je reconnus à ses allures un compatriote; je l'interrogeai en français; tout heureux de trouver quelqu'un qui parlât sa langue, il me raconta son histoire. Après un séjour au Chili, il s'était rendu à Papeité. A peine débarqué, on lui demanda, entre autres questions, s'il avait des capitaux. « Si j'en avais,

je ne viendrais pas ici. » Cette brusque réponse parut un peu séditieuse. On l'accueillit assez mal; ennuyé des formalités qu'on exigeait de lui, il se lassa; quinze jours après, il partait pour Honolulu. Je le revis deux ans plus tard. Il avait gagné une assez jolie somme pour un ouvrier, environ 25 000 francs, et possédait en outre un terrain qu'il plantait en canne à sucre, à la suite d'un contrat passé avec une plantation voisine qui lui achetait ses produits. Il me dit qu'il espérait dans cinq ans avoir assez d'argent pour établir un moulin.

Ce n'est pas là un fait isolé. Une petite île dépendant de l'archipel Havaïen est louée à bail, pour un long terme, par une famille anglaise précédemment établie dans l'archipel de la Société. Le chef de cette famille disposait de capitaux assez considérables et voulait se livrer à l'élevage du bétail. Il faut pour cela de grands terrains. Promené pendant six mois de l'un à l'autre, découragé par les exigences méticuleuses de l'administration tahitienne, il avait, lui aussi, quitté notre colonie pour émigrer aux Sandwich.

On a cru bien faire, en effet, en transportant dans nos possessions lointaines les traditions et les prescriptions administratives de la métropole. Elles ont, dans une certaine mesure, leur raison d'être en France, elles ne l'ont pas là-bas. Ces rouages sont trop compliqués; il y aurait avantage à les simplifier et à diminuer du même coup le nombre des fonctionnaires. Sauf les principaux, il y aurait avantage aussi à recruter ces derniers parmi les colons eux-mêmes, plus directement intéressés aux progrès commerciaux et au développement agricole du pays, dont le sol est admirablement approprié à la culture du coton et de la canne à sucre. Et cependant l'industrie sucrière ne produit presque rien,

alors qu'aux îles Sandwich elle est une des principales sources de la prospérité du pays et que chaque année on crée des plantations nouvelles. Les bras et les capitaux font défaut à l'agriculture; l'immigration seule peut amener les uns et les autres. C'est elle qu'il importe d'encourager, et c'est elle que nos prescriptions méticuleuses, nos exigences bureaucratiques tiennent le plus souvent à distance. Le sol n'est pas plus riche, le climat n'est pas plus doux, la vie n'est pas plus facile aux Sandwich que dans notre colonie nouvelle. Si l'immigration s'y porte de préférence, si les capitaux y affluent, si l'exportation grandit chaque jour, la cause en est moins dans le traité de réciprocité conclu avec les États-Unis et qui assure aux sucres havaïens la libre admission sur le marché de San Francisco, que dans une législation très simple, des impôts modérés, la mise en valeur des terres et des lois de naturalisation qui permettent à l'émigrant de s'identifier avec la population et de prendre part, comme électeur et comme éligible, sous certaines conditions de cens électoral, à la vie politique du pays. Les lois ne créent pas l'immigration, elles l'attirent ou la repoussent. A Tahiti on n'a rien fait pour l'attirer. Redoutait-on, dans l'état précaire que constituait le protectorat, l'introduction d'un élément étranger hostile à son maintien? Peut-être. Ces préventions doivent disparaître aujourd'hui. La France n'a plus rien à redouter de ce côté. Ces archipels sont terres françaises; il dépend de nous qu'ils deviennent riches et prospères. Abandonnons, parmi nos anciens errements, ceux que l'expérience a condamnés, empruntons aux pays voisins les mesures qui leur ont si bien réussi. Un champ nouveau s'ouvre à notre activité et à nos efforts; il est de nature à tenter de nobles ambitions.

VI

Faisant route dans l'ouest, de Tahiti vers le continent australien, nous relevons, entre le 20e et le 22e degré de latitude sud, la Nouvelle-Calédonie, l'une des îles les plus importantes de la Mélanésie. Sept cent milles seulement la séparent de l'Australie. Terre élevée, sol tourmenté, se hérissant de hautes montagnes, ramifications de la chaîne centrale qui forme son arête principale, la Nouvelle-Calédonie fut découverte en 1774 par le capitaine Cook. Visitée successivement par La Pérouse, qui périt à Vanikoro, puis par d'Entrecasteaux, évitée pendant quarante ans par les navigateurs, qu'effrayaient les dispositions belliqueuses des habitants et leur réputation de cannibalisme, cette île devint possession française en 1853. En 1870 on y déporta les condamnés de la Commune.

L'Angleterre ne vit pas sans dépit la France s'établir aussi près du continent australien. Ce voisinage l'inquiétait. L'Angleterre est ombrageuse et méfiante; ce qu'elle avait fait de l'Australie, elle n'entendait pas que la France le fît de la Nouvelle-Calédonie et créât dans l'Océanie du sud un établissement pénal. Certes, ni les temps ni les procédés n'étaient les mêmes, mais un établissement pénal comporte un établissement militaire, une garnison, des troupes, un port de ravitaillement, et elle affectait d'y voir une menace pour le présent, un danger pour l'avenir. Cet afflux soudain de population augmentait l'importance de Nouméa, assurait la soumission des indigènes, contrariait la propagande politique et religieuse des missions anglicanes.

Puis les mesures de colonisation adoptées par la France vis-à-vis des Canaques, aussi bien à Tahiti, aux Marquises qu'en Calédonie, contrastaient étrangement avec celles au moyen desquelles l'Angleterre avait assuré sa domination sur l'Australie, où l'indigène, constamment refoulé par l'immigration, dépossédé du sol qui lui appartenait, décimé par l'eau-de-vie et les balles anglaises, traînait dans les solitudes inexplorées de l'intérieur une existence misérable et précaire.

L'extension, par la France, à ses possessions océaniennes, de la méthode de colonisation déjà appliquée à l'Algérie, démentait l'assertion qu'en respectant la nationalité et les coutumes des peuples protégés ou conquis, la France obéissait moins à des sentiments d'humanité qu'à des considérations politiques et à la crainte de provoquer des insurrections redoutables. On la voyait à Tahiti, comme à la Nouvelle-Calédonie, soucieuse du bien-être de ses nouveaux sujets, de leurs droits et de leurs traditions politiques, et, loin de demander à la suppression de la race autochtone la paix et l'affermissement de sa conquête, admettre cette même race à l'égalité des droits civils et adopter les mesures propres à combattre une dépopulation rapide. Un pareil contraste était une perpétuelle critique. L'Angleterre s'en irritait d'autant plus qu'elle y sentait pour la France un puissant moyen de propagande qui devait, dans un temps donné, accroître son influence dans l'Océanie.

Comme toutes les races belliqueuses, la race canaque est fière, sensible aux bons procédés, irritable et violente par accès. Elle reconnaît la supériorité du blanc, elle n'éprouve à son égard aucun des sentiments de haine et de dédain que la race chinoise dissimule sous sa stricte observance des rites et sa servilité asiatique.

Ses qualités, comme ses défauts, la rendent facilement accessible à l'influence de l'exemple et la prédisposent à l'imitation. Indolents là où le climat les y convie et le leur permet, les Canaques sont industrieux et travailleurs là où la nature l'exige, et l'on ne saurait porter sur eux un jugement définitif si on ne les a vus qu'à Tahiti ou dans quelques îles privilégiées où, la terre produisant sans culture, l'homme récolte sans labeur. Dans certaines parties de l'Océanie du nord, ils ont dû suppléer par un travail opiniâtre à la stérilité d'un sol volcanique, détourner à grand peine les cours d'eau pour fertiliser des plaines arides, convertir leurs récifs en bassins artificiels pour y conserver le poisson. Leurs travaux d'irrigation sont remarquables et dénotent une rare intelligence de l'art de l'ingénieur.

Ainsi que presque tous les peuples primitifs, les Canaques sont surtout imaginatifs. Ils ont le culte et le don de la parole. Leurs discours, éloquents et concis rendent nettement leur pensée, et le plus habile dans l'art de bien dire est le plus influent parmi eux. Aussi les chefs ont-ils su de tout temps s'attacher les orateurs de leur tribu et leur faire, soit comme conseillers, soit comme prêtres, une part dans le gouvernement. Quand, par suite des progrès de la civilisation, le pouvoir despotique des chefs et des prêtres s'est écroulé, les Canaques ont accepté sans résistance les divers essais de gouvernement parlementaire tentés sur plusieurs points et qui ont abouti, aux îles Sandwich, à l'organisation d'un gouvernement constitutionnel représenté par un souverain indigène, un cabinet responsable, une chambre des nobles héréditaire et une chambre élue par le peuple.

Les indigènes de la Nouvelle-Calédonie ont passé

longtemps pour être plus réfractaires à la civilisation que leurs congénères de l'océan Pacifique. Aujourd'hui que l'Océanie est mieux connue, on peut constater que cette assertion est erronée. Chez ces races primitives, les instincts belliqueux sont en raison directe de la pauvreté du sol et de la difficulté de pourvoir à leur subsistance. Les Néo-Calédoniens sont, sous ce rapport, moins bien partagés que les naturels de Tahiti, des Marquises et des îles Sandwich, mais ils le sont mieux que ceux des Pomotou et des Fiji. Leur pays est surtout propre à l'élevage. On estime que la colonie possède de 70 000 à 80 000 têtes de gros bétail[1]; cependant le prix de la viande s'y maintient de 1 fr. 27 à 1 fr. 30 le kilogramme, alors qu'il n'est en Australie que de 75 à 90 centimes et de 60 à 75 centimes aux îles Sandwich.

Le chiffre de la population indigène a considérablement décru, s'il était primitivement, comme on l'affirme, de 60 000. Mais on ne saurait trop se défier de ces appréciations approximatives des navigateurs. Cook et Vancouver ont donné à maintes reprises des renseignements erronés sur la population des îles qu'ils ont découvertes ou visitées. La curiosité des indigènes, surexcitée par l'apparition de ces gigantesques *pirogues de guerre* qu'ils n'avaient pas encore vues, faisait affluer sur la plage une foule nombreuse accourue des villages les plus éloignés. Après avoir lentement contourné l'île, les Européens retrouvaient, sur tous les points où ils mouillaient, la même affluence, et attribuaient à chacun des districts qu'ils visitaient un nombre d'habitants bien supérieur au nombre réel. Quoi qu'il en soit, il

1. *L'Expansion coloniale de la France*, par M. de Lanessan. Paris. Félix Alcan.

n'est pas douteux que les mêmes causes qui accélèrent la dépopulation des îles de l'Océanie n'aient produit les mêmes résultats à la Nouvelle-Calédonie, où le chiffre de la population indigène n'était plus, en 1883, que de 23000. On y comptait en outre 4165 colons européens, dont 3525 Français, près de 3000 hommes de troupes et 11 358 déportés et libérés.

Que la présence de cette dernière catégorie de résidents soit un obstacle aux progrès de l'émigration, ce n'est pas douteux. En cinq années, de 1879 à 1883, l'émigration libre n'a fourni qu'un contingent de 751 colons, dont 330 Français, 382 Anglais et 39 de nationalités diverses. L'abbé Raynal, dans son *Histoire philosophique et politique des Européens aux Indes*, représentait les malfaiteurs déportés contractant dans leur exil « le goût du travail et des habitudes qui les remettaient sur la voie de la fortune ». Imbu de la phraséologie humanitaire et sentimentale de la fin du XVIIIe siècle, il essaye en vain de montrer combien « cette modération dans les lois pénales, conforme à la nature humaine qui est faible et sensible, capable du bien même après le mal, s'accorde avec l'intérêt des États civilisés ». Les résultats obtenus alors en Amérique et en Australie n'ont pas confirmé les assertions de l'abbé Raynal, auxquelles d'ailleurs les colonies américaines ne voulaient rien entendre, protestant énergiquement contre un système qui convertissait le Maryland en un vaste établissement pénitentiaire. Franklin, à bout de patience, répondait vigoureusement aux hommes d'État anglais qui résistaient à ses appels pressants : « Que diriez-vous si, en échange de vos criminels, nous vous envoyions, nous, nos serpents à sonnettes? »

L'insurrection des États-Unis affranchit l'Amérique de cette humiliante servitude, de même que les énergiques protestations de l'Australie contraignirent l'Angleterre à renoncer à un système de transportation pénale qu'aucune de ses colonies n'a, depuis, consenti à subir. La France sera-t-elle plus heureuse dans ses tentatives, et l'application de la loi de 1885 donnera-t-elle les résultats qu'en attend le législateur? Il est encore trop tôt pour se prononcer sur cette grave question, et sans accepter d'ores et déjà les conclusions négatives que M. Lanessan développe dans son travail sur l'expansion coloniale de la France, nous ne saurions nous dissimuler que ses critiques sont fondées et ses pronostics probables.

Trois ou quatre jours d'une navigation généralement monotone suffisent aux navires à voile pour franchir les 250 lieues qui séparent la Nouvelle-Calédonie de l'Australie.

La superficie totale du continent australien, y compris la Nouvelle-Zélande et l'île de Diemen, est égale aux deux tiers de celle de l'Europe. Bien que, sur cette surface immense, on ne compte encore que 3 millions d'habitants, le commerce d'importation dépasse 1100 millions de francs à l'année, et l'exportation 1220 millions. En moins d'un siècle, Melbourne avec ses 284 000 habitants, Sydney avec ses 220 000, Adélaïde, Brisbane, Sandhurst, Ballarat sont devenus des centres importants de production et de consommation. Ces 3 millions de colons possèdent 8 millions de gros bétail, 78 millions de moutons, 7 millions d'acres de terre en culture. En quarante années ils ont extrait de leurs mines d'or plus de 7 milliards de francs, et, bon an mal an, ils exportent pour plus de 300 millions de

laines. Ainsi que le fait remarquer M. Bourdil dans une spirituelle brochure sur la colonisation de l'Australie, leur commerce d'importation atteint 475 francs par tête, alors qu'il ne dépasse pas 275 chez les nations les plus favorisées de l'Europe. Un pareil pays, conclut-il avec raison, n'est pas une quantité négligeable.

Pour l'économiste, pour l'observateur désireux de remonter aux sources, soucieux de se rendre compte des causes de la prospérité des nations, l'Australie offre un champ d'étude intéressant. Longtemps on a cru, sur la foi de récits apocryphes ou de cas exceptionnels, qu'elle était redevable aux *convicts* déportés d'Angleterre de la prodigieuse impulsion qui l'a si rapidement portée à son point actuel de richesse et de prospérité. Cette impulsion date au contraire du jour où les colons libres se sont sentis assez nombreux et assez forts pour exiger de l'Angleterre qu'elle cessât de déverser sur la colonie nouvelle le trop-plein de ses prisons et l'écume de ses criminels. Ce n'est pas à dire non plus que les 120 000 *convicts* qu'elle a successivement déportés sur ce continent lointain depuis 1788 n'aient été d'aucune utilité. Ils ont servi d'assises à cette construction puissante. Ils ont joué le rôle de ces blocs sacrifiés, enfouis dans les fondations, sur lesquels l'édifice s'élève et dresse sa façade de pierres équarries, taillées et sculptées. Ils ont fouillé et défriché le sol, tracé les routes, rejeté les Tasmaniens dans l'intérieur, déblayé le terrain sur lequel 1 300 000 émigrants libres sont ensuite venus planter leurs tentes. Qu'un grand pays comme l'Angleterre ait trouvé chez lui, en près d'un demi-siècle, 120 000 chenapans à expédier à l'autre bout du monde, cela n'est pas pour surprendre ; mais qu'il ait trouvé plus d'un million d'émigrants libres désireux de s'éta-

blir dans une colonie à laquelle sa population primitive donnait un aussi mauvais renom, cela serait plus extraordinaire, si l'on ne tenait compte de l'accroissement du nombre de ses habitants, de leurs instincts migrateurs, de la fertilité du sol de l'Australie et enfin de la découverte des mines d'or.

C'est à 1837, à l'avènement au trône de la reine Victoria, que remontent les tentatives sérieuses de colonisation du continent australien. Le facteur principal fut l'élevage du mouton. Les premiers essais faits par les colons libres donnèrent d'excellents résultats. Londres était le grand marché de laines; elle absorbait à des prix rémunérateurs les produits de la tonte australienne. Ce genre d'élevage exigeait peu de capitaux; le sol était favorable et sans limites, les concessions de terre peu onéreuses.

Puis et surtout ce genre d'occupation n'exigeait ni éducation préalable, ni long apprentissage; en quelques mois on acquérait l'expérience nécessaire. Cette vie nomade, toujours en plein air, souriait à une population d'émigrants jeunes, actifs, passionnés pour les exercices du corps, pour l'équitation, et que n'effrayait nullement la solitude des *stations*. Peu sociable par nature, avide d'indépendance et d'espace, le colon anglais, le cadet de famille surtout, retrouvait là, sous un ciel plus doux, dans un pays plus fertile, les rudes exercices, les longues chevauchées dont il avait, tout enfant, contracté le goût et l'habitude dans le comté paternel.

Sous ce climat propice, les moutons se multipliaient avec une prodigieuse rapidité. Pour trouver des terres vacantes, les nouveaux venus devaient pousser toujours plus avant dans l'intérieur, refoulant les Tasmaniens autochtones, irrités d'être dépossédés, se vengeant par

le vol, parfois l'assassinat, et traqués sans pitié par les envahisseurs, qui les traitaient comme les chiens sauvages à l'affût de leurs animaux. L'absence de toute clôture rendait les déprédations faciles, à moins d'une surveillance incessante. Il fallait s'assurer de vastes espaces défendus par des barrières naturelles, cours d'eau ou plaines sablonneuses, pour retenir les troupeaux. On ignorait aussi les procédés employés depuis pour convertir la viande en conserves, procédés qui ont permis aux éleveurs de ne rien perdre de leurs produits et de se contenter d'espaces plus restreints pour un moindre nombre d'animaux. La laine était leur unique revenu, et leur richesse se mesurait au nombre de moutons qu'ils possédaient. L'organisation actuelle de ces grandes fermes pastorales est curieuse; nous empruntons à M. Bourdil la description suivante, qui donne une idée exacte du genre de vie des éleveurs et des hommes à leur solde. Il nous cite comme exemple la *station* de Bell-Trees :

« Deux cent quatre-vingt mille arpents de terre divisés, par 6000 kilomètres de barrières, en prairies d'environ 3000 à 4000 arpents chacune. Sur cette surface, une population de 80 000 moutons, 8000 têtes de gros bétail et 25 à 30 hommes. L'état-major est composé d'un gérant et d'un garde-magasin. Les hommes se divisent en pâtres (*shepherds*), bouviers (*stockmen*) et cavaliers de ronde (*boundary riders*); ces derniers tendent à prédominer quand les propriétés sont closes. Montés sur de bons chevaux, munis de quelques outils et de meules de fils de fer, ils surveillent et réparent les barrières. Les pâtres et bouviers, tous à cheval, font mouvoir d'une prairie à l'autre les animaux quand l'herbe est broutée. Les moutons reviennent à la ferme

(*station*) une fois l'an, au moment de la tonte. On les classe alors et on les renvoie aux champs faire pousser de nouveau une toison dont on les a dépouillés et dont on les dépouillera à pareille époque. La halle de tonte de Bell-Trees contient 2500 moutons, la provision d'un jour. Vingt-cinq tondeurs agiles expédient ces toisons dans une journée, et un classeur de laines, spécialiste important, classe ces mêmes toisons destinées au marché de Londres et aux fabriques françaises. Les Irlandais s'acquittent bien de leurs fonctions pastorales; ils sont logés, nourris, bien payés (1000 francs par an), et ils ont un travail monotone et uniforme qui convient à leur insouciance et à leur imprévoyance. A la fin de l'année, ils touchent en une fois leur salaire sous la forme d'un chèque. Ils font alors quelquefois, malheureusement pour eux, ce qu'on appelle *knock down a check* (démolir un chèque); ils vont chez l'aubergiste le plus voisin, lui remettent leur chèque, et ne dégrisent plus jusqu'à extinction du montant. »

Ces grandes exploitations ont presque toutes débuté modestement. Quelques milliers de francs suffisent à l'émigrant pour se procurer les animaux qui, en peu d'années, lui donneront un troupeau considérable, et pour louer à l'État, au prix modique de 25 à 30 francs le kilomètre carré, le terrain nécessaire pour le pâturage. Le plus souvent, le colon débute par s'engager à prix modique sur une *station* déjà en pleine exploitation. Une année lui suffit pour se mettre au courant, et, fort de l'expérience acquise, il achète à son tour un certain nombre d'animaux, les amène sur son terrain et commence, avec un ou deux aides, à se livrer pour son compte à l'élevage. Les exemples de fortunes rapidement acquises sont nombreux en Australie; ils expli-

quent les chiffres énormes de grosses et menues têtes de bétail que possède la colonie, chiffres qui sont hors de toute proportion avec celui de la population.

Les États-Unis, avec 50 millions d'habitants, ne possèdent, si riches qu'ils soient, que 35 millions de moutons, un peu moins de la moitié de ce qu'en nourrit l'Australie. Ils ont 36 millions de têtes de gros bétail; proportion gardée, ils devraient en avoir 133 millions pour égaler la production australienne. A mesure que les procédés de conservation de la viande s'améliore-ront et se perfectionneront, l'importance de l'Australie grandira avec les débouchés assurés à ses produits. De même que les États-Unis tendent à devenir les grands pourvoyeurs de blé de l'Europe, l'Australie l'approvisionnera de viande comme elle le fait déjà de laines.

Étant données les conditions particulières que nous venons d'indiquer, on comprendra que, contrairement à ce qui se passe dans les pays nouveaux, le prix de la vie matérielle est très réduit en Australie; cette considération importante détermine beaucoup d'émigrants à venir s'y établir. Moyennant 60 à 75 centimes, l'ouvrier se procure, même dans les grandes villes, un repas copieux de soupe, viande, légumes, beurre et thé, le tout de bonne qualité. Les objets importés coûtent, il est vrai, plus cher qu'en Europe, mais pour le colon des *stations*, pour l'ouvrier des villes, pour les gens de condition inférieure, la consommation de ces objets est restreinte, et la différence de prix, assez modique après tout, est compensée, et au delà, par des salaires plus élevés.

La découverte des mines d'or en 1851 n'a pas causé en Australie et en Angleterre la même perturbation que celle des mines de la Californie aux États-Unis et en

Europe. On s'y est vite remis de l'émotion produite, et, après une forte hausse des prix de la main-d'œuvre et des objets de première nécessité, on est assez promptement revenu à un niveau que la production agricole ne permettait pas de dépasser. Les hausses fantastiques dont on fut témoin à San Francisco de 1848 à 1855 n'étaient pas possibles dans un pays où le sol produisait bien au delà de ce que la population pouvait consommer. La spéculation n'avait pas de raison d'être et forcément se limitait aux actions minières, sans pouvoir provoquer ces accaparements de vivres qui, en Californie, enrichirent un certain nombre de spéculateurs au détriment des mineurs.

Cette découverte de l'or provoqua toutefois un afflux considérable d'émigrants européens, mais ils se recrutèrent principalement parmi la population de la Grande-Bretagne. La Californie avait déjà, peu d'années auparavant, détourné à son profit tout ce que l'Europe et le Nouveau Monde comptaient d'esprits aventureux, impatients de fortune. Cette terre nouvelle, alors inconnue, sans gouvernement et sans lois, offrait à toutes les ambitions un champ plus vaste et plus séduisant qu'une colonie anglaise au sein de l'Océanie. Néanmoins, Melbourne et Sydney virent tripler le nombre de leurs habitants, Ballarat et Sandhurst surgirent dans les districts miniers. De cette époque aussi date l'introduction en Australie d'un facteur nouveau, l'apparition de la race chinoise. Cet immense empire de 300 millions d'habitants, dont l'Europe forçait les portes à coups de canon, laissait échapper par ces brèches le surplus d'une population famélique. Elle étouffait derrière ces barrières que la politique asiatique avait élevées entre l'empire du Milieu et le reste du monde.

Elle se rua sur la Californie, comme elle devait le faire quelques années plus tard sur l'Australie, le Pérou, le Chili, poussant toujours plus avant ses flots d'émigrants humbles, patients, travailleurs, économes, vivant de rien, commerçants dans l'âme, trouvant à récolter là où le blanc ne peut même plus glaner, race prolifique par excellence, envahissante comme la fourmi, industrieuse comme elle. Nous la retrouvons ici, toujours la même, réfractaire à toutes les influences de climat et de milieu qui agissent si puissamment sur les autres races. Ici aussi elle s'est rendue indispensable, accaparant tous les petits métiers, même les plus rebutants, ceux dont l'Européen ne veut pas, sentant qu'il déchoit à les exercer. Les Chinois en vivent; mieux encore, ils entassent piastre sur piastre, jusqu'au jour où, donnant l'essor à leur ambition longtemps comprimée, ils peuvent se livrer au commerce, acheter et revendre, grossir leur capital. N'était l'opium, ils conquerraient le monde par la puissance de l'épargne, de l'économie sordide, de l'absence complète de scrupules et d'amour-propre.

Cette civilisation nouvelle qui lentement les étreint, au milieu de laquelle ils vivent, ne croyez pas qu'ils l'admirent. Ils sont trop intelligents pour n'en pas apprécier la force et les puissants moyens d'action. Ils les étudient, et, dans la mesure du possible, se les approprient; mais, au fond de leur cœur, ce qui domine, c'est la haine et le mépris. L'Européen est et sera toujours un parvenu né d'hier, pour eux dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps. A la mobilité constante de nos institutions politiques ils opposent l'immobilité séculaire des leurs, les rites transmis de génération en génération, tout un ensemble de traditions philoso-

phiques et religieuses qu'ils tiennent pour le dernier mot de la sagesse et de l'expérience humaines.

Dans leur marche en avant, les nations occidentales sont venues enfin se heurter à ce grand corps inerte et immuable; elles ont remué cette fourmilière qui comprend un tiers de la population de notre globe. L'Angleterre par les Indes, la Russie par le Thibet et la Sibérie, la France par le Tonkin, le trouvent sur leur route. La Chine est redevenue ce qu'elle prétendait être : l'empire du Milieu. Par l'émigration, elle prend contact avec les États-Unis, l'Océanie, les républiques espagnoles, et répond aux agressions violentes dirigées contre elle par l'invasion pacifique et lente de sa population. Si l'Angleterre lui a arraché par la force, en 1842, le rocher d'Hong-kong, elle prend pied dans l'Australie du nord et dans la Nouvelle-Zélande au nom même des traités qu'on l'a contrainte de signer, et le parlement australien cherche vainement les moyens de repousser cette invasion redoutable.

On n'y réussira pas, parce que ces émigrants sont devenus indispensables. Toute la partie nord de l'Australie se trouve sous le tropique du Capricorne, et depuis que l'abolition de l'esclavage a supprimé le travail forcé des nègres, les Chinois les remplacent. Originaires des provinces méridionales de l'empire, ils résistent parfaitement à ce climat chaud qui paralyse l'énergie des blancs. Dans les districts miniers ils se chargent de tous les gros travaux; l'ingénieur ne saurait se passer d'eux, et les Irlandais, qui réclament leur renvoi, sont hors d'état de les suppléer, au prix d'un salaire double et triple. Race exigeante et vorace, à tête froide et à conceptions hardies, la race anglo-saxonne se rend compte que ces travailleurs asiatiques lui sont néces-

saires, qu'ils s'adaptent à tous les climats, qu'ils personnifient la main-d'œuvre à bas prix, sans laquelle certains travaux deviennent impossibles. On l'a bien vu quand il s'est agi de construire le chemin de fer du Pacifique à travers les pluies, les neiges et la rigoureuse température des sierras; on le voit aux îles Chinchas, où sous un ciel brûlant, sur des rochers dépourvus d'ombre et d'eau, ils peuvent seuls résister à la poussière aveuglante et malsaine des gisements de guano.

De quel droit les chasserait-on? Ils émigrent en vertu de traités qu'ils n'ont ni voulus ni désirés, qu'on leur a violemment imposés. Comment les remplacerait-on? Aucune race ne voudrait et ne pourrait travailler à aussi bon compte, aucune ne saurait vivre d'aussi peu, se contenter d'une poignée de riz et de poisson séché; aucune ne réunit au même degré ces qualités nécessaires de docilité et d'intelligence pratique qui font d'eux d'incomparables manœuvres. Certes, ce sont de rudes travailleurs, ces Anglais, ces Écossais, grands, robustes, blonds et froids, mais ce sont aussi de rudes consommateurs. Ils ont conscience de leur valeur intellectuelle; ils sont nés pour commander et non pour obéir et accomplir œuvre servile. Ils sont la tête qui pense et dirige; le Chinois exécute. Un seul d'entre eux suffit pour mener une escouade de ces ouvriers asiatiques, sans le concours desquels l'or coûterait aussi cher à extraire des entrailles de la terre qu'il vaut rendu à Melbourne ou à Londres. Un Chinois se contente de 30 francs par mois: on paye 8 francs par jour un manœuvre européen.

Quel concours attendre des indigènes, réduits à la plus extrême misère et aujourd'hui en nombre infime? Ils ont perdu jusqu'au souvenir de leur tradition et de

leurs ancêtres. Et pourtant leur antiquité n'est pas douteuse. A l'entrée même du port de Sydney, dans l'île de Pâques, autour du cratère de Ronororaka [1], on retrouve des statues taillées dans la roche trachytique, des kangourous sculptés, des lances d'obsidienne qui attestent sur tous ces points l'existence d'une population nombreuse et civilisée dont les descendants dégénérés et abrutis n'ont pas gardé mémoire. Encore quelques années, et les derniers d'entre eux auront disparu, n'ayant connu de la civilisation que l'eau-de-vie qui empoisonne et les armes à feu qui tuent.

Dans l'intérieur de ce continent presque aussi vaste que l'Europe et dont certaines parties sont encore inexplorées, dans ces immenses forêts solitaires et ombreuses, la nature revêt un étrange aspect. Tout est mystère et silence dans la faune et la flore australiennes. Ces oiseaux, parés des couleurs les plus brillantes, sont sans voix; nul chant joyeux, nul pépiement n'éveillent les échos de ces hautes voûtes de ramures; le kangourou au cri rauque, l'opossum, l'ours à miel, le *dingo* ou chien sauvage, le serpent noir et le serpent sourd, qui se confond avec les branches d'arbre et dont la morsure est mortelle, peuplent seuls ces solitudes. Le regard de ces animaux est triste comme celui des rares indigènes. L'eau manque, les pluies sont rares, et parfois des sécheresses terribles déciment les troupeaux. Dans le district de Wagga-Wagga, M. Crawford mentionne l'absence de pluie dans les plaines pendant quatorze années. Certaines stations perdirent jusqu'à cent mille animaux tués par la soif [2].

1. La Pérouse, *Voyage autour dn monde*, 1797. — Sir J. Lubbock, *l'Homme préhistorique*, traduction Barbier.
2. *Travels in Australia*, J. Crawford.

A ce fléau les colons en ont ajouté un autre, contre lequel ils luttent en ce moment. Enrichis subitement par la guerre de Sécession aux États-Unis, qui fit hausser le prix des laines en arrêtant la production américaine, ils se trouvèrent tout à coup disposer de revenus considérables. Des goûts de luxe et de dépense s'introduisirent parmi eux. Imitateurs zélés des coutumes anglaises, ils se prirent de passion pour la chasse et fondèrent, en Australie et à la Nouvelle-Zélande, des sociétés d'acclimatation pour importer d'Europe des lièvres et des lapins. Ce fut une véritable rage, un vent de folie qui souffla sur la colonie. Empruntant à la législation anglaise ses mesures les plus rigoureuses, le parlement vota des lois contre la destruction de ces animaux, qui, introduits en nombre considérable, se multiplièrent avec une prodigieuse rapidité. Tout grand propriétaire n'eut plus qu'une idée : se créer une chasse réservée. Le sol et le climat convenaient si merveilleusement aux lapins qui, en Angleterre, ont de quatre à six portées par an, de trois à quatre petits, qu'en Australie ils eurent jusqu'à dix portées par an de huit à dix petits chacune. L'animal lui-même subit une transformation; de petite taille et d'un poids moyen de deux livres et demie, il devint énorme et atteignit jusqu'à 10 livres. Vainement on tenta d'enclore les terrains de treillis de fer, ils creusaient par-dessous et gagnaient le large au grand désespoir des propriétaires, qui redoublaient de soins pour en accroître le nombre.

Ils ont si bien réussi, qu'aujourd'hui cette peste désole la Nouvelle-Zélande et l'Australie. Les jardins maraîchers sont dévastés; des terrains qui produisaient, il y a quelques années, 150 boisseaux d'orge et de 75 à 80 de blé à l'hectare, durent être abandonnés, toute

culture dans certains districts étant devenue impossible. M. Crawford cite l'exemple d'un grand propriétaire qui, après avoir dépensé 40 000 livres sterling, un million de francs, pour se débarrasser de ce fléau d'un nouveau genre, fut obligé d'y renoncer. Sur certaines fermes, on évalue leur nombre à des centaines de mille, et, chaque année, leur taille augmente avec leur nombre. D'une voracité extraordinaire, ils mangent l'herbe jusqu'à la racine et convertissent d'immenses pâturages, qui nourrissaient 25 à 30 moutons à l'hectare, en terrains dénudés et poussiéreux. Les vignobles ont été ruinés, et jusqu'ici les moyens employés pour détruire ces animaux n'ont abouti à aucun résultat appréciable. On les chasse, on les tue, on les empoisonne, et ils fourmillent. M. B. Williamson dépose que, dans une excursion qu'il fit avec un délégué du gouvernement, ils reconnurent que dans tout le district l'herbe avait disparu. Des bandes d'énormes lapins parcouraient le pays, s'écartant à peine pour faire place à leur voiture. Le sol, raviné de terriers, ne permettait d'avancer qu'avec précaution. « Partout des lapins, dit-il, sur la route et dans la plaine; ils gambadent en troupes, se poursuivent dans les sables; on les voit assis par centaines à l'entrée de leurs trous. Plus prolifiques que la famille royale, ils sont aussi rusés que des Indiens quand une fois ils ont entendu un coup de fusil. A la Nouvelle-Zélande on réussira peut-être à les détruire, mais en Australie, j'en doute. Le continent est trop vaste. Traqués sur un point, ils se réfugient sur un autre, et ils se multiplient avec une telle rapidité qu'un cataclysme de la nature pourrait seul en avoir raison [1].

1. Déposition de M. Williamson (*New York Herald* du 2 mars 1887).

Les fermiers, désespérés, ont bien essayé de tirer quelque parti de leurs peaux, mais elles n'ont qu'une minime valeur, qui ne saurait en rien compenser celle de la laine et des céréales perdues. On a eu raison de plus redoutables adversaires que ceux-là, et, en dépit des pronostics fâcheux, on finira bien par réparer la faute commise. En attendant, elle inflige à certaines parties de l'Australie et à la Nouvelle-Zélande des pertes considérables.

Bien autrement énergiques et résolus que les Australiens autochtones, les indigènes de la Nouvelle-Zélande ont, comme l'a dit pittoresquement M. Bourdil, « gravé à grands coups de haches de jade, dans le crâne des Anglais, la somme exacte de respect qui leur était due, et obtenu ainsi des sièges au parlement de Wellington, où ils légifèrent côte à côte avec les sujets blancs de Sa Majesté britannique ». Plus connus sous le nom de *Maoris*, les Néo-Zélandais ont, au nombre de trois mille, réfugiés dans leurs forêts et leurs montagnes, tenu, pendant quatre années, dix régiments anglais en échec, et la guerre ne s'est terminée que par un compromis qui laissait aux Maoris le *cercle du roi*, c'est-à-dire des terres considérables dans l'intérieur de l'île, où ils se réfugièrent avec leur chef Tawhia. Leur nombre total peut être évalué à quarante mille.

VII

Découverte en 1642 par Abel Tasman, la Nouvelle-Zélande, bien que située à 400 lieues de distance seulement de l'Australie, ne présente avec ce continent aucune

analogie. Découpées en ports profonds, en anses nombreuses, ses côtes offrent un grand nombre d'excellents mouillages. De formation essentiellement volcanique, le sol se relève en hauts plateaux accidentés, qui viennent aboutir à une chaîne de montagnes abruptes, sorte d'épine dorsale et centrale qui se renfle et s'abaisse en lignes onduleuses pour atteindre, à son point culminant, la montagne Cook, une altitude de 3800 mètres. Le pays, très boisé, est en outre bien arrosé et offre sous ce rapport un contraste marqué avec l'Australie, où l'eau fait défaut.

Située sous la zone tempérée, la Nouvelle-Zélande est merveilleusement adaptée aux cultures de cette zone, notamment le blé, l'avoine et l'orge, ainsi qu'à quelques-unes des productions semi-tropicales. Occupée par la Grande-Bretagne en 1839, déclarée colonie indépendante en 1841, elle donna tout de suite des résultats remarquables au point de vue de l'agriculture et de l'élevage du gros bétail. Ses hauts plateaux, couverts d'épais pâturages, étaient, quoique moins étendus que les vastes plaines de l'Australie, préférables pour ce genre d'exploitation.

Entre les deux races indigènes de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie, le contraste était aussi heurté qu'entre le sol et le climat. Doux, craintif, timide, l'Australien ne songeait nullement à entrer en lutte avec cette race nouvelle qui envahissait son continent, le dépossédait et le refoulait dans l'intérieur, ne lui laissant pour subsister que les districts les plus arides et les plus désolés. Le courage, la force et les armes lui manquaient pour résister. Race grêle et chétive, aux membres frêles, au ventre énorme, au visage aplati, au front bas et étroit, disgraciée de la nature, con-

damnée d'avance, elle se soumit humblement, avec une résignation fataliste. Il n'en fut pas de même pour le Maori.

Grand, vigoureux, bien découplé, expert dans l'art de fabriquer des armes, habile à s'en servir, courageux et dur à la fatigue, il offre une analogie frappante, par ses traits physiques, ses qualités et ses défauts, avec les Canaques des îles Sandwich. Sa langue est la même, l'origine est commnne. D'après ses traditions, il est originaire d'*Havaïki*. Est-ce de la grande île d'Hawaï, ou de Sawaï, dans l'archipel Samoa, qu'il est venu coloniser la Nouvelle-Zélande? En tout cas, son histoire, sur ce sol, ne remonte pas au delà de vingt-cinq générations, soit cinq cents ans. Sa religion se rapproche de celle des Havaïens. Comme eux, il avait érigé le *tabou* en institution ; un être *tabou* était sacré, une rivière, une demeure déclarées *tabou* ne pouvaient être franchies ni envahies. Étant donnés les instincts belliqueux de ces deux races, les causes si fréquentes et si futiles de conflit entre les tribus, le *tabou* avait pour elles toute la valeur d'une sorte de droit d'asile. Il permettait de mettre à l'abri des combattants les femmes et enfants renfermés dans les enceintes sacrées; il prévenait d'effroyables massacres et des destructions irréparables.

Envahi, le Maori résista; attaqué, il se défendit, et avec succès. Il y a gagné de prolonger son existence, mais le terme même en est marqué d'avance. L'Angleterre n'a que faire de se hâter. La dépopulation est fatale, constante, régulière. Dans peu d'années, le dernier des Maoris aura disparu, sans lutte. Chaque année, l'excédent des morts sur les naissances est d'un millier; la civilisation tue aussi sûrement par le contact de ses

vices et des besoins qu'elle crée que par ses puissants moyens de destruction.

Leurs envahisseurs rendent hommage aux qualités qui distinguent ces indigènes. Assurés de les voir disparaître, ils se donnent le luxe d'être équitables dans leurs appréciations. « Le Maori, déclare M. J. Crawford dans son intéressant ouvrage sur la Nouvelle-Zélande et l'Australie, le Maori est à beaucoup d'égards plus intelligent que la moyenne des Européens. Il ignore forcément ce qu'enseignent les livres, il n'a pas de notions philosophiques, mais il n'existe pas un arbre, un arbuste, une plante dans son pays dont il ne sache et ne vous dise le nom, les propriétés et l'usage, pas une rivière, pas un cours d'eau, pas un lac qu'il ne connaisse et ne désigne. Industrieux, ingénieux, fertile en ressources, il excelle dans l'art de la chasse et de la pêche et pourvoit largement à son alimentation là où le blanc mourrait de faim. Nul mieux que lui ne s'entend à construire rapidement un abri, à improviser un canot ou un radeau pour franchir une rivière ou un lac.... Le Maori est remarquable par la dignité naturelle de ses manières et son excellent caractère; il est à la fois courtois et fin observateur, doué de beaucoup de bon sens et fort capable de donner des conseils judicieux et pratiques. Il est intelligent et bon cultivateur, très courageux et tenace de ses droits, respectueux de ceux de son voisin. Il ne maltraite jamais sa femme; pour ses enfants, il est d'une indulgence excessive; on ne saurait lui reprocher que de les trop gâter. »

L'auteur, on le voit, se montre bienveillant, mais il a longtemps vécu à la Nouvelle-Zélande; il y a perdu ce fonds de mépris que professe la race anglaise pour les races de couleur et qu'elle dissimule mal sous des appa-

rences philanthropiques, cette antipathie sourde de colons exclusivement commerçants contre des populations essentiellement agricoles. Ce que les premiers émigrants anglais ont été demander aux terres lointaines, ce furent l'or du Nouveau Monde, les pierres précieuses de Ceylan et de l'Afrique australe, les épices de la Jamaïque, l'écaille des Bahamas, les bois de teinture du Brésil, l'acajou du Honduras, les phosphates du Canada et du Pérou, en un mot tous ces produits que l'on récolte sans culture. Si plus tard ils ont exploité la canne à sucre dans la Guyane et aux Indes Occidentales, à Maurice, Natal et aux îles Fiji, s'ils ont demandé le coton aux Indes, la laine à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande, le blé au Canada, ce n'a été ni comme agriculteurs ni comme laboureurs, mais comme commerçants, en compte courant avec la mère patrie, acheminant sur ses ports les matières premières, en important les matières fabriquées, employant au labeur manuel les indigènes des pays conquis, les remplaçant par d'autres plus souples et plus dociles, nègres, puis Chinois, là où ils les supprimaient en tant que réfractaires à la domination britannique ou incapables d'un travail régulier.

Pour l'Angleterre, la valeur d'une colonie se mesure au chiffre de son commerce d'échange avec la métropole, et surtout à sa consommation de produits d'origine anglaise. Dans le siècle dernier, dès 1776, elle exportait déjà dans ses colonies américaines pour 150 millions d'objets fabriqués, un peu plus du tiers de son exportation totale. En 1876, un siècle plus tard, son exportation totale atteint le chiffre de 5 milliards, dont 1 milliard 625 millions, près du tiers, s'écoule dans ses colonies. La proportion est donc restée à peu de

chose près la même, et si, dans cet intervalle, elle a perdu les États-Unis, elle a, en revanche, colonisé une partie de l'Océanie, étendu sa domination aux Indes.

Mais certains symptômes qui ne sauraient échapper à ses yeux clairvoyants la font redoubler d'efforts. Elle sent que sa situation commerciale n'est plus la même, que son incontestable suprématie est aujourd'hui menacée, d'abord par ses anciens colons américains devenus ses rivaux, puis par l'Allemagne, qui, sur tous les points et en Océanie surtout, lui fait une sourde et redoutable concurrence. Pendant un long séjour de quatorze années dans cette partie du monde, nous avons pu suivre de près le développement et les progrès de l'immigration allemande. C'était avant la guerre de 1870. L'Allemagne n'avait pas encore conquis cette suprématie militaire et politique qui double ses forces en doublant son prestige, et cependant déjà l'impulsion était donnée. Sur toutes les côtes, dans les ports les moins connus comme dans les plus considérables, on voyait surgir des comptoirs allemands alimentés d'abord de produits germaniques, pacotilles modestes, empruntant le pavillon anglais; puis, peu à peu, ces comptoirs prenaient plus d'importance, étendaient le cercle de leurs opérations. Aux navires de commerce anglais succédaient les baleiniers d'Oldenbourg, à la fois commerçants et pêcheurs; derrière eux apparaissaient les navires de Brême et de Hambourg. Ces comptoirs prospéraient, gérés par des hommes jeunes, négociants dans l'âme, préparés à ces opérations multiples par une éducation spéciale et une expérience préalablement acquise dans les grandes villes hanséatiques. L'Allemand a sur l'Anglais d'incontestables avantages en tant que commerçant dans ces pays lointains.

Tout d'abord il acquiert facilement et promptement la connaissance des langues étrangères, il se plie sans efforts aux conditions de climat et de milieu, il ne s'impose pas; mais surtout, à la raideur et à l'exclusivisme britannique, qui froissent et aliènent les races que l'Anglais considérera toujours comme inférieures et traite comme telles, l'Allemand substitue une bonhomie calculée, une faculté d'assimilation et d'adaptation qui fait de lui, en peu de temps, un résident connu, accepté, au courant de la langue, des usages, des intérêts de la population au milieu de laquelle il habite et dont il adopte le mode de vie.

Quiconque a vécu quelque temps en Océanie a pu, comme nous, observer cette substitution lente des comptoirs allemands aux comptoirs anglais, cette invasion qui, peu à peu, refoule le commerce de la Grande-Bretagne et ne lui laisse plus guère, sur les points qu'elle n'occupe pas en maîtresse, qu'une existence précaire. Là où ses capitaux accumulés ne permettent pas aux maisons allemandes de lutter contre elle, elle se heurte aux comptoirs américains, soutenus par les banques de San Francisco. Ce sont ces dernières qui lui ont disputé d'abord, puis enlevé la prépondérance commerciale aux îles Sandwich, qui ont créé une ligne de bateaux à vapeur américains de San Francisco à Sydney par Honolulu, une autre de San Francisco au Japon et en Chine qui détourne au profit de la Californie et des États-Unis une partie notable du trafic de l'Orient. Aux îles Sandwich, le point le plus important et la clef de l'océan Pacifique du nord, le haut commerce est aux mains des Américains, celui du demi-gros aux mains des Allemands, et l'Angleterre, autrefois prépondérante, n'occupe plus, au point de vue commercial,

que le troisième rang. Dans nombre d'îles de l'Océanie, il en est de même, et ce mouvement ne fait que s'accélérer depuis que l'Allemagne a officiellement pris pied dans le Pacifique par l'occupation d'une partie de la Nouvelle-Guinée et des archipels adjacents de la Nouvelle-Irlande et des îles Salomon.

Séparée de l'Australie par le détroit de Torrès, la Nouvelle-Guinée ou terre des Papous en a été disjointe par la grande convulsion qui, submergeant un continent, n'en a laissé surplomber que les cimes. La côte sud fait face à la péninsule de York, pointe extrême de l'Australie, et en cette partie le détroit peut être franchi en quelques heures de navigation. Un voisinage aussi rapproché rendait dangereuse pour la colonie l'occupation par une puissance étrangère de la Nouvelle-Guinée; aussi les Anglais crurent-ils devoir annexer la rive sud par mesure de précaution. Mais l'étendue de la Nouvelle-Guinée, la nature du sol et du climat ne leur ont pas permis de pousser bien avant leurs explorations. La Nouvelle-Guinée est encore une contrée mystérieuse dont les côtes seules sont connues. C'est à peine si l'on s'est avancé à quelques journées de marche dans l'intérieur. On y a constaté l'existence de hautes montagnes, entre autres du mont Yule, qui s'élève à 3000 mètres, de nombreux cours d'eau, de hauts plateaux couverts de pâturages abondants. Seul un Italien, M. d'Albertis, s'est aventuré assez loin. Homme intrépide et résolu, il a vingt fois risqué sa vie dans cette expédition de huit mois. Partout il dit avoir rencontré des vallées fertiles habitées par une population nombreuse. Il se loue fort des Papouens, qu'il représente comme comparativement plus civilisés que la plupart de leurs congénères de l'océan Pacifique,

industrieux, habiles cultivateurs et vivant dans un bien-être relatif. Il n'en eut pas moins maille à partir avec eux et, pendant plusieurs semaines, ne dut qu'à la crainte superstitieuse qu'il leur inspirait de n'être pas massacré par eux. Plus heureux que le révérend William Baker aux îles Fiji, il échappa au sort qui le menaçait et que ce dernier provoqua en déclarant dans un sermon au chef et à la population qu'aucun mal ne pouvait l'atteindre, son Dieu le protégeant. Le chef se le tint pour dit et, le lendemain, en manière de plaisanterie et uniquement pour vérifier un fait qui l'intriguait, lui assena un coup de son casse-tête qui, à son grand étonnement et à son regret sincère, brisa le crâne du révérend.

Les naturels de la Nouvelle-Guinée n'ont pas d'ailleurs les instincts sanguinaires des indigènes des Fiji et des Nouvelles-Hébrides. Sur les côtes, la civilisation les a effleurés, rien de plus. Boé, roi de Moresby, lui est redevable d'une vieille jaquette d'alpaca noir, qu'il s'empresse d'endosser, sans rien autre, quand un navire fait son apparition dans le port. Ila, chef du district voisin, rival du roi, a possédé, dit une légende locale, une chemise dans le temps de sa jeunesse ; il s'en vante encore, mais la jaquette de Boé a beaucoup diminué le prestige d'Ila, nonobstant sa chemise absente et le collier d'huîtres perlières et de plumes d'oiseaux de paradis dont il se pare dans les grandes occasions.

L'oiseau de paradis est la parure la plus appréciée et la plus recherchée des Papouens. Ils s'en servent pour acheter leurs femmes, dont le prix est d'ordinaire de dix oiseaux payés au père de la jeune fille ; si les attraits de cette dernière justifient un acte de générosité, ils joignent à ce cadeau celui d'un collier de dents de chien

ou de crocodile; les premières sont les plus estimées. Ils ont, en outre, une passion singulière pour se peindre tout le corps; les élégants deviennent, sans transition, rouges, bleus, verts ou jaunes, sans autre règle que leur caprice et leur désir de plaire aux belles. Ils peignent également leurs femmes, qui passent successivement, elles aussi, par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, offrant ainsi, dans leur unité individuelle, une inépuisable variété de tons. S'ils perdent l'un des leurs, ils se teignent en noir, eux, toute leur famille et jusqu'aux murs intérieurs de leurs maisons.

Robustes et vigoureux, nonobstant leurs jambes grêles et leur ventre proéminent, les Papouens sont laids de visage. M. d'Albertis affirme que les femmes seraient moins déplaisantes si elles laissaient plus à deviner, mais elles se tiennent pour vêtues avec une couche de peinture. Quant à leurs mœurs, il les passe sous silence, alléguant qu'il n'y a rien à dire de ce qui n'existe pas.

A peine l'Angleterre était-elle en possession de la côte sud de la Nouvelle-Guinée que l'Allemagne s'emparait officiellement de la côte nord, qu'elle baptisait Kaiser Wilhelm's Land, de la Nouvelle-Irlande et de la Nouvelle-Bretagne, auxquelles elle donnait le nom d'archipel de Bismarck, et du groupe des îles Salomon. L'émotion fut vive en Australie de se voir ainsi gagner de vitesse. La presse coloniale prit feu et réclama vivement auprès de la métropole pour qu'elle obtînt de l'Allemagne l'abandon de ces points importants. Elle représentait, et non sans raison, qu'en 1883 le pavillon anglais avait été hissé sur ces îles, par l'ordre de sir Thomas Mac Ilwraith, président du conseil australien, en vue de prévenir une occupation allemande dont on

se croyait menacé; que cette mesure avait reçu l'approbation de sir Arthur Kennedy, gouverneur de la colonie, et qu'en la désavouant sous prétexte qu'aucune puissance européenne ne songeait à occuper ces archipels, lord Derby avait laissé le champ libre à l'Allemagne et compromis la sécurité de la grande colonie anglaise. Lord Derby, interpellé peu avant dans le parlement, affirmait, en effet, avoir reçu du gouvernement allemand les assurances les plus positives qu'il ne songeait nullement à occuper ces côtes, ajoutant même qu'il considérerait comme un acte discourtois vis-à-vis de l'Angleterre tout établissement de ce genre. Et cependant, quelques mois après le retrait du pavillon anglais, l'Allemagne hissait le sien sur ces territoires abandonnés.

Les Australiens ne s'en tenaient pas là. Ils insistaient avec force sur la situation que leur créait l'indifférence coupable de la métropole. L'occupation de ces archipels par l'Allemagne complétait l'investissement de leur continent, commencé, disaient-ils, par l'établissement de la France à la Nouvelle-Calédonie, puis aux Nouvelles-Hébrides. Au nord et à l'est, sur une étendue de 800 lieues, un demi-cercle de colonies étrangères enserrait l'Australie, lui barrant la route dans le nord-est, vers le canal de Panama, vers Vancouver, tête de ligne du chemin de fer du Pacifique par le Canada, construit tout entier sur sol anglais, et, en cas de guerre, unique voie de communication entre l'Atlantique et le Pacifique. L'Australie se sentait isolée et menacée. Vainement, avec une désinvolture imitée de M. de Calonne, les ministres anglais répondaient aux réclamations de la colonie que, pour la satisfaire, ils ne se brouilleraient pas avec M de Bismarck, et que l'Allemagne était une

alliée dont on ne pouvait suspecter les intentions, M. Julian Thomas répliquait par les vers de Tennyson :

> It is true that we have a faithful ally,
> But only the devil knows what he means.
>
> (Oui, je veux croire notre alliée sincère,
> Mais Satan seul pénètre ses projets.)

Et, de fait, le traité conclu entre l'Angleterre et l'Allemagne à Berlin, le 6 avril 1886, par l'entremise de sir Edward Baldwin Malet, ambassadeur anglais, et le comte Herbert de Bismarck, sous-secrétaire aux affaires étrangères, n'est pas de nature à donner satisfaction aux réclamations de l'Australie ni à calmer ses inquiétudes. Il abandonne virtuellement à l'Allemagne, outre ce qu'elle a pris, ce qu'il lui plaira encore de prendre au nord d'une ligne de démarcation tracée sur la carte annexée audit traité, et il interdit à l'Angleterre toute extension territoriale au nord, à l'ouest et au nord-ouest de ladite ligne. Il stipule, il est vrai, que les deux parties contractantes s'engagent à ne pas occuper Samoa et Tonga, considérés comme territoires neutres; mais l'influence de l'Allemagne prédomine dans ces deux archipels; les Godefroy, surnommés les rois des mers du Sud, y ont créé des établissements qui en feront avant longtemps des îles allemandes, sinon de droit, du moins en réalité.

Ces faits expliquent la désaffection chaque jour croissante des colons australiens, leurs tendances séparatistes et l'idée d'une vaste fédération australienne, qui gagne constamment du terrain parmi eux. L'exemple du Canada les séduit; comme lui, ils réclament le relâchement des liens qui les unissent à la mère patrie, la suppression des gouverneurs spéciaux nommés par la

couronne et leur remplacement par un gouverneur général, lequel désignerait en conseil colonial les lieutenants-gouverneurs. C'est le prélude de l'affranchissement complet par la substitution du pouvoir du conseil colonial à celui des gouverneurs, uniformément choisis parmi les membres éminents du parlement ou les hauts fonctionnaires de la diplomatie, de l'armée et de la marine.

Ainsi que le Canada et le Cap, l'Australie est, en grande partie, colonie parlementaire, comme on les désigne par opposition aux colonies de la couronne, telles que les Indes, la Guyane, les Bermudes, l'Australie occidentale, etc., qui relèvent directement du gouvernement et sont régies par les ordonnances émanant du pouvoir exécutif. Il n'en faut pas conclure toutefois que le même système prévaut dans toutes les colonies de la couronne et dans toutes les colonies parlementaires. Ainsi, parmi ces dernières, le Canada est fédéré, et non seulement l'Australie ne l'est pas, mais une de ses provinces est colonie de la couronne, ainsi que les Fiji, alors que le reste de l'Australie et la Nouvelle-Zélande sont colonies parlementaires. Parmi les colonies de la couronne, les unes, comme les Bahamas, les Barbades, les Bermudes, ont deux chambres, d'autres n'en ont qu'une, d'autres enfin ont un conseil colonial composé de membres élus par les colons et de membres désignés par le pouvoir exécutif, c'est le cas de l'Australie occidentale.

Aux sujets de mécontentement que nous avons indiqués se joint donc encore pour l'Australie le désir de s'affranchir d'un régime incohérent, d'une machine gouvernementale compliquée, faite de pièces et de morceaux mal ajustés. M. H. Taine, dans ses *Notes sur l'Angle-*

LE TEMPS

terre, a admirablement saisi ce côté de l'esprit anglais qui fait « qu'au lieu d'un code, l'Angleterre a un monceau de précédents; au lieu d'une école de droit, une basoche de routine.... La législation est si ténébreuse qu'avant d'acheter un domaine, on prend au préalable un ou deux hommes de loi, qui n'ont pas trop d'un mois pour examiner les titres du vendeur et vérifier si l'acquisition ne fournira pas matière à chicane ». — C... dit que « l'état de plusieurs administrations, notamment de l'amirauté, est ridicule : désordre, sinécures, dépenses disproportionnées aux effets, lenteurs et conflits; le mécanisme est incohérent parce qu'il n'est pas construit d'après un principe. — En toutes choses ils n'avancent et ne corrigent que par tâtonnements, ils n'apprennent les affaires qu'à force d'attention, de travail, de triture technique; ils sont purement empiriques, à la chinoise[1]. »

Ce sont, en effet, les plus grands rapiéceurs de lois qui aient jamais existé. Ils ont à ce point modifié, revisé, amendé certains actes du parlement qu'il ne reste plus un mot du texte original. En matière d'administration ils opèrent de même, superposant des conceptions modernes à des traditions féodales religieusement conservées. Comme certains fermiers, ils réparent, tant qu'un morceau du harnais, un essieu de la charrette, une jante des roues subsiste et tient bon; ils ont le culte de leur vieux matériel, en cela bien différents de nous, toujours prêts à changer d'attelage, de voiture et de conducteur au moindre accident, quitte à le regretter le endemain.

En revanche, quand ils sont las de rapiécer, quand

1. *Notes sur l'Angleterre*, p. 335.

leur patience est à bout, quand il leur est bien démontré que l'attelage est fourbu, le conducteur incapable et le véhicule hors d'usage, ils n'hésitent plus à tout planter là, et ces conservateurs à outrance étonnent le monde par leurs conversions subites et leurs réformes radicales. Au pouvoir absolu ils substituent sans transition le gouvernement parlementaire; lassés du joug de Rome, ils décrètent que leur roi est pape; fatigués d'une féodalité turbulente, ils l'encadrent dans une chambre haute, bien disciplinée, dont ils font le rouage le plus souple et le plus flexible de leur machine gouvernementale.

Quand, plus tard, les treize colonies révoltées de l'Amérique réclament leur émancipation, ils la refusent, luttent avec énergie pour les réduire à l'obéissance; puis, convaincus par leurs échecs qu'ils font fausse route, et que les colons insurgés doivent avoir pour eux le droit puisqu'ils ont la force, ils s'empressent de reconnaître leur indépendance et de signer la paix. Sectateurs fervents de l'*expediency*, ils font fléchir la rigueur des principes devant la force des choses, et justifient par la toute-puissance de l'opinion publique les volte-face les plus inattendues. Ils l'ont bien montré en accordant, en 1867, au Canada l'acte constitutif qui le régit aujourd'hui et n'a plus laissé subsister qu'un lien nominal entre l'Angleterre et sa colonie. Le droit accordé au parlement canadien d'administrer les revenus publics, de voter et de percevoir les droits de douane, d'assurer le service de la dette publique, a inauguré l'indépendance commerciale et cimenté l'union des provinces par la communauté des intérêts. Bien que le titre officiel du ministère soit encore celui du *conseil privé de la reine*, ses membres ne sont respon-

sables que vis-à-vis du parlement canadien. Ils sont pris dans les rangs de la majorité, gouvernent avec elle et se retirent devant son vote hostile. En théorie, ils sont nommés par le gouverneur général; dans la pratique, le rôle de ce dernier se borne à confier au chef de la majorité la mission de constituer un ministère et de choisir lui-même ses collègues.

Les prétentions officielles des colons australiens ne vont pas au delà pour le moment; mais la polémique soulevée par la prise de possession des Nouvelles-Hébrides, des îles Salomon et d'une partie de la Nouvelle-Guinée a révélé les vastes ambitions secrètement caressées par les hommes politiques de l'Australie, et qui ne visent à rien moins qu'à la création d'un empire embrassant la Mélanésie tout entière, de la Nouvelle-Zélande à la mer des Moluques, de l'île de Diemen à l'équateur; au centre de cet immense espace, le continent australien rayonnant sur ces archipels nombreux; par les Célèbes, Bornéo et les Philippines se frayant une route vers la Chine, par Java et Sumatra vers les Indes.

N'est-ce là qu'un rêve? L'avenir le verra-t-il se réaliser, et par quelles mains? Un conquérant sauvage, homme de génie perdu au fond de l'océan Pacifique, l'avait conçu, lui aussi. Des plages volcaniques et brûlantes d'Havaï, il voyait comme dans un mirage, par delà l'horizon lointain où disparaissaient, irisés d'or, les grands nuages floconneux des vents alizés, des archipels verdoyants peuplés d'hommes de sa race. Il rêvait leur conquête. Vainqueur de ses ennemis, maître absolu de l'archipel havaïen, il voulait, ignorant des distances, dédaigneux des obstacles, lancer sur l'Océan ses pirogues de guerre, disparaître, lui aussi, comme Lono son

fabuleux ancêtre, ne rentrer dans ses États qu'après avoir réuni sous son sceptre les descendants épars de sa race et fondé un empire qui s'étendrait sur 2000 lieues de mer. Le temps et les moyens d'action lui firent défaut. Kaméhaméha ne put qu'appeler à la vie nationale des tribus toujours en guerre. Son œuvre subsiste, et nous verrons, aux îles Havaï, ce que peuvent devenir, au contact de notre civilisation et de nos idées religieuses, ces cannibales qui peuplent encore les îles du Pacifique du Sud.

CHAPITRE IV

ARCHIPEL D'ASIE : JAVA, SUMATRA, L'ÎLE D'OR, BORNÉO, LES CÉLÈBES.

I

Rien ne s'anéantit, tout se modifie. La nature et la matière revêtent chaque jour, à chaque heure, des formes nouvelles, résultats d'incessantes combinaisons. Rien de plus mobile, de plus changeant que notre planète, en apparence immuable, décrivant dans l'espace son cycle régulier, fouettée par les vents, ravinée par les eaux, chauffée par le soleil, refroidie par les neiges. Entre les forces qui la désagrègent et celles qui la recomposent, la lutte est incessante. Semblable au corps humain, elle se débat contre l'inévitable dissolution, comptant par siècles là où l'homme compte par heures, mais soumise comme lui à des lois éternelles.

Quand et comment s'est effondré ce continent tertiaire ou quaternaire dont les cimes surplombent l'im-

mense Pacifique, et sur les hauts plateaux sous-marins duquel les polypiers édifient ces puissantes assises d'un continent nouveau, ces îles nouvelles que nous venons de parcourir? A quelle époque, probablement plus récente, s'est engloutie la mystérieuse Atlantide que les prêtres égyptiens de Saïs décrivirent à Solon et dont l'écho affaibli des siècles passés nous a transmis le nom et conservé le souvenir? Nul ne le sait. Le navigateur qui parcourt les solitudes marines sous lesquelles dorment à jamais ces terres disparues voit se dérouler devant lui l'interminable horizon des vagues en mouvement. Il passe, sans soupçonner leur existence, sur des montagnes énormes, sur des abîmes profonds, sur des plaines et des vallées, sur tout un monde détruit dont nous ignorerons toujours la naissance, l'histoire et la ruine, et que nos continents actuels iront peut-être rejoindre le jour où, suivant l'hypothèse de certains géologues, l'équilibre des pôles rompu par l'entassement des glaces amènera un cataclysme nouveau.

Dans l'océan Pacifique du Sud nous avons vu, d'une part, les débris d'un continent submergé; de l'autre, le résultat de l'action lente et constante des polypiers à l'œuvre, faisant surgir de l'Océan des îles nouvelles, puis des archipels, les reliant les uns aux autres, reconstruisant ce qui a cessé d'être, solidifiant la mer à laquelle ils empruntent, pour les sécréter et les fixer au roc, les molécules impalpables de matière solide qu'elle contient en dissolution. En nous élevant vers le nord, nous allons voir une autre force à l'œuvre, non plus lente et constante, mais violente et intermittente : les volcans, qui ont créé, avec les grands archipels d'Asie, ceux des Sandwich, et dont l'action soudaine soulève au-dessus des flots des îles de lave, fait osciller l'Océan,

et pousse d'un continent sur l'autre, à travers un espace de 2000 lieues, des vagues de translation énormes et profondes.

Sans eux, les agents naturels qui s'acharnent à la destruction de notre globe : la pluie, les fleuves, la gelée, le vent, les vagues, finiraient par avoir raison du sol qu'ils minent avec persistance, entraînant dans les mers les parcelles de matière qu'ils dérobent à la terre, désagrégeant les montagnes, comblant les vallées, érodant les plaines. L'étendue des mers étant bien supérieure à celle des terres, le sol se nivellerait sans cesse, jusqu'au jour où le linceul des vagues recouvrirait l'espace qu'elles occupent. Les volcans, ces forces élévatrices, contre-balancent cette action en ramenant sans relâche, des entrailles de notre globe, des approvisionnements nouveaux de matière solide; seuls ils peuvent soulever les dépôts accumulés au fond des mers, surexhausser les terres, refouler l'Océan. La plus grande partie du littoral de l'Amérique du Sud s'est élevée de plusieurs centaines de mètres, à la suite de violentes secousses de tremblements de terre. Celui de 1822, d'après les calculs de sir C. Lyell, a accru le continent sud-américain d'une masse rocheuse dont le poids dépasse cent mille des grandes pyramides d'Égypte. En 1835 les perturbations souterraines ont également exhaussé le littoral du Chili, depuis Copiapo jusqu'à l'île de Chiloé, de $1^{m},20$ à $1^{m},50$.

Assez rares dans nos régions, où ils semblent toutefois, depuis quelques années, redoubler d'intensité, ces phénomènes sont très fréquents dans d'autres parties du monde. Il résulte des relevés de M. Fuchs qu'on en constate, en moyenne, de 100 à 150 par année, sans tenir compte des secousses légères, que l'on remarque à

peine dans certains pays, non plus que de celles qui se produisent dans les solitudes de l'Océan. Il s'en faut donc de beaucoup que l'action de perturbations semblables sur la surface de notre globe soit insignifiante dans l'ensemble, même dans le cours d'une année.

Faut-il admettre, avec certains géologues, que la cause de ces perturbations soit due au mouvement de retrait ou de contraction de notre globe, par suite du refroidissement de la planète, retrait qui provoque l'expulsion au dehors des blocs de matières rejetés par les volcans ou ramenés à la surface, sous forme impalpable, par les sources minérales? Convient-il de les attribuer, au contraire, à des affaissements locaux de l'écorce terrestre auxquels correspondent des exhaussements sur d'autres points? La première hypothèse est la plus généralement admise, et, de l'ensemble des observations faites, il résulte que la force qui tend à surexhausser le sol et l'a soulevé en certaines localités à des milliers de mètres de hauteur, l'emporte en énergie sur les forces contraires.

La profondeur à laquelle se produisent ces actions dynamiques varie suivant les sites. La plus considérable qu'ait cru pouvoir constater M. R. Mallet ne dépasse pas 48 kilomètres, chiffre vérifié depuis par M. Oldham, lors du tremblement de terre de Cachar, aux Indes. Dans la plupart des cas, cette profondeur est loin d'être atteinte, et c'est à quelques kilomètres seulement, souvent moins, de la surface de l'écorce terrestre, que se produisent ces phénomènes d'explosion, ainsi que nous l'avons pu constater nous-même en Océanie. Quant à la vitesse de propagation de la secousse imprimée, elle subit, elle aussi, des variations considérables, suivant le relief du sol. De Humboldt l'estimait à

830 mètres par seconde. En 1843, lors du tremblement de terre de la Guadeloupe, M. Ch. Deville constata une vitesse moyenne de 2426 mètres par seconde dans la transmission de l'oscillation à Cayenne. Certaines de ces secousses se propagent à de grandes distances. Celle qui détruisit Lisbonne, le 1er novembre 1755, s'étendit en Italie, en Thuringe, aux îles Britanniques, en Finlande, jusqu'aux Antilles et au Canada. Au Chili, en 1822, l'oscillation se produisit instantanément sur 450 lieues de côtes. Lors de l'explosion du volcan du Cotopaxi, dans les Andes, en 1877, on entendait le bruit des détonations à Quito et à Guayaquil, situées à 350 kilomètres de distance[1].

La force de projection des volcans est parfois énorme. Le Cotopaxi a lancé des blocs de rochers jusqu'à 13 kilomètres. La cendre, plus légère, parcourt des distances considérables. Nous avons vu, en 1868, le volcan de Kilauéa obscurcir l'atmosphère jusqu'à 100 lieues au large.

> Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus
> Esse fretum ; vidi factas ex æquore terras.

En 512 la cendre du Vésuve tombait à Constantinople et à Tripoli. Lors de l'éruption de l'Hekla, en 1875, la cendre fut emportée par le vent jusqu'à Stockholm, à 1900 kilomètres.

Nulle part les phénomènes volcaniques ne se manifestent avec autant de fréquence et d'intensité qu'en Océanie. Tout le pourtour du Pacifique n'est qu'un immense anneau de feu. Là se trouvent groupés, d'après le calcul de Humboldt, les sept huitièmes des volcans

1. *Geological Magazine*, 1877.

en activité sur notre globe. De la Nouvelle-Zélande aux îles Viti, aux Nouvelles-Hébrides, aux îles Salomon, les cratères succèdent aux cratères. Dans les îles de la Sonde, on en compte quarante-neuf en activité constante. Au nord de Luçon ils se relient à ceux des îles Kouriles par la ligne ininterrompue des cônes fumants de Lieou-kieou et du Fusi-yama. Aux îles Kouriles nous en relevons dix en fusion, au Kamtchatka douze. Aux îles Aléoutiennes, quarante-huit cônes sont en éruption, cinq dans l'Alaska, sans compter ceux de la Colombie anglaise, qui se rattachent au mont Élie, de 4500 mètres de hauteur, au Fairweather, qui en mesure 4000. Sur la côte mexicaine nous avons pu admirer le volcan de Colima, déployant à 5000 mètres d'altitude son éternel et mouvant panache de fumée rose. Dans l'Amérique centrale nous relevons vingt-cinq volcans en activité, seize dans l'Équateur, vingt-huit dans le Pérou, la Bolivie, le Chili, puis au sud, dans les régions inconnues et mystérieuses du pôle antarctique, l'Érèbe et la Terreur qui, à plus de 2000 lieues de distance, se relient à ceux de la Nouvelle-Zélande.

Au centre de cet anneau gigantesque, les Mariannes, les Galapagos, les Sandwich dressent leurs montagnes géantes, volcans en éruption constante qui ont soulevé ces archipels au-dessus de la mer et, sans relâche, entassent leurs amas de roches plutoniennes, faisant craquer leurs ceintures trop étroites de récifs, comblant l'Océan de leurs scories brûlantes, charriées par des fleuves de laves qui déroulent, sur plus de 20 lieues de longueur et une lieue de largeur, leurs flots rouges frangés d'écume noire.

Tous ces volcans jalonnent des lignes de *brusque dépression*, c'est-à-dire que tous sont situés sur le

flanc le plus raide des rides de l'écorce terrestre, et correspondent à une côte abrupte qui s'enfonce rapidement sous les flots. C'est dans leur voisinage, en effet, que se trouvent les grandes profondeurs sous-marines de 7000 et de 8000 mètres. On en a conclu, et un examen plus attentif a confirmé cette hypothèse, que ces ouvertures souterraines correspondaient aux boursouflures du sol, offrant à la pression interne une moins grande force de résistance, et que ces saillies pouvaient et devaient être des lignes de fente. On a constaté, en effet, que ces volcans formaient des séries linéaires parfaitement alignées. « Rien n'est plus net que la direction rectiligne des volcans du Chili et du Mexique, s'étendant, la première, sur 1500, la seconde, sur 1000 kilomètres. Si à Java on trace une ligne droite suivant l'axe principal de l'île, on peut constater qu'elle passe exactement par les volcans de Salak, Gédé, Slamat, Sumbing, Merbabu, Lawu, Tengher et Idjend[1]. » Ainsi s'expliquent également et la singulière connexité de leurs phénomènes se manifestant sur des points très éloignés, et les lignes de croisement de plusieurs directions distinctes.

Humboldt estimait à 223 le nombre des volcans en activité sur notre globe, dont 190 dans l'océan Pacifique. C'est là aussi que l'on a pu constater les tremblements de terre les plus violents et les éruptions les plus terribles. On se souvient de l'effroyable désastre de Krakatoa. Déjà, en 1703, une secousse de tremblement de terre avait détruit Yeddo et causé la mort de 200 000 habitants. Celle qui ébranla le Chili en 1861 donna lieu à des oscillations d'une amplitude telle que

1. *Géologie* de A. de Lapparent

les étoiles paraissaient s'agiter dans le ciel. C'est à Valparaiso que je sentis pour la première fois le sol onduler sous mes pieds, et que j'éprouvai cette sensation si bien décrite par Humboldt : « Nous perdons tout à coup notre inébranlable confiance dans la stabilité du sol. De tout temps nous étions habitués au contraste entre la mobilité de l'eau et l'immobilité de la terre. Le sol tremble, et ce moment suffit pour anéantir l'expérience de toute la vie. Une puissance inconnue se révèle soudainement; la solidité de notre globe n'était qu'une illusion, et nous nous sentons violemment rejetés au milieu d'un chaos de forces destructives. Pas un bruit, pas un souffle qui n'éveille alors notre attention; nous nous défions surtout du sol qui nous porte et qui vient de se dérober sous nous. Les animaux, principalement les porcs et les chiens, éprouvent cette angoisse; les crocodiles de l'Orénoque, d'ordinaire aussi muets que nos lézards, désertent le lit des fleuves et s'enfuient en rugissant vers les forêts. »

II

Au nord-ouest de l'Australie s'étend le grand archipel d'Asie : les Moluques, les Célèbes, Java, Sumatra, Bornéo, les Philippines, terres fertiles et riches entre toutes, où la nature déploie les merveilles d'une faune et d'une flore incomparables. Sur cette mer azurée, dans ces îles aux noms doux et sonores, il semble que la vie atteigne l'apogée de sa puissance et de son intensité; îles aux parfums enivrants que la brise emporte au large, aux sommets couronnés de verdure, aux plages dentelées, coupées d'anses et de criques, bordées

de rideaux de cocotiers élancés, séparées par des détroits qui ressemblent à des fleuves gigantesques, comme celui de Banca, entre Java et Sumatra, dénommé *Banca Street* (rue de Banca), tant la mer y est calme et unie.

Deux vastes courants enserrent ce grand archipel d'Asie. Jetez les yeux sur une mappemonde, et vous verrez que le pôle Nord, encerclé de terres, ne peut déverser ses eaux froides dans les mers équatoriales que par des issues resserrées : les détroits de Davis, d'Hudson, de Bering, qui, avec une profondeur moyenne de 100 mètres et une largeur peu considérable, ne présentent pas une issue suffisante pour la circulation méridienne, rejetée en deçà du bassin polaire vers le 67e degré de latitude nord. Le Grœnland, l'Amérique septentrionale, le Kamtchatka, la Sibérie, la Russie, opposent d'infranchissables barrières au mouvement de ces eaux entraînées vers les régions chaudes par l'évaporation constante qui abaisse le niveau de la mer sous la Ligne, alors que par la fonte des glaces ce niveau s'élève aux extrémités. Au pôle Sud il n'en est pas de même qu'au pôle Nord ; rien n'y fait obstacle à cette force d'attraction qui appelle sous l'équateur les eaux froides. L'Amérique et l'Afrique y viennent finir en pointes effilées, laissant entièrement libres de vastes espaces.

C'est là, dans ces mers ouvertes, que se forme le grand courant connu sous le nom de courant de Humboldt. Il remonte vers le nord, pénètre dans le Pacifique en longeant les côtes du Chili et du Pérou, vient, à la hauteur de l'Amérique centrale, confondre ses eaux avec les flots tièdes du courant équatorial, contourne, par la mer de Timor, l'Australie septentrionale, se dirige sur Madagascar et Ceylan, franchit le canal de Mozambique, double le cap de Bonne-Espérance, re-

monte la côte de Guinée et débouche dans le golfe du Mexique, d'où, changeant de nom, il vient, sous celui de *Gulf-stream*, baigner les côtes occidentales de l'Europe, dont il élève la température. Au nord, le courant du Japon, ou *Kuro-Sivo*, décrit une courbe vers les îles Kouriles, côtoie la mer de Bering et vient rejoindre à la hauteur de l'île Vancouver les côtes de l'Amérique, qu'il longe pendant près de 800 lieues jusqu'à la mer Vermeille.

Dans l'organisme de notre globe, ces grands courants qui l'encerclent et le sillonnent charrient des pôles à l'équateur les eaux glacées des mers arctiques et des mers antarctiques, les réchauffent et, dans leur mouvement circulaire, les entraînent du centre à la circonférence, de même que, dans l'organisme humain, les artères font affluer au cœur le sang qui reflue aux extrémités. Sous l'appel constant de l'évaporation solaire, ces eaux froides vont tempérer l'ardeur des climats tropicaux et porter ensuite aux régions moins favorisées la chaleur empruntée aux zones torrides, abaissant et relevant ainsi tour à tour le niveau de la température.

Agents puissants de locomotion, ils ne se bornent pas à répartir plus également la chaleur et le froid sur les divers points du globe, ils transportent encore d'un lieu à un autre les graines et les semences que l'ouragan détache, que leurs eaux entraînent dans leur parcours et rejettent sur les *attols* en formation aussi bien que sur les plages des îles et des continents. La plupart des archipels de l'Océanie ont ainsi reçu des grands archipels d'Asie la faune et la flore qui les parent et dont les semences, emportées par les cours d'eau, flottent sur la mer jusqu'au moment où le courant les

saisit et les charrie au large pour les rejeter sur les terres qu'il rencontre.

Dans une intéressante conférence faite à Lisieux, M. Henri Jouan a mis en relief cette action des courants : « Quand on parcourt, dit-il, le Grand Océan, depuis l'archipel d'Asie jusqu'aux îles les plus rapprochées du continent américain, on est frappé de l'aspect uniforme de la végétation sur les terres répandues dans cet immense espace. Tous les voyageurs ont fait cette remarque. Il y a, à la vérité, des exceptions à cette règle; ainsi beaucoup de plantes de certaines îles manquent dans les autres. On doit s'attendre *a priori* à ce que les îles basses coralligènes, qui tiennent une si grande place dans l'Océanie — plus de 4 millions d'hectares, alors que la totalité des îles hautes n'en occupe que 3 millions — et dont le sol, à peine élevé au-dessus de l'eau, n'est composé que de débris madréporiques, n'étalent pas le même luxe de végétation que des terres au relief plus considérable, au sol plus riche. Les naturalistes voyageurs ont constaté encore un autre grand fait; c'est que la flore de l'Océanie tropicale se compose en général d'espèces identiques ou analogues à des espèces du grand archipel d'Asie. D'après quelques-uns, cet archipel et les terres des Papous — Nouvelle-Guinée et îles limitrophes — seraient le centre d'une végétation qui se serait répandue dans le reste de l'Océanie, de l'occident vers l'orient. Le règne végétal, si pompeux sur ces terres, perd successivement de sa richesse à mesure que l'on s'avance vers l'est; ce fait est également démontré par les relations de tous les voyageurs[1].

1. H. Jouan, *Bulletin de la Société Linnéenne de Normandie*, 3e série, 6e volume.

Le rôle de ces courants comme agents de colonisation n'est pas moins important. Il n'est pas douteux qu'ils aient contribué au peuplement des îles situées sur leur parcours, et qu'ils aient à plusieurs reprises entraîné des rivages asiatiques des barques de pêcheurs surprises au large par des bourrasques subites. J'ai pu constater le fait par moi-même à l'île d'Oahu, en 1860. Une jonque japonaise, emportée par le courant et les vents, vint échouer à l'extrémité ouest de l'île. Elle contenait quatre hommes et trois femmes mourant de faim et de soif. Recueillis par les indigènes et transportés à Honolulu, cinq survécurent, dont deux furent rapatriés sur leur demande; les trois autres se fixèrent dans leur nouvelle patrie. Non seulement les annales havaïennes relatent beaucoup de faits analogues, mais les recherches auxquelles je me livrai alors, celles que je fis faire plus tard et que facilita ma situation de ministre des affaires étrangères du royaume havaïen, me confirmèrent dans l'idée que la Polynésie a été peuplée en grande partie par les indigènes des grands archipels de la Malaisie.

Je crois que, partie de Sumatra, cette émigration est venue d'abord s'établir à Bornéo; de là, traversant le détroit de Macassar, large de 200 milles, elle arrive aux Célèbes; elle atteint ensuite la Nouvelle-Guinée, située à 8 degrés de distance, mais les îles de Bassey et de Céram lui servent de points de relâche pour cette traversée. De la Nouvelle-Guinée elle gagne les Nouvelles-Hébrides, après un parcours de 1200 milles tout semé d'îles; à 500 milles plus loin elle déborde sur les îles Fiji; à 300 autres milles elle occupe les îles des Navigateurs; des Navigateurs au groupe de Hervey, 700 milles; de là aux îles de la Société, 400 milles. La

plus longue des traversées, sans point de relâche, entre Sumatra et Tahiti, est celle du groupe Hervey aux îles de la Société, mais la tradition des Raratongas désigne clairement Hervey comme le berceau de leurs ancêtres.

Entre les indigènes de Tahiti et ceux des Sandwich, séparés par 1000 lieues de mer, l'analogie de langue et de race est complète; l'origine commune des deux peuples ne saurait faire l'objet d'un doute. L'incident que nous avons relaté plus haut et dont nous avons été témoin nous confirma dans la pensée que l'archipel des Sandwich avait été colonisé par des émigrants involontaires du même grand archipel asiatique, qui, plus au sud, peuplaient la Micronésie et la Polynésie méridionales.

Au nord de l'Australie, le courant équatorial, resserré par le détroit de la mer de Timor, débouche dans la mer des Indes, contournant Java, Sumatra, Bornéo, les Philippines, pour remonter le golfe de Bengale jusqu'aux bouches du Gange. Toute cette mer de Java est parsemée d'îlots, massifs de verdure dans une ceinture de cocotiers. On est aux portes de l'Inde, la mystérieuse Catay des anciens, la source intarissable de vie, de chaleur, de population, de richesses. La végétation intense des tropiques envahit les anses aux contours sinueux, aux grottes profondes, aux golfes gracieux. Tout au long des côtes se déroule un interminable rideau de forêt à l'épaisse ramure, dont les parfums puissants révèlent ce royaume des épices, sur lequel M. le comte de Pina nous a donné des renseignements aussi nouveaux qu'intéressants[1].

Sumatra, la plus vaste de ces îles de la Malaisie après

1. *Deux ans dans le pays des épices*, par M. le comte de Pina; Paris, A. Quantin.

Bornéo, mais non la plus productive et la plus peuplée, ne mesure pas moins de 400 lieues de longueur sur une largeur moyenne de 100, et compte 8 millions d'habitants. Les habitants des Philippines y placent le berceau de la race humaine. Sumatra n'est-elle, comme le prétend Marsden, qu'un fragment détaché du continent asiatique par les tremblements de terre? Doit-elle, au contraire, son existence à des éruptions volcaniques dont le souvenir s'est perdu dans la nuit des temps? Ce semblerait être l'opinion de Marco Polo et d'Ibn Batouta, qui, aux treizième et quatorzième siècles, la visitèrent et la désignent sous le nom de *Boulo Ber Api* (île des Volcans). Quoi qu'il en soit, rarement colonie aussi prospère a vécu plus heureuse sous des lois plus sages que celles que la Hollande sut donner à la riche proie ravie par elle au Portugal.

III

C'était en 1580. Philippe II venait de poser sur sa tête la couronne de Portugal. L'Espagne, qui n'est jamais plus voisine des revers éclatants que lorsqu'elle semble à l'apogée de sa grandeur, ni plus près de se relever que quand on l'estime perdue, l'Espagne voyait alors affluer dans ses ports les galions d'Amérique et des Indes. Victorieux à Saint-Quentin, Philippe II croyait toucher à la réalisation de son rêve de monarchie universelle. Il tenait les Pays-Bas écrasés sous sa main de fer, il méditait l'assassinat du prince d'Orange, il préparait la folle expédition de l'*Armada*. Roi de Portugal malgré les Portugais, il ferma les ports de la péninsule aux Hollandais,

dont il voulait châtier la résistance et consommer la ruine. Mais ce peuple flegmatique et obstiné, qui se refusait à subir, avec son joug, celui de l'Inquisition, atteint tout à coup dans son commerce, dont il vivait, menacé à la fois dans sa conscience et dans son existence, n'hésita pas à engager avec le maître qui croyait le réduire à merci une lutte inégale en apparence, mais dans laquelle son âpre ténacité devait triompher.

Il n'avait qu'un but; absorbé par mille affaires, Philippe II ne pouvait concentrer contre lui tous ses efforts. Ses vastes projets dépassaient ses forces; il avait à faire tête à la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Amérique et les Indes, que révoltaient son fanatisme religieux, sa politique sanguinaire et tyrannique. Les yeux fixés sur ces riches colonies portugaises, dont ils achetaient les produits pour les revendre au monde entier, les Hollandais n'eurent plus qu'une idée : se frayer, eux aussi, une route vers les Indes, et, puisque leurs navires ne pouvaient plus s'approvisionner d'épices dans les ports d'Europe, aller demander ces épices aux lieux d'origine et de production. Trafiquants de seconde main, ils voulaient devenir importateurs, au cabotage substituer la navigation au long cours, et détourner à leur profit un trafic que Philippe II prétendait leur interdire. Mais les navires leur manquaient et aussi les connaissances nautiques; ils construisirent des navires et étudièrent les cartes. La nécessité fit d'eux d'admirables marins; ils avaient déjà toutes les qualités du négociant : la probité, l'intelligence et la volonté.

Au début ils eurent l'idée de se frayer par les mers australes un passage plus court vers les Indes. Le rêve qui devait hanter sir John Franklin, Kane et Parry, les hantait déjà. Ils cherchaient le fameux passage du Nord-

Ouest suggéré par Mercator; à deux reprises ils tentèrent de s'ouvrir la voie, se heurtèrent aux glaces, revinrent désappointés, mais non découragés.

Restait la voie du Cap, plus longue, pensaient-ils, et, pour eux, aussi peu connue. Ils se procurèrent des cartes portugaises, firent traduire des livres de bord, et, munis de ces renseignements, équipèrent quatre navires qui leur coûtèrent la somme, énorme alors, de 700 000 livres. Ils en confièrent le commandement à Cornelis de Houtman. Puis, quand ces navires eurent disparu à l'horizon, sans se lasser ils se remirent à l'œuvre, armèrent d'autres bâtiments prêts à suivre Houtman s'il réussissait, à découvrir une autre voie s'il échouait.

Houtman revint après trois ans. Un de ses navires s'était perdu en route; les trois autres, fort éprouvés, rapportaient leur plein chargement d'épices. Il rendit compte de son voyage : non sans peine il avait trouvé la route. Huit bâtiments appareillèrent immédiatement pour les Indes. « On équippe ici pour y envoyer, écrivait alors le baron de Buzenval, ambassadeur d'Henri IV près des États, d'autres navires qui se gouverneront mieux. Si ces gens le font, les Portugais sont en danger de ne pas jouir longtemps des richesses de l'Orient. Car tous ces païs, qui sont pleins de navires et de matelots, y courront comme au feu. C'est beaucoup qu'un navire ait fait le chemin aux autres et fait paroistre qu'il ne tient qu'à entreprendre qu'on soit aussi riche que les Espagnols. » Deux ans plus tard, le 20 février 1600, il écrivait à M. de Villeroi : « Il y a peu de temps, huit grands vaisseaux d'Amsterdam sont partis pour aller chercher du poivre aux Indes orientales. Il n'y a pas de mois qu'il ne parte quelque compagnie pour fureter quelque côte desdites Indes et y dresser quelque trafic. Et

ce qui me fait croire que les particuliers y profitent, c'est qu'ils ne sont pas sitost de retour qu'ils n'équippent derechef pour y revoler. »

Ils en profitaient, en effet, et les mesures aussi malencontreuses qu'arbitraires de Philippe II préparaient la grandeur de la Hollande. Une indescriptible animation régnait dans les ports de ce petit État; toute une flotte se construisait dans ses chantiers, s'armait dans ses arsenaux. Arraché à son flegme, le Hollandais n'en gardait que ce qu'il fallait pour parer aux échecs et diminuer ses risques, en intéressant à ses opérations les négociants d'Anvers, auxquels, en loyal associé, il faisait la part belle dans le succès. Grâce à ce concours, en 1598 vingt-deux navires mettaient à la voile, Anvers ayant fourni un million de livres en or. Telles étaient les notions d'économie politique du temps, que « les archiducs, écrit M. de Buzenval, ayant été informez que la plupart de cette argent sortait des comptoirs d'Anvers, ont voulu voir et faire examiner les livres des marchands de ladite ville, afin de découvrir ceux qui continuent leur négoce avec ceux de deçà, ce qui a fait frémir beaucoup de gens de par-delà, estant cette procédeure très répugnante aux libertez de ladite ville, et comme la mort de si peu de trafic qui y reste ».

En 1600 une partie de la flotte rentrait au port; elle rapportait entre autres choses, dit Buzenval, une riche cargaison d'épices, 600000 livres de poivre payé 7 deniers la livre, 250000 livres de clous de girofle, 20 000 livres de noix muscade et 200 livres de macis. L'ambassadeur de France ne se trompait pas en terminant par les appréciations suivantes le récit des ovations que l'enthousiasme de la population avait décernées à l'amiral Van Neck : « Vous verrez en bref que les

richesses d'Orient prendront le cours de Hollande, laissant celui de Portugal qui les a possédées et gardées à clef d'icelles, il y a plus de six-vingt ans. Car ces gens-cy espèrent de faire dorénavant ledit voyage, aller et retour, en moins de trois ans. Voilà comment ces flegmatiques et patients Hollandais, quand on leur bouche un trou, comme on leur a fait celui des Espagnes, en trouvent toujours quelque autre pour s'y fourrer et échapper. Monsieur, vous ne sauriez croire combien ce fait apporte de fermeté et de bonne espérance au dedans de cet État, lequel, consistant principalement au fait de la marine, se perdait s'il n'eût trouvé moyen d'employer les forces qu'il a de ce costé-là. Maintenant, le trafic d'Espagne ne sera plus regretté, ainsi au contraire, on sera bien aise que chacun tire du costé desdites Indes et y trouve ses moyens. Car cela apportera même à l'État un grand revenu par les impôts qu'ils mettront sur lesdites épiceries. »

Calculatrice et méthodique, la Hollande n'en était plus à se contenter de réussites individuelles contrebalancées par des échecs partiels. La haine aveugle de Philippe l'avait poussée dans une voie où elle ne devait plus s'arrêter. D'une nation de petits négociants caboteurs il avait fait, sans le savoir et le vouloir, une nation d'armateurs et de grands commerçants. Ils connaissaient la valeur de l'association; plus n'était besoin du concours incertain d'Anvers, largement rétribué; en unissant leurs efforts, ils décupleraient leurs forces. De cette idée, banale aujourd'hui, nouvelle et hardie pour l'époque, naquit la *Compagnie unie des Indes Orientales*, à laquelle les États-Généraux concédèrent, en 1602, le monopole du trafic à l'est du cap de Bonne-Espérance et à l'ouest du détroit de Magellan. Gérée par dix-sept

directeurs centralisant entre leurs mains tous les pouvoirs politiques, civils, militaires et judiciaires concédés à la compagnie, elle fut constituée au capital de 6440 000 florins, divisé en actions de 2000 florins.

Les Hollandais ont la rancune tenace ; ils l'ont prouvé à Louis XIV. Il ne leur suffisait pas d'avoir détourné à leur profit une partie du commerce des épices ; ils entendaient chasser du grand archipel d'Asie ceux qui avaient prétendu leur interdire la vente de ses produits ; ils voulaient déposséder les Portugais et les Espagnols. Politiques habiles autant que navigateurs audacieux, ils prirent pied à Java et aux Moluques, et hardiment attaquèrent les Portugais à Amboine, leur enlevèrent ce point important, puis, redoublant leurs coups, leur arrachèrent successivement Ternate, Batjan, les îles Benda, Ceylan, Malacca, Kapaha, Sumatra, Macassar, les Célèbes, le cap de Bonne-Espérance.

Maîtres de Batavia, ils en firent un immense dépôt: Leurs navires y amenaient, débarquaient et chargeaient le riz, le sucre, le café de Java, l'or de Palembang, les épices de Sumatra et de Bornéo, les nids d'hirondelles des Célèbes, la muscade et le girofle des Moluques, les perles et la cannelle de Ceylan. Leurs avant-postes commerciaux étaient au Japon, à Siam, à Moka ; ils encerclaient l'Inde, accaparant ses produits, portant haut leur pavillon, respecté et redouté des princes indigènes.

Leur succès prouvait leur force, mais la force ne leur suffisait pas, ils entendaient y joindre la consécration du droit. Ils pressentaient la valeur de l'opinion publique, puissance morale naissante et vague encore, mais qui s'imposait déjà comme un facteur nouveau aux préoccupations des diplomates et à la conscience des nations, puissance encouragée, sollicitée, tenue en éveil

par la découverte de l'imprimerie, les premières gazettes, le besoin de savoir et de comprendre, de résumer dans une formule nette et précise le sens et la portée des événements.

Cette formule, leur compatriote Grotius la leur donna sous le titre retentissant du *Mare liberum*, la mer libre; simple et claire, sympathique et sonore, elle répondait aux aspirations de tous; elle incarnait un principe de liberté, d'expansion, qui du premier coup séduisait. La mer à tous et pour tous, les trois quarts du globe ouverts à l'énergie humaine, aux audacieux, aux vaillants; le grand espace sans frontière où Dieu n'a mis nulle barrière artificielle, la grande route universelle ouverte enfin.

Grotius n'avait que vingt-cinq ans quand, préludant à sa célébrité future, et chargé par la compagnie de justifier son refus d'accepter les conditions proposées par l'Espagne, il composa ce livre du *Mare liberum* où il posait en principe l'affranchissement du commerce. Avec une hauteur de vues et une hardiesse de pensée remarquables, il prouvait que les concessions pontificales, les découvertes et les conquêtes ne pouvaient ni supprimer les droits des nations à la liberté des mers, ni justifier un monopole inique pour ceux qui l'exerçaient, désastreux pour ceux qui le subissaient.

L'éclat de ce plaidoyer éloquent autant qu'habile rehaussait singulièrement le prestige et le rôle de la Hollande. Elle apparaissait comme le porte-voix autorisé de l'Europe contre les prétentions excessives de la couronne d'Espagne, contre ce partage arbitraire du Nouveau Monde par l'autorité pontificale. Elle réclamait au nom de tous contre un privilège injustifiable qui rendait l'univers tributaire de l'Espagne et du Portugal. Ce

LE TEMPS

livre fit, pour les Provinces-Unies, plus et mieux que n'eût pu faire une flotte, et, dans le grand silence des intérêts économiques, il retentit comme une voix proclamant un principe nouveau, une vérité perdue et retrouvée : la liberté des transactions commerciales.

A ces théories séduisantes répondaient des résultats singulièrement éloquents. Dès le début, la compagnie distribuait à ses actionnaires 22 pour 100 de leur capital. Elle ne devait pas s'en tenir là et leur répartit jusqu'à 60 pour 100. En 1718 on se disputait les parts à 1200 pour 100, soit 36 000 florins pour une part de 3000. Tel était le faste déployé par ses agents, même les subalternes, que la compagnie dut édicter des lois somptuaires réglementant le nombre de chevaux, de voitures, de serviteurs qu'ils pouvaient avoir, ainsi que les dépenses en vêtements, bijoux et réceptions qu'ils pouvaient faire. Avec la prospérité surgissaient des périls inattendus : à l'intérieur, la corruption, le désordre, les concussions; au dehors, la jalousie des rivaux, l'hostilité de l'Angleterre, l'irritation des indigènes pressurés.

Mais le plus redoutable de ces périls éclata soudainement du côté où on l'attendait le moins, du choc imprévu de la race européenne avec la race chinoise. Tolérés, acceptés à Java, où leur souplesse les avait fait bien venir, actifs et laborieux, humbles et patients comme ils le sont partout où ils se trouvent en contact avec la race blanche, les Chinois, que le succès et l'or attirent toujours, affluaient à Batavia, s'enrichissant des miettes qui tombaient de cette table de festin, accaparant tous les petits métiers, y excellant, dédaigneusement mais largement payés par des maîtres rapidement enrichis, insouciants des détails de l'existence. Nom-

breux, ils se crurent les plus forts; las de ramasser, ils voulurent prendre, et leurs convoitises allumées l'emportèrent sur leur traditionnelle prudence. En 1723 une insurrection formidable éclata à Batavia et mit en sérieux péril la domination hollandaise. Heureusement le gouverneur général Walkenier fut à la hauteur des circonstances. Après une lutte acharnée de plusieurs jours, la discipline européenne l'emporta, et 10 000 Chinois massacrés payèrent de leur vie leur imprudente tentative.

Cette puissante Compagnie des Indes Orientales à laquelle la Hollande fut en partie redevable de pouvoir résister avec succès à l'Espagne, de jouer un rôle important dans l'histoire et d'aider l'Europe à s'affranchir d'un joug odieux, vécut jusqu'en 1798, époque où ses possessions firent retour à la Hollande. Ce n'était déjà plus le grand empire commercial de 1720. Les Anglais occupaient Ceylan, Sumatra, Bornéo, le Bengale, les Moluques et le Cap; mais ce qui restait aux Hollandais et ce qui allait leur revenir constituait encore l'une des colonies les plus riches et les plus prospères qu'un peuple puisse ambitionner.

IV

Pour le voyageur qui, de la mer des Indes, pénètre dans l'Océanie, Java, Sumatra, Bornéo, les Célèbes et les Philippines sont la porte ensoleillée du Pacifique. Pour celui qui, du cap Horn, remonte vers le nord-ouest, c'est encore la Malaisie, mais une Malaisie indienne, à la flore et à la faune exubérantes, aux

pachydermes énormes, à la population dense. Les éléphants errent en liberté dans le royaume de Palembang, sur la côte sud-est de Sumatra; les tapirs, les rhinocéros et les tigres gîtent dans ces forêts inextricables où paissent des troupeaux de cerfs et des bandes de sangliers. Les oiseaux y sont rares : quelques faisans, cailles, perdrix et poules d'eau. Les *siamangs*, grands singes noirs, au poil frisé comme des moutons d'Astrakan, aux bras énormes, troublent seuls de leurs cris mélancoliques le silence des hautes futaies. C'est entre Palembang et Djambi que l'arche de Noé s'arrêta, dit-on.

C'est un lieu de passage entre l'océan Indien et l'océan Pacifique; c'est aussi un point de rencontre. Les races s'y heurtent, s'y superposent et se croisent; les religions s'y coudoient. Les autochtones, les Dayaks, connus sous le nom de Battas à Sumatra, de Tagals à Luçon, de Bizayas à Mindanao, y forment la majorité, 1 800 000 environ, puis les Malais mahométans, au nombre de 500 000, les Chinois originaires des provinces méridionales de Canton et du Fokien, plus de 100 000, et enfin les Européens et les métis.

Les Dayaks ont avec la race caucasique des analogies marquées : les cheveux noirs, lisses et épais, le teint presque blanc, le nez droit, légèrement aquilin, le visage ovale. Supérieurs aux Malais au point de vue intellectuel et moral, mais moins énergiques, les Dayaks ont été refoulés dans l'intérieur par cette race hybride, envahissante, de marins hardis, de pirates redoutables qui occupent les côtes et que leur mépris pour tout autre travail manuel que la navigation rend dépendants des Chinois, avec lesquels ils ont de nombreux traits communs. Comme les Chinois, ils sont de

souche mongole; le croisement avec d'autres races, notamment la race hindoue, a atténué chez eux certains signes caractéristiques : l'œil est moins oblique, le nez plus saillant, le menton plus pointu, mais l'origine commune se trahit dans la similitude du langage, dans la couleur de la peau, dans la cruauté naturelle et instinctive. Ce sont des demi-Mongols, des Mongoloïdes, comme les désigne M. Vivien de Saint-Martin.

Ils vivaient de la piraterie, ils vivent encore de rapine. Ils exploitent, oppriment et volent les Dayaks, qu'ils réduisent en esclavage et font travailler pour eux, exploités à leur tour par les Chinois, qui lentement les dépossèdent.

Nous retrouvons en effet ici cette race asiatique infatigable et souple, telle que nous l'avons déjà rencontrée dans l'Amérique septentrionale et méridionale, dans la Polynésie et dans l'Australasie, et telle que nous la dépeint M. Pina dans ses *Iles de la Sonde* : « Malgré des précautions radicales, écrit-il, la population chinoise est restée un épouvantail pour tous les gouvernements qui se sont succédé. Toujours surveillée, soumise à une police tracassière, entravée dans toutes ses entreprises, son développement est strictement maintenu dans la limite des services qu'elle peut rendre, et ne peut dépasser le chiffre de 30 000 à Batavia.... Mais si l'administration néerlandaise a craint de la détruire absolument, elle a cru prudent de la rendre suspecte en la représentant comme un agent intéressé d'intrigues, d'usure et de dissolution. En appelant les Chinois les Juifs de l'Inde, elle a trouvé, pour résumer ses défiances, une de ces formules qui, dans les jours de proscription, servent de mot de ralliement à toutes les inimitiés, de prétextes à toutes les injustices. Précautions

inutiles, vains efforts de la jalousie et de la peur! Le travail, l'intelligence ont fini par prévaloir au profit même de ceux qui voulaient en contrarier l'essor. Résignés, mais infatigables, faits aux mépris comme aux labeurs, les Chinois continuent patiemment leur œuvre, défrichent les forêts, exploitent les mines de Banca et de Bornéo, pénètrent dans l'intérieur du pays, et portent dans les grands centres de population le camphre, le benjoin, la gomme, la gutta-percha et les mille produits que viennent y chercher les négociants d'Europe. Indifférents au climat, possédant la langue des naturels, se pliant à leurs mœurs, ingénieux et souples, ne se rebutant jamais, les Chinois semblent prédestinés à ce métier d'intermédiaire, qui consiste autant dans le maniement des caractères que dans l'estimation de la valeur des choses. »

En donnant, en 1841, un coup de pied brutal dans cette fourmilière humaine qui a nom le Céleste-Empire, en faisant brèche dans ces murailles derrière lesquelles il s'isolait du reste du monde, l'Angleterre n'a évidemment fait que devancer d'inévitables événements; elle a hâté l'heure d'une invasion pacifique dont nul ne peut encore prévoir les résultats, mais qui marquera dans l'histoire de l'humanité, et dont la date survivra à celle de bien des faits que nous estimons à tort plus importants et plus gros de conséquences.

V

Au XVIe siècle, le Portugal abordait l'Océanie à la fois par ses deux portes de l'océan Antarctique et de l'océan Indien. En 1520 Magellan, passé au service de l'Espagne,

mais Portugais de naissance, découvrait et franchissait le détroit qui porte son nom, traversait le Pacifique, abordait aux Philippines et y mourait. En 1594 le *descobridor* Godinho de Eredia retrouvait, affirmait-il, l'île d'Or, la fameuse île enchantée que célébraient à l'envi les légendes hindoues, arabes et malaises. L'histoire en est curieuse; elle n'est bien connue que d'hier et a fort excité la curiosité des géographes et des savants.

En mars 1878 l'ambassadeur de Portugal à Paris, S. E. José da Silva Mendès Léal, transmettait à l'Académie des Sciences de Paris le fac-similé d'un document que l'on venait de découvrir dans les archives portugaises. C'était une lettre sans date ni indication de lieu. Le papier, l'écriture, le style, le contexte ne laissaient aucun doute : elle avait été écrite au commencement du XVIIe siècle. Elle était signée Manuel Godinho de Eredia, et adressée à un personnage inconnu que l'auteur qualifiait d'*illustrissime seigneur*. Tout d'abord il lui exprime ses regrets de la mort de Vasco de Gama, puis il se met à sa disposition pour appareiller à la recherche de l'*île d'Or*. Il se propose pour cela de gagner Timor, de là Sabbo, d'hiverner dans une des îles voisines, d'y recueillir les renseignements nécessaires et de faire voile pour cette localité mystérieuse. Il termine en assurant son correspondant de son ardent désir de doter leur patrie commune d'une aussi précieuse conquête.

L'auteur de cette lettre, Manuel Godinho de Eredia, dont le journal a été retrouvé depuis, était fils de Juan de Eredia Aquaviva et de doña Helena Vassiva, fille du roi de Supra de Macassar. Né en 1563, il se destinait à l'état ecclésiastique, mais à dix-sept ans il y renonça

pour se livrer à l'étude des cartes, des portulans, des écrits de Marco Polo et de Vertomanus. C'est un esprit curieux et ingénieux, d'une extraordinaire vanité, enregistrant avec une emphatique complaisance les plus petits faits qui le concernent, ses goûts, ses aptitudes, sa généalogie, évidemment préoccupé de préparer de son vivant sa propre histoire. Son *Sumario da vida* n'a d'autre but que de fournir à son biographe futur les détails les plus minutieux sur son existence.

Il a ouï parler de l'île d'Or, et il raconte tout au long ce qu'il a appris dans un mémoire pompeusement intitulé : *Informaçao da Aurea Chersoneso e das ilhas Auriferas, Carbunculas e Aromaticas*. Des pêcheurs de Solor, chassés par la tempête, sont venus échouer sur une île inconnue au sud de Timor. Ils y débarquent et, en cherchant des ignames et des patates, découvrent et ramassent tant d'or sur la plage qu'ils en chargent leur embarcation. Au retour, les courants les drossent sur l'île de Timor. Vainement ensuite ils reprennent la mer pour retrouver l'île d'Or; elle déjoue toutes leurs recherches.

Plus tard, cependant, l'existence de cette terre est confirmée par des étrangers poussés, eux aussi, par la tempête dans le port javanais de Balambuan. Ces étrangers ressemblaient aux Javanais, sauf qu'ils portaient la chevelure longue et flottante, « à la mode des Nazaréens ». Bien traités par les indigènes, ils leur firent comprendre qu'ils étaient originaires d'une île lointaine où abondaient l'or, les pierres précieuses et les épices. Séduit par leurs récits, le roi de Damut, Chiaymasuro, exprima le désir de visiter cette île merveilleuse. Les étrangers s'offrirent à l'y conduire et, après douze jours de navigation, le dé-

barquèrent sur une terre qu'ils appelaient Luca Antara.

Là, paraît-il, l'or se trouvait partout en telle abondance qu'on ne pouvait concevoir rien de pareil. Les habitants avaient tous la tête ceinte de cercles d'or martelé; leurs armes étaient ornées de pierreries. Dans les forêts poussaient le girofle, la muscade, le santal et force bois précieux. Il n'en fallait pas tant pour enflammer l'imagination de Godinho de Eredia. Il dépêche un messager qui, après une navigation aventureuse, dit avoir visité l'île et lui confirme le récit du roi de Damut. Eredia ne doute plus de l'authenticité des faits, publie la carte de ses découvertes, qui devaient, affirme-t-il, enrichir la nation portugaise, et qui lui valurent, avec le titre de *descobridor*, le grade d'*adelantado*, ou de gouverneur militaire des pays à occuper, l'habit de l'ordre du Christ, et la promesse du vingtième des revenus des terres dont il prendra possession au nom du Portugal.

La conquête par les Hollandais des comptoirs portugais vint mettre à néant ces beaux projets et ces brillantes perspectives. L'*île d'Or* rentra dans le domaine de la légende, jusqu'au jour où la découverte des riches mines australiennes fit se demander si la terre mentionnée par Godinho de Eredia n'était pas le continent australien, et si l'on n'avait pas entrevu, dès le XVIIe siècle, l'existence de ces placers. Il n'en était rien. La prétendue île d'Or de Godinho n'était autre que Sumba ou *Sandalwood*, île au bois de santal, au sud de Timor, où les indigènes recueillent encore aujourd'hui sur la plage des parcelles d'or. Ce fait ne saurait plus être mis en doute après la publication, dans le *Bulletin de la Société de Géographie* de juin 1878, de l'intéressant travail de M. le docteur E. Hamy sur le *descobridor* Godinho de Eredia.

VI

Au nord de Java et à l'est de Sumatra s'étend l'île de Bornéo, mesurant 1280 kilomètres de longueur sur 1200 de largeur, et contenant plus de trois millions d'habitants. Découverte en 1521 par les Portugais, occupée en partie par les Hollandais en 1604, cette île, l'une des plus vastes du monde, est peu connue, sauf sur les côtes. Dans cet immense archipel d'Asie, la barbarie lutte encore énergiquement contre la civilisation. Les pirates y pullulaient, et ce n'est guère que depuis 1876 que les Espagnols ont réussi à traquer et à détruire ces écumeurs de mer. Bornéo en abritait un grand nombre; la férocité de ces Malais, leur mépris de la mort, ont, pendant des siècles, inspiré la terreur aux navigateurs qui se hasardaient dans ses parages. On a peu de renseignements sur l'intérieur de cette terre massive et compacte, aux contours fermes et arrêtés. Ni golfes profonds, ni anses sinueuses; les fleuves au cours lent et paresseux charrient des matières végétales en décomposition, obstruant leur parcours de troncs d'arbres et leurs embouchures de bancs de vase. Aucune issue navigable par laquelle la civilisation puisse s'infiltrer; une côte de grès adossée à des marais et à d'inextricables forêts. On sait que ces forêts abritent une vie animale intense, une incomparable végétation, et des tribus sauvages réfractaires à tout contact avec les Européens. Les orangs-outangs ou *mias* y abondent; on ne les rencontre qu'à Sumatra et à Bornéo; en quelques jours M. Alfred Russel-Wallace en tua plus de dix. Le tigre, le léopard, le rhinocéros,

l'éléphant, le tapir peuplent ces forêts où fourmillent des millions d'insectes, des chauves-souris-vampires, des crapauds volants.

On sait aussi que le sol est riche en mines d'or, d'étain, de fer, de gisements de diamants; que sur les côtes existent de nombreuses pêcheries de perles; mais, sauf sur un très petit nombre de points, ces richesses ne sont pas exploitées. L'Européen a peine à pénétrer dans cet inextricable massif, gigantesque et mystérieuse corbeille de verdure vénéneuse, fragment de l'Inde radieuse, meurtrière et brûlante jeté comme une sentinelle avancée entre l'Océanie et la presqu'île de Malacca.

Ici la vie est trop intense, le climat trop extrême pour notre race. L'équateur coupe en deux parties égales cette terre humide et fiévreuse, où le climat est cruel comme l'indigène, où la nature, d'une merveilleuse beauté, étouffe et tue l'homme par ses parfums violents, brise son énergie et sa volonté, et le livre sans défense, comme sans résistance, aux miasmes putrides de ses marais diaprés de fleurs étincelantes, peuplés de reptiles et d'animaux redoutables. Les Dayaks, les Malais, les Soulouans et quelques Négritos peuvent impunément respirer cet air empoisonné. Comme eux et mieux qu'eux, les Chinois y vivent, y prospèrent et s'y multiplient. Ici encore, comme à Java et à Sumatra, cette race étonnante et prolifique travaille et s'enrichit, insouciante des conditions climatologiques, dédaigneuse de la souffrance physique, de la maladie, de la mort, bravant tout pour l'amour du gain.

Elle déborde jusque sur les Célèbes, au delà du détroit de Macassar. A mesure que l'on s'éloigne du continent asiatique, la nature se modifie, l'aspect du paysage change. Il semble que les Célèbes soient un

fragment détaché, émietté du continent australien. Rien ici qui rappelle la configuration massive, la masse cyclopéenne de Bornéo. Entre Bornéo et les Moluques, l'île des Célèbes profile bizarrement ses pointes allongées comme les pattes d'une gigantesque araignée. Dans ses golfes profonds, sortes de mers intérieures, l'Océan pénètre librement, enserrant de ses eaux bleues une énorme surface de côtes pittoresquement découpées. Les jungles marécageuses, les impénétrables forêts de Bornéo sont remplacées par de grandes plaines tantôt unies, tantôt légèrement montueuses, couvertes d'herbes et de bruyères. Au centre seulement, l'origine volcanique s'accuse, le relief s'accentue et atteint à 2300 mètres son point culminant. Ce massif montagneux, sillonné de vallées ombreuses où la couche végétale dépasse 6 mètres de profondeur, est semé de chênes, d'érables, d'upas, girofliers, muscadiers, palmiers. Sur les hauteurs, les cratères éteints, convertis en lacs, emmagasinent les eaux de pluie qui courent au long des ravins, entretenant la végétation et une fraîcheur relative. Sur les hauts plateaux pousse le blé et s'étendent de grands pâturages. Le ciel est beau, l'air salubre; les grands pachydermes, les félins qui habitent les forêts de Bornéo ont disparu. Les singes de petite taille remplacent les gigantesques mias, les perroquets abondent.

Tout diffère, sauf la race indigène. Ici on la désigne sous le nom de Boughis, mais sa parenté avec les Dayaks n'est pas douteuse. Toutefois les Boughis sont plus blancs, plus grands et plus forts. Ils ont conservé plus pur le type caucasien, ils se sont moins croisés avec les Malais, les Chinois et les Négritos. A Java, à Sumatra et à Bornéo l'invasion mongole a été plus considérable, les croisements plus fréquents. Ces grandes

îles ont ralenti et retenu l'immigration ; l'avant-garde seule a débordé sur les Célèbes ; mais, trop faible pour absorber et dominer la race autochtone, elle n'a fait que s'y juxtaposer sans la soumettre à ses lois, ses usages et ses coutumes. Les femmes boughis sont remarquables par leur beauté, les hommes par leur courage et leur probité. Chevauchant la mer sur leurs *praos* rapides, ils ont tenu en échec les pirates malais, n'hésitant jamais à se mesurer avec eux, se faisant tuer pour défendre les chargements confiés à leur garde. Les Européens qui trafiquent dans ces îles se servent des Boughis comme intermédiaires avec les tribus indigènes et se louent de leur loyauté. Vifs, gais, braves, résolus, les Boughis, très fiers de la confiance qu'on leur témoigne, sont aussi très sensibles à l'outrage et aux mauvais traitements ; ils peuvent être vindicatifs à l'excès. M. de Rienzi, qui les a étudiés de près, exalte leurs bonnes qualités ; il dépeint leurs femmes sous les couleurs les plus attrayantes, vante leurs grâces, leur modestie et leur chasteté.

L'île des Célèbes, dont la superficie est de 188 000 kilomètres carrés, contient une population de 850 000 habitants environ. Les évaluations varient fort pour toutes ces îles, où les recensements officiels font défaut. Le seul exact est celui d'une île presque inconnue du grand archipel d'Asie, l'île de Lombok, dont le rajah entreprit un jour le dénombrement de ses sujets. Il n'agissait pas ainsi par orgueil, comme David, roi d'Israël ; il tenait seulement à se rendre compte où passait le riz, principale source de ses revenus, dont il recevait chaque année une quantité moindre. Le nombre de ses sujets diminuait-il, ou ses mandataires s'enrichissaient-ils à ses dépens? La taxe était légère : quelques poignées de

riz par tête d'habitants, ce qui ne laissait pas que de faire chaque année un total respectable. Les *kapala-kampong* recevaient la dîme de chaque village, les *waidonos* la centralisaient pour chaque district, les *gustis*, ou princes, pour leurs provinces respectives.

Le rajah avait, à maintes reprises, formulé ses plaintes; à quoi on lui répondait, tantôt que la fièvre désolait le pays, tantôt que la sécheresse avait détruit les récoltes. Il n'y croyait guère; chaque fois qu'il allait en chasse, il voyait ses sujets gras et prospères, les rizières bien entretenues et la population nombreuse. Il remarquait aussi que ses chefs de village et de district paraissaient fort à leur aise; leurs *kampongs* étaient meublés avec luxe, leur table abondante, leurs greniers bien pleins, leurs armes chaque année plus riches. Tel qui portait autrefois un kriss à poignée de bois l'avait en ébène, d'autres en ivoire, plusieurs enfin en or. Il en conclut qu'on le volait outre mesure, et que chacun d'eux prélevait sur le tribut une part plus forte que ne l'autorisaient les traditions et que ne le permettait sa longanimité.

Mais comment savoir la vérité? Il pouvait bien ordonder un recensement de la population, mais non le faire lui-même, et il ne doutait pas qu'on ne lui donnât des chiffres erronés. Plus le rajah réfléchissait et plus il devenait soucieux. C'était un gros effort pour lui de réfléchir, et ses courtisans inquiets de se demander ce qu'avait le rajah, dont l'humeur empirait. A leur grand étonnement, ils lui virent un matin le visage rasséréné. Le rajah avait trouvé ce qu'il cherchait : le moyen de savoir la vérité sans donner l'éveil.

« Gunong-Agong, dieu des volcans, m'est apparu, dit-il, la nuit dernière, et m'a donné l'ordre de me rendre au sommet de la montagne qu'il habite. Vous

m'accompagnerez tous, le dieu ayant à me faire une communication de la plus haute importance pour vous et pour tout le peuple. »

La caravane se mit en marche. Arrivé au pied de la montagne, le rajah, nouveau Moïse sur son Sinaï, donna ordre à son escorte de camper et gagna seul le sommet. Il y resta longtemps, redescendit très grave, comme un homme qui a reçu d'importantes révélations et, sans desserrer les dents, regagna son palais.

Trois jours après il convoqua ses chefs : « Écoutez, leur dit-il, les paroles du dieu : « De grandes calamités « vous menacent. La peste et la famine vont s'abattre « sur vous, mais il est un moyen, un seul, de conjurer « le danger. Voici ce qu'il vous faut faire : vous fabri- « querez douze kriss sacrés, un par province. Ces kriss « seront d'acier ; chaque habitant de la province, homme, « femme, enfant, contribuera pour une aiguille en « acier, pas une de plus, pas une de moins, sans quoi « la province, le district et le village qui aurait commis « l'erreur serait ravagé par la peste et la famine. Si l'on « obéit religieusement à ces instructions, tout péril sera « écarté et la prospérité régnera dans le pays. »

Princes et peuple furent enthousiasmés, heureux d'en être quittes à si bon compte, et dans chaque village on réunit scrupuleusement un nombre d'aiguilles correspondant exactement au chiffre des habitants. On les compta et recompta vingt fois plutôt qu'une, et on achemina ces paquets sous bonne garde au rajah, qui sut enfin, à n'en plus douter, et le nombre des habitants et ce que devrait être le rendement de la taxe. Quand l'époque de la récolte arriva et, avec elle, le payement au rajah, il reçut lui-même le tribut. A ceux de ses chefs qui lui remirent la quantité due, sauf un quart,

il ne fit aucune observation; à ceux qui apportèrent la moitié ou le tiers seulement, il dit doucement : « Il y a erreur ; le chiffre des aiguilles de ce district ou de cette province indique une population plus considérable. Allez et vérifiez qui n'a pas payé. » Ils le firent en tremblant et rapportèrent ce qui manquait, craignant de provoquer la colère du rajah. A partir de ce moment, le produit de la taxe doubla, le rajah s'enrichit, l'ordre régna dans l'administration, et chacun d'attribuer aux douze kriss sacrés la prospérité du royaume.

Autrefois sauvage et belliqueuse, divisée en tribus toujours en guerre, la population des Célèbes est aujourd'hui l'une des plus paisibles et des plus heureuses de l'archipel asiatique. Ce changement, qui date de 1822 et n'a fait depuis que s'accentuer, est dû à l'introduction de la culture du café et au « despotisme paternel » du gouvernement hollandais, comme le désigne fort bien M. A. Russel-Wallace[1]. Le café réussit admirablement sur les hauts plateaux des Célèbes; l'initiative prise par l'administration hollandaise, les encouragements et l'appui donnés par elle aux chefs indigènes ont peu à peu décidé la population à renoncer à ses habitudes nomades, et à se livrer à la culture d'un produit dont elle est assurée de trouver dans le gouvernement un acheteur régulier à des prix suffisamment rémunérateurs. L'établissement de contrôleurs d'origine européenne, chargés non seulement de recevoir et de payer le café, mais encore de régler à l'amiable les difficultés de village à village, d'individu à individu, a mis un terme à d'incessants conflits. D'excellentes routes, bien entretenues, relient les localités les unes

1. *The Malay Archipelago*, Londres, 1869.

avec les autres et assurent la sécurité des communications. Dans les villages, riches et prospères, les Hollandais ont introduit et enseigné aux indigènes leurs habitudes d'ordre, de propreté rigoureuse, de confort solide. M. Wallace nous décrit son arrivée dans un district indigène, sa réception par le chef. Dans une résidence vaste, bien aérée, solidement construite, il retrouve un mobilier européen, un excellent repas bien servi. Son hôte, vêtu de noir, porte avec aisance le costume européen, et fait avec dignité les honneurs de sa table. A ses côtés, son père, ancien chef, portait autrefois un vêtement d'écorce, habitait une hutte grossière entourée de mâts au sommet desquels oscillaient au vent les têtes de ses ennemis mis à mort de sa propre main.

« Cette population, ajoute-t-il, est aujourd'hui la plus industrieuse, la plus paisible et la plus civilisée de l'archipel. Elle est aussi la mieux vêtue et la mieux nourrie. Je ne crois pas que l'on trouve ailleurs un exemple aussi frappant de résultats obtenus en un si court espace de temps. Ces résultats sont dus uniquement au mode de gouvernement adopté par les Hollandais. Sans doute ce mode de gouvernement est, jusqu'à un certain point, despotique; il est opposé à nos idées de liberté de commerce, de travail et de circulation. Un indigène ne peut quitter sans permis son village; il lui faut vendre son café au gouvernement à un prix souvent inférieur à celui que lui en payerait un trafiquant, mais le gouvernement a défriché le sol et créé les plantations. S'il s'oppose à la liberté du commerce, s'il interdit l'importation des spiritueux, il est certain que, le jour où cette interdiction cesserait, l'ivrognerie et la paresse ruineraient la population au

profit d'un petit nombre d'importateurs; les plantations, mal cultivées ou abandonnées, rendraient moins, et à la prospérité actuelle succéderait la misère générale. »

La conversion d'une peuplade sauvage à la civilisation est soumise à des lois invariables que l'on ne peut enfreindre, à des étapes régulières que l'on ne saurait forcer sans danger et sans hâter l'œuvre de dépopulation. Au début de cette évolution, toujours et partout, nous voyons le despotisme, tantôt paternel, le plus souvent brutal et violent, mais nécessaire, soit qu'il s'agisse de grouper en une nationalité résistante et solide des tribus divisées et hostiles, soit qu'il s'agisse de fixer l'homme au sol, de substituer la vie sédentaire à l'existence nomade et d'unir en un faisceau commun les forces individuelles éparpillées.

Que ce régime s'appelle protectorat, tutelle d'une race inférieure par une race supérieure, féodalité, esclavage ou despotisme, il répond à une nécessité impérieuse. Il ne devient un abus intolérable, il ne constitue une atteinte aux droits individuels que le jour où, n'ayant plus sa raison d'être, il prétend s'imposer et se perpétuer par la force. En Océanie, comme en Europe, le pouvoir sans limites d'un seul a toujours servi de transition entre l'état de barbarie, soit relative, soit absolue, et l'état de civilisation. Inconsciemment il a préparé les voies, aplani les obstacles en brisant les résistances.

En remontant vers le nord de l'océan Pacifique, nous allons constater les résultats d'une évolution ainsi préparée, aboutissant à l'épanouissement complet de cette race polynésienne dont nous venons de visiter le berceau, et qui, sur le point de disparaître, laissera le champ libre en Océanie aux convoitises des grandes puissances. Celles-ci le savent et se hâtent, impatientes

de devancer l'heure. Le grand mouvement d'expansion coloniale qui marquera la fin du XIXe siècle, et auquel le percement de l'isthme de Panama est appelé à donner une irrésistible impulsion, n'est que la résultante d'un ensemble de circonstances impérieuses, de la nécessité pour les nations industrielles et commerçantes d'ouvrir à leurs émigrants et à leurs produits de nouveaux débouchés, de mettre en valeur des terres riches et fertiles, d'accroître le capital de l'humanité. Puis, dans ces archipels qu'elles convoitent, le vide se fait, la population décroît : on dirait qu'elle s'éteint au contact mortel de la civilisation qui s'avance. Une race nouvelle va remplacer les races autochtones ; l'heure semble venue pour les Européens d'envahir et d'occuper en maîtres cette cinquième partie du monde, ces îles sans nombre de l'océan Pacifique dont Vasco Nuñez de Balboa, le premier, vit en 1513, des hauteurs de Panama, se dérouler les flots bleus, enserrant, sous ses yeux étonnés, les riches corbeilles de verdure de la baie des mille îles.

CHAPITRE V

ARCHIPEL DES PHILIPPINES. — ÎLES CAROLINES LES MARSHALL. — ARCHIPEL DES MARIANES.

I

Au nord des Célèbes s'étend l'archipel des Philippines, aux formes bizarres et tourmentées, sillonné de détroits, profilant en tous sens ses presqu'îles minces et allongées, ses caps et ses anses : archipel aux baies profondes et multipliées, qu'une ligne d'îlots semblables aux assises d'un pont gigantesque relie à Bornéo, et qui projette jusque dans le voisinage de Formose et des côtes de la Chine sa poussière d'îles. La mer qui l'entoure est profonde; la sonde y atteint de 4000 à 6000 mètres. Le massif des terres, formé de roches éruptives, est depuis longtemps en voie de soulèvement. Sur la côte orientale de la grande île de Mindanao affleurent d'immenses bancs madréporiques, que la lente poussée souterraine a fait surgir au niveau de

l'Océan. Les flots en ont poli la surface, devenue lisse et unie. Au delà de ces miroirs de pierre, d'autres commencent à paraître, soulevés, eux aussi, par le même mouvement lent et continu.

C'est une des contrées les plus volcaniques du globe. A côté d'innombrables cratères éteints, nombre d'autres y sont en éruption constante. Manille, la capitale, maintes fois détruite par les tremblements de terre, s'est toujours relevée de ses ruines. La température moyenne oscille entre 27 et 37 degrés; les orages sont fréquents et redoutables. Mais plus redoutables encore sont les *vaguios*, sortes de cyclones qui naissent à l'est des Philippines, prennent l'archipel en écharpe dans leur mouvement de translation et de rotation uniforme de droite à gauche et vont ou se perdre dans la mer de Chine ou se briser sur le continent asiatique, refoulant leurs vagues démontées jusque sur les côtes du Japon. Leur vitesse de translation atteint 13 milles à l'heure en moyenne; leur diamètre extérieur mesure de 40 à 130 milles, et leur diamètre intérieur de 8 à 15[1]. Ces énormes masses d'eau soulevée causent sur leur passage d'incalculables désastres. Le *vaguio* du 23 septembre 1874, qui vint se heurter contre le rocher de Hong-kong, engloutit dans le mouvement de retrait de ses flots plusieurs milliers d'habitants; quatorze navires sombrèrent.

Par suite de la configuration bizarre de l'archipel, ouvert du côté de la mer de Chine, presque fermé vers le Pacifique, les marées y sont folles, *locas*, comme les désignent les habitants. La grande houle de l'Océan qui

1. Rapport de D. M. Villavicencio, chef de la commission hydrographique des îles Philippines; Manille, 1874.

s'engouffre dans les étroites passes de San Bernardino et de Butuan se brise sur des caps innombrables, remonte et s'attarde dans des golfes immenses, contourne des anses, des détroits, se divise en ondes secondaires, fractionnées elles-mêmes par le relief des côtes, et crée dans les ports un régime de marées variables suivant le vent, la force d'impulsion et de translation. Parfois, deux courants de marée se heurtent en sens opposé, immobilisant dans le choc de leurs vagues, dont le fracas s'entend à plus d'un mille de distance, les navires en danger. Ce phénomène singulier rend la navigation périlleuse dans ces parages, où, jusqu'à ces dernières années, le défaut de cartes s'ajoutait aux incertitudes des courants et à la multiplicité des écueils inconnus. Les relevés hydrographiques sont encore incomplets, notamment pour les côtes orientales.

Les îles Philippines furent découvertes, le 31 mars 1521, par Fernando Magalhaens, célèbre sous le nom de Magellan. Portugais d'origine, lieutenant d'Albuquerque aux Indes, victime d'une injustice de son chef, il passa en 1517 au service de l'Espagne. Chargé par Charles-Quint du commandement d'une expédition dirigée sur les Moluques, il conçut l'idée de s'y frayer une route nouvelle, plus courte et moins périlleuse, estimait-il, que celle du cap de Bonne-Espérance. Vingt et un ans s'étaient écoulés depuis que Christophe Colomb avait abordé le continent américain, fouillé par lui des embouchures de l'Orénoque à Caracas, pour y trouver un passage vers le Pacifique. Depuis deux ans, Cortez cherchait en vain au Mexique le détroit mystérieux qui réunissait les deux océans.

Dans cet immense continent, dont la découverte et la conquête devaient immortaliser leurs noms, ces grands

aventuriers, ces hardis navigateurs du XVIe siècle, ne voyaient qu'un obstacle à franchir, une barrière qui les séparait des mers ensoleillées, des îles verdoyantes et parfumées de l'Inde, terres de l'or et des épices, des fruits merveilleux, des produits étranges et inconnus. Successivement ils venaient, au nord, au centre, au sud, se heurter contre ce continent sans fin qui, du pôle arctique au pôle antarctique, semblait leur barrer la voie. Une légende indienne, avidement accueillie par eux, affirmait que, sous des forêts impénétrables, un fleuve au cours lent et paresseux conduisait, en quelques jours de navigation, à un autre océan. Ce fleuve était le Chagrès, cet océan était le Pacifique. La légende n'était vraie qu'en partie, mais ils y croyaient, fouillant fiévreusement le Honduras, le Guatemala, la Nouvelle-Grenade, ne soupçonnant pas qu'au fond de ce golfe de la mer des Antilles 64 kilomètres seulement les séparaient de la grande mer qu'ils cherchaient et que Balboa entrevit le premier des hauteurs de Panama.

Hantés de leur chimère, ils s'entêtaient, remontant en pirogues le cours des grands fleuves, croyant voir dans chaque estuaire l'entrée du détroit qu'ils rêvaient, de la route des Indes. Du Saint-Laurent au Mississipi, de l'Amazone au Rio de la Plata, ils s'obstinaient à forcer l'obstacle, dédaigneux de leur conquête, de ce continent dont ils ignoraient encore l'étendue, sur lequel ils promenaient insolemment leurs cupidités féroces, leur soif inassouvie de l'or, leur bravoure castillane devant laquelle, subjugués, les Indiens se courbaient. Semblables aux premiers mineurs californiens, qui, obsédés de l'idée fixe d'une montagne d'or massif, s'attardaient à peine à ramasser les pépites qui brillaient sous leurs pas, ils rêvaient de terres nouvelles, sous d'autres

cieux, l'imagination enflammée par les récits fabuleux de la mystérieuse Catay.

Magellan y croyait aussi, à cette communication des deux océans; mais, avec la prescience du génie, il la devinait au sud. Pas plus que l'Afrique, l'Amérique ne devait se souder au pôle antarctique; entre elle et ce pôle devait exister un passage : mer libre ou détroit. Convaincu, il persuada. Il obtint de Charles-Quint une flottille de cinq vaisseaux, montés par 230 hommes, avec laquelle il mit à la voile le 20 septembre 1519. Il longea les côtes de l'Afrique, puis, à la hauteur du cap Blanc, brusquement il fit route à l'ouest, s'engageant dans cette *mer des Sargasses* dont l'aspect avait frappé de stupeur les hardis compagnons de Christophe Colomb en 1492 et ceux de Pedro Arias en 1514. Les anciens l'avaient connue, cette mer étrange dont la superficie égale celle de la France suivant Arago, lui est cinq ou six fois supérieure d'après Humboldt, « mer semblable à un pré, le plus beau et le plus verdoyant que nous ayons vu par deçà au printemps », écrit Jean de Léry; « mer herbue, jonchée de grandes herbes grenues, de graines rondelettes s'entretenant par de grands filaments », raconte Gonneville. Ils l'avaient entrevue et en avaient eu peur. Pindare et après lui Euripide affirmaient que la navigation devenait impossible au delà des Colonnes d'Hercule. La mer changeait de couleur, et cette mer ils la décrivent d'une plume épouvantée; ses eaux, disaient-ils, sont épaisses et sombres; elle roule des vagues monstrueuses. Sa profondeur est insondable; on navigue dans une nuit ininterrompue, au milieu des vents impétueux, des écueils menaçants, des orages constants.

Christophe Colomb la retrouva et se crut près d'une

terre. Dans son journal de bord il en fait une description exacte. La surprise ne produit pas chez lui d'effets de grossissement. Il dit ce qu'il a vu, comme il l'a vu : « Dimanche 16 septembre 1492. Nous commençons à voir des poignées d'herbe très vaste qui semble être détachée de la terre depuis peu de temps, ce qui fit croire à tous au voisinage de quelque île. — Lundi 17 septembre. On voit beaucoup d'herbes et très souvent; c'était de l'herbe des rochers. Elle venait du couchant. On croyait être près de terre. — 21 septembre. On trouva tant d'herbe dès le point du jour que la mer en paraissait prise, comme elle l'eût été par la glace. »

Avec le temps, cette mer a reculé et s'est éloignée des côtes; mais, en changeant de place, elle n'a pas changé de nature. Dans l'immense espace qu'encerclent le Gulf-stream et le grand courant équatorial, sur une mer en apparence immobile, s'étendent les Sargasses, forêt vierge de l'Océan, plantes dépourvues de racines, projetant à de grandes distances leurs interminables filaments, dont la longueur dépasse celle des plus grands arbres connus. On a trouvé plusieurs de ces algues qui mesuraient 200 mètres de longueur; une, entre autres, atteignait 336 mètres. Masse épaisse et flottante, elle se déroule comme un gigantesque tapis ondulant à la houle de l'Océan, revêtant toutes les teintes connues du vert, depuis le vert tendre jusqu'aux tons les plus foncés de l'olive. Sur cette masse chatoyante éclatent des fruits jaunes, rouges et roses, au milieu d'un inextricable fouillis de tiges, de feuilles, de fibres emmêlées comme des lianes, souples et visqueuses comme des serpents.

Longtemps on a cru que cette étrange végétation naissait et croissait sur des écueils sous-marins; qu'ar-

rachée par les tempêtes, elle flottait comme une épave sur les eaux. La *mer des Sargasses* recouvrait, affirmait-on, l'Atlantide engloutie. Sous ce verdoyant linceul dormait le beau continent disparu avec sa merveilleuse et vivace végétation. La science, depuis, a rectifié les faits. Les sondages exécutés par Lee, en 1851-1852, révélèrent une profondeur de 6999 mètres maxima et de 2671 minima. M. Leps, qui continua ces travaux, trouva partout une grande profondeur. Si donc l'Atlantide a jamais existé dans ces parages, le cataclysme qui l'engloutit fut effrayant, et ses débris se sont effondrés dans de véritables abîmes[1].

Pareils obstacles n'étaient pas pour arrêter Magellan. Creusant son lourd sillon à travers cette mer herbacée qui ralentit sa marche, il vint relever les côtes d'Amérique à la hauteur du Brésil. Le cap au sud, longeant la rive, fouillant les anses, parfois rejeté au large, revenant à la première accalmie, cherchant obstinément un passage qui n'existait pas, il poursuit sa route.

A Rio de Janeiro, déjà visité par Cabral, le manque de vivres, l'épuisement de son équipage, le mauvais vouloir de ses lieutenants, Quesada, Luis de Mendoza et Juan Cartagena, le forcent à relâcher. Il sent gronder autour de lui une irritation, sourde encore, mais menaçante. Rien ne l'arrête. Il repart et les entraîne plus au sud, descendant lentement, s'enfonçant toujours plus avant dans ces mers inconnues, laissant derrière lui la chaleur et les longs jours, luttant, au travers du Rio de la Plata, contre les redoutables *pamperos*, affrontant les pluies glacées, côtoyant les falaises rocheuses de

1. Note de M. Leps. Voir l'intéressant travail publié par M. Paul Gaffarel sur la mer des Sargasses (*Bulletin de la Société de Géographie*, décembre 1872).

l'inhospitalière Patagonie, jusqu'au jour où la tempête lui coule un de ses navires, où un second déserte, et où, réduit à trois, il doit chercher dans la baie de Saint-Julien un abri précaire.

Il s'y est à peine réfugié que la révolte éclate parmi ces débris de son escadre. De ses lieutenants, un seul, Serrano, lui reste fidèle. Quesada, Mendoza, Cartagena refusent de le suivre plus loin et entraînent avec eux leurs matelots découragés. Sans hésiter, il fait poignarder Luis de Mendoza, mettre à mort Quesada, abandonne Cartagena sur la plage et donne ordre d'appareiller. Domptés, ses hommes obéissent. Il reprend la mer; la fortune cède à sa persévérance, et quelques jours plus tard il voit enfin s'ouvrir devant lui l'étroite passe à laquelle il devait donner son nom. Sans hésiter, il s'engage dans ce détroit sourcilleux de 600 kilomètres de longueur.

Pendant des jours il en suit les détours sinueux, s'infléchissant en courbe énorme, et voit se dresser devant lui le cône menaçant du cap Forward qui borne l'horizon. Aux eaux calmes et cristallines bordées de glaciers bleus a succédé une grande houle; la marée dépasse 13 mètres, les vagues se brisent sur de hautes falaises noires. Serrano lui-même hésite à pousser plus avant. Il croit la route fermée; il est d'avis de revenir en arrière; mais Magellan devine qu'il atteint le point de jonction des deux océans, qu'au pied de ce cap de granit le Pacifique refoule les flots de l'Atlantique, que la passe va s'ouvrir. Il commande, persuade, entraîne. Le cap doublé, le détroit se rétrécit encore; sa largeur, qui mesurait jusqu'à 33 kilomètres, n'en a plus que 10, puis 5. Il avance, côtoyant sur le versant nord des forêts de hêtres, de bouleaux, de chênes. Entré dans le détroit

le 21 octobre, il double enfin le 28 novembre le cap de la Victoire, et débouque dans le Pacifique, agenouillé sur son pont, rendant grâces à Dieu, qui a couronné ses efforts.

Il a résolu l'insoluble problème, ouvert à l'Espagne l'océan Pacifique, donné à sa patrie les riches contrées de l'archipel d'Asie. Vingt-sept ans auparavant, le 3 mars 1493, le pape Alexandre VI avait tracé sur une carte une ligne allant d'un pôle à l'autre, passant à 100 lieues à l'ouest des Açores et des îles du Cap-Vert, et avait décrété que toutes les îles découvertes ou à découvrir, à l'ouest de cette ligne, appartiendraient à l'Espagne, et toutes celles qui seraient découvertes à l'est reviendraient au Portugal. Magellan avait fait route à l'ouest; il pénétrait dans le Pacifique par l'ouest, et les terres nouvelles qu'il découvrirait, si loin qu'il pût pousser, devenaient de droit possessions espagnoles. C'était la Malaisie, la mer des Indes, l'Océanie entière que lui livrait son audace; c'était aussi la mort qui l'attendait au but poursuivi avec tant d'obstination, et dont il devançait l'heure en forçant de voiles pour franchir le Pacifique et atteindre ces îles fortunées dont le séparaient encore 4000 lieues de mer. Il avait mis plus d'un an à gagner le détroit. Parti d'Europe le 20 septembre 1519, il s'y engageait le 21 octobre 1520, traversait le Pacifique en cent soixante jours, et abordait le 31 mars 1521 aux îles Philippines, au nord-est de Mindanao, à l'embouchure du rio Agusan, après un voyage de dix-huit mois. Son triomphe était assuré, sa gloire complète. Le 26 avril suivant, au moment où il se préparait à appareiller pour les Moluques, il tombait sous les coups des indigènes de Mactau, près de Cébu, dans une insignifiante expédition dont il n'avait pas voulu laisser le

commandement à ses lieutenants. Sébastien del Cane le remplaçait et rentrait en Espagne à bord du *Vittoria*, le premier navire qui eût fait le tour du monde.

II

En mourant, Magellan léguait à sa patrie adoptive le souvenir du plus hardi navigateur connu; il lui léguait aussi l'une de ses plus riches colonies, à laquelle l'amiral de Villalobos donnait le nom d'archipel des Philippines, en l'honneur du prince des Asturies, depuis Philippe II.

Neuf millions d'habitants, dont 10 000 Européens et 50 000 Chinois, peuplent cet archipel, que l'Espagne occupe avec 4175 hommes de troupe, et dont elle tient en échec les pirates frémissants et à peine domptés de Mindanao et de Soulou avec une escadre montée par 2000 marins. Ici, comme à Bornéo, à Sumatra, aux Célèbes, nous retrouvons sur un même sol plusieurs races distinctes : les Négritos, dont M. de Quatrefages a fixé les traits caractéristiques : « Vrais nègres à teint très noir, aux cheveux laineux naissant par petites touffes isolées;... petitesse de la taille, atteignant rarement $1^{m},52$; forme raccourcie du crâne.... Cette race doit former une branche du tronc nègre égale en importance à la race papoue. Partout, du reste, la race négrito se présente comme des plus anciennes, peut-être comme la plus ancienne, sur le sol où on en trouve les restes purs ou mélangés. Partout, excepté aux Andaman, elle a été rompue et plus ou moins absorbée par des races plus fortes. Dans l'Inde, comme dans la presqu'île de Ma-

lacca, comme aux Philippines, ces contacts ont donné lieu à des mélanges et amené la formation de populations métisses[1]. »

A côté d'eux, comme eux pauvres et misérables, les Manthras, sorte de transition entre les Négritos et les Malais, descendants dégénérés des Salètes, race guerrière dont le *descobridor* Godinho de Eredia nous a conservé le nom et le souvenir, et qu'il dit avoir été vaincus par une invasion malaise dirigée, en 1411, par le radjah Permicuri. Puis les Bicols, métis d'Espagnols et d'Indiennes, les Tagales, les Bisayas et les Malais de Soulou, mahométans, encore gouvernés par leur sultan et leurs datos, seigneurs féodaux, conservant sous la domination espagnole des pouvoirs assez étendus.

Le sol suffit, et au delà, à nourrir cette population aux besoins restreints. La terre, très fertile, se prête à toutes les cultures tropicales, surtout à celle du riz, de la canne à sucre et de l'*abaca*, variété de bananier dont les fibres sont employées à la confection des tissus les plus fins et les plus délicats. On en exporte chaque année pour plus de 16 millions de francs. Le sucre figure à la sortie pour 22 millions, l'or pour 11 millions, le café et le tabac chacun pour 6 millions. Le riz se consomme sur place; il forme la base de l'alimentation de la population, et on en importe encore pour près de 13 millions. Le rendement de la terre est élevé : on estime de 10 à 15 % le revenu de la culture du riz; ce revenu atteint jusqu'à 30 % quand le sol est planté en canne à sucre. Le prix moyen de la journée de travail d'un adulte est de un *real fuerte*, 0 fr. 62. Le commerce principal, jusqu'ici accaparé par l'Angleterre,

1. *Les Négritos* (*Bull. de la Société de Géographie* de mars 1872).

tend à décroître et à changer de mains. L'Allemagne s'en empare; la plupart de ses produits font une concurrence redoutable à nos produits français; ses soieries notamment menacent sérieusement nos soieries de Lyon.

Chargé, en 1879, par M. le ministre de l'instruction publique, d'une mission scientifique dans les provinces de Malacca, Luçon, Soulou, Bornéo et Mindanao, M. le docteur J. Montano a publié à son retour un très remarquable récit de son voyage aux îles Philippines et en Malaisie[1]. M. J. Montano n'est pas seulement un savant consciencieux, c'est en outre un observateur intelligent et fin qui, chemin faisant, a su noter les traits de mœurs, étudier les habitants avec autant de sagacité que la faune et la flore, et tracer du pays une description aussi exacte qu'intéressante.

Dans cet archipel asiatique, aussi bien qu'en Europe et dans les deux Amériques, l'Espagne a donné aux localités occupées par elle sa marque indélébile. A Mexico comme à Panama, à Lima comme à Manille, sous toutes les latitudes on retrouve l'aspect sévère et solennel, le cachet féodal et religieux que cette race imprime à ses monuments, à ses palais, à ses demeures. Panama conserve encore grand air avec ses églises et ses couvents délabrés, ses fortifications cyclopéennes, ses palais et ses arsenaux d'un autre âge. Dorées par le soleil des tropiques, rongées par le temps, criblées par les balles de cent insurrections, ces ruines restent imposantes par leurs vastes proportions. Les hautes tours de la cathédrale qui servent de phare aux navires et, du large, leur indiquent l'entrée de la rade, n'ont pas bougé depuis des siècles, malgré

1. Paris, 1885, in-8°; Hachette.

les secousses de tremblements de terre. A Mexico, le Sagrario, avec sa pierre rose fouillée, ciselée comme une pièce d'orfèvrerie du seizième siècle, déploie sur la plaza Mayor, entourée de maisons à arcades écrasées qui rappellent Valladolid, sa façade flamboyante que l'on dirait avoir été commandée, elle aussi, par cet édile de Séville donnant pour toute instruction à l'architecte de la cathédrale : « Bâtissez-nous une église qui provoque l'admiration de la postérité au point de lui faire dire que nous étions fous ».

Manille semble un fragment de l'Espagne transplanté dans l'archipel d'Asie. Sur ses églises, sur ses couvents, jusque sur son enceinte en ruines, renversée par le tremblement de terre de 1863, le temps a mis sa patine brune et dorée. La vieille ville, silencieuse et triste, allonge interminablement ses rues mornes, bordées de couvents aux façades unies, percées d'étroites fenêtres, gardant encore l'apparence austère d'une cité du règne de Philippe II. L'Escolta, avec ses attelages endiablés, avec sa foule bruyante de femmes tagales, chaussées de hauts patins, ondulant du torse, presque toutes employées aux innombrables fabriques de cigares dont Manille inonde l'Asie, l'Escolta avec ses *bodegas*, ses boutiques de bijoux étranges, d'articles de Chine, est le centre de la ville nouvelle. Là se coudoient des nationalités diverses : Européens, Chinois, Malais, Négritos, Tagales, 262 000 habitants de toutes races et de toutes couleurs. L'après-midi, dans la plaine de la Lunetta, les équipages se croisent, les piétons fourmillent autour des concerts militaires, dans un cadre merveilleux qu'éclairent les rayons obliques du soleil couchant, empourprant les hautes cimes de la sierra de Marivelès, déployant sur l'Océan sa longue

traîne lumineuse, veloutant la sombre verdure des glacis de la ville en fête, qui respire après une journée brûlante.

Dans cet archipel des Philippines, où les races, les mœurs et les traditions s'entre-choquent, le fanatisme religieux de l'Espagne est venu, une fois de plus, se heurter au fanatisme musulman. A 6000 lieues de distance, les mêmes haines mettaient aux prises l'Espagnol européen et le musulman asiatique. L'île de Soulou était, par sa situation entre Bornéo, les Célèbes et Mindanao, le centre commercial, politique et religieux des sectateurs de Mahomet, la Mecque de l'Extrême Orient. De là ils rayonnaient sur les archipels voisins. Pirates redoutables, sectaires obstinés, ils semaient la terreur, promenant sur leurs légers *praos* la ruine et la mort, animés d'une haine implacable contre ces conquérants envahisseurs, auxquels ils ne faisaient pas plus de quartier qu'ils n'en attendaient d'eux. Constamment vaincus en bataille rangée, constamment ils reprenaient la mer, éludant la poursuite des lourds bâtiments espagnols, se réfugiant dans les anses et les criques, où on ne pouvait les suivre, pillant les navires isolés, surprenant les *pueblos*, massacrant les vieillards, emmenant en esclavage les femmes et les adultes, poussant à 100 lieues de Manille, au golfe d'Albay, leurs pointes audacieuses, enlevant chaque année jusqu'à 4000 captifs.

Entre le kriss malais et les caronades espagnoles, la lutte n'était pas égale; elle n'en dura pas moins longtemps et, tout obscure qu'elle fut, n'en fut pas moins sanglante. De part et d'autre, même bravoure et même cruauté. Il fallut toute la ténacité de l'Espagne pour purger ces mers des pirates qui les infestaient, et ce

ne fut qu'il y a douze ans, en 1876, que l'escadre castillane s'embossa devant Tianggi, ce nid de pirates soulouans, débarqua un corps d'armée, cerna les issues, incendia la ville et ses habitants, le port et les esquifs qu'il contenait. Sur ces ruines fumantes, les troupes plantèrent leur drapeau, et les ingénieurs établirent une ville nouvelle, protégée par une garnison. Cette fois, c'en était bien fini avec la piraterie, mais non avec le fanatisme musulman, exaspéré par sa défaite. Les *juramentados* succèdent aux écumeurs de mer.

L'un des traits caractéristiques des Malais est le mépris de la mort. Ils l'ont transmis, avec leur sang, aux Polynésiens, qui ne voient en elle qu'un des phénomènes multiples de l'existence, non l'acte suprême, et y assistent ou s'y soumettent avec une indifférence profonde, Maintes fois il nous est arrivé de voir, étendu sur sa natte, un Canaque, homme ou femme, sans aucun symptôme de maladie, attendant sa fin, convaincu qu'elle approchait, refusant tout aliment, s'éteignant sans souffrance. Les siens autour de lui répétaient : « Il sent qu'il va mourir », et le soi-disant malade mourait, l'esprit frappé d'un rêve, d'une idée superstitieuse, fissure invisible par laquelle la vie s'écoulait. Lorsqu'à cette indifférence absolue de la mort se joint le fanatisme musulman, qui entr'ouvre au croyant les portes d'un paradis où les sens exaspérés se détendent en des jouissances sans nombre et sans fin, la soif du trépas s'empare de lui; elle le jette comme une bête furieuse sur ses ennemis, qu'il poignarde et dont il appelle les coups. Le *juramentado* tue pour tuer et être tué, pour gagner, en échange d'une vie de souffrances et de privations, l'existence voluptueuse promise par Mahomet à ses sectaires.

Les lois de Soulou font du débiteur insolvable l'esclave de son créancier. Il lui appartient, lui et aussi sa femme et ses enfants. Pour les affranchir, il ne lui reste qu'un moyen, le sacrifice de sa vie. Réduit à cette extrémité, il n'hésite pas, il prête le serment redoutable. Désormais enrôlé dans les rangs des *juramentados*, il n'a plus qu'à attendre l'heure où une volonté supérieure le déchaînera contre les chrétiens. Cependant les *panditas*, ou prêtres, le soumettent à un régime d'entraînement qui fera de lui le fauve le plus redoutable. Ils surexcitent ce cerveau détraqué, ils assouplissent encore ces membres huileux aux reflets d'acier, nerveux comme ceux des félins. Dans leurs mélopées au rythme vibrant, ils lui font entrevoir les sourires radieux des houris enivrantes. A l'ombre des hautes forêts qui tamisent la lueur de la lune, ils évoquent les images brûlantes et sensuelles de ces compagnes toujours jeunes et belles qui l'appellent et lui ouvrent leurs bras.

Ainsi préparé, le *juramentado* est prêt à tout. Rien ne l'arrêtera, rien ne le fera reculer. Il accomplira des prodiges de valeur. Dix fois frappé, il restera debout, frappera encore, emporté par un irrésistible élan, jusqu'au moment où la mort le saisira. Avec ses compagnons, il s'introduira dans la ville qu'on lui désigne; il sait qu'il n'en sortira pas, mais il sait aussi qu'il ne mourra pas seul, et il n'a qu'un but, égorger le plus de chrétiens qu'il pourra. Le docteur Montano nous raconte l'entrée dans Tianggi de onze *juramentados*. Divisés en trois ou quatre groupes, ils franchissent les portes de la ville, pliant sous des charges de fourrage dans lesquelles ils ont caché leurs kriss. Prompts comme l'éclair, ils poignardent les gardes. Dans leur

course folle, ils frappent tous ceux qu'ils rencontrent. Aux cris de : *Los juramentados!* les troupes s'arment; ils se ruent sur elles, le front haut, le kriss vissé à la main. Une grêle de balles éclate; ils se courbent, rampent et frappent. L'un d'eux, la poitrine traversée, se relève et se jette sur les soldats. Transpercé par une baïonnette, il est encore debout, essayant d'atteindre son adversaire, qui le tient cloué au bout de son fusil. Il faut qu'un autre lui casse la tête d'un coup de feu à bout portant pour lui faire lâcher prise.

Quand le dernier a succombé, lorsque dans la rue, vidée par l'épouvante, on relève les cadavres, on constate que ces onze hommes armés de kriss ont haché quinze soldats, sans compter les blessés. « Et quelles blessures! écrit le docteur Montano : tel cadavre a la tête tranchée, tel autre est presque coupé en deux! Le premier blessé qui me tombe sous la main est un soldat du 3e régiment qui montait la garde à la porte par laquelle sont entrés les assaillants; son bras gauche est fracturé en trois endroits; son épaule et sa poitrine sont littéralement hachées; l'amputation paraîtrait le meilleur parti à prendre, mais dans ces chairs lacérées il n'y a plus de place pour tailler un lambeau. »

On voit combien, sur la plupart des points de ce vaste archipel, la domination espagnole est précaire et nominale. Dans l'intérieur de la grande île de Mindanao, nul contrôle, nulle police. C'est le pays de la terreur, le royaume de l'anarchie et de la cruauté. Le meurtre y est à l'état d'institution. Un *bagani*, ou homme vaillant, est celui qui a coupé soixante têtes; on en vérifie soigneusement le nombre, et le bagani possède seul le droit de porter un turban écarlate. Tous les datos, ou chefs, sont baganis. C'est le car

nage organisé, honoré, consacré; aussi la dépopulation est-elle effrayante, la misère inénarrable. Les Mandayas en sont réduits à percher comme les oiseaux; mais leurs demeures aériennes ne les mettent pas toujours à l'abri de leurs ennemis. Sur des poutres hautes de 10 à 15 mètres ils établissent une case dans laquelle ils s'entassent pour passer la nuit et afin d'être en nombre pour repousser les assaillants qui, à l'improviste, viennent les attaquer, cherchant à incendier leurs toitures de bambous à l'aide de flèches enflammées. Souvent, abrités sous leurs boucliers serrés les uns contre les autres et formant *la tortue*, les assiégeants parviennent jusqu'aux pieux, qu'ils attaquent à coups de hache, pendant que les assiégés font pleuvoir sur eux une grêle de pierres. Mais, leurs munitions épuisées, ils assistent, spectateurs impuissants, à l'œuvre de destruction, jusqu'au moment où leur habitation s'effondre dans le vide. Alors on fait le partage des captifs; on achève les blessés et les vieillards, on emmène les femmes et les enfants, et l'incendie consume les débris.

Le génie de la destruction semble incarné dans cette race malaise. Plus nombreuse et plus forte, elle eût couvert l'Asie de ruines. Enfermée dans ces îles, elle tourne contre elle-même ses instincts de cruauté, son besoin d'anéantissement. Les missionnaires seuls s'aventurent au milieu de ces peuplades féroces. Ils ont, eux aussi, fait le sacrifice de leur vie, et, la tenant pour rien, parviennent à s'imposer, à évangéliser, à convertir. Ils travaillent pour leur Dieu et leur patrie, amènent à la foi et à la soumission à l'Espagne les plus misérables et les plus pauvres; mais ce n'est qu'à la condition de les dépayser et de les transplanter. Ils les

décident à les suivre, les entraînent à quelques journées de marche et fondent un *pueblo*. Ces établissements d'*infieles reducidos* se multiplient depuis quelques années, formant, au milieu de la barbarie qui les entoure, des oasis de culture et de vie relativement paisibles, ouvertes à tous ceux qui viennent y chercher un abri. Plus le *pueblo* compte de néophytes, moins il est exposé à l'invasion hostile. Le docteur Montano nous retrace à grands traits l'histoire de l'un de ces hardis missionnaires, le révérend père Saturnino Urios, de la Compagnie de Jésus. En une année il a converti et baptisé 5200 *infieles*. Que bon nombre de ces conversions soient plus apparentes que réelles, que la misère y ait plus de part que la foi, cela se peut; il n'en est pas moins vrai que le résultat obtenu est considérable, et que, pour gagner les âmes, il faut à tout le moins commencer par sauver les corps.

III

En quittant les Philippines et en se dirigeant vers l'est, on relève, à 220 lieues de distance, un groupe d'îles, les *Palaos* ou *Pelews*, suivant que l'on adopte l'appellation espagnole ou anglaise. Ce sont les avant-postes de l'archipel des Carolines, avec lequel elles se confondent, et qui déploie, sur un espace de 3000 kilomètres de l'est à l'ouest, et de 600 du sud au nord, son vaste éventail de cinq cents îles ou îlots, semés comme des émeraudes sur le Pacifique. Trois de ces îles seulement, Ponapi, Oualan et Hogolou, dressent à une grande hauteur leurs sommets cou-

ronnés de verdure, sur lesquels s'effrangent les nuages rosés du contre-courant équatorial. Une végétation intense tapisse le sol jusqu'au bord de la mer. Les cocotiers bordent la plage; les *nipas*, palmiers sans tronc et aux feuilles gigantesques, entrelacent leurs puissants rameaux. Le pandanus, l'arbre des attols et des terres volcaniques, le bananier, le figuier, l'arbre à pain, abondent[1]. Mais plus abondantes encore sont les fougères, dont on retrouve dans ces îles toutes les variétés, depuis la fougère arborescente, si commune dans l'archipel des Sandwich, où elle atteint de 8 à $9^{m},50$ de hauteur.

Tout le reste de cet archipel se compose d'îles basses, d'attols construits par les zoophytes, lentement surexhaussés pendant des siècles par l'Océan, et atteignant déjà une altitude qui les met à l'abri des raz de marée et des vagues de translation. Situées entre le courant et le contre-courant équatorial qui les enserrent, dans la zone des vents d'ouest qui entraînent vers les côtes asiatiques les nuages du tropique du Cancer, arrosées par des pluies abondantes et fréquentes, ces îles sillonnées de cours d'eau jouissent d'une température égale qui oscille toute l'année entre 22 et 29 degrés. Cette chaleur continue est tempérée par la brise de mer. L'action du soleil et de l'eau sur ce sol de détritus d'une grande profondeur entretient une végétation abondante et fournit aux habitants tout ce qui est nécessaire à leur alimentation. Vivant sans besoins, ils vivent aussi sans commerce et, seuls peut-être parmi les peuplades de l'Océanie, ignorent la

1. *El Archipiélago Filipino y las islas Marianas, Carolinas y Palaos*, por D. José Montero y Vidal. Madrid, 1866, M. Tello, 1 vol. in-8°.

guerre et la chasse. Dans l'île d'Oualan ils sont totalement dépourvus d'armes; « ils n'ont même pas de bâtons destinés à frapper leur semblable[1] ». Leur industrie se borne à la pêche; les côtes, semées de récifs qui se prolongent au large, sont très poissonneuses et abondent surtout en *nerwalls*, licornes de mer. Les dangers de la navigation ont fait d'eux d'excellents marins. Sur leurs pirogues, merveilleusement construites, ils n'hésitent pas à s'aventurer à de grandes distances; ils excellent à capturer le poisson volant, et pourchassent même les baleines, qu'ils forcent à s'échouer dans les récifs, où ils les tuent et les dépècent.

La moelle de certains arbres, le fruit de l'arbre à pain, le bananier forment, avec le poisson et les tortues, la base de leur nourriture. Le bambou leur fournit les matériaux nécessaires pour construire leurs habitations et les rares meubles dont ils font usage. Presque toujours nus, ils ne portent de pagnes que dans les grandes occasions. Ces pagnes, fabriqués avec les fibres d'une herbe longue et souple, sont soyeux et teints avec goût; ils rappellent, par leur tissu fin et léger, les étoffes confectionnées en Chine avec les fils des feuilles d'ananas. Leur costume ordinaire se compose d'une étroite ceinture en écorce de bananier. Les femmes la portent un peu plus large que les hommes; elles y ajoutent par derrière une sorte de coussin épais et pendant qui rappelle les tournures féminines de nos modes actuelles, et qui leur permet de s'asseoir où elles se trouvent. Ce coussin, qui leur bat les jambes, leur donne un aspect bizarre et une démarche grotesque. Cette

1. *Les îles Carolines*, par A. Gouts; Paris, Challamel aîné.

mode adoptée dans l'île d'Oualan n'est cependant pas répandue dans tout l'archipel.

M. Auguste Gouts nous fait des habitants du groupe d'Hogolou un portrait qui, sauf quelques modifications peu importantes, s'applique à la plupart des indigènes des Carolines : « Les hommes, dit-il, sont de haute stature, bien proportionnés, musculeux et actifs ; leur poitrine est large et saillante, leurs membres bien tournés, leurs pieds et leurs mains petits ; leurs cheveux sont beaux et bien frisés, sans être semblables à ceux des Africains. Le front est haut et droit, les pommettes saillantes, le nez bien dessiné et les lèvres assez minces. Ils ont les dents belles et blanches, le menton large, le cou court et épais. Les yeux sont noirs, vifs, brillants et perçants.... Les femmes sont petites, douées de jolies traits et d'un œil noir, étincelant, plein de tendresse et de volupté. Elles ont la gorge arrondie et bien fournie, la taille élancée, les attaches fines et les extrémités fort petites. » A douze ans, elles sont nubiles. Le révérend L.-H. Gulick, fils d'un missionnaire américain des îles Sandwich, missionnaire lui-même aux îles Carolines, où il a passé huit années, nous fait des naturelles de l'île Ponapi une description aussi flatteuse : « La plupart, dit-il, ont le teint d'une couleur olive claire, rarement plus foncé que celui de nos brunes foncées. Cette couleur est encore rehaussée par une application journalière de jus de turmerie (curcuma), qui, avec les tresses longues et couleur de jais de leurs cheveux élégamment noués et retenus par une guirlande de fleurs, complète le beau idéal de la nymphe de Ponapi[1]. »

1. Vivien de Saint-Martin, *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle.*

De l'étude de leurs traditions religieuses, il semblerait résulter que ces insulaires ont eu, dans des temps reculés, des rapports avec les Japonais. On retrouve, en effet, chez eux, certaines pratiques religieuses dérivées du culte que les Japonais rendent aux esprits invisibles, et les formules mêmes de ce culte sont évidemment empruntées à la langue asiatique.

Le chiffre de la population ne dépasse pas 28 000, dont 18 000 de race noire et 10 000 de race cuivrée. Par suite des croisements fréquents, la distinction entre ces deux races tend à disparaître.

Entrevu en 1526 et 1528 par don Diego da Rocha, navigateur portugais, reconnu en 1542 par Ruy Lopez de Villalobos, chargé par Mendoza, vice-roi du Mexique, de visiter les îles à l'ouest de l'Amérique, l'archipel des Carolines reçut, en 1686, son nom actuel de Francesco Lazeano, célèbre marin espagnol, qui le baptisa ainsi en l'honneur du fils de Philippe IV et de Marie-Anne d'Autriche, Charles II, depuis roi d'Espagne. Vers 1721, des pères jésuites du collège de Manille y firent un court séjour et publièrent les premiers renseignements sur ces habitants. Ils dressèrent aussi des cartes de leur situation géographique; mais ces cartes fourmillent d'erreurs, et c'est au capitaine russe Lütke, depuis amiral, que l'on est redevable d'indications exactes et précises. Ainsi que Vancouver aux îles Sandwich, l'amiral Lütke a laissé aux Carolines la réputation méritée d'un bienfaiteur.

L'on n'a pas oublié qu'il y a deux ans à peine, l'occupation de l'île Yap, l'une des plus importantes de ce groupe, faillit amener entre l'Espagne et l'Allemagne un conflit qui, déféré à l'arbitrage du saint-siège, se termina par une décision en faveur de l'Espagne. Tous

les droits étaient de son côté, mais on ne saurait toutefois se dissimuler qu'elle avait singulièrement négligé ses devoirs en s'abstenant de notifier sa prise de possession d'un archipel découvert par elle et d'y créer un établissement. Réveillée de sa torpeur par cette alerte, elle s'est empressée de réparer sa faute, et cet incident a amené, entre l'Angleterre et elle, un rapprochement inattendu. L'entrée en scène, dans le Pacifique, de l'Allemagne maritime et commerçante, s'emparant brusquement d'une partie de la Nouvelle-Guinée, de l'archipel de Bismarck et de la Nouvelle-Irlande, portant une main hardie sur les Carolines, réclamant l'archipel des Marshall, celui de Samoa, le groupe des Salomon, les îles des Amis, était en effet de nature à éveiller toutes les appréhensions.

Nous avons relaté plus haut les craintes conçues en Australie, les réclamations des colons anglais, leurs menaces et leurs rêves. Les conventions intervenues entre l'Allemagne et l'Angleterre n'ont pas résolu, mais ajourné la question; si elles n'accordent pas à l'Allemagne tout ce à quoi elle prétendait, elles consacrent ses prises de possession dans une grande mesure, laissant à son ambition coloniale une porte largement ouverte et lui assurant des avantages commerciaux très sérieux. L'Espagne a dû également, en échange de la reconnaissance de ses droits sur les Carolines, concéder à la navigation allemande un traitement de faveur, et aux émigrants allemands, les mêmes facilités d'achat de terres, les mêmes privilèges et les mêmes droits qu'à ses nationaux. Étant données l'activité prodigieuse des Allemands et l'apathie des colons espagnols, il est fort à craindre que, dans peu d'années, les premiers n'aient conquis aux Carolines une véritable prépondérance, et

ne laissent à l'Espagne qu'une suzeraineté nominale sans force comme sans racines.

IV

A l'est des Carolines, sur une mer transparente et calme, l'archipel des Marshall soulève au-dessus de l'océan ses trente-trois îles, que relient les unes aux autres des récifs sous-marins tapissés de sable et de madrépores. De formation coralligène, elles se rattachent au groupe des Gilbert, avec lequel elles se confondent, et qui, au dire de certains navigateurs, tendrait à disparaître, par suite d'un affaissement du sol. Cette hypothèse ne repose sur aucune observation précise. Ce qui paraît plus vraisemblable, au contraire, c'est l'exhaussement continu des bancs de coraux qui, prolongeant toujours plus au large la superficie des îles basses des Gilbert, semble leur enlever en altitude ce qu'il leur ajoute en étendue. Les zoophytes à l'œuvre poursuivent là encore leur incessant travail de construction, et les prodigieux massifs créés par eux amortissent à ce point la houle de l'océan qu'entre ces îles la mer acquiert une translucidité prodigieuse. On navigue sur des eaux unies qui permettent de discerner jusqu'à une grande profondeur le relief du sol sous-marin, les arêtes aiguës des récifs, les bancs madréporiques, les coraux aux formes bizarres et contournées, entre lesquels se meuvent capricieusement des poissons étranges, sillonnant, comme de rapides éclairs qui emprunteraient au prisme de l'arc-en-ciel ses couleurs variées, l'onde immobile dans laquelle ils se jouent.

A mesure que nous nous éloignons du grand archipel d'Asie, la flore et la faune s'affinent. A la végétation sombre et monstrueuse de Sumatra et de Bornéo succèdent des forêts dans lesquelles l'air circule, sous lesquelles pénètre la lumière tamisée du soleil des tropiques, brûlant encore, mais moins écrasant que celui de l'équateur. L'impénétrable ramure qui recouvre les marécages croupissants fait place aux troncs élancés, aux verts panaches des cocotiers et des palmiers, aux tiges noueuses, aux feuilles lancéolées et bruissantes du pandanus. La faune est pauvre en animaux terrestres : quelques oiseaux de terre et de mer, mais aussi d'innombrables moustiques, fléau de ces régions.

Wallis, prédécesseur de Cook, découvrit cet archipel en 1767 ; mais, on a pu le remarquer, c'était rarement alors à celui qui découvrait une terre nouvelle qu'en revenait l'honneur. Bien que la postérité ait cassé l'injuste arrêt qui attribuait à Amerigo Vespucci la gloire d'avoir abordé le premier au nouveau monde, son nom n'en reste pas moins attaché à tout un continent. Marshall, qui devait donner le sien à ce groupe d'îles, y aborda en 1778, revenant de Port-Jackson, en Chine.

Entre les habitants des Marshall et ceux de l'archipel des Carolines, l'analogie est frappante. Les femmes y sont belles et gracieuses, les hommes bien faits, le front développé, les cheveux longs et parfois bouclés. Les habitations, la nourriture, sont les mêmes. Les chefs pratiquent la polygamie, mais leurs inférieurs n'ont d'ordinaire qu'une femme. Par une coutume singulière, ils limitent eux-mêmes l'accroissement de la population par l'infanticide, n'admettant pas qu'une femme puisse avoir plus de trois enfants, et mettant à mort ceux dont elle pourrait devenir mère, ce chiffre

atteint. Contrairement aussi à la plupart des tribus polynésiennes, ils n'ont ni culte ni temples, et n'admettent que les ancêtres au rang des divinités. Lorsqu'un des leurs vient à mourir, ils le déposent, soigneusement enveloppé de bandelettes, dans un canot qu'ils lancent à la mer, la proue à l'ouest. Le contre-courant équatorial saisit le frêle esquif avec son lugubre fardeau et l'entraîne au large. Plus d'un navire, dans ces parages, a vu passer près de lui ces canots mortuaires que la mer engloutit, non sans qu'ils aient parcouru parfois de grandes distances.

Les missionnaires havaïens ont tenté, les premiers, de convertir ces indigènes au protestantisme, et leurs efforts ont été couronnés de succès. La mission protestante des îles Hawaï relève elle-même directement de la société mère, dont le siège est à Boston. L'influence américaine fut donc la première à se faire sentir dans ces îles, mais elle s'y exerça au profit de l'Allemagne, et ce n'est pas la dernière fois que nous noterons ce symptôme d'entente tacite entre deux peuples que réunit un même désir d'entraver dans l'Océanie les progrès de l'Angleterre. A la jalousie commerciale que l'Angleterre leur inspire se joint l'hostilité religieuse qu'ils éprouvent pour la France et l'Espagne catholiques. Aussi les États-Unis, loin de contrecarrer les visées coloniales de l'Allemagne, les favorisent-ils, au contraire, dans ces mers, où leur politique séculaire est de ne pas chercher à s'étendre eux-mêmes par des prises de possession, mais de s'assurer des ports de relâche et de ravitaillement, et de tenir la balance égale entre les grandes puissances européennes. En 1878, les Allemands avaient établi à Yalouit, aux îles Marshall, un dépôt de charbon. En octobre 1885, ils plantaient leur drapeau sur plu-

sieurs îles des deux groupes, et, en février 1886, ils annonçaient officiellement l'annexion de tout l'archipel à l'empire d'Allemagne.

V

Lorsque, après avoir heureusement franchi, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, le détroit qui porte son nom, Magellan déboucha enfin dans l'océan Pacifique, le 28 novembre 1520, après plus d'une année de tâtonnements et d'efforts pour s'ouvrir une voie nouvelle vers l'Asie, une seule idée hantait alors ce cerveau puissant : regagner le temps perdu, forcer de voiles et atteindre son but. Ignorant des distances qui le séparaient du grand archipel asiatique, des myriades d'îles dont était semé cet océan nouveau sur lequel il s'engageait, il fit route au nord-est, naviguant pendant des mois sans se lasser, décrivant une courbe immense, mais suivant d'instinct la route qui devait le conduire au terme, favorisé par les vents et les courants de cette mer, pacifique entre toutes, sur laquelle il ne devait rencontrer ni cyclones ni tempêtes, comptant les jours qui le séparaient de sa conquête et de sa mort.

Le 6 mars 1521, il relevait au large un groupe de quinze îles, le premier archipel d'Océanie vu par un Européen. Au centre, l'île de Guam, la plus importante des Mariannes, dressait sur l'océan ses hauts sommets couverts de forêts, ses côtes envahies par une abondante végétation. La longue chaîne d'îles, courant du nord au sud, semblait lui barrer la route, lui masquer les Philippines. C'était au delà, à 400 lieues dans l'ouest, que

se trouvaient Luçon et Mindanao, le seuil de cet archipel asiatique cherché sur tant de mers. Les Mariannes ne l'arrêtèrent pas; il les contourna, suivi par toute une flotte de canots aux grandes voiles carrées, montés chacun par cinquante à cent indigènes. Frappé du spectacle curieux qu'offrait cette multitude d'embarcations dont la voilure et la mâture lui rappelaient les felouques de la Méditerranée, il baptisa d'abord ces îles du nom de *islas de las Velas latinas*, îles des Voiles latines; puis, ayant accueilli à son bord quelques indigènes qui, séduits par la vue du fer qu'ils apercevaient pour la première fois, cherchèrent à en dérober quelques fragments, il les appela *islas de los Ladrones*, îles des Larrons. Plus tard enfin, se conformant à un vieil usage espagnol, il les porta sur ses cartes sous la dénomination d'archipel Saint-Lazare, d'après l'évangile du jour où il les découvrit.

A leur retour en Europe, ses compagnons firent une si magnifique description des pays qu'ils avaient visités, que Charles-Quint conçut le projet de joindre l'Orient à l'Occident par la conquête de toutes ces îles dont, pour la première fois, l'existence était révélée à l'Europe. Maître du Mexique et de l'Amérique centrale, de 800 lieues de côtes sur le Pacifique, le tout-puissant empereur, arbitre de l'Europe, ne voyait pas de bornes à sa domination. Entre les rives mexicaines et l'archipel d'Asie, l'imagination surexcitée des hardis marins espagnols rêvait une succession ininterrompue d'archipels riches en or et en épices, séparés par des bras de mer faciles à franchir, étapes préparées par la nature, destinées à relier les deux continents. Tout un monde nouveau s'ouvrait à leurs yeux éblouis. On ajoutait foi aux récits les plus surprenants, aux assertions les plus

étranges. L'or du nouveau monde, les produits précieux de l'Asie affluaient et levaient tous les doutes. Ce que l'on voyait, ce que l'on touchait, autorisait à tout croire.

Sur l'ordre de Charles-Quint, le général Ruy Lopez de Villalobos mit à la voile pour les Philippines. Il devait vérifier le rapport des compagnons de Magellan, compléter ses découvertes, achever ses conquêtes. Villalobos reconnut les Carolines orientales, les Palaos, Luçon, Saragan; mais, à court de vivres et de munitions, ne pouvant ni combler les vides de son effectif ni remplacer ou réparer sa flottille, échouée comme une épave à Amboine, il y mourut à bout de forces, rongé par le chagrin, désespéré de ne pouvoir rentrer triomphateur en Espagne. Il avait accompli des prodiges avec les faibles ressources dont il disposait. Lancé ainsi aux extrémités du monde, il avait tenté l'impossible : conquérir avec une poignée d'hommes des archipels peuplés de millions d'indigènes, planter et maintenir sur ces terres inconnues le pavillon confié à sa garde.

La mort de Villalobos n'était pas pour décourager ses successeurs. Jamais l'Espagne ne fut plus riche en hommes qu'à cette époque. Un souffle ardent soulevait ce peuple enfiévré de sa grandeur, ne doutant de rien, convaincu qu'il était appelé à conquérir et à gouverner le monde. Jamais la fierté castillane ne fut plus et mieux justifiée; jamais autant de héros, illustres ou obscurs, ne se lancèrent plus hardiment dans l'inconnu, emportés par une force irrésistible, mélange singulier de soif de l'or, d'amour des aventures, de ferveur religieuse et d'orgueil patriotique.

Après Charles-Quint, Philippe II. Après Magellan et Villalobos, Miguel Lopez de Legaspé. Philippe II reprit

les projets de son père, Legaspé fut chargé de les exécuter. Sur l'ordre du roi d'Espagne, don Luis de Velasco, gouverneur du Mexique, équipe une nouvelle flotte dont Legaspé prend le commandement. Parti en 1563, au moment de la mousson, les vents d'ouest le poussent rapidement sur la route déjà suivie en partie par Magellan. Il relève l'archipel *de los Ladrones*, qui, débaptisé une fois de plus, en 1668, devait recevoir, en l'honneur de la feue reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, le nom d'îles Mariannes, qui lui est définitivement resté. Il y débarqua et planta sur la plage, à côté de l'étendard d'Espagne, la croix chrétienne, prenant possession de ces îles au nom du roi son maître. Bien accueilli par les habitants, auxquels il promit d'envoyer des missionnaires pour les convertir et les instruire, il n'y fit qu'un court séjour et s'achemina sur les Philippines, dont il compléta la conquête. Plus importantes et plus riches que les Mariannes, les Philippines l'absorbèrent, lui et ses successeurs. Ce beau fleuron ajouté à la couronne d'Espagne leur fit oublier longtemps l'archipel voisin. Ils l'eussent entièrement négligé sans le zèle des missionnaires, aussi impatients de porter dans ces contrées la croix du Christ que ces hardis soldats de conquérir des terres nouvelles.

L'un de ces missionnaires a joué un grand rôle dans l'histoire des Mariannes. Don Luis Diego de Sanvitores, descendant d'une illustre maison de Burgos, comptant le Cid parmi ses ancêtres, était entré dans la Compagnie de Jésus et avait professé à l'université d'Alcala. Le clergé espagnol d'alors se recrutait fréquemment parmi les plus grandes familles du royaume. L'Église, et surtout la Compagnie de Jésus, était une armée enflammée du zèle de Dieu, impatiente d'étendre son

empire, aspirant, elle aussi, à l'universelle domination. Passionnés pour la conquête des âmes, assoiffés de martyre, les missionnaires espagnols affrontaient les dangers avec la même intrépidité que les marins et les soldats, emportés par le même souffle héroïque. Les supérieurs de la Compagnie avaient peine à modérer le zèle de leurs ardents acolytes, qui tous brûlaient du désir d'illustrer leurs noms et de conquérir une place dans le martyrologe déjà long du seizième siècle. Sanvitores obtint d'eux, non sans peine, d'être envoyé au Mexique, où le vice-roi, comte de Baños, essaya vainement de le retenir, séduit par son éloquence et frappé des conversions nombreuses qu'il faisait. Si vaste que fût encore ce champ nouveau, il ne satisfaisait pas les vœux de Sanvitores. Pionnier du Christianisme, il aspirait à le porter là où le nom du Christ était encore inconnu. Les Philippines l'attiraient; il obtint la permission de s'y rendre.

Parti d'Acapulco le 5 avril 1662, il abordait aux Philippines le 10 juillet suivant, après avoir fait escale dans l'archipel des Mariannes, où les indigènes lui rappelaient la promesse de l'amiral de Legaspé de leur envoyer des missionnaires d'Espagne. Touché par leur accueil, par le désir qu'ils manifestaient de le voir se fixer au milieu d'eux, saisi d'un grand trouble religieux à la pensée qu'ils attendaient depuis des années l'exécution d'un engagement solennel, il crut en outre entendre, dans le silence de la nuit, une voix mystérieuse l'appeler par son nom et lui dire qu'il avait reçu la mission de prêcher l'Évangile à ces pauvres. C'était un ordre d'en haut, il ne songea plus qu'à obéir. A peine débarqué aux Philippines, il en fit part à son supérieur ecclésiastique, Michel Solano, qui essaya

vainement de le dissuader, charmé, lui aussi, du zèle religieux de ce nouvel apôtre qui, en peu de temps, apprenait la langue tagale et conquérait, par sa douceur persuasive, une grande influence parmi ces populations jusqu'ici rebelles aux enseignements des missionnaires.

Pour triompher de la résistance qu'il rencontrait, Sanvitores s'adressa à Philippe IV et à la reine. Dans deux mémoires touchants qu'il leur adressa, il représenta avec force l'état d'ignorance et d'abandon de ces malheureux insulaires, leur ardent désir de recevoir les enseignements et les consolations de l'église, leur foi naïve et vague ne sachant à quoi s'arrêter et se fixer, le danger qu'ils couraient « d'être infectés du mahométisme qui se répand de tous costés, et qui fait tous les jours de nouveaux progrès, à la honte du catholicisme. »

Philippe IV se mourait quand ce mémoire lui parvint. Devançant l'événement et le prédisant, le hardi missionnaire n'hésitait pas à lui rappeler ses devoirs et « l'heure fatale où le roi des rois, le seigneur des seigneurs, doit l'appeler au jugement et luy dire ces paroles redoutables : Rendez compte de votre administration. » Le 24 juin 1665, Philippe IV donnait ordre au gouvernement des Philippines de fournir au nouvel apôtre « tous les vaisseaux et tous les secours nécessaires pour travailler à la conversion des indigènes des îles Mariannes. » Lui-même succombait le 17 septembre de la même année.

Malgré ces ordres formels, le mauvais vouloir des autorités des Philippines entrava, plus de deux ans encore, le zèle de Sanvitores, mais la reine lui vint en aide. Le 15 juin 1668, il débarquait aux Mariannes, où

il devait jouer un si grand rôle, convertir les indigènes et obtenir, le 2 avril 1672, cette palme du martyre à laquelle il aspirait de toutes les forces de son âme.

Sa mort fut le prétexte et le point de départ d'une de ces guerres d'extermination dans lesquelles se révélait le sombre et fanatique génie de l'Espagne. Doux et humble de cœur, Sanvitores en avait retardé l'explosion. Vénéré comme un saint par les indigènes aussi bien que par ses compatriotes, sa haute autorité, son éloquence persuasive, son amour pour ses ouailles, avaient prévenu l'inévitable conflit entre la race conquérante et la race convertie à la foi, mais non soumise par la force. Les *Chamorros*, issus d'un fonds indonésien mélangé de Papouas et de Négritos, étaient fiers, soucieux de leur autonomie et de leur indépendance. Sur un sol fertile, sous un climat chaud mais salubre, dans leurs épaisses forêts et au milieu d'une végétation luxuriante, ils vivaient sans peine, riches au sein de l'abondance. Contenues par le respect que leur inspirait Sanvitores, les convoitises des Espagnols se réveillèrent à sa mort. Pour la venger, il ne fallait rien moins que la conquête. La lutte éclata, âpre, furieuse, entre une poignée d'envahisseurs disciplinés et bien armés et 60,000 indigènes, sans autres moyens de défense que des arcs, des flèches et des lances. La guerre fut longue, mais le résultat ne fut pas douteux un instant. Écrasés, décimés, les *Chamorros* ne se soumirent pas, mais moururent. En 1710, on n'en compte plus que 3,539; en 1741, il n'en restait que 1,816. Rarement pareille dépopulation sévit sur un pays; rarement aussi modifications plus profondes se produisirent chez un peuple dans un aussi court espace de temps. Qui reconnaîtrait, dans le portrait que Sanvitores et ses contemporains

ont tracé des Chamorros, les descendants éteints et dégénérés de cette race brillante? Vifs, gais, intelligents, pleins d'énergie et de fierté, agriculteurs habiles, hardis marins, robustes et de haute taille, experts dans l'art de construire et de diriger leurs canots, les anciens Chamorros étaient en tout supérieurs aux indigènes des Philippines. Quand le gouvernement espagnol prit des mesures pour arrêter enfin l'œuvre de dépopulation, il était trop tard. Épuisés par la misère et les mauvais traitements, les survivants n'avaient ni la force de réagir ni celle de se remettre au travail. L'Espagne dut faire venir des Philippines un certain nombre de familles tagales, et repeupler lentement une contrée dépeuplée en quelques années. A peine si l'on compte aujourd'hui 9,000 habitants dans cet archipel autrefois prospère.

Race conquérante, dure à elle-même et aux autres, intrépide et fanatique, la race espagnole n'a jamais été une race colonisatrice. Semblable à ces hardis pionniers de l'Amérique du Nord qui s'enfoncent chaque jour plus avant dans les solitudes du Far-West, détruisant les Indiens, faisant de larges trouées dans les forêts, frayant la voie à la civilisation dont ils sont les enfants perdus, l'avant-garde inconsciente, à laquelle ils n'empruntent que ses moyens de destruction, l'Espagnol du xve et du xvie siècle a pénétré dans le nouveau monde et dans l'Océanie comme la cognée dans l'arbre séculaire qu'elle couche à terre. Éblouie par l'éclat et la rapidité de leurs conquêtes, par cette audace inouïe et cette fortune sans pareille qui, de l'Orient à l'Occident, de l'Amérique à l'Asie, faisaient flotter leur drapeau victorieux sur des ruines entassées et des peuples décimés, l'Europe vit longtemps dans

l'Espagne, comme plus tard dans l'Angleterre, la puissance colonisatrice par excellence.

L'or cachait le sang, l'éclat de la domination voilait la misère et l'abjection des autochtones asservis. Partout où l'Espagnol passait comme un vent de colère et de tempête, le vide se faisait, et, sur le sol en friche, les rares survivants erraient affamés et traqués. Conquérir n'est pas coloniser, supprimer n'est pas édifier, et de ces immenses contrées à travers lesquelles l'Espagne a promené son génie destructeur et conquérant, à peine lui reste-t-il aujourd'hui quelques possessions, incertaines comme Cuba, précaires comme les Philippines. Elle a perdu tout le nouveau monde, du Texas et de la Floride au cap Horn, et ce n'est pas à elle qu'ont profité ses conquêtes, le génie d'un Colomb, les prodigieuses audaces d'un Cortez, d'un Pizarre, d'un Almagro, la ténacité d'un Magellan, les vertus d'un Sanvitores. Elle a cherché à se substituer aux races vaincues, non à les élever à elle, à les instruire, à les civiliser. Là où elle a réussi dans son œuvre, elle a vu se dresser devant elle, menaçants et haineux, ses sujets révoltés, et, après des luttes fratricides, elle a vu lui échapper ses plus belles conquêtes. Là où elle avait semé la ruine, elle a récolté la tempête. Les descendants de ceux qui avaient vaincu pour elle se sont armés contre elle; substitués aux opprimés, ils ont hérité de leurs colères et les ont vengés.

Aux îles Mariannes, on voit s'arrêter le formidable élan de l'invasion espagnole, mais non les découvertes de ses hardis navigateurs. A mille lieues dans l'ouest, à la dernière étape qui nous reste à franchir avant d'aborder le littoral américain, les îles Sandwich dressent, solitaires et ensoleillées, leurs montagnes géantes,

leurs cimes neigeuses, leurs cratères énormes. En 1555, don Juan Gaetano, à bord de son lourd galion battant pavillon espagnol, longea lentement ces côtes, releva successivement les principales îles, leur donna le nom de *Li Giardini*, les îles des Jardins. Y aborda-t-il? Sur ce point, son journal est muet, et les traditions indigènes ne laissent deviner qu'un souvenir confus d'îles flottantes entrevues au large et de terreurs causées par ce spectacle inexplicable.

Ici nous atteignons l'*Ultima Thulé* de cette race polynésienne dont nous avons essayé de décrire les mœurs et de suivre les migrations successives. Issue du grand archipel d'Asie, elle a suivi, au nord et au sud, deux courants parallèles et distincts. Aux îles Sandwich, elle n'était plus qu'à 700 lieues du continent américain, mais les vents et les flots l'y arrêtèrent et l'y fixèrent. Ce fut son point extrême, ce fut aussi celui où elle s'épanouit librement, où elle atteignit son apogée. Ici, l'histoire se substitue à la légende, l'éclaire et va nous permettre de fixer les traits caractéristiques de cette race qui s'éteint.

CHAPITRE VI

L'OCÉAN PACIFIQUE DU NORD. — ARCHIPEL HAVAÏEN

I

Plus de 1000 lieues de mer séparent les îles Mariannes de l'archipel Havaïen ou des Sandwich[1]. Mer solitaire et déserte, semée çà et là, à de grands intervalles, d'îlots inhabités, de récifs mal connus, de rocs hantés par des bandes innombrables d'oiseaux pêcheurs accumulant sur les sommets dénudés de riches gisements de guano. Deux grands courants parallèles, le courant et le contre-courant équatorial, sillonnent cet espace vide. Le premier, au nord, roule ses flots de

1. Archipel Havaïen ou archipel des Sandwich sont deux termes synonymes. Ces îles sont connues à l'étranger sous le nom de *Sandwich* que le capitaine Cook leur donna en 1778, en l'honneur de lord Sandwich, premier lord de l'amirauté anglaise. Leur vrai nom est îles Havaï, empruntés à la plus grande du groupe. Les indigènes et le gouvernement local ne les désignent pas autrement.

l'est à l'ouest; le second, plus au sud, court en sens inverse, de l'ouest à l'est. Peu ou pas de navires. Ceux qui vont d'Amérique en Asie longent le tropique du Cancer; les bâtiments qui relient San-Francisco à l'Australie coupent l'Équateur plus à l'est. Entre le grand archipel d'Asie et l'archipel Havaïen, étape naturelle pour atteindre l'Amérique, il n'y a pas de commerce direct. La distance est trop considérable; la mer des Indes, la mer Rouge et le canal de Suez offrent aux produits des îles de la Sonde, de Bornéo et des Célèbes une route plus courte pour gagner l'Europe.

Aussi entre ces deux parties de l'Océanie nul point de contact, aucun rapprochement. Ce sont deux mondes parfaitement distincts, en dépit de la similitude d'origine des races indigènes qui les habitent. L'influence espagnole domine dans l'archipel d'Asie, comme l'influence anglaise dans l'Australasie. Dans la Polynésie du nord, nous rencontrons celle des État-Unis. San-Francisco, la grande métropole de l'ouest, la reine du Pacifique, déborde et domine sur cette partie du monde, détournant à son profit une partie du commerce du Japon et de la Chine, attirant dans son port immense, tête de ligne du grand chemin de fer du Pacifique, les soieries, les thés, les sucres, le café, le coton, le riz de l'Asie et de l'archipel Havaïen.

Situées entre le 23e et le 18e degré de latitude nord et entre le 160e et le 155e degré de longitude ouest du méridien de Greenwich, les îles Havaï, au nombre de huit, décrivent une courbe du sud-est au nord-ouest.

En arrivant du sud-est, on relève d'abord l'île de Havaï, qui donne son nom au groupe, et dont les montagnes géantes, plus élevées que le mont Blanc et cou-

vertes de neiges éternelles, projettent au loin leur ombre sur l'océan. Ces sommets abrupts étaient, il y a peu d'années encore, couronnés de volcans en éruption, vomissant des fleuves de lave et de feu qui venaient se perdre dans la mer, comblant ses abîmes, créant çà et là des caps menaçants, enserrant des anses profondes et modifiant chaque année la configuration du sol. L'île a ainsi grandi, et, dans cette lutte incessante entre les vagues de l'océan et le feu souterrain, le feu l'a emporté, conquérant tantôt quelques mètres, tantôt des lieues entières.

J'ai vu, en 1868, à la suite d'une éruption violente, le volcan de Kilauéa rouler dans la mer des flots de lave dont l'amoncellement forme un promontoire de plus d'une lieue de longueur et d'au moins 500 pieds de hauteur. Dans un siècle ou deux, cette lave noire et stérile, décomposée par l'action du soleil et des pluies, sera convertie en un sol fertile tapissé d'une herbe épaisse qui n'attendra plus que le travail de l'homme pour récompenser ses peines au centuple.

L'île d'Havaï se compose, à proprement parler, de trois montagnes aux flancs arrondis, séparées par de hauts plateaux couverts de belles forêts et de gras pâturages. La côte, gracieuse et dentelée dans la partie sud, est ombragée de grands rideaux d'orangers, de cocotiers et de pandanus; à l'ouest se dressent de magnifiques falaises, boisées jusqu'aux sommets, d'où se précipitent des cascades de 300 à 700 mètres de hauteur. Au nord et à l'est, les volcans ont laissé les traces encore récentes de leurs ravages : de grands fleuves de lave figée, striant de raies noires et miroitantes des plaines arides, revêtues d'une végétation rabougrie et de rocs calcinés, parmi lesquels errent en

paix de vastes troupeaux de chèvres. L'intérieur de l'île, qui mesure 30 lieues de longueur sur à peu près autant de largeur, est éminemment propre au pâturage; les hauts plateaux nourrissent de nombreux troupeaux; les vallées fertiles et bien arrosées contiennent de riches plantations de cannes à sucre.

Essentiellement ichtyophage, la population se groupait autrefois sur le bord de la mer, loin des volcans situés plus avant dans les terres. Sur la plage, des cocotiers élancés, des pandanus aux racines multiples, des haos à l'ombre épaisse, aux fleurs changeantes, blanches le matin, jaunes à midi, rouges le soir, des orangers chargés de fleurs et de fruits sous un ciel toujours pur, abritaient des ardeurs du soleil les huttes indigènes et les pirogues creusées dans un tronc d'arbre à l'aide d'outils de pierre.

Séparée de Havaï par un chenal de 10 lieues de largeur, l'île de Mauï offrait à peu près le même aspect, sauf que les volcans, silencieux depuis de longues années, n'y troublaient plus la sécurité des habitants. *Halé-a-Ke-la* (la maison du soleil), montagne de 10 000 pieds, rappelait seule, par sa hauteur, les colosses volcaniques d'Havaï. Aucun arbre, aucune végétation ne recouvraient ses flancs noircis; des roches énormes, que l'on eût dit lancées par la main des géants, se superposaient les unes aux autres dans un effroyable désordre. Au delà, des montagnes moins élevées, une couche d'humus plus profonde, d'épaisses forêts attestaient que, depuis longtemps, les volcans étaient éteints, les laves refroidies, et que la nature poursuivait en paix son œuvre de désagrégation et de transformation.

Dans l'ouest, hors de vue, à 80 lieues de distance,

l'île de Kauaï se dressait coquette et charmante. De jolis cours d'eau y promenaient leurs méandres capricieux; les traces volcaniques disparaissaient. Partout, dans cette dernière île, la nature avait jeté son manteau de verdure sur les convulsions des siècles écoulés.

Entre Mauï et Kauaï, on relève les collines d'Oahu. Très élevées encore, elles n'ont cependant plus l'aspect imposant des montagnes d'Havaï. Leurs flancs arrondis sont couverts d'une herbe épaisse. Seule, la pointe du Diamant, sentinelle avancée de l'île, soulève au-dessus des flots sa crête sourcilleuse et ses arêtes dénudées, dorées par le soleil. Ce cap doublé, on aperçoit à l'extrémité d'une côte semée de cocotiers, de villas ombragées de grands arbres, l'entrée du port de Honolulu, capitale du royaume havaïen. Enfouie sous son épais abri de verdure, la ville s'étend dans la plaine, refluant au long d'une large vallée, occupant un espace considérable. Au premier aspect, on lui donnerait un nombre d'habitants double ou triple de celui qu'elle possède et qui n'excède pas 20 000. Le port, large et spacieux, pourvu d'excellents quais, parfaitement aménagé, est peut-être le plus sûr et le mieux abrité de toute l'Océanie. Une ceinture de rochers de corail le protège contre les vents de sud et d'ouest. C'est l'escale obligée de tous les navires qui fréquentent ces mers, leur port de ravitaillement, l'unique entrepôt de charbon des vapeurs qui s'y croisent, en route pour San-Francisco, l'Australie, la Chine et le Japon. C'est aussi la clé de l'océan Pacifique du nord, le point stratégique entre l'Amérique et l'Asie.

Honolulu eut des fortunes diverses. Si Havaï fut le berceau de la dynastie, de bonne heure Honolulu dut à son port, à sa situation au centre même de l'ar-

chipel, d'être la capitale du royaume fondé par Kaméhaméha Ier.

C'était un chef sauvage, mais un sauvage de génie, guerrier intrépide, politique habile, administrateur et conquérant, parfois cruel et rusé, souvent noble et généreux. En lui s'incarnaient les qualités et les défauts de cette race kanaque dont nous avons étudié les migrations successives et qui peuple ces archipels océaniens. Il fut le type achevé de sa race, le représentant du maximum d'intelligence qu'elle comportait, des vices et des vertus de son sang, de son temps et de son milieu. En lui comme en ses successeurs, ces vices et ces vertus atteignent leur point culminant; ils se précisent et s'accentuent dans l'exercice d'un pouvoir sans limites, mais, en prenant plus de relief, ils restent tels qu'on les peut constater à des degrés moindres chez ses congénères de l'océan Pacifique. En lui et en eux se résume tout un peuple, car l'homogénéité de race est complète, absolue, entre le kanaque de Tahiti, de la Nouvelle-Calédonie, des Sandwich : mêmes instincts héréditaires, mêmes penchants, mêmes superstitions. Nous verrons dans Kaméhaméha IV et dans Kaméhaméha V les altérations que le contact avec les blancs, les enseignements de l'Évangile, les voyages en Europe et l'étude de notre civilisation ont imprimées au type primitif; ils l'ont développé sans le changer, ils l'ont modifié sans rien oblitérer des traits caractéristiques.

Ce n'est guère qu'à dater de l'arrivée de Cook aux îles que l'histoire se substitue à la légende. Chez ce peuple ignorant de l'écriture, les chants transmis de génération en génération perpétuaient seuls le souvenir des événements passés. Il était d'usage alors de choisir dans chaque famille de chef une jeune fille à laquelle

on enseignait dès l'enfance les chants de la peuplade et de ses ancêtres. Instruite par ses devancières, elle transmettait à d'autres ce dépôt sacré, en y ajoutant, dans le mode rythmé, le récit des événements dont elle avait été témoin. On conçoit tout ce que ce genre de tradition avait de défectueux. Les détails oiseux abondent; les dates manquent; les faits d'armes, les généalogies occupent une place considérable ; la superstition assigne à chaque fait une cause surnaturelle. Il se dégage pourtant de tout cela un accent de vérité, une couleur locale qui charment.

Je me souviens encore de longues soirées passées sur le bord de la mer à écouter, au bruit des vagues mourant sur une plage de sable, ces récits naïfs, ces souvenirs confus des générations disparues. Comme je me sentais loin alors de l'Europe, comme tout était différent, tout sauf les grandeurs, les crimes et les passions de la nature humaine, toujours et partout la même! C'est dans ces chants que j'ai puisé la plupart des détails qui suivent sur l'histoire du passé.

Une population nombreuse, que Cook évalue à 400 000, habitait l'archipel. Parlant la même langue, imbus des mêmes idées superstitieuses, les Kanaques, ainsi nommés du mot *kanaka*, qui, dans leur langue, signifie *hommes*, et par lequel ils se désignaient eux-mêmes, les Kanaques étaient loin de former une nation homogène, soumise aux mêmes lois, obéissant comme aujourd'hui à un chef unique.

Dans chaque île régnaient plusieurs chefs. D'île à île on se connaissait peu, et, dans la même île, les précipices, les montagnes interposaient autant de barrières, constituaient autant de frontières. Le chef était sacré, lui et les siens. Il avait sur ses sujets droit de vie et de

mort. Nul ne pouvait manger avec lui. C'était crime de lèse-majesté de projeter son ombre sur lui, crime aussi de pénétrer sans son ordre dans son habitation. Maître absolu de ceux qui l'entouraient, il était toutefois lui-même esclave des usages de sa race et de son rang.

Au-dessous du chef, représentant de la force brutale, et souvent à côté de lui, siégeait la force intellectuelle, personnifiée dans le prêtre, tout à la fois devin et sacrificateur de la peuplade, conseiller du chef. C'était lui qui interprétait les présages, qui prescrivait l'époque et la cérémonie du *tabou*, superstition religieuse commune à toute l'Océanie, et élevée, comme tant d'autres, à la hauteur d'une institution politique.

Les Kanaques avaient hérité de leur descendance asiatique le mépris de la vie humaine. Le meurtre était puni d'une légère amende; le vol entraînait la peine de mort. Le coupable, attaché pieds et poings liés dans une pirogue, était livré à la merci des flots, brûlé par les rayons ardents d'un soleil tropical, soupirant après une mort trop lente.

Le rang et les dignités des chefs étaient héréditaires, mais se transmettaient par les femmes. Le ventre anoblissait. La veuve succédait à son mari, la première en date du moins, car la polygamie était pratiquée par les chefs comme la polyandrie par les chéfesses.

A l'époque dont nous parlons, le paganisme atteignait son apogée. Comparativement simples au début, les rites religieux n'offraient plus qu'un mélange confus de pratiques bizarres ou cruelles, dont la signification primitive se perdait dans la nuit du passé. Des cérémonies sanguinaires, des restrictions imposées par les chefs et les prêtres formaient un ensemble religieux qui ne reposait que sur l'aveugle superstition du peuple. Un

dieu naissait de chacune de leurs terreurs, dieux tyranniques et capricieux, gouvernant sans merci une population sans règle morale. Pélé, déesse des volcans, bouleversait le sol, engloutissait les villages et semait sur son passage la stérilité et la mort. Derrière elle marchaient Kamohoalii, dieu des vapeurs pestilentielles; Kailii, dieu de la guerre; Keuakepo, dieu des pluies de feu. Toujours prêts à diviniser les objets de leurs craintes, ils peuplaient la terre et la mer de dieux implacables.

On retrouve dans leurs traditions des notions vagues de la création du monde, d'un déluge; mais ils n'avaient ni la croyance simple et nette des Indiens de l'Amérique à l'existence d'un grand Esprit, maître souverain des cieux et de la terre, ni l'idée païenne d'un Dieu, maître des dieux, trônant, comme le *Zeus* antique, dans l'Olympe soumis à ses lois. Aucune idée philosophique ne se dégageait plus du chaos informe de leurs superstitions.

Les chants indigènes mentionnent les noms de soixante-quatorze chefs indigènes prédécesseurs de Kaméhaméha. Né en 1760 environ, il n'avait que dix-huit ans lorsque, le 19 janvier 1778, Cook releva l'île de Kauaï, la plus au nord du groupe. Ce ne fut qu'un an après, le 17 janvier 1779, qu'il mouilla dans la baie de Kealakekua, où il devait trouver la mort dans les circonstances tragiques que son biographe Ledyard a racontées.

Le récit de Ledyard ne concorde pas sur tous les points avec les traditions indigènes. La traduction suivante d'un vieux chant kanaque expliquera tout d'abord, ce qu'ignorait Ledyard, comment et pourquoi, à son arrivée dans ces îles, Cook fut salué par les indi-

gènes du nom de *Lono* et reçut d'eux, par suite de cette erreur, les honneurs qu'ils n'accordaient qu'aux divinités.

« Lono, chef d'Havaï, habitait avec sa femme à Kealakekua. Cette femme, belle à voir, et son unique amour, se nommait Kaikilani. Ils s'étaient fait construire une demeure sous un roc, abritée du soleil, et qui dominait la grande mer. Un jeune chef de la tribu aimait, lui aussi, Kaikilani, mais elle détournait la tête quand il passait. Un matin, il monta sur le roc et, se penchant au-dessus, adressa à la jeune femme les paroles suivantes : « O Kaikilani, celui qui t'aime te salue. Aime l'un, fuis l'autre. Celui qui te parle te sera toujours fidèle. » Lono, entendant ces paroles artificieuses, en proie à la jalousie, tua Kaikilani. Torturé de remords, il transporta ensuite dans un *heiiau* (temple) le corps de celle qu'il aimait; il pleura et il gémit. Il parcourut ensuite Havaï, provoquant à la lutte et au combat les vaillants qu'il rencontrait. Le peuple, étonné, disait : « Lono est-il fou? » Et Lono répondait : « Mon grand amour me rend fou. » Ayant institué des jeux et des sacrifices en l'honneur de celle qu'il aimait toujours, il s'embarqua dans une pirogue à voile triangulaire pour se rendre dans des pays inconnus. Avant son départ, il prophétisa à son peuple et dit : « Ne pleurez point; je reviendrai dans bien longtemps sur une *île flottante*. Vous ne me verrez plus, mais les petits-enfants de vos petits-enfants reverront la face de Lono. »

Quand, bien des années plus tard, les *îles flottantes* du capitaine Cook parurent en vue d'Havaï, les Kanaques n'avaient pas oublié la prédiction de Lono, et sur l'ordre de Kalaimano, leur chef, rendirent à Cook les honneurs divins.

Du chant relatif aux événements qui suivirent, nous détacherons le fragment qui relate la mort du grand navigateur.

« Au matin, Lono débarqua sur la plage, et ainsi que Kalaimano l'avait commandé, nous lui rendîmes hommage ; mais, soit que, dans son dédain pour nous, Lono affectât de ne pas nous comprendre, soit que sa longue absence lui eût fait oublier notre langage, il ne répondit à aucune de nos supplications et de nos prières. Bien des jours s'écoulèrent ainsi ; les pirogues du dieu nous étaient *tabou*, et aucun de nous ne les avait visitées.

« Un matin, les serviteurs de la suite de Lono vinrent vers nous et s'emparèrent des poissons sacrés déposés sur l'autel de *Pélé*, bien que, pour les empêcher de commettre ce sacrilège, nous leur eussions offert ce qui restait de notre pêche. Kalaimano était présent ; il ne dit rien, mais la colère assombrit son visage. Un autre jour, ils revinrent et commencèrent à détruire la barrière du *moraï* (lieu consacré), laquelle était faite de troncs de haos et d'orangers, et à les traîner vers la mer, soit pour les jeter à l'eau, soit pour en charger leurs pirogues[1]. Lono n'était pas avec eux. Notre chef intervint et leur dit de ne pas faire cela ; ils rirent et continuèrent. Pendant que Kalaimano leur parlait, Lono arriva, franchit l'enceinte sacrée et se dirigea vers le *moraï*. Kalaimano se mit devant lui et Lono l'écarta. Notre chef, alors, prit Lono dans ses bras pour l'empêcher d'avancer et le porter hors de l'enceinte; mais Lono se débattit, et Kalaimano, le serrant fortement,

1. Il est fait mention de ce fait dans le récit anglais. Les matelots, au moment du départ, avaient ordre de faire du bois, et ils prenaient celui de l'enceinte du *moraï*, plus sec et déjà coupé.

lui fit pousser un cri de douleur. « Il crie, ce n'est donc pas un dieu, » dit le chef, et il tua Lono.

« Ceux qui démolissaient l'enceinte s'enfuirent alors ; mais sur l'ordre de Kalaimano, plein de colère, nous nous jetâmes sur eux ; et, chose étrange ! ceux que nous frappions tombaient et leur sang coulait, rouge comme le nôtre. Ceux qui étaient dans les canots s'éloignèrent hors de la portée de nos flèches et de nos pierres, et lancèrent sur nous un feu foudroyant, avec un bruit comme celui du tonnerre. Tous les Kanaques que ce feu touchait tombaient et leur sang s'en allait sans qu'on pût voir ce qui avait brisé leur chair. Les hommes de la suite de Lono, restés à bord des îles flottantes, entendant ce bruit, dirigèrent sur nous d'autres tonnerres plus terribles encore et dont le bruit nous assourdissait. Kalaimano se tenait sur la plage, lançant de son arc puissant des flèches qui ne pouvaient atteindre ses ennemis. Ses serviteurs se tenaient près de lui ; l'un d'eux couvrit la poitrine du chef d'une natte que les autres arrosaient d'eau pour empêcher le feu de le brûler ; mais qui peut lutter contre les dieux ? Atteint du feu invisible qui traversa sa natte humide, Kalaimano tomba, jetant le sang par la bouche.

« Beaucoup d'autres restaient morts sur la plage. Aucune prière, aucun sacrifice ne purent fléchir les dieux et obtenir d'eux la vie de notre chef. Le lendemain, les îles flottantes avaient disparu sans que l'on pût dire où elles étaient allées, et Kalaimano était mort.

« C'est ainsi, ô fils de Kealakekua, que les Kanaques, vos pères, virent mourir le même jour leur dieu et leur chef. »

II

Deux ans après le meurtre de Cook, en 1780, un des chefs de Havaï, Kalaniopuu, chef de Kau, district pauvre et dévasté par les éruptions volcaniques, mourut, et son fils Kiwalao lui succéda. Ainsi que son père, il convoitait la terre voisine Kona, héritage de Kaméhaméha, alors âgé de vingt ans. Abrité des vents alisés par la haute montagne de Mauna-Loa, ce district, l'un des plus fertiles de l'île, était surtout renommé pour ses pêcheries. Sous prétexte de rendre les derniers devoirs à son père, Kiwalao convoqua tous ses guerriers à s'embarquer avec lui sur une flottille de pirogues de guerre, dans l'intention, disait-il, de se rendre à Kailua, la ville la plus importante du district de Kaméhaméha, pour y enterrer son père. Une tradition locale faisait en effet de Kailua le lieu consacré à la sépulture des grands chefs de Havaï. Prévenu de ses desseins, Kaméhaméha l'engagea à venir, mais avec une escorte moins nombreuse. Sur le refus de Kiwalao de laisser derrière lui un homme ou une pirogue, il marcha à sa rencontre, et une lutte d'autant plus acharnée que les deux chefs étaient parents, et qu'à la mort de l'un d'eux l'autre lui succédait de droit, s'engagea à Keai. Les forces étaient égales, et la bataille, alternativement reprise et suspendue, se poursuivit sans grands avantages de part et d'autre, jusqu'à ce que la mort de Kiwalao, tué dans la mêlée, entraînât la débandade de ses soldats. Kaméhaméha resta maître du champ de bataille et chef légitime de Kona et de Kau.

Il lui fallut, toutefois, conquérir une à une les places

fortes où s'étaient réfugiés les lieutenants et les soldats de Kiwalao, soutenus par les autres chefs d'Havaï. Il faillit être tué devant Hilo. Sa persévérance triompha de la fortune indécise, et, nonobstant les secours en hommes et en vivres que ses ennemis recevaient de Kahikili, chef de Mauï et d'Oahu, jaloux de ses succès et allié de Kiwalao, Kaméhaméha finit par l'emporter et par réduire toute l'île de Havaï.

Cette conquête achevée, et pour l'assurer, il tourna ses armes contre Kahikili. Profitant d'un voyage de ce dernier à Oahu, il effectua une descente dans l'île de Mauï. Là le fils de Kahikili lui livra bataille à Wailuku avec des forces supérieures aux siennes. La tactique de Kaméhaméha, son sang-froid et son courage personnel lui assurèrent une victoire éclatante. Le carnage fut affreux. Un cours d'eau, l'Iao, était tellement rempli de cadavres, que cette digue humaine détourna son cours. Le champ de bataille en reçut le nom de *Kepinawaï*, digue des eaux.

Pendant que Kaméhaméha luttait ainsi avec succès dans l'île de Mauï, une insurrection éclatait dans Havaï, à la voix des lieutenants vaincus, mais non soumis, de Kiwalao. Avant son départ, Kaméhaméha avait désigné pour le remplacer Kiana, un des chefs les plus attachés à sa fortune. Ce dernier convoqua le ban et l'arrière-ban des hommes valides, et attendit de pied ferme l'arrivée des insurgés, commandés par Kéaoua, un des amis de Kiwalao. L'armée de Kéaoua, divisée en trois corps, s'avançait de Hilo sur Kau. L'avant-garde débouchait dans Kau quand on ressentit les premières secousses d'un tremblement de terre épouvantable. Les hommes chancelaient. Une pluie de cendres obscurcissait le ciel. A en juger par les descriptions conservées

dans les chants indigènes, les phénomènes volcaniques égalaient en intensité ceux de l'éruption d'avril 1868, dont j'ai pu constater la violence. L'arrière-garde fut également éprouvée, mais, non plus que l'avant-garde, elle ne subit de pertes sérieuses. Pressant le pas, les hommes qui la composaient se trouvèrent en face d'un spectacle fait pour leur inspirer une terreur superstitieuse. La division du centre ne présentait plus, quand ils la rejoignirent, qu'une colonne de cadavres. Asphyxiée tout entière par les émanations sulfureuses, elle gisait sur le sol en apparence endormie. On retrouve encore au sud-est du volcan de Kilauea les ossements blanchis des guerriers de Kéaoua.

Découragé par ce revers inattendu, convaincu que la déesse Pélé se déclarait en faveur de son ennemi, ce lieutenant battit en retraite. Kaméhaméha revenait, à force de rames, défendre son royaume menacé. Sans laisser à son adversaire le temps de raffermir ses troupes ébranlées, il lui livra bataille, le vainquit et le força à fuir dans les montagnes. Abandonné du reste de son armée et désespérant de la fortune, Kéaoua, après avoir erré quelque temps dans les solitudes de Kau, prit le parti d'aller se rendre à merci et de s'en remettre à la générosité de son vainqueur. Escorté de sept des siens, il sortit des cavernes où il s'était réfugié et traversa les montagnes qui séparent Kau de Kona. Sur son passage, il fut traité avec distinction par tous les indigènes, qui admiraient son courage, mais lui prédisaient qu'il marchait à la mort. Il la reçut, en effet, des mains de Keaumoku, un des lieutenants de Kaméhaméha. Ce dernier pleura, dit-on, ce meurtre commis sans son ordre, mais les honneurs dont il se plut par la suite à combler son lieutenant laissent à

supposer que, s'il n'ordonna pas cette exécution, il la regarda comme trop utile à ses intérêts pour n'en pas récompenser l'auteur.

La mort de Kéaoua mettait un terme à toute insurrection dans Havaï. Kaméhaméha demeurait seul maître de l'île, mais ses succès étaient compensés par des revers à Mauï, où ses chefs, essuyant défaites sur défaites, étaient forcés d'abandonner la défensive et de ramener à Hilo les débris de leurs troupes. Confiant dans l'avenir, Kaméhaméha sut attendre des temps plus favorables.

Lors de la visite de Cook en 1778, il avait entrevu l'immense supériorité des étrangers sur son peuple. Il comprenait l'avantage qu'il y aurait pour lui à s'attacher quelques-uns de ces hommes blancs, habiles dans l'art de manier les outils, de travailler le fer, et bons navigateurs. En 1789, une goélette américaine, commandée par un nommé Metcalf, était à l'ancre sur les côtes de Mauï. Dans la nuit, des indigènes volèrent une embarcation. Une lutte s'engagea entre les matelots et les Kanaques. Ces derniers, écrasés par la mousqueterie, laissèrent plus de 100 des leurs sur la plage, mais la goélette, pour se soustraire à un retour offensif, mit précipitamment à la voile et abandonna un quartier-maître, Isaac Davis, et un matelot, John Young. Kaméhaméha arracha ces deux hommes à une mort certaine, et, à force de bons traitements et de promesses, se les attacha par la reconnaissance et l'intérêt. Tous deux parvinrent au rang de chef qu'ils transmirent à leurs enfants, dont l'histoire est intimement liée à celle de la dynastie.

La dernière descendante de John Young épousait, en 1856, le roi Kaméhaméha IV. Les descendants de Davis

existent encore aux îles. L'un d'eux a épousé une parente du roi, gouvernante de l'île de Havaï; un autre siégeait encore, il y a peu d'années, à la cour suprême.

La visite de Vancouver, en mars 1792, retarda quelque temps l'exécution des projets ambitieux de Kaméhaméha. Vancouver a laissé dans ces îles un nom respecté. Il eut la gloire, gloire rare à cette époque, de se montrer juste et bon dans ses rapports avec les Kanaques, qui vénèrent encore aujourd'hui sa mémoire comme celle de leur premier bienfaiteur. Lors de sa seconde visite, en 1793, il ramena d'Amérique un taureau, cinq vaches, des brebis et quelques béliers. Les immenses troupeaux qui paissent aujourd'hui les pâturages de l'archipel proviennent de ce présent de Vancouver. Pour protéger ces animaux et leur permettre de se reproduire, Kaméhaméha imposa un *tabou* qui ne fut levé qu'après plusieurs années.

Retenu à Havaï par la visite de Vancouver et par les soins qu'il donnait à l'organisation de son armée et de sa flotte, Kaméhaméha n'en suivait pas moins d'un œil attentif les événements qui se passaient dans l'île de Mauï. Le départ de Vancouver, dont la présence leur en imposait et qu'ils savaient être trop l'ami de Kaméhaméha pour ne pas lui prêter un appui décisif en cas de lutte, enhardit ses ennemis, et Kahakili fait alliance avec Kaeo, roi de Kauaï. Ils réunissent leurs pirogues à Oahu et mettent à la voile pour Havaï. Kaméhaméha les aborde en vue d'Hilo et les force à battre en retraite ; il les poursuit et débarque à Oahu, où ses ennemis, dont de nombreux renforts ont comblé les vides et qui combattent pour leur indépendance, l'attendent de pied ferme dans la vallée de Nuuanu. Les chefs alliés avaient adossé leur armée aux rochers qui barrent en cet en-

droit la vallée. En face d'eux se trouvaient Kaméhaméha et ses troupes, derrière eux un précipice à pic qui coupe l'île en deux parties. La lutte fut héroïque de part et d'autre. Kaméhaméha paya de sa personne et fut plusieurs fois sur le point de succomber. Il l'emporta enfin ; mais, plutôt que de mettre bas les armes, les vaincus se firent tuer sur place. Cernés de toutes parts, quelques centaines de survivants se précipitèrent au bas du précipice.

Cette victoire éclatante, célèbre dans les fastes havaïens, lui livrait les îles de Maui, de Molokaï et d'Oahu. L'île de Kauaï seule conservait encore son indépendance. La distance qui la séparait d'Havaï, les vents contraires, une mer souvent agitée, une côte de falaises, créaient des obstacles presque insurmontables à une invasion. La population, nombreuse et belliqueuse, était très attachée à son roi. Toutes ces difficultés retardèrent, sans la décourager, l'ambition de Kaméhaméha. Il consacra plusieurs années à préparer ses moyens d'attaque, et, en 1804, il réunissait sur la plage de Waikiki 7000 vétérans bien disciplinés, sans compter les recrues, une flotte de 27 goëlettes, plus de 500 pirogues de guerre. Il allait s'embarquer quand une épidémie éclata parmi ses troupes concentrées dans un étroit espace. Lui-même faillit y succomber. Aussitôt rétabli, il s'occupa de combler les vides faits dans ses rangs, de renouveler ses provisions de vivres et attendit un vent favorable.

Kaeo avait péri à la bataille de Nuuanu ; mais ses nobles et son peuple, prévenus des armements de Kaméhaméha, s'étaient ralliés autour de son fils Kaumualii. Actif, énergique et courageux, ce dernier se préparait à une résistance désespérée ; ses guerriers,

pleins d'ardeur, juraient de se faire tuer à ses côtés. Agité toutefois d'un sombre pressentiment, il fit construire une goélette qu'il chargea de vivres, décidé, s'il survivait à une défaite, à s'embarquer avec ses femmes et ses lieutenants, à s'abandonner aux flots et à chercher sur le Pacifique une terre lointaine où il pût vivre à l'abri de l'ambition de son rival.

Bien renseigné par ses espions sur ce qui se passait à Kauaï et prévoyant une résistance acharnée, Kaméhaméha conçut alors un projet hardi, vraiment original et digne de son génie. Il voulut voir Kaumualii, conférer personnellement avec lui et obtenir de la persuasion un succès douteux encore par les armes. Il envoya un message à celui qu'il se préparait à attaquer et lui demanda de venir à Oahu. Nonobstant l'avis de ses chefs, le roi de Kauaï accepta l'invitation qui lui était faite et, affectant de témoigner hautement de sa confiance dans la parole de son ennemi, il traversa la mer et se rendit avec une suite peu nombreuse au milieu du camp de Kaméhaméha.

En agissant ainsi, il avait fait d'avance le sacrifice de sa vie et avait remis la régence à l'un de ses chefs les plus dévoués. En homme qui n'a plus rien à ménager, il apostropha vivement Kaméhaméha, lui demanda compte de ses intentions hostiles et lui reprocha ses agressions et ses conquêtes. Il termina en ajoutant que sa vie était dans les mains de son adversaire si, au mépris de la foi jurée, il était retenu captif. « Mais sache bien, lui dit-il, que, moi mort, mon peuple est vivant et que la vengeance doublera son courage. Si tu me laisses libre, je combattrai à sa tête contre toi. »

Kaméhaméha l'écouta sans l'interrompre; puis,

d'une voix lente et émue il le remercia de sa confiance : « Tu es libre, dit-il, tu peux partir, mais entends-moi d'abord. » S'animant alors, il lui raconta en peu de mots son enfance persécutée, son héritage menacé et la nécessité où il s'était trouvé de se défendre d'abord, d'attaquer ensuite, pour en finir avec des dangers sans cesse renaissants. Les dieux l'avaient favorisé, ses armes victorieuses avaient triomphé de toutes les résistances. Grâce à lui, l'anarchie avait cessé, la paix régnait dans ses possessions, et avec elle la sécurité. Les vieilles barrières qui séparaient des peuplades parlant la même langue, ayant la même origine, étaient tombées. Pour achever et consolider son œuvre, il fallait que l'archipel tout entier n'eût qu'un maître. Il devait et voulait l'être. Quand bien même il consentirait à abandonner ses projets de conquête, ses successeurs les reprendraient. Kauaï ne pouvait pas rester isolée, indépendante, et la lutte ajournée éclaterait un jour ou l'autre. Dans cette lutte, Kauaï succomberait. Pourrait-elle résister seule aux attaques combinées des autres îles? Désireux de lui donner une preuve de sa modération, il lui proposait de le laisser gouverner en paix son royaume, si lui, Kaumualii, s'engageait à le laisser après lui à Kaméhaméha ou à son successeur, et à préparer ainsi une unité qu'il était impuissant à empêcher.

Ces arguments dictés par une conviction forte, l'ascendant moral que le vainqueur de tant de chefs exerçait sur Kaumualii, le désir de coopérer, lui aussi, à cette œuvre et d'éviter à son peuple une lutte redoutable, le réduisirent au silence, puis à l'admiration. Kaméhaméha n'épargna aucune séduction pour l'entraîner. Il le traita en ami, en confident, et obtint de

lui une adhésion complète. Les deux chefs échangèrent leur parole et la tinrent.

Cette victoire pacifique assurait au conquérant l'archipel entier. La dynastie des Kaméhaméha était fondée, et avec elle l'unité havaïenne.

Administrateur aussi habile que politique heureux et que grand capitaine, Kaméhaméha profita du prestige que lui donnaient ses succès pour organiser ses conquêtes. Dans chaque île, ses lieutenants reçurent de lui des apanages en terres, ample récompense de leurs services, mais ne leur permettant pas de se créer, sur un point donné, une position assez considérable pour résister à son autorité. Magnanime vis-à-vis des vaincus, alors qu'il pouvait l'être sans danger, il pardonna aux descendants de Kahakili, qui reçurent de lui des terres et prirent rang à sa cour. Il régla, par des ordonnances sages et conçues dans un esprit libéral, les droits de pêcherie sur les côtes et l'exploitation des forêts dans les montagnes. Devinant l'importance future de Honolulu, il abandonna, bien à regret, sa résidence favorite de Kailua dans l'île de Havaï, pour aller habiter près du port que commençaient à fréquenter les navires étrangers.

Grand et vraiment royal dans ses rapports avec les bâtiments de guerre et leurs officiers, Kaméhaméha se montra juste et libéral vis-à-vis des négociants et des marins qu'attiraient dans les îles le bruit de ses succès, la sécurité rétablie et son désir d'échanger contre des articles européens les produits du pays. Il aimait à se rendre compte des moindres sources de gain et profitait des leçons de l'expérience. Séduit par les profits que faisaient alors les trafiquants qui lui achetaient du bois de santal pour l'aller revendre en Chine, il se fit

armateur, acquit à un prix élevé un brick américain, le chargea de santal et l'expédia en Chine. Ses mesures mal prises rendirent l'opération désastreuse; trompé par des agents infidèles, il perdit la valeur du navire, le chargement, et se trouva redevoir 3000 piastres (15 000 francs). Ce fut son unique spéculation ; mais, en examinant et se faisant expliquer ces comptes, il y vit figurer pour une forte somme les droits d'importation à l'entrée. Peu de jours après, un édit frappait d'un droit modéré les articles venus de l'étranger, et son trésor bénéficiait de son expérience.

Deux idées dominèrent la fin de sa vie. La première était le désir de voir arriver d'Angleterre les missionnaires promis par Vancouver et l'impatience d'apprendre d'eux quelle était cette religion chrétienne dont il avait entendu parler et au sujet de laquelle il ne se lassait pas de questionner les matelots qui abordaient à Honolulu. Les réponses vagues de ces hommes, presques tous indifférents ou grossiers, ne le satisfaisaient pas; il sentait chanceler la religion de ses pères, vil amas de pratiques bizarres ou honteuses, pour lesquelles il ne dissimulait pas son dédain.

Sa seconde pensée était d'étendre plus loin encore ses conquêtes. Nouvel Alexandre, il portait ses regards vers le sud, et rêvait l'occupation de Tahiti, dont il était séparé par 800 lieues de mer. C'eût été un curieux spectacle que celui de ce roi barbare à la tête de ses pirogues de guerre se lançant hardiment à travers le Pacifique, bravant les orages et les calmes de la ligne pour ajouter de nouvelles terres à son royaume, dans lequel il se sentait déjà à l'étroit. Ce ne fut qu'un rêve, qu'il ne put réaliser. Le 8 mai 1819, Kaméhaméha mourait dans sa résidence de Waikiki, près de Honolulu.

III

Peu de fondateurs de dynasties, peu d'hommes vraiment grands, ont des successeurs dignes d'eux. Liholiho, fils de Kaméhaméha Ier, qui lui succéda sous le nom de Kaméhaméha II, et Kaméhaméha III, régnèrent sans éclat, gouvernèrent sans talent. Débordés par la civilisation qui les envahit de toutes parts, peu capables de la comprendre et moins encore de lui résister, ils assistent, impuissants, à la lutte entre l'esprit nouveau et les anciennes traditions qui croulent, jusqu'au jour où l'avènement de Kaméhaméha IV, en 1855, amène sur le trône un homme jeune, brillant, imbu des idées de son siècle, impatient de les devancer, esprit mobile et ardent, nature combattue dans laquelle les idées religieuses, la ferveur du néophyte et l'amour du progrès luttent contre les instincts héréditaires et les vices du sauvage.

Adoré de ses sujets dont il personnifie les aspirations, les élans et aussi les faiblesses, aimé des missionnaires dont il encourage les efforts pour achever et compléter l'œuvre civilisatrice, il commence son règne sous d'heureux auspices. Il épouse, par amour, sa compagne d'enfance, Emma, descendante du quartier-maître Young, élevé par Kaméhaméha Ier au rang de grand chef, à laquelle la vénération de son peuple a depuis décerné le surnom de la *bonne reine*. A ses côtés, son frère aîné, depuis Kaméhaméha V, noblement résigné au choix que leur oncle Kaméhaméha III a fait de son plus jeune neveu pour lui succéder, seconde ses efforts en qualité de ministre de l'intérieur.

Esprit froid et calme, le prince Lot, comme on l'appelait alors, modérait l'ardeur du roi, dont il ne cessa pas un seul jour d'être le conseiller, l'ami et le premier sujet.

De taille élevée, mince et svelte, beau de visage, vif d'esprit, de manières parfaites et d'une exquise courtoisie, Kaméhaméha IV réunissait au plus haut point tous les dons que la nature a départis à la race kanaque, complétés et affinés par l'éducation et la civilisation. Il avait, en compagnie de son frère, visité l'Europe et l'Amérique; son instruction, plus étendue que profonde, sa connaissance parfaite de l'anglais qu'il parlait très purement, sa curiosité naturelle et son désir d'apprendre lui avaient permis de comprendre et de s'assimiler des notions de toutes choses. Brave comme les chefs de sa race, politique habile, il rappelait, par les côtés brillants de sa nature, son ancêtre Kaméhaméha Ier, dont son frère personnifiait, avec la carrure massive, la taille énorme et la volonté de fer, les traits caractéristiques. Avec eux devait s'éteindre la dynastie fondée par un grand conquérant qui semblait revivre en eux.

Mais les temps n'étaient plus les mêmes, et si Kaméhaméha IV héritait du trône et des qualités de son ancêtre, il portait aussi en lui le germe de ses vices, sur lesquels venaient se greffer les vices de la civilisation. Il semble qu'en sa personne s'incarnât la lutte dans laquelle son peuple et lui devaient succomber. La civilisation tue le sauvage. Elle l'abat s'il lui résiste, elle l'étouffe s'il lui cède. Elle brûle son sang avec l'eau-de-vie, elle lui inocule ses maladies en lui imposant ses vêtements, elle lui révèle, avec ses besoins, ses désirs, sa vie fiévreuse, ses appétits multiples, sa

soif de jouissances. La transition est trop brusque pour ces natures primitives; l'instinct de préservation contre des dangers nouveaux n'a pas encore eu le temps de s'éveiller en elles.

Dans ce règne brillant et court de Kaméhamého IV, auquel j'ai assisté, il m'a semblé voir l'image du sort qui attendait sa race et son peuple. Sans défiance contre cette civilisation qu'il aimait et dont il eût voulu, dans sa généreuse impatience, faire goûter à ses sujets tous les bienfaits, Kaméhamého IV n'en soupçonnait pas les dangers et en subissait toutes les séductions. Entouré de jeunes hommes de son âge, Anglais et Américains, qu'attiraient et retenaient auprès de lui le charme de son accueil, sa prodigalité, ses goûts d'élégance et de confort, il se laissait aller sur cette pente, si naturelle à son âge, des plaisirs et de la camaraderie. A certains moments, sous l'empire de certaines influences, l'homme primitif, le sauvage, reparaissait sous l'homme civilisé, avec ses passions violentes et ses irrésistibles instincts. Il le sentait, en souffrait et luttait contre lui-même, se réfugiant alors dans l'intimité de la reine, de son fils le prince de Havaï, menant, des mois entiers, une vie régulière et sobre, jusqu'au jour où un incident quelconque, une partie de chasse, un dîner d'amis, réveillaient en lui la soif de l'eau-de-vie et le jetaient brutalement dans une de ces orgies dont il sortait brisé moralement et physiquement, honteux de lui-même, désespéré de sa faiblesse, épuisé par des crises d'asthme.

Un incident grave vint l'arrêter, mais trop tard, sur cette pente funeste.

Au nombre des familiers du palais se trouvait un Anglais, Nelson, qui vivait dans l'intimité du roi et

favorisait sa liaison avec une femme du palais attachée au service de la reine. Le 3 août 1859, le roi, accompagné de la reine, de sa suite et de ses secrétaires, au nombre desquels figurait Nelson, se rendit dans l'île de Mauï, à Lahaina. Le 11, à la suite de libations copieuses et d'un entretien de quelques instants avec la favorite, le roi s'embarque seul sur sa goélette pour revenir à Honolulu. A quelques milles des côtes et à la tombée de la nuit, il donne ordre de virer de bord, rentre à Lahaina, se dirige vers le pavillon occupé par Nelson et l'appelle. Ce dernier ouvre la porte et tombe frappé d'une balle que le roi venait de lui tirer à bout portant.

Quel était le motif de ce crime? On y mêla, bien à tort, le nom de la reine. On prétendit que la favorite avait excité la jalousie de Kaméhaméha pour se venger de la reine Emma, qui soupçonnait ses rapports avec son mari. La vérité était que la favorite, irritée contre Nelson qui cherchait alors à détacher le roi d'elle, avait accusé Nelson de vouloir supplanter le souverain dans ses faveurs. L'ivresse, bien plus que l'amour, avait armé le bras de Kaméhaméha IV, et le crime était à peine commis que cette nature, mobile et impressionnable à l'excès, s'abandonnait à toute la violence de ses remords. La blessure de Nelson n'était pas mortelle, mais sa constitution épuisée par les excès d'une jeunesse orageuse n'y put résister. Il languit quelques semaines et mourut.

Dans l'impétuosité de ses regrets, le roi n'avait qu'une pensée : revenir à Honolulu, abdiquer en faveur de son fils et consacrer le reste de ses jours à l'expiation de son crime. Il revint, en effet, le 30 et annonça son projet à ses conseillers. Ceux-ci le firent

renoncer à cette détermination; mais agité de sombres pressentiments, il tint bon quant à la proclamation du prince de Havaï comme héritier du trône. Reprenant ensuite l'idée de son ancêtre, il écrivit en Angleterre pour solliciter de nouveau l'établissement d'une branche de l'Église réformée d'Angleterre, l'envoi d'un évêque et d'un clergé anglican. Sa nature ardente s'accommodait mal des formes austères du culte méthodiste; d'autre part, élevé dans le culte protestant, il répugnait à l'adoption du catholicisme. La reine, anglicane elle-même, souhaitait vivement l'établissement d'une Église avec laquelle elle fût en parfaite communion d'idées. Tous deux enfin désiraient surtout pouvoir confier à l'évêque dont ils sollicitaient l'envoi l'éducation du jeune prince. Kaméhaméha IV appuyait sa demande de l'offre d'un terrain pour l'érection d'une église et d'une souscription annuelle assez considérable pour défrayer en grande partie les dépenses du nouveau clergé. Cette demande fut bien accueillie en Angleterre; mais le jeune prince de Havaï succombait à une courte maladie la veille même du jour où débarquait la mission anglicane. Ce dernier coup hâta la fin du roi. Miné par ses excès autant que par ses remords, voyant dans la mort de son fils un avertissement pour lui-même, il languit quelque temps encore et s'éteignit le 30 novembre 1863.

Son frère lui succéda sous le nom de Kaméhaméha V. Énergique et résolu, il reprit d'une main vigoureuse la direction des affaires que son prédécesseur avait abandonnée pendant les dernières années de son règne. Justement préoccupé de la propagande active des Américains en faveur d'une annexion aux État-Unis, de la décroissance rapide de la population étrangère, il se

posa en défenseur de l'autonomie indigène, modifia dans un sens plus monarchique la constitution octroyée par Kaméhaméha III et appela dans son conseil des hommes décidés, comme lui, à s'opposer à toute tentative annexionniste.

Le peuplement rapide et les progrès de la Californie avaient eu leur contre-coup aux îles Havaï. Brusquement tiré de sa torpeur par la découverte des mines d'or sur les rives du Pacifique, dont il n'était séparé que par 700 lieues de mer, le commerce havaïen avait, par suite de la création soudaine d'un aussi vaste marché, pris un essor considérable. La production locale était loin de suffire aux demandes; les terres décuplaient de prix; la main-d'œuvre, largement rétribuée, se faisait rare; les capitaux de San-Francisco refluaient dans l'archipel; les plantations de cannes à sucre, de coton, de café, se multipliaient. Un traité de réciprocité conclu entre le gouvernement havaïen et le cabinet de Washington portait au plus haut point la prospérité des îles, en leur assurant à un prix rémunérateur le monopole de la vente de leurs produits dans les États du Pacifique.

Pour fournir aux planteurs les ouvriers nécessaires, une convention négociée avec la Chine autorisait l'émigration des Chinois aux îles. Des lignes de bateaux à vapeur reliaient Honolulu à San-Francisco, au Japon, à la Chine, à l'Australie, faisant de ce port l'étape obligée entre l'Asie et l'Amérique, aussi bien qu'entre l'Amérique et l'Océanie du sud. Les recettes publiques, considérablement accrues, permettaient d'entreprendre de grands travaux d'utilité publique. Honolulu se métamorphosait; son climat merveilleux, la beauté du pays, la facilité des communications, y attiraient les capita-

listes de San-Francisco, les malades fuyant un climat trop âpre et venant demander la santé à son uniforme température, à son air pur et chaud.

De cette prospérité rapide naissait un danger sérieux. Les convoitises des Américains s'accentuaient. Contenues par la main de fer de Kaméhaméha V, elles n'osaient se produire au grand jour ni engager la lutte; elles attendaient l'heure propice. Le roi n'était pas marié. Avec lui s'éteignait la dynastie. Vivement pressé par ses conseillers d'assurer par son mariage la succession au trône, Kaméhaméha V ajournait constamment. Épris de sa belle-sœur, la reine Emma, il espérait toujours triompher de ses refus, basés sur le souvenir fidèle qu'elle gardait de son premier mari et sur ses scrupules religieux contre une alliance interdite par l'Église anglicane. Reconnaissante d'un dévouement chevaleresque qui ne s'était jamais démenti et n'avait trahi son secret que depuis son veuvage, la reine voyait en lui un frère, un ami, un protecteur; mais absorbée dans ses tristesses et ses regrets de la perte successive de son fils et de son mari, dans ses œuvres de charité et ses pratiques religieuses, elle vivait à l'écart, prolongeant son deuil, mais ne pouvant lui donner que l'affection d'une sœur.

Le temps eût fait son œuvre, et Kaméhaméha V, obéissant à d'impérieuses nécessités politiques, eût probablement renoncé à ses projets et contracté une autre alliance, si la mort ne fût venue l'enlever le 14 novembre 1872, jour anniversaire de sa naissance. Il avait quarante-trois ans. Ainsi que son frère, une maladie violente l'emportait soudainement.

IV

Aux termes de la constitution, les Chambres se réunirent pour désigner le successeur au trône. Ce choix ne pouvait porter que sur un chef de la race des *alii*, ou nobles héréditaires. William Lunalilo, cousin du roi, fut élu à l'unanimité moins trois voix.

Je l'avais beaucoup connu à l'époque où, ministre de son prédécesseur, je siégeais avec lui à la Chambre des nobles. Jeune, brillant cavalier, il menait la vie large et facile des chefs, dépensant sans compter, riche, prodigue et endetté; intelligent et bien doué, il gâtait tous ses avantages par son penchant à l'ivrognerie. Lui aussi avait greffé sur les vices héréditaires ce vice odieux contre lequel il luttait en vain, étonnant ses familiers par de longs accès de sobriété, interrompus par de brutales orgies. Grâce à sa merveilleuse constitution physique, quelques jours de repos suffisaient pour en effacer les traces apparentes.

Le peuple l'aimait pour ses qualités et aussi pour ses défauts. Élevé par les missionnaires américains, imbu de leurs idées républicaines, orateur éloquent, il réunissait aux qualités extérieures d'un chef et d'un prince les instincts et les goûts d'un radical. Le parti américain voyait en lui le précurseur qu'il attendait : un roi dédaigneux de la royauté, républicain de conviction, prêt à aliéner l'indépendance du pays pour en faire une annexe de la grande république des États-Unis.

Sur ce dernier point, ils se trompaient, ou le temps leur manqua pour obtenir de lui ce qu'ils en atten-

daient. Treize mois après son avènement, Lunalilo mourait sans laisser d'héritiers.

Une fois de plus, le trône était vacant, et l'assemblée appelée à procéder à une nouvelle élection. Deux prétendants se mettaient sur les rangs : la reine Emma et David Kalakaua. En consentant à sortir de la retraite où elle vivait et en laissant poser sa candidature, la reine Emma cédait aux vœux de la population indigène, dont elle était l'idole. Son inépuisable charité lui avait conquis les cœurs, et les Kanaques, effrayés de ces coups répétés qui frappaient leurs souverains, inquiets des rumeurs d'annexion propagées par les Américains, espéraient conjurer le sort et assurer leur indépendance en s'abritant derrière celle en qui ils voyaient une sainte et une bienfaitrice. Mais l'élection de la reine Emma ne pouvait être une solution. Veuve, sans enfants, décidée à ne pas se remarier, elle ne pouvait ni fonder une dynastie ni donner au pays des garanties d'avenir.

David Kalakaua était marié, assez jeune pour espérer des héritiers, à défaut desquels son frère, encore enfant, pouvait lui succéder. D'un rang moins élevé que son prédécesseur, mais de race noble, il remplissait les conditions exigées par la constitution. Kaméhaméha V, qui le tenait en estime particulière, avait encouragé son désir de s'initier au maniement des affaires; il lui réservait le ministère de l'intérieur. Sobre et de vie régulière, David Kalakaua ne participait à aucun des excès des jeunes chefs. Les étrangers l'aimaient et l'estimaient. Ces considérations militaient en sa faveur et, dans l'assemblée, lui ralliaient la majorité.

Au dehors, il n'en allait pas de même; les indigènes acclamaient la candidature de la reine Emma. La sym-

pathie avec laquelle les étrangers, et notamment les Américains, accueillaient celle de David Kalakaua leur était d'autant plus suspecte qu'ils n'ignoraient pas que le gouvernement des États-Unis, désireux d'assurer à sa marine de guerre et de commerce un port de refuge et de ravitaillement dans l'océan Pacifique, offrait au gouvernement havaïen de lui acheter, à un prix élevé, l'embouchure de la rivière de la Perle, à l'ouest de Honolulu, pour y établir un entrepôt de charbon. Les Kanaques voyaient dans cette cession un premier pas vers l'annexion, et ils accusaient David Kalakaua d'y être favorable. Il n'en était rien, mais les défiances étaient éveillées, et ses adversaires fomentaient l'irritation.

Plus sage et plus politique, l'assemblée savait à quoi s'en tenir sur ces accusations passionnées. Elle n'ignorait pas que ni le roi ni elle, l'eussent-ils voulu, n'auraient pu faire accepter une annexion à laquelle d'ailleurs la grande majorité des représentants et la totalité des nobles étaient hostiles. Écartant donc ces appréhensions, elle élut par 39 voix David Kalakaua; 6 voix seulement se portèrent sur la reine Emma.

Le résultat du vote déchaîna les passions. La foule envahit la salle des séances, arracha les députés de leurs sièges, en blessa plusieurs, brisa les meubles, détruisit les archives. L'intervention des troupes ne put arrêter le désordre; repoussées par la populace, elles durent se retirer, après une lutte sanglante. Redoutant de plus grands malheurs, le ministère fit appel aux bâtiments de guerre anglais et américains qui se trouvaient dans le port, pour empêcher le sac de la ville. Les compagnies de débarquement et les équipages descendirent en armes et rétablirent l'ordre.

Ce mouvement populaire visait moins encore le nouveau souverain que les étrangers et surtout les Américains établis aux îles, soupçonnés de menées annexionnistes. Très attachée à ses chefs et à son indépendance nationale, la population indigène s'irritait des convoitises qu'éveillait la prospérité de l'archipel. Dans l'annexion aux États-Unis, elle voyait une servitude déguisée, une expropriation légale. Les Kanaques entendaient rester maîtres chez eux sous la garantie de l'acte collectif de 1843, par lequel la France et l'Angleterre avaient reconnu l'indépendance du royaume et s'étaient engagées à la respecter. Les États-Unis, invités, alors, à signer cet acte diplomatique, s'y étaient refusés, tout en protestant de leur résolution bien arrêtée de n'attenter en rien à l'autonomie indigène. Le cabinet de Washington avait tenu sa parole. En toutes circonstances, il s'était scrupuleusement abstenu d'intervenir dans les affaires locales. Mais il n'en était pas de même de ses nationaux, qui, à maintes reprises, avaient tenté de lui forcer la main.

Propriétaires, aux îles, d'un capital considérable en terres, bestiaux, machines et matériel d'exploitation, enrichis par le traité de réciprocité, les Américains tiraient de leurs plantations d'énormes revenus, mais ils se rendaient compte que cette prospérité reposait sur une base fragile. Conclu pour un certain nombre d'années, renouvelable à dates fixes, ce traité pouvait être annulé par un vote du congrès. Il n'était pas douteux que le jour où l'entrée en franchise des sucres havaïens dans les États du Pacifique serait supprimée, et où il leur faudrait, comme pour les sucres de Chine, acquitter un droit élevé à la douane de San-Francisco, les bénéfices disparaîtraient, entraînant avec eux la

valeur de la terre et du matériel d'exploitation. Pour conjurer ce danger, les planteurs ne voyaient qu'un moyen : l'annexion qui assurerait leur fortune, en ajoutant une nouvelle étoile à la bannière constellée de l'Union. Leur intérêt personnel était d'accord avec leur patriotisme.

Fidèle à son désir d'éviter toute complication par des annexions en dehors du continent américain, et aux principes de la *Doctrine Monroe*, qui limite son action à ce continent même, le gouvernement des États-Unis résistait, mais plus mollement, à mesure que les années s'écoulaient, que les événements se précisaient et que les exigences maritimes et commerciales s'accentuaient. L'annexion des îles Sandwich n'était plus seulement le sucre à bon marché pour les États de l'ouest et un débouché ouvert à leurs produits, c'etait encore et surtout la clef du Pacifique du nord, l'unique station maritime, l'étape obligée sur la route de la Chine et du Japon. Puis, enfin, la décroissance constante de la population indigène permettait d'entrevoir l'heure où elle cesserait d'exister. Qu'adviendrait-il alors, et serait-il possible de laisser un point stratégique de cette importance entre les mains d'une autre grande puissance maritime, maîtresse du Pacifique du nord, libre d'intercepter à son gré son immense commerce avec l'Asie?

De là, la demande faite au gouvernement havaïen de la cession de l'embouchure de la rivière de la Perle. Il ne s'agissait, il est vrai, que d'y établir un dépôt de vivres et de charbon, un bassin de radoub pour les bâtiments à vapeur qui relâchaient aux îles, mais c'était le premier pas vers une occupation ultérieure, un droit de préemption dans l'avenir.

Le calme rétabli à Honolulu, les Chambres convoquées

écartèrent l'offre d'entrer en pourparlers, et le couronnement du nouveau souverain ne donna lieu à aucun incident.

Kaméhaméha V avait laissé, en mourant, son royaume dans une situation prospère : la dette publique presque éteinte, le crédit de l'État excellent, les recettes du trésor en progression constante. Le court règne de Lunalilo n'avait en rien modifié cet état de choses. Héritier de cette situation qu'il n'avait pas créée, ébloui de sa fortune rapide et du heureux hasard qui l'appelait à un rang auquel il ne pouvait prétendre par droit de naissance, jeune et inexpérimenté, David Kalakaua rêva, lui aussi, de laisser dans l'histoire de son pays un nom glorieux et d'attacher ce nom à de grandes entreprises destinées à accroître la prospérité publique. Il appela près de lui, en qualité de premier ministre, M. Walter Murray Gibson, homme habile, intelligent, que j'ai connu aux îles dans des circonstances singulières, et dont la vie a été jusqu'à la fin un tissu d'aventures romanesques. Il faut aller au fond de l'Océanie pour rencontrer des types aussi étranges et des existences aussi bizarres.

Né en mer, à bord d'un bâtiment espagnol, de parents américains, Gibson fut élevé en Angleterre. Jeune homme, il conçut des doutes sur son origine et sa descendance. A bord du bâtiment où il avait vu le jour et à la même époque était né un autre enfant, fils d'un gentilhomme anglais de haute naissance et de grande fortune. Par une coïncidence singulière, à l'âge de dix-huit ans, Walter Murray Gibson, invité dans un château de l'ouest de l'Angleterre, frappa ses hôtes par son étonnante ressemblance avec le portrait du maître de cette habitation, mort depuis quelques années. Il se trouva que ce gentilhomme était le père de l'enfant né en même temps

que lui, à bord du même navire, et mort en bas âge. La ressemblance était telle que l'on se demanda s'il n'y avait pas eu substitution d'enfants. Les recherches faites par Gibson et les témoignages recueillis par lui ne lui laissèrent aucun doute sur le fait; mais les collatéraux, héritiers du titre et du nom, repoussèrent ses prétentions, que sa situation de fortune ne lui permit pas de soutenir jusqu'au bout.

D'humeur aventureuse, il quitta alors l'Angleterre et se rendit aux Indes néerlandaises, où l'attendait une série d'événements incroyables. Favori d'un prince indigène, puis exilé, traqué, prisonnier, condamné à mort, il échappa à son sort grâce à la passion qu'il avait inspirée à la fille du rajah. Elle favorisa sa fuite aux dépens de sa propre vie. Libre, il gagna les Indes anglaises où, en quelques années, il fit une grande fortune, qu'il perdit en moins de temps dans des spéculations hasardeuses. Des Indes il revint en Europe, mais y séjourna peu; il fallait à son activité un champ plus vaste. Il partit alors pour les États-Unis, s'enfonça dans le far-west, et, pendant plusieurs années, on n'entendit plus parler de lui.

C'est en 1865 que je le vis pour la première fois à Honolulu. Il m'avait fait demander un entretien, ayant, m'écrivait-il, des communications importantes à me faire et désirant me voir seul. J'accédai à son désir et le reçus le soir. Tout d'abord, je fus frappé de sa merveilleuse intelligence; il parlait toutes les langues avec une égale facilité, avait beaucoup vu, beaucoup appris et paraissait au courant de toutes les questions politiques du moment, aussi bien en Europe qu'en Asie et en Amérique.

Arrivant à l'objet de sa visite, il me dit que sa vie

était en danger, qu'après plusieurs années passées à Salt-Lake-City, dans l'intimité de Brigham Young, il avait quitté l'Utah à la suite de dissentiments graves survenus entre lui et le chef des mormons; éludant sa vigilance et ses espions, il avait réussi à gagner San-Francisco, puis l'archipel. Très avant dans ses confidences, il n'ignorait rien des étranges projets de Brigham Young, qui, menacé par les États-Unis, avait conçu l'idée d'émigrer, lui et son peuple, au sein de l'Océanie, et m'avait effectivement fait tenir une lettre adressée à Kaméhaméha V, par laquelle il lui proposait, moyennant une somme considérable, l'achat d'une des îles de l'archipel. Son plan était, une fois qu'il y aurait pris pied, la conquête du reste du royaume, soit par la conversion des indigènes, soit par la force. Il est inutile de dire que l'offre de Brigham Young avait été repoussée.

Gibson ajouta que le chef des mormons, se défiant de lui et le sachant en possession de quelques-uns de ses secrets, l'avait fait suivre par deux de ses affidés jusqu'à Honolulu, et que ces hommes, qu'il me désigna, n'hésiteraient pas à le tuer à la première occasion. Il venait donc me demander la protection du gouvernement et l'arrestation de ces individus. Un moment je le crus victime d'une hallucination. Le récit qu'il me faisait de ses aventures était tellement extraordinaire qu'on pouvait, sans injure, hésiter à le croire; mais les documents qu'il me communiqua, les pièces qu'il mit sous mes yeux, notamment une lettre d'Hawthorne, le grand écrivain américain, alors consul des États-Unis à Liverpool, me convainquirent que, dans une certaine mesure tout au moins, il disait vrai. En tout cas, il était parfaitement au courant des projets de Brigham Young, dont le roi et moi connaissions seuls la lettre.

Le lendemain, le chef de la police, sur mes ordres, fit arrêter et interrogea les deux individus que Gibson m'avait indiqués. Les papiers trouvés sur eux démontrèrent leur affiliation mormonne; leurs réponses embarrassées, leurs hésitations achevèrent de dissiper les doutes. Conduits à bord d'un navire en partance pour San-Francisco, ils durent quitter les îles avec interdiction de retour. Tranquille de ce côté, M. Gibson se retira alors, avec sa fille, sur une terre qu'il afferma, partageant son temps entre son exploitation agricole et l'étude de la langue kanaque, publiant, dans les journaux de Honolulu, des articles remarqués sur les ressources et les productions du pays. Naturalisé Havaïen, élu représentant de son district, il siégea à la Chambre, où, dès le début, il révéla de rares aptitudes comme orateur et comme administrateur.

Tel était l'homme que David Kalakaua appela au pouvoir, séduit par ses dons brillants, son imagination, son intrépidité de bonne opinion et sa hardiesse. Gibson excellait à se jouer des difficultés, à s'en tirer heureusement, à persuader, à entraîner. De sa vie aux Indes et en Amérique, de son incroyable et aventureuse existence, peut-être de son origine première, il tenait l'ambition haute, la passion de faire grand.

Une certaine conformité de goûts et d'idées le rapprocha d'un riche capitaliste de San-Francisco, Claus Spreekels, Allemand d'origine, naturalisé citoyen américain, qui lui offrit, ainsi qu'au roi, toutes facilités de se procurer l'argent dont ils pourraient avoir besoin pour développer les ressources du pays, mettant également à la disposition des planteurs, dont il se constituait le consignataire et l'agent à San-Francisco, des crédits considérables pour l'extension de leurs opéra-

tions. Spreekels réussit ainsi, en peu d'années, à concentrer dans ses mains tout le commerce des sucres havaïens, à réaliser d'énormes profits sur le marché de San-Francisco, où on le désignait sous le nom de *Roi du sucre*, et à devenir créancier de l'État et des planteurs pour des sommes importantes.

Un premier emprunt de 10 millions, contracté par son intermédiaire à Londres, fut promptement absorbé par les embellissements de Honolulu, la construction d'un palais pour le roi, d'un autre pour les ministères. Honolulu devint rapidement une luxueuse station hivernale, une sorte de Nice océanienne pour les résidents de San-Francisco. Les emprunts et les dépenses se multiplièrent sans égards aux ressources du trésor, hors d'état de faire face à ces prodigalités, jusqu'au jour où Spreekels, arrêtant tout crédit, exigea un règlement de comptes.

Comme il arrive toujours en pareil cas, les Chambres, les planteurs et les commerçants complices des prodigalités du roi et de son ministre, dont ils avaient sanctionné les actes par leurs votes et suivi l'exemple, se retournèrent contre eux et les déclarèrent responsables de la situation. On alla plus loin : on accusa Gibson de s'être enrichi des dépouilles du pays, on réclama sa démission et sa mise en accusation. Gibson n'était pas homme à capituler devant des menaces. Fort de son empire sur l'esprit du roi, très probablement innocent des détournements dont on le chargeait, il fit tête à l'orage et répondit aux attaques de ses ennemis par un redoublement de rigueur dans l'exercice de ses fonctions. Son impopularité s'en accrut et devint telle, qu'à la suite d'un *meeting* populaire la foule, surexcitée, envahit la demeure du premier ministre, contraint de chercher son salut dans la fuite, assiégea le palais et

mit le roi en demeure d'opter entre un ministère imposé, une constitution restrictive de ses prérogatives ou une abdication.

Le roi se soumit, signa, contraint et forcé, le pacte constitutionnel qu'on lui imposait, accepta le nouveau ministère et attendit les événements.

Les fauteurs de ce mouvement étaient, en grande majorité, les mêmes hommes qui avaient soutenu la candidature au trône de David Kalakaua. Aussi la presse américaine s'est-elle efforcée de présenter leur succès comme le succès des idées annexionnistes. Il n'en est rien. Le président de ce nouveau cabinet, M. William Green, non seulement n'est pas un Américain, chef du parti américain, comme on l'a représenté, mais un Anglais, de nationalité et de cœur, opposé à toute annexion. Établi aux îles depuis trente-cinq ans, M. William Green y a fondé une importante maison de commerce. Très estimé dans le pays, où il possède des intérêts considérables, il y a, à deux reprises, officiellement représenté l'Angleterre en qualité de consul général intérimaire. M. William Green appartient à cette catégorie d'émigrants volontaires qui sont, à l'étranger, une des forces vives de la Grande-Bretagne. Disposant de quelques capitaux, ils se fixent dans un pays, en étudient l'histoire, la langue et les ressources, s'identifient avec lui, contribuent à sa prospérité, s'y enrichissent et mettent, à un moment donné, au service de leur patrie d'origine, l'influence acquise dans leur patrie d'adoption. L'Angleterre en fait souvent, vers la fin de leur carrière commerciale, ses représentants officiels, représentants d'autant plus précieux que leur connaissance pratique des intérêts, des hommes et des passions qui s'agitent dans le milieu qu'ils habitent

est le résultat d'un long séjour et d'une longue expérience. Parfois aussi elle les pousse aux plus hauts emplois, les y soutient et, grâce à eux, exerce une influence puissante sans bourse délier et sans se mettre officiellement en avant.

C'est le cas du premier ministre actuel de l'archipel havaïen. Loin de voir dans l'avènement de M. William Green aux affaires un triomphe de la politique américaine dans ces îles, on pourrait plutôt y voir un échec de cette politique et un succès diplomatique de la Grande-Bretagne. Cette appréciation serait toutefois excessive. Si le choix de M. William Green a été imposé au roi, c'est moins comme Anglais et hostile à l'annexion que comme homme intègre, financier capable et défenseur résolu des mesures d'ordre et d'économie qui peuvent seules relever les finances havaïennes fortement compromises par des dépenses excessives et des emprunts onéreux. C'est aussi et surtout, puisqu'il s'agissait de ramener le souverain à une plus saine appréciation de la réalité des choses, comme partisan déclaré, en 1874, de la candidature de la reine Emma, et partant comme adversaire de celle du roi, que l'opinion publique a désigné M. William Green comme le plus capable de rallier la majorité dans les Chambres et de rassurer les intérêts étrangers. En appelant dans le conseil un de ses compatriotes, M. Brown, un chef indigène et un Américain modéré, le nouveau ministre a nettement donné à entendre qu'il ne suivrait pas une politique annexionniste.

Mais ce que l'on ne saurait révoquer en doute, c'est que cette partie de l'Océanie gravite autour des États-Unis, vit de leur commerce, s'enrichit de leur prospérité. Ce qui n'est pas douteux non plus, c'est que, dans

ces îles, comme dans tonte l'Océanie, la race indigène décroît en nombre, et cela en raison directe de son contact avec la race blanche. Le mouvement d'expansion coloniale qui caractérise la fin de ce siècle, qui entraîne, les unes après les autres, les grandes puissances dans l'océan Pacifique et les pousse à en occuper les points les plus importants, n'est que l'impatience d'héritiers naturels à prendre possession d'une succession bientôt en déshérence.

Les Kanaques le voient et le croient. Envahis par la civilisation, ils se hâtent d'en savourer les fruits avant d'en mourir. Une vieille légende indigène du temps de Lono leur a prédit qu'un jour viendrait où leurs dieux détrônés céderaient la place à un dieu venu de l'Orient, et eux, à une race nouvelle. Leurs dieux se sont évanouis devant le dieu nouveau que les missionnaires leur prêchent, comme eux-mêmes disparaissent devant la race nouvelle annoncée. Les temps sont mûrs, et bientôt, dans ces riches et fertiles vallées de l'Océanie, dans ces archipels verdoyants que baigne le Pacifique immense, la postérité de Japhet régnera seule et maîtresse.

Dans l'hémisphère sud, elle force la barbarie jusque dans ses derniers repaires. L'Europe, représentée par l'Angleterre, la France et l'Allemagne, occupe successivement îles et archipels. Dans l'hémisphère nord, elle s'avance, et déjà, sur cette partie de l'Océanie, l'ombre s'étend. C'est l'Amérique en marche, représentée par la dernière-née de ses villes, par San-Francisco, la métropole du Pacifique, dont nous allons essayer de retracer, à l'aide de nos souvenirs et de nos notes, l'étonnante origine et les merveilleux progrès.

SAN-FRANCISCO

SAN-FRANCISCO

CHAPITRE I

LES ORIGINES

I

L'axe du monde se déplace. Une force inconnue, un courant irrésistible l'entraîne vers l'ouest. Sortie des hauts plateaux de l'Asie centrale, la civilisation a, dans ses étapes successives, constamment progressé vers l'Occident. Lente au début, hésitante dans sa marche comme un enfant qui essaye ses premiers pas, elle s'est longtemps attardée aux rives du Gange et de l'Euphrate. Puis le mouvement s'accélère; la mer Égée est franchie; la Grèce, Rome, brillent d'un incomparable éclat; la Gaule, l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre, sont successivement envahies par cette marée montante toujours en route vers l'ouest, et qui vient enfin se heurter à l'océan Atlantique.

Au delà, c'est l'inconnu; l'inconnu avec ses terreurs, mais aussi avec ses mirages. Les uns après les autres, de hardis marins s'aventurent sur ces flots, la proue vers l'ouest, et ne reparaissent plus. Pendant des siècles, ils s'acharnent à chercher au delà de l'horizon lointain qu'empourprent les rayons du soleil couchant la mystérieuse Atlantide, le pays de l'or, des fruits merveilleux et de l'éternel printemps.

Enfin, en 1492, Colomb découvre l'Amérique. Tout ce que l'Espagne comptait d'aventuriers se précipite sur ses traces. La croix d'une main, l'épée de l'autre, ils occupent les Antilles, l'Amérique centrale et l'Amérique méridionale. Cent trente-cinq ans plus tard, la persécution religieuse jette les puritains anglais sur l'Amérique du Nord. Le nouveau monde est envahi; un continent quatre fois plus grand que l'Europe entière est conquis, colonisé par d'héroïques aventuriers. La grande république des États-Unis se crée, lutte, triomphe et pousse dans l'ouest, jusqu'aux montagnes Rocheuses, ses hardis pionniers.

De Balbek et de Palmyre, de Ninive et de Babylone, d'Ecbatane et de Thèbes aux cent portes, il ne reste plus que des ruines abandonnées. La civilisation a passé là, elle s'y est arrêtée, puis a repris sa marche vers l'Occident; Athènes, Rome, ont ensuite été ses capitales comme le sont aujourd'hui Paris, Londres et New-York, comme le sera demain peut-être San-Francisco, la reine du Pacifique.

Elle est née d'hier, le 19 janvier 1848. Un aventurier suisse lui servit de parrain. Il avait nom Jean-Auguste Sutter. Originaire de Kandern, où il naquit le 3 février 1803, il suivit les cours du collège militaire de Berne et entra en qualité de lieutenant dans

la garde suisse de Charles X. Sutter prit part à la guerre d'Espagne de 1823 à 1824, ainsi qu'à la vaine tentative de résistance à Grenoble pendant la révolution de 1830. Rentré dans sa patrie, il servit quatre années dans l'armée fédérale, donna sa démission et émigra aux États-Unis. Il devait y jouer un rôle important et associer son nom à l'un des grands événements de notre siècle. Naturalisé citoyen américain, Sutter s'établit dans le Missouri, à Westport, aux confins extrêmes de la civilisation. Actif, énergique et brave, il rallia autour de lui un certain nombre d'aventuriers, chasseurs de prairie, trappeurs et autres, auxquels il sut imposer, avec son autorité, une discipline relative. Il entreprit le commerce des bestiaux avec le Nouveau-Mexique et réalisa promptement des bénéfices considérables. Mais le flot toujours croissant de l'émigration envahissait le Missouri. Westport se peuplait. Sutter le quitta, décidé à chercher plus loin un territoire moins connu, où il pût donner libre carrière à ses goûts d'indépendance.

Pour qui a savouré les charmes de la vie libre et nomade, des grands espaces solitaires, des chasses émouvantes, des périls bravés, des difficultés surmontées, aucune autre existence n'est comparable à celle-là. Se sentir jeune, robuste, sans entraves, dépenser à sa guise son activité, parcourir en tous sens, au galop de son cheval, un domaine sans limites que nul ne vous dispute, c'est le rêve, l'idéal de ces esprits aventureux auxquels les États-Unis sont, en partie, redevables de leur grandeur et de leur prodigieux développement.

Sutter était de ce nombre. Il avait entendu parler des contrées situées sur les rives du Pacifique. Ces récits vagues, ces descriptions merveilleuses et confuses de terres à peine entrevues séduisaient son imagination.

Là, du moins, pensait-il, la civilisation ne viendrait pas le relancer. En 1838, escorté de six compagnons sûrs, il s'enfonça dans les prairies, franchit près de huit cents lieues dans l'ouest et atteignit l'océan Pacifique, à la hauteur du fort Vancouver. Il s'était trompé dans ses calculs, mal orienté dans sa marche, et se trouvait très au nord de la Californie, dont le séparaient des fleuves difficiles à traverser et d'immenses forêts peuplées d'Indiens hostiles. Il n'hésita pas à modifier son itinéraire, sans renoncer à son projet, et s'embarqua pour les îles Sandwich, à mille lieues dans le Pacifique, pensant y trouver quelque navire baleinier qui le ramènerait de là sur les côtes de la Californie. Il réussit, et le 2 juillet 1839 il franchissait la Porte-d'Or, entrait dans la baie déserte de San-Francisco, remontait le cours du Sacramento et jetait l'ancre dans une crique qu'il baptisait, en souvenir de sa patrie, du nom de Nouvelle-Helvétie. La fortune et la célébrité semblaient lui avoir assigné rendez-vous dans ce site ignoré.

Deux ans plus tard, en 1841, Sutter possédait déjà 2500 têtes de gros bétail, 1000 chevaux et autant de moutons. Parlant facilement le français, l'anglais, l'allemand et l'espagnol, il avait appris l'indien, noué des relations amicales avec les indigènes, et organisé un trafic de fourrures qui lui donnait de gros bénéfices. La Compagnie de la baie d'Hudson ne voyait pas sans inquiétudes un pareil rival détourner à son profit un commerce dont elle réclamait le monopole, mais Sutter était de taille à lui résister. Pour tenir les Indiens en respect, il avait construit un fort, sorte de *blockhaus* en terre, armé de trois pièces d'artillerie, puis un moulin à farine et une tannerie. Nombre d'aventuriers

américains se groupaient autour de lui. Sa générosité, son hospitalité bien connue attiraient autour de la Nouvelle-Helvétie les coureurs de prairies. Blessés, malades, affamés, y trouvaient un abri, des vivres, et, une fois guéris, un genre d'occupations conforme à leurs goûts. Sutter avançait de la poudre, des balles et des chevaux aux chasseurs, des provisions de viande séchée aux trappeurs; il enrôlait à son service tous ceux qui se présentaient. En peu d'années la Nouvelle-Helvétie devint ainsi une colonie américaine, composée d'hommes hardis et entreprenants, bien armés, bien équipés, ne dissimulant guère leur désir de secouer le joug purement nominal du Mexique, et de se proclamer les maîtres du pays, en attendant l'occasion de l'annexer aux États-Unis.

Le gouvernement mexicain s'alarmait, lui aussi, des progrès de Sutter. L'établissement, au cœur même de la Californie, d'un camp d'Américains, solidement assis sur les rives du Sacramento, en communication par le fleuve avec la mer, en possession d'un fort, difficile d'accès par terre et commandé par un homme résolu dont on connaissait l'influence sur les Indiens, n'était pas sans éveiller de sérieuses appréhensions. Dans l'espoir de se concilier Sutter, Michel Torrena, alors gouverneur de la Haute et de la Basse-Californie, lui conféra le grade de capitaine dans l'armée mexicaine, le titre d'alcade, et des pouvoirs civils d'autant plus étendus que l'autorité dont ils émanaient était elle-même plus éloignée et plus faible.

Sutter en usa loyalement, et, lorsqu'en 1844 les généraux mexicains Castro et Pio-Pico s'insurgèrent contre le gouvernement de Michel Torrena, ce dernier réclama son concours, et Sutter, à la tête de deux cents

cavaliers, vint se ranger sous ses ordres. Il ne put toutefois empêcher que Castro ne réussît, par ses intrigues à Mexico, à supplanter son rival. Il regagna alors la Nouvelle-Helvétie, bien convaincu qu'il avait tout à redouter de Castro, que le gouvernement mexicain venait de nommer gouverneur. Il se tint sur ses gardes, organisa ses forces, approvisionna son fort, et attendit les événements.

Il n'attendit pas longtemps. La guerre éclata entre les États-Unis et le Mexique. Castro somma, par une proclamation, les étrangers d'évacuer la Nouvelle-Helvétie. Pas un n'obéit. A ce moment même, le colonel Fremont arrivait au fort Sutter à la tête d'une colonne d'exploration, à court de vivres et de munitions, épuisée de fatigues, et hors d'état de pousser plus avant. Parti des États-Unis bien avant l'ouverture des hostilités, le colonel Fremont avait été chargé par le gouvernement américain d'étudier le territoire inconnu qui s'étendait du Missouri à l'Océan Pacifique. Ce ne fut qu'en arrivant au fort qu'il apprit les événements. Sutter accueillit avec sa générosité habituelle le colonel Fremont et ses hommes; il improvisa immédiatement un hôpital pour les malades, distribua des vivres, des effets et des munitions à tous. En peu de jours, l'expédition ravitaillée était à même de poursuivre sa route. Mais Fremont redoutait de compromettre les résultats scientifiques de sa mission. Il s'en ouvrit à Sutter, et tous deux se décidèrent à une mesure hardie. Le pavillon américain fut hissé sur le fort; les hommes de Fremont, joints aux contingents dont disposait Sutter, permettaient de tenir tête à Castro. Le fort était bien approvisionné; de hardis vaqueros tenaient la campagne, surveillant le bétail, la carabine au poing, prêts à

se replier et à donner l'alarme en cas d'attaque. Les Indiens, bien nourris et bien traités, espionnaient de leur côté les forces mexicaines et les harcelaient sans relâche. Quand, quelques mois plus tard, le général Kearney, à la tête d'une division américaine, déboucha dans les plaines du Sacramento, il ne lui restait plus qu'à achever ce que Sutter et Fremont avaient si bien commencé, et, en février 1848, par le traité de Guadalupe Hidalgo, le Mexique cédait aux États-Unis le Texas, tout le nouveau Mexique, la Haute et la Basse-Californie.

L'histoire offre d'étranges rapprochements. Au moment même où se négociait ce traité, qui, doublant presque l'étendue de la république américaine, lui donnait l'empire du Pacifique, une monarchie s'écroulait en France, ébranlant de sa chute l'Europe entière, tandis que, dans un coin perdu de la Nouvelle-Helvétie, le coup de pioche d'un ouvrier de Sutter mettait au jour une pépite d'or et révélait au monde l'existence de richesses inouïes auprès desquelles pâlissaient la Golconde antique et les mines du Pérou.

James W. Marshall, Américain d'origine, mormon de religion, était entré au service de Sutter comme ouvrier charpentier et mécanicien. Chargé par lui d'établir une scierie mécanique à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Coloma, Marshall fit détourner par les Indiens le cours d'un petit ruisseau sur lequel il se proposait d'élever ses constructions. En fouillant le lit mis à sec, un coup de pioche amena à la surface un caillou d'un rouge brun. Son poids, sa dureté, sa couleur rappelèrent à Marshall quelques pépites d'or qu'il avait vues en Georgie. Ce n'était pas du cuivre, puisque au contact du vinaigre il ne verdissait pas.

Très surexcité par sa découverte, il poursuivit ses recherches et réunit en peu de temps un certain nombre de ces pépites, presque toutes d'assez petites dimensions, la plus grosse ne dépassant pas, comme poids, celui d'une pièce de 10 piastres (50 francs). Marshall fit part de sa découverte à ses compagnons, mais ils commencèrent par en rire et se moquer de lui. Cependant, l'épreuve faite avec le vinaigre les décida à ramasser ces pépites, et, en un mois, tout en se livrant à leurs travaux habituels, ils en avaient recueilli plusieurs onces. L'un d'eux, Bennett, devait se rendre à San-Francisco. On lui confia les cailloux avec mission de rechercher s'il ne se trouverait pas, à bord des rares baleiniers qui fréquentaient la baie, quelqu'un qui pût le renseigner. A San-Francisco, Bennett lia connaissance avec un matelot, Isaac Humphrey, ancien mineur en Georgie, lequel, après examen, lui confirma que ces pépites étaient des pépites d'or; elles étaient plus grosses et plus pures que celles qu'il avait trouvées en Georgie, et les *placers* d'où elles provenaient devaient être d'une grande richesse.

Isaac Humphrey offrit à Bennett de retourner avec lui et s'efforça de persuader à quelques-uns de ses compagnons de le suivre, mais ils refusèrent de quitter leur pêche. Humphrey et Bennett partirent donc seuls, et, le 7 mars, ils arrivaient à la scierie. Dès le lendemain, munis de pelles, de pioches et de plats d'étain, ils se mirent en campagne, fouillant le lit du ruisseau et recueillant partout le précieux métal. Humphrey expliqua alors à Bennett la manière de procéder; il leur fallait absolument un *rocker*, sorte de berceuse plate, à double fond, recouverte d'un treillis en fil de fer, sur lequel on jetait la terre que l'eau entraînait, l'or plus

lourd tombant dans la partie inférieure. Il lui dessina grossièrement l'instrument, que Bennett construisit tant bien que mal. Leurs allées et venues, leurs allures mystérieuses éveillèrent l'attention de leurs camarades qui se mirent, eux aussi, à la recherche des pépites. La fièvre gagnait de proche en proche; le bruit se répandait à San-Francisco que l'or abondait dans les cours d'eau aux environs de la Nouvelle-Helvétie.

Ces rumeurs parvinrent aux oreilles de T.-C. Kemble, éditeur d'un journal, alors de passage sur un baleinier. Il se rendit à la Nouvelle-Helvétie, où il se rencontra avec Sutter. Ennuyé de ces bruits qui détournaient ses hommes de leurs travaux, Sutter était fort incrédule; ses ouvriers, vertement tancés par lui, avaient cessé leurs recherches; Humphrey et Bennett prospectaient au loin, Kemble revint sans avoir vu ni mineurs ni or, et, dans une lettre adressée à son journal, tourna la prétendue découverte en ridicule. Peu de jours après, Bennett reparaissait à San-Francisco et offrait en vente à l'un des rares marchands de la baie une demi-livre d'or. Celui-ci consulta un ancien bijoutier, et, sur ses avis, se décida à acheter ce qu'on lui offrait à 40 francs l'once. Ce n'était même pas la moitié de la valeur réelle, et encore était-il stipulé que le payement s'effectuerait en marchandises. San-Francisco, ou Yerba-Buena, comme on l'appelait alors, ne comptait que quelques magasins pour l'approvisionnement des baleiniers et 459 habitants.

Cette première vente de poudre d'or surexcita vivement la population, éveillant les convoitises des matelots. On se pressait dans la boutique de l'acheteur pour voir, palper, soupeser le précieux métal; mais on hésitait encore; le second envoi, plus considérable, ne

trouva acquéreur qu'à 20 francs l'once. Il fallut cependant bien se rendre à l'évidence. Un subrécargue chilien leva tous les doutes en offrant 60 francs l'once de tout ce qu'on lui livrerait. Les envois se succédaient, plus nombreux, plus importants. Chaque jour, l'un ou l'autre partait pour l'intérieur; l'exode se dessinait, les matelots déserlaient, le village se vidait. Le 29 mai 1848, l'éditeur du petit journal local hebdomadaire, *le Californian*, annonçait qu'il suspendait sa publication : « Le cri sordide : « L'or! l'or! » a fait le vide dans notre imprimerie! » écrivait l'éditeur, qui, le lendemain, partait, lui aussi, pour les placers rejoindre ses compositeurs. Les trois quarts des habitants étaient en route pour les mines; chacun cherchait à réaliser à n'importe quel prix ce qu'il possédait pour réunir les fonds nécessaires au voyage. Et, cependant, en mai, on n'avait encore reçu à San-Francisco que quelques livres du précieux métal. En juin et en juillet, il en arrivait pour 250 000 piastres (1 250 000 fr.); en août et septembre, pour 3 000 000 de francs.

A la fin de l'année 1848, San-Francisco était vide, les navires abandonnés, et 6000 mineurs fouillaient avec acharnement les cours d'eau, les rivières, les sables, trouvant de l'or toujours et partout. La fièvre gagnait les états de l'Est; les récits les plus étranges, les nouvelles les plus fabuleuses enflammaient les imaginations; d'interminables caravanes d'émigrants quittaient le Missouri pour envahir la terre promise. On faisait argent de tout. On entassait sur les grands chariots de l'ouest, véritables forteresses roulantes, percées de meurtrières, capables de soutenir un siège contre les Indiens, traînés par dix paires de bœufs, les vivres, vêtements, armes, provisions pour un voyage de six

mois à travers les plaines, les forêts, les déserts et les Montagnes-Rocheuses. On y chargeait les ustensiles de mineurs, pics, pioches, couvertures, tentes, et on partait, sans hésitation, droit vers l'ouest, s'orientant à la boussole, abandonnant sans regrets champs et vieux parents, femmes et enfants en larmes, oubliant tout dans le prestigieux mirage d'une fortune dépassant tous les rêves. Lentement, péniblement, on franchissait les prairies, arrêté parfois des semaines entières par des fleuves débordés, semant la route de cadavres de bêtes surmenées et d'hommes défaillants, luttant contre les Indiens et contre la nature, poussant toujours de l'avant, souvent faute de pouvoir retourner en arrière.

Combien de ces hardis émigrants sont morts de faim dans la rude traversée des Montagnes-Rocheuses! Combien ont succombé à la soif dans l'atroce désert du Colorado où chaque pas soulève une fine poussière alcaline qui dessèche la gorge et brûle les yeux, où pendant cinquante heures de marche ininterrompue on ne trouve ni une goutte d'eau, ni un brin d'herbe pour abreuver et soutenir mules et bœufs épuisés par l'ardente chaleur de la journée et le froid vif de la nuit! On ne s'arrêtait pour personne. Malheur à celui que ses forces trahissaient et qui tendait à ses compagnons de route ses mains suppliantes! Le chef de la caravane, ancien trappeur ou chasseur des prairies, choisi comme le plus énergique et le plus expérimenté, cheminait en tête, armé jusqu'aux dents, réglant les étapes, impassible, dur à lui-même comme aux autres, sachant que sa vie et celle des siens dépendaient de l'inexorable discipline qu'il leur imposait, qu'un retard pouvait compromettre le campement du soir, la nourriture et

le repos des animaux, sans lesquels ils périraient tous dans ces solitudes.

Quand, du sommet des Montagnes-Rocheuses, ils voyaient se dérouler à leurs pieds les plaines fertiles des vallées du Sacramento et du San-Joaquin, arrosées de nombreux cours d'eau, semées de bouquets d'arbres séculaires, tapissée de fleurs et d'herbe épaisse, ils dévoraient d'un œil avide, insouciant de ces beautés naturelles, cette terre de l'or, dont ils parlaient et rêvaient depuis des mois, aux bivouacs du soir, pendant les rudes marches sous un ciel brûlant et dans les nuits étoilées où le cri plaintif des coyotes et les rugissements des fauves tenaient leurs sentinelles en éveil. Nouveaux Argonautes à la conquête de la Toison d'or, ils oubliaient les fatigues passées, les misères de la route et les tristesses de l'exil. Ils pressaient le pas; la fortune les attendait là-bas.

En 1848-1849, ils partirent ainsi, au nombre de près de 20 000, des rives du Missouri; toute une armée, composée de la fleur de l'Ouest, tous jeunes, vigoureux, prêts à toutes les luttes; ils franchirent ainsi plus de huit cents lieues pour gagner les placers, débouchant en Californie par la passe du nord, débordant sur le Sacramento et l'American-River.

Beaucoup de ces premiers venus virent se réaliser leurs rêves. L'or était partout. Plus d'un, au début, récolta jusqu'à 500 piastres (2500 fr.) par jour. On vit des mineurs se partager chaque samedi le produit de la semaine, mesurant l'or, à défaut de balances, dans leurs gobelets d'étain. Mais si riche que fût une localité on cherchait mieux encore. On *prospectait*, c'était le terme consacré, au loin, parmi les Indiens, traversant les fleuves à la nage, faisant le coup de feu avec les tri-

bus hostiles, sans tentes, et bien souvent sans autres vivres que ceux que l'on se procurait par la chasse. Si l'or était abondant, tout le reste faisait défaut. Les provisions se vendaient, quand on trouvait à en acheter, à des prix exorbitants. La farine, le riz, le sucre valaient alors, à San-Francisco, 5 francs la livre, le biscuit de mer, 150 francs le quintal, le vin et l'eau-de-vie, 40 francs la bouteille. Dans certaines localités minières, les frais de transports décuplaient encore ces prix. On paya 350 francs un chapeau de feutre, 400 francs une couverture de laine, 25 francs une bouteille vide. Les privations, une nourriture insuffisante, des fatigues excessives engendraient les fièvres, les dysenteries; médecins et médicaments manquaient; malade, on en réchappait rarement.

Puis l'absence d'organisation et de police, les convoitises surexcitées, attiraient autour des *placers* riches des bandits de toute sorte, des *desperadoes*, écume du Mexique, du Chili et du Pérou; les rixes, les meurtres, les vols se multipliaient. Vainement le gouvernement des États-Unis essayait de remédier à cette anarchie. Le commodore Jones, qui avait reçu l'ordre de se rendre à Monterey et à San-Francisco avec son escadre, avouait son impuissance et répondait aux instances du ministre de la marine qui le pressait d'user des forces dont il disposait : « Je n'ose toucher la terre; je ne saurais y envoyer que des boulets. Tout détachement que je débarquerais déserterait aussitôt. »

De l'excès du mal devait naître le remède. Le gouverneur de la Californie, George Mason, était un homme énergique et résolu. Convaincu que, dans ces circonstances exceptionnelles, il ne pouvait compter sur le concours des troupes de terre ni de la marine, il se rendit

aux *placers*, fit appel aux mineurs eux-mêmes pour rétablir l'ordre et organisa un comité de vigilance dont les mesures expéditives eurent tôt fait de supprimer les éléments dangereux. Le *Juge Lynch* (c'est sous ce nom que l'on désigne la justice sommaire des comités de vigilance) faisait ainsi sa première apparition en Californie[1].

Abandonnée par ses habitants, que l'or avait attirés aux mines, San-Francisco ne devait pas tarder à se repeupler. Le premier moment de fièvre passé, un certain nombre de ses anciens résidents revinrent. De tous les ports, sur toutes les mers, sous tous les pavillons, des flottes entières se dirigeaient vers ce point du globe, inconnu il y avait quelques mois et dont le nom se trouvait désormais sur toutes les lèvres. Du Pérou et du Chili, des îles Sandwich et de la Chine, de New-York et de Boston, du Havre, de Bordeaux, de Southampton, de Londres, de Brême et d'Hambourg partaient des bâtiments chargés d'émigrants, de vivres, vêtements, tentes, ustensiles. Tout était à créer. Où loger ces nouveaux venus, où emmagasiner ces chargements attendus?

Ce n'était pas l'espace qui faisait défaut. Dans cette baie immense, toutes les flottes de l'univers pouvaient mouiller à l'aise. Quand on arrive à San-Francisco par mer, on relève d'abord à 40 milles au large les îles Farallones, groupe de rochers mornes, sentinelles avancées du continent américain et qu'habitent seuls des milliers d'oiseaux de mer. Au delà, se dressent les pics abrupts qui gardent l'entrée du *Golden Gate* (porte d'or). Battus par les vents d'ouest, envahis chaque après-midi par une brume épaisse, ils présentent un aspect sauvage

1. D. Lévy, *les Français en Californie.*

et désolé. Pas d'arbres, pas de végétation; sur leurs flancs déchiquetés rampent des lambeaux de nuages qui se déchirent à leurs crêtes aiguës. Un chenal profond d'un mille de largeur et de cinq de longueur donne accès dans la baie. Sur un rocher dénudé, Alcatraz, se dresse aujourd'hui une forteresse massive et menaçante sous le feu de laquelle défilent les navires. Enfin, au débouché du goulet, la vue s'étend sur une baie dont l'œil n'aperçoit pas l'extrémité, véritable mer intérieure bordée de plaines fertiles que dominent dans un vaporeux lointain de hautes montagnes d'un seul jet: Tamalpais, le Monte-del-Diavolo, Mount-Hamilton; puis, si le temps est clair, à 40 milles de distance, fermant l'horizon, la Sierra-Madre, aux cimes neigeuses, dresse ses puissantes assises et ses pics sourcilleux de 4000 mètres de hauteur. C'est un des contreforts de la grande Cordillère, qui, de l'Océan Glacial du Nord au Cap Horn, déroule sa chaîne immense de plus de 3000 lieues de longueur des mers arctiques aux mers antarctiques, s'abaissant lentement dans l'Amérique centrale pour se relever brusquement dans l'Équateur, se soulever en masses énormes dans le Pérou, le Chili et la Patagonie, et entasser au Cap Horn ses rocs de granit qui défient la région des tempêtes.

Tournant le dos à l'Océan Pacifique, dont la séparent des dunes de sable, des mornes couverts de lentisques et d'une végétation rabougrie, San-Francisco fait face à la baie. A l'époque dont nous parlons, le village se composait d'environ cent cinquante cases disséminées au hasard sur la plage et construites en *adobes*, briques séchées au soleil; ni rues, ni alignements, ni clôtures. Le sol sans valeur n'en comportait pas la dépense. Sur une simple requête, les détenteurs actuels avaient

obtenu des autorités mexicaines des concessions de terres à des prix dérisoires, payés le plus souvent en marchandises. D'ailleurs, à San-Francisco même, le sol aride et sablonneux ne produisait rien. L'eau douce faisait défaut. Le climat, tempéré, ne comportait ni grands froids ni chaleur excessives. L'été, les vents du large amenaient chaque après-midi un brouillard intense qui enveloppait cette partie de la côte, descendait sur le village et le baignait de son humidité. Les grandes dunes de sable qui dominent San-Francisco, incessamment tourmentées par les vents du large, remplissaient l'air d'une poussière impalpable. L'hiver était la belle saison. Les vents cessaient et avec eux le brouillard; le ciel redevenait pur. Dans l'air, d'une transparence incomparable, les fuyants lointains se dessinaient en reliefs puissants. Aux environs de la ville, les plaines, abritées du large par le *Coast Range*, fortement détrempées par les pluies, se couvraient alors d'une herbe épaisse et de fleurs sans nombre; les teintes vertes disparaissaient sous l'éclat de leurs vives couleurs. Un immense tapis diapré de toutes nuances déroulait sans fin ses reflets ondoyants. Terre riche et fertile au delà de toute description, où erraient de vastes troupeaux de bœufs, seule richesse des habitants.

Jusqu'à la découverte des mines d'or, l'unique commerce du village consistait dans le trafic avec des navires baleiniers auxquels, en échange de leurs huiles et fanons, on fournissait des vivres frais, et dans la vente des peaux de bœuf. Brusquement tout était changé. On ne prévoyait pas encore la grandeur prochaine de San-Francisco, la valeur immense de ces dunes de sable, de ces parcelles de terrains aux limites mal définies. Un petit nombre d'habitants soupçonnaient bien

qu'à un moment donné le sol pouvait augmenter de prix si les *placers* continuaient à donner de l'or, mais combien de temps cela durerait-il? On était à ce sujet dans l'incertitude la plus complète; on ne possédait aucune donnée précise sur les filons métallifères. Dans ces pépites d'or que charriait le lit des torrents ou que recélaient les sables, on ne voyait qu'un caprice de la nature, le résultat d'un incompréhensible hasard. On ne songeait guère à se demander d'où venait cet or, absorbé que l'on était à chercher où il se trouvait. Tout à l'heure présente, on ignorait même si le site aride où s'élevait le village attirerait et retiendrait le commerce et l'immigration. Sur les rives du Sacramento et du San-Joaquin, à proximité des mines d'or, se dressaient des camps appelés peut-être un jour à prendre bien plus d'importance que San-Francisco échoué dans ses brumes à cinquante lieues des placers.

Mais, sans relâche, les navires se succédaient, débarquant des flots d'émigrants qui, sur ces dunes de sable, plantaient leurs tentes; sur la plage, les marchandises s'empilaient. Les bras manquaient pour décharger ces navires, dont les équipages désertaient aussitôt à terre, impatients, eux aussi, de se rendre aux mines. La plupart des passagers arrivaient sans ressources; le peu qu'ils possédaient avait été dissipé dans les relâches, à Rio-de-Janeiro, à Valparaiso, avec cette insouciance de gens qui estiment leur fortune faite, et cette soif de plaisirs que surexcite la monotonie d'une longue traversée. Pour se procurer l'argent nécessaire afin de gagner les mines, ils se faisaient manœuvres. Combien de passagers de première classe vinrent offrir au capitaine, à la table duquel ils dînaient la veille, leurs services pour décharger le navire qui les avait amenés! Combien de

capitaines s'estimèrent heureux d'employer ces ouvriers improvisés qui se contentaient, pour leur travail inexpérimenté, de leur nourriture et de 80 fr. par jour !

Sur les flancs de Russian-Hill, de Rincon-Hill, s'élevaient les constructions les plus bizarres, des cahutes construites avec de vieilles caisses d'emballage et des douves de barriques, recouvertes du zinc des boites de conserves. La pluie traversait les toitures mal établies, le vent soufflait à travers les jointures; on couchait sur le sol, enveloppé de couvertures; on mangeait, tout en travaillant, du biscuit de mer et un peu de porc salé; on interrogeait avidement les mineurs du Sacramento, dont les récits fantastiques secouaient toutes les convoitises et surexcitaient les imaginations. Puis, lorsqu'un travail acharné et une économie rigide avaient procuré au nouveau venu les quelques centaines de piastres nécessaires, il s'équipait et partait, léger d'argent, riche d'espérance, pour la région où l'or s'attachait littéralement à la semelle de ses fortes bottes de mineur.

II

San-Francisco offrait l'aspect du camp autour de Babel. Toutes les langues s'y mêlaient en une clameur confuse. Anglais et Chiliens, Français, Américains, Canaques, Chinois, Mexicains, Allemands, Péruviens, Indiens, hommes du nord et hommes du midi, blancs, noirs, cuivrés, tous l'esprit tendu vers le même but, enfiévrés par les mêmes désirs et la même passion, se confondaient en une indescriptible cohue. Les costumes

les plus bizarres, les vêtements les plus hétéroclites donnaient à ce campement l'apparence d'un vaste champ de foire. Mais ce qui frappait surtout, c'était, d'une part, l'absence complète de femmes; de l'autre, l'allure résolue et virile de ces émigrants. Peu d'hommes mûrs, pas de vieillards; de jeunes hommes robustes et vigoureux, hâlés, brunis par le grand air et les bises de l'Océan. Tous, pour venir ici, avaient traversé ces heures tristes et dures où l'homme dit adieu à tout ce qu'il aime, où par le rude effort de sa volonté il rompt les liens qui l'attachent à sa patrie et aux siens, et cela, pour la plupart, sans possibilité de retour ou de secours, sachant qu'il leur faut triompher ou succomber seuls, qu'ils vont mettre des milliers de lieues entre eux et ceux dont le souvenir les suit, mais dont la distance rendra l'affection impuissante à leur venir en aide à l'heure de l'épreuve ou de la crise suprême.

Ceux-là, c'étaient les aventuriers, c'était aussi la majorité. Un coup de tête, la curiosité de l'inconnu, la soif d'une vie aventureuse, un chagrin d'amour, une situation compromise, les avaient amenés sur cette plage lointaine, jetés dans ce vaste creuset où venaient se fondre, s'épurer ou se perdre des existences dévoyées, des passions héroïques ou coupables, des volontés énergiques, des forces sans emploi, et d'où devait sortir un empire naissant, une ville étrange, née d'hier et déjà l'une des plus importantes du monde par son mouvement commercial, la première et la plus étonnante par sa vertigineuse prospérité, par son histoire et par sa fortune. Enfants perdus de la civilisation, ils allaient engager la lutte avec la nature. Leurs bras devaient bouleverser le sol, acharnés à la recherche de l'or. Le pic d'une main, la carabine de l'autre, ils allaient jeter

bas les montagnes dans les vallées, détourner les cours d'eau, franchir les rivières et les déserts, prodiguer à tous les vents du ciel et à tous les hasards des événements leur jeunesse et leurs forces, périr peut-être misérablement de faim et de froid dans quelque *cañada* obscure, dans les forêts sous l'étreinte des ours, ou dans quelque salle de jeu de Virginia ou de Washoé, la tête trouée par la balle d'un revolver américain ou la poitrine ouverte par quelque couteau mexicain. Ils sont en bien petit nombre, ceux qui ont survécu, et dont la fortune a réalisé les rêves; beaucoup ont succombé aux fatigues, aux épreuves, au vice, à la misère, soldats oubliés d'une grande bataille qui a modifié la face du monde en modifiant les conditions économiques et financières de tout notre ordre social.

Derrière cette avant-garde apparaissait une autre catégorie d'émigrants, esprits plus méthodiques et plus calculateurs. Ils suivaient le même courant, obéissaient à la même impulsion; mais leur énergie froide et mieux contenue tendait au but par d'autres moyens. Ils entendaient choisir le terrain de la lutte pour conquérir la fortune. L'aléa prestigieux des mines ne les éblouissait pas; ils voyaient plus juste et plus loin. San-Francisco les prenait et les retenait. Les premiers ils se rendirent compte que, d'où qu'il vînt, l'or des *placers* affluerait là, que dans cette anse sablonneuse s'élèverait bientôt une ville importante; que là, et là seulement, toutes les flottes du monde pouvaient aborder et trouver place; que l'or ne suffit pas, qu'il faut au mineur tout ce qui peut assurer son existence, qu'il y avait plus à gagner à le lui fournir en échange de son or qu'à l'arracher soi-même aux entrailles de la terre. Ils furent les premiers à prévoir et à préparer l'avenir, à donner une valeur au

sol, à construire des magasins et des maisons, à créer des comptoirs, à improviser des restaurants et des hôtels, à jeter les bases d'une organisation communale.

Sur ce coin perdu du globe où toutes les nationalités semblaient s'être donné rendez-vous, chacune d'elles apportait, avec son génie particulier, ses tendances et ses goûts, ses vices et ses vertus. Sur ce sol, vierge de toute civilisation comme de toute culture, où il n'existait encore ni gouvernement, ni lois, ni police, ni impôts, ni restrictions sociales, chacun jouissait d'une liberté illimitée et donnait libre carrière à son esprit aventureux. La révolution de 1848, qui avait si brusquement ébranlé la France et l'Europe, avait aussi bouleversé bien des situations, détruit bien des fortunes et provoqué un exode non seulement parmi les classes ouvrières sans travail, mais encore parmi les classes moyennes fortement éprouvées. L'émigration européenne ne se composait donc pas exclusivement de déclassés ou de manœuvres; loin de là. La distance à franchir, le prix élevé du passage étaient pour ces derniers un obstacle sérieux. La loterie des lingots d'or, patronnée par le gouvernement français, facilita, en 1849, le départ pour la Californie d'un certain nombre d'exaltés des classes inférieures; mais ce nombre fut forcément très limité, et l'émigration française, considérable au début, par suite des circonstances politiques que nous venons de rappeler, se recruta surtout parmi les jeunes gens de la classe moyenne dont la révolution avait modifié les conditions d'existence, éveillé l'esprit aventu reux et qu'elle jetait hors des sentiers battus. Négociants à demi ruinés, comptables sans emploi, commis congédiés, fonctionnaires disgraciés, en formaient l'appoint. Un petit nombre d'entre eux disposait d'un capital; la

plupart débarquaient avec des ressources très limitées.

L'immigration allemande se composait des mêmes éléments : Brême, Hambourg, Lübeck et Francfort avaient fourni un contingent considérable. L'Allemand s'expatrie volontiers en temps ordinaire; la crise politique et commerciale que subissait l'Europe avait considérablement accru l'exode. La Grande-Bretagne, toujours au premier rang quand il s'agit de s'ouvrir des débouchés nouveaux, était représentée par ses marchands et ses subrécargues, disposant de capitaux importants; par ses Écossais à tête froide, à volonté opiniâtre, endurcis par leur rude climat; par ses Irlandais fanatiques et bruyants, race émigrante entre toutes, prompte à s'adapter à toutes les conditions de milieu, intelligente et fine sous ses apparences insouciantes. D'Italie, de Gênes surtout, était venue toute une population de matelots qui, à peine débarqués, trouvaient de suite à gagner leur vie comme pêcheurs. Le Mexique, le Chili et le Pérou, plus rapprochés, avaient décuplé l'élément espagnol, maître, tout récemment encore, du pays, hostile aux *gringos*, comme ils appelaient les Américains vainqueurs de leur race et conquérants de leur territoire. Experts aux travaux des mines, à l'élevage du bétail, cavaliers intrépides, joueurs fanatiques, ils s'étaient répandus surtout dans l'intérieur des terres, prospectant, gagnant aux placers et perdant au jeu des fortunes, toujours prêts à vider leurs querelles ou à se venger de leurs ennemis à coups de couteau.

L'immigration chinoise commençait, obséquieuse, se cantonnant dans les petits métiers, dans les besognes infimes dont personne ne voulait, traitée avec dédain, pliant sous l'insulte, « rapetissant son cœur », suivant les préceptes de ses sages. Aux mines, ces Asiatiques se

faisaient humbles et souples, occupant les placers épuisés ou abandonnés, fouillant à nouveau les lits de torrents travaillés avant eux, les ravins bouleversés où le blanc ne trouvait plus suffisamment à récolter, industrieux et sobres, vivant de peu, se nourrissant de rats, de coyotes, de racines, entassant piastre sur piastre, taciturnes, et cachant soigneusement ce qu'ils possédaient. Excellents cultivateurs, ils défrichaient çà et là, dans le voisinage des camps, aux abords des villes naissantes, un lopin de terre qu'ils plantaient en légumes, ou bien ils se faisaient blanchisseurs, décrotteurs, savetiers. Tout leur était bon, et, si peu qu'ils gagnassent, ils mettaient de côté. On les haïssait et on les maltraitait; intérieurement ils rendaient haine pour haine, sans en rien laisser paraître. Ils connaissaient trop bien le prix de la patience et les avantages de l'humilité. Pour la première fois, beaucoup d'entre eux se trouvaient en contact avec cette race blanche dont ils reconnaissaient la force, mais dont ils méprisaient les coutumes, les mœurs, les lois, si différentes des leurs dont les origines se perdaient dans la nuit des temps, race de parvenus sans traditions, sans rites, sans gouvernement stable, incapable, suivant eux, d'asseoir sur des bases solides un système philosophique, religieux ou politique comparable aux leurs, qui défiaient les siècles. Lentement, comme une tache d'huile, ils s'étendaient, ils augmentaient en nombre. *Chinatown*, la ville chinoise, posait au cœur même de San-Francisco, encore à l'état d'embryon, ses solides assises, menace redoutable pour l'avenir.

L'Océanie était représentée par les Canaques des îles Sandwich, excellents marins, gens simples et bons, rudes travailleurs à leurs jours, paresseux et indolents

dans la prospérité, et ne reprenant la pioche que lorsque leur dernière once avait passé aux mains du *storekeeper* qui les approvisionnait. Puis des nègres, déserteurs ou affranchis des plantations du sud, des mulâtres de Cuba, des Indiens de Calcutta, et enfin les vrais maîtres du pays, par la conquête et par les traités, les Américains de l'est, du sud et du nord, de New-York et de Boston, de la Nouvelle-Orléans et de Saint-Louis, du Missouri et de l'Ohio, agriculteurs et manœuvres, mineurs et politiciens, hommes de science et déclassés, docteurs et viveurs, avocats et journalistes, sortis des fermes, des comptoirs, des maisons de banque et des maisons de jeu, des campagnes et des villes, entraînés par le grand courant qui les poussait vers l'ouest.

A la fin de janvier 1849, du seul port de New-York, quatre-vingt-dix navires, portant 8000 émigrants, avaient fait voile pour San-Francisco. Soixante-dix autres se préparaient à l'ancre. « Jamais, écrivait le docteur Stillman, rien de pareil ne s'est vu. Il n'y a pas ici de famille qui ne compte un ou plusieurs émigrants. Dans toutes les villes s'organisent des compagnies minières et commerciales; ceux qui ne partent pas souscrivent. Les éditeurs de journaux publient articles sur articles pour dissuader les jeunes hommes d'émigrer; ils les engagent à se contenter d'un gain modeste auprès de leurs familles, ils leur rappellent que les seules fortunes solides sont celles qui s'acquièrent lentement, par l'ordre et l'économie; puis le lendemain ils jettent leur plume, vendent leur journal, réalisent tout ce qu'ils peuvent, obsèdent les compagnies de navigation pour obtenir, en leur qualité de journalistes, un passage gratuit, et partent. Les ministres de l'évangile, nouveaux Cassandres, font retentir les églises de leurs anathèmes contre la soif de

l'or; puis ils s'embarquent comme missionnaires pour la Californie. Les médecins vendent leurs chevaux, remettent à leurs femmes leurs comptes à recouvrer, s'approvisionnent de carabines, poudre et balles, et en route pour la terre de l'or. Les comptoirs se vident, les maisons de banque se dépeuplent, tous partent, entonnant *O Susanna!* ce chant des *placers*, composé par Jonathan Nichols, qui retentit dans nos rues, sur nos places publiques, dans nos théâtres, dans nos concerts, et jusque dans nos salons. »

Dans les neuf derniers mois de 1849, il entrait dans le port de San-Francisco cinq cent quarante-neuf navires à voiles, portant 35 000 passagers et 3000 matelots, qui tous désertèrent. Il y avait déjà sur rade deux cents navires abandonnés de leurs équipages et de leurs officiers; on démembra leurs carcasses; avec les planches on construisit des cahutes, avec le reste on fit du bois à brûler. Dans le même intervalle de temps, 42 000 émigrants arrivaient par terre. En dix-huit mois, le chiffre de la population de la Californie se trouvait subitement porté de 1500 à plus de 100 000 âmes.

Que l'on se représente cette population enfiévrée affluant à San-Francisco, où chaque jour un nouvel arrivage vient jeter sur la plage des centaines d'émigrants aux prises avec toutes les difficultés matérielles, sans discipline comme sans cohésion; que l'on se représente chacun des membres qui la composent obligé de pourvoir à tous ses besoins, de tout improviser, de tout prévoir, et l'on se fera une idée de l'étrange chaos qui régnait alors et de tout ce que comporte un état social normal. Rien d'analogue ne s'était encore vu Si rapides qu'eussent été la naissance et le développe ment de certaines grandes villes aux États-Unis, tout

s'était fait régulièrement et systématiquement : le sol avait des propriétaires qui vendaient à des acquéreurs, lesquels, à leur tour, se procuraient à New-York, à Boston, les matériaux de construction et les ouvriers pour les mettre en œuvre. De grandes voies de communication facilitaient les transports ; on s'appuyait sur des centres commerciaux largement approvisionnés de tout, à même de faire face à toutes les demandes, sur les immenses fermes de l'ouest, greniers toujours pleins. Ici, il n'en allait plus de même. Sauf l'or, le pays ne produisait rien. Il fallait faire venir la farine de Chili, à 1000 lieues de distance ; les salaisons, de New-York et Cincinnati, à sept mois de traversée ; le savon, l'huile, la bougie, des ports de la Méditerranée. Les forêts abondaient ; mais le bois débité manquait, on le demandait aux scieries de l'Orégon et de Vancouver. De là des fluctuations de prix à dérouter tous les calculs, des arrivages inattendus faisant succéder l'abondance à la disette, des retards provoquant des hausses fantastiques.

Aux mines, l'or ne diminuait pas. « On rencontre dans les *placers*, écrivait alors M. Larkin, ancien consul des États-Unis, nombre d'hommes qui, au mois de juin, n'avaient pas 100 piastres et qui en possèdent aujourd'hui de 5 à 20 000, gagnées en ramassant l'or et en trafiquant avec les mineurs. Il y en a qui ont réalisé bien davantage. Cent piastres par jour sont estimées le résultat moyen du travail quotidien ; mais peu de mineurs peuvent travailler plus d'un mois de suite, à cause des fatigues et des privations qu'ils endurent. »

La vie était rude en effet, et les dépenses énormes. Groupés par camps, afin de pouvoir mieux résister aux agressions des Indiens, les mineurs habitaient sous la

tente, le plus souvent deux ou trois ensemble, associés, se partageant le travail, chacun à tour de rôle se chargeant de la cuisine. Une marmite, une poêle à frire, une cafetière et un gril pour tous ustensiles de ménage; pour lit, des feuilles sèches ou de la paille; pour tout luxe, des carabines et des revolvers soigneusement entretenus, toujours en bon état de service. Au centre du camp formé par l'agglomération des tentes, une tente plus vaste, celle du *storekeeper*, ou détaillant. Son assortiment se composait de sacs de farine, barils de porc salé, mélasse et cassonade, thé et café, bougie et savon; puis de pelles, pioches, pics, plats en étain, poudre et balles, chemises de flanelle rouge, fortes bottes, vêtements grossiers, et enfin et surtout de genièvre et de whiskey (eau-de-vie de grains). Sur le comptoir, une balance pour la poudre d'or. D'or ou d'argent monnayé, il n'en existait pas encore. Toutes les transactions se faisaient au comptant. Le mineur sortait de sa pochette en peau de chamois, par pincées de poudre ou en pépites, le prix de ses achats. L'or circulait à 12, puis à 14 piastres l'once (60 à 70 fr.). Le magasinier le vendait 16 piastres à San-Francisco. Quelques mineurs, connus pour leur sobriété et leur probité, jouissaient dans ces magasins d'un peu de crédit qui leur permettait de traverser sans mourir de faim les moments de gêne; mais c'étaient là de rares exceptions.

D'un jour à l'autre, suivant la facilité ou la difficulté des transports, les prix variaient dans des proportions incroyables. On a payé jusqu'à 100 francs une bouteille de genièvre de 0 fr. 80; 500 francs un demi-baril de farine; le reste à l'avenant. Du lundi matin au samedi midi, les mineurs travaillaient avec acharnement. Le samedi, on vidait les *sluices*, sorte de tiroirs

en bois où s'accumulait l'or; on pesait et on se partageait le produit de la semaine; on nettoyait la tente, on lavait le linge sale; et, le soir venu, on se réunissait chez le magasinier. Trop souvent alors commençait l'orgie qui se continuait, furieuse, toute la nuit. Après six jours de dur labeur et d'abstinence, de déjeuners et de dîners composés, à la mode mexicaine, de *tortillas* (crêpes de farine), et de *guisado* (ragoût de porc), arrosés d'eau, il suffisait de quelques verres de whiskey pour allumer des soifs inextinguibles, pour délier les langues, échauffer les têtes. Les récits fantastiques, les démentis, les querelles, les rixes allaient leur train. Les plus sobres se retiraient alors, les autres vidaient leurs différends à coups de poing, quelquefois de revolver et de couteau. Puis, le dimanche, on cuvait l'ivresse de la veille; rarement elle se prolongeait. On respectait le jour du Seigneur; les traditions d'enfance, les enseignements des mères survivaient chez la plupart de ces mineurs, qui, de leurs mains calleuses et de leurs doigts raidis par le travail de la semaine, consacraient une partie du saint jour à écrire aux vieux parents laissés là-bas, ou à la fiancée qui les attendait, dont ils ne parlaient jamais, mais à laquelle ils pensaient.

Le 28 février 1849, le premier navire à vapeur, le *Californian*, entrait dans le port de San-Francisco chargé d'émigrants. Il inaugurait la voie nouvelle par l'isthme de Panama, et son arrivée fut accueillie par des réjouissances publiques. C'était la première organisation d'un service postal régulier reliant la Californie au reste du monde. San-Francisco ressemblait alors au campement d'une armée. Les collines qui l'entourent, Russian-Hill, Telegraph-Hill, North-Beach et la plage étaient couvertes de milliers de tentes. Les

navires mouillaient à un demi-mille du rivage; le débarquement et le déchargement s'opéraient à l'aide de canots et de chalands qui venaient s'échouer dans une anse longeant ce qui est actuellement la rue Montgomery, formant à marée basse un marais fangeux. Il n'existait encore ni quais ni rues tracées. Deux ou trois vieilles bâtisses en adobes servaient de douane et d'hôtel de ville. La première tentative de construction fut le Parker-House, bâti avec des débris de navires et des briques séchées au soleil. Le propriétaire eut grand'peine à recruter des manœuvres à 100 et 150 francs par jour; aussi ce hangar, — car ce n'était pas autre chose, — lui revint-il à 150 000 francs. Il est vrai qu'à peine terminé, il se louait 75 000 francs par mois comme maison de jeu.

Le jeu régnait en maître dans la ville. C'était l'unique distraction d'une population flottante, sans lieu de réunion, vivant sous la tente, ne sachant où passer ses soirées ni comment employer ses heures de loisir. Du matin au soir et du soir au matin, on jouait sans interruption, perdant ou gagnant des sommes énormes. Les mineurs venus de l'intérieur pour renouveler leurs approvisionnements risquaient sur le tapis tout ce qu'il leur restait de poudre d'or. C'était dans les maisons de jeu que l'on se donnait rendez-vous, que les négociants discutaient et concluaient leurs affaires, que s'effectuaient les achats et les ventes de terrains, au milieu de la fumée des cigares et des pipes, du brouhaha des voix, des imprécations des joueurs décavés, des altercations et des rixes. On aurait peine à se figurer, sans les avoir vus, ces enfers de la vie californienne, ces croupiers armés jusqu'aux dents, ces revolvers posés sur la table, bien à portée de la main, à côté des sacs

de pépites des joueurs, cet indescriptible mélange des costumes les plus disparates : Mexicains en veste courte aux boutons d'argent, coiffés de larges *sombreros* aux ganses d'or et faisant grincer sur le parquet mal raboté leurs lourds éperons au tintement sonore ; mineurs hirsutes, en chemise de flanelle rouge, aux larges pantalons flottants engouffrés dans les hautes bottes qui leur montaient jusqu'aux cuisses ; *gentlemen* corrects, débarqués de la veille ; Chinois aux longues queues, aux tuniques de soie, circulant sans bruit dans leurs babouches feutrées. Les sacs en peau de chamois s'alignaient sur la table, changeant de main, la valeur calculée au poids. Devant les banquiers, d'autres sacs éventrés, dont le contenu, pépites et poudre d'or, se déversait dans des pelles pour payer l'enjeu des gagnants. Les croupiers se relayaient toutes les deux heures. Le propriétaire de l'établissement prenait, en outre, à sa solde deux ou trois gaillards vigoureux, experts dans l'art d'abattre d'un coup de poing, sans trop l'endommager, un mineur ivre ou un joueur récalcitrant, et de l'envoyer cuver au dehors sa rancune et son vin.

En face de Parker-House s'élevait l'El-Dorado, maison de jeu également et plus particulièrement fréquentée par les Américains ; plus loin, la Polka, lieu de rendez-vous des Français, des Italiens et des Allemands. Ces constructions diverses bordaient la Plaza, centre de la ville, grand espace découvert qui tenait de la place publique et de l'écurie. Nuit et jour, des centaines de chevaux et de mules, attachés par des longes à des piquets en fer, campaient en plein air pendant que leurs maîtres s'attardaient au jeu. C'était là que les mineurs achevaient leurs chargements ; sur les bâts s'entassaient les sacs de farine, caisses, outils, vête-

ments à destination de l'intérieur; les hautes mules mexicaines richement caparaçonnées, les lourds wagons de San-José, de Santa-Clara, attelés de bœufs, encombraient la Plaza. Après les grandes pluies, l'accès en était difficile. Les sentiers qui y aboutissaient se métamorphosaient en fleuves de boue, dans lesquels les piétons imprudents enfonçaient jusqu'à la ceinture. Dans la rue Montgomery elle-même, artère principale de la ville, la viabilité était telle qu'en février 1849 deux chevaux s'embourbaient sans qu'on pût les dégager. Ils moururent là. Trois individus, quelques jours plus tard, périrent au même endroit.

D'organisation municipale il n'en était pas encore question; aussi les bandits expulsés des mines affluaient-ils tous à San-Francisco. Promptement ils se concertèrent, et l'on assista au singulier spectacle d'une organisation de malfaiteurs, opérant au grand jour, ayant leur président et leur vice-président élus, leur quartier-général dans un local baptisé par eux du nom de *Tammany Hall*, paradant par la ville musique en tête, bannières déployées, se désignant eux-mêmes du nom de *Hounds*, limiers, et débutant, un certain dimanche par le pillage et la destruction d'un quartier entier habité par les Chiliens. Mis en goût par cette première et lucrative expédition, ils en préparèrent d'autres et, à plusieurs reprises, ils s'attaquèrent aux tentes les mieux garnies, dévalisant ouvertement les magasins où ils savaient trouver des spiritueux. En l'absence de toute police et de toute autorité, quelques hommes résolus entreprirent de résister. Le 16 juillet, ils convoquaient la population à un *meeting* d'*indignation*, faisaient main-basse sur les chefs des *Hounds*, les jugeaient séance tenante, les condamnaient à dix années d'empri-

sonnement et donnaient aux autres trois jours pour décamper. La plupart, en effet, quittèrent San-Francisco, du moins pour un temps.

De cet ensemble confus de faits, de ce chaos de nationalités diverses se dégageaient cependant déjà quelques symptômes qui n'échappaient pas à des yeux clairvoyants. On inclinait à croire à l'avenir de San-Francisco, à sa grandeur future. C'était bien là, sur cette langue de terre étranglée entre la baie et les mornes de sable, que devait s'élever la métropole du Pacifique. On commençait à rechercher les parcelles de terrain, malgré l'incertitude qui pesait sur la valeur légale des titres de propriété. La plupart des détenteurs ne possédaient, en effet, qu'en vertu de concessions mexicaines mal définies et mal libellées. Tel gouverneur avait, de son autorité privée, octroyé plusieurs hectares à prendre dans un certain rayon, à la charge pour le concessionnaire d'enclore sa propriété. Le plus souvent ce dernier n'en avait rien fait. Sur ce terrain vague les premiers émigrants avaient dressé leurs tentes; pour se séparer de leurs voisins, ils avaient soit creusé un fossé, soit érigé une clôture rudimentaire; puis, partant pour les mines, ils avaient cédé ou vendu cet abri provisoire à d'autres qui s'en considéraient comme propriétaires légitimes et recevaient, le revolver au poing, le propriétaire primitif ou celui auquel il avait transféré ses droits.

Au début, les concessionnaires, n'attachant aucune valeur aux terrains obtenus de la libéralité des gouverneurs, avaient, en outre, négligé de faire enregistrer leurs titres à Mexico, pour éviter le payement des droits de fisc. Il en résultait une inextricable confusion; aussi la plupart des transactions s'effectuaient-elles dans des conditions assez insolites. L'acquéreur achetait à ses

risques et périls, et entrait en possession quand et comme il pouvait. De là naquit une industrie toute spéciale. Certains individus traitaient à forfait pour mettre l'acquéreur en possession. Le prix variait suivant les risques à courir, les coups à recevoir, le nombre et le courage des occupants. Les conditions débattues et convenues, l'entrepreneur en question recrutait et apostait ses hommes; au moment favorable, le plus souvent la nuit, on brisait la clôture et on expulsait les intrus, non d'ordinaire sans échanger des coups de revolver. Il nous souvient d'un terrain situé dans Kearney street, où, pendant plusieurs jours, ceux qui l'occupaient résistèrent aux assaillants, faisant feu sur quiconque approchait, tuant et blessant plusieurs hommes. Les passants prévenus faisaient un détour; les flâneurs se rendaient là en promenade et, à distance, jugeaient des coups. Quant à intervenir, nul n'y songeait; mais les sympathies étaient pour les *squatters*, comme on désignait ceux qui prétendaient posséder par droit d'occupation.

Nonobstant ces inconvénients sérieux, car ce n'était pas tout de reprendre son bien, il fallait souvent le défendre contre un retour offensif, le prix des terrains montait; en 1847, une parcelle de 50 *varas*, 25 pieds de façade sur 137 1/2 de profondeur, dans la ville même, valait une once, 80 francs; en 1849, on en obtenait facilement 1000 francs. Quant aux terrains situés dans les sables, ils ne se payaient encore que 12 fr. 50 l'hectare. Tel terrain, dans la rue Kearney, vendu alors 250 francs, en représente aujourd'hui 500 000.

Les matériaux de construction faisant défaut, on y suppléait par l'importation. De Boston arrivaient des maisons en bois, démontées, numérotées, que l'on

édifiait en hâte; elles étaient louées avant d'être construites, souvent même avant d'être arrivées. On traçait des rues se coupant à angle droit, sans souci des collines et des dunes, et l'on mettait la mer en vente, offrant aux acheteurs des lots délimités dans la baie même, en façade sur la plage, lots qu'ils devaient combler en démolissant et nivelant les dunes de sable qui encerclaient la ville. Quelques-uns de ces *water lots*, comme on les appelait, avaient une profondeur de 8 à 10 mètres d'eau, et les navires mouillaient sur des terrains à construire. Tous ceux que l'on mit ainsi en vente trouvèrent acheteurs. Une foi robuste dans l'avenir faisait peu à peu place aux incertitudes et aux hésitations des premiers jours. Les nouveaux débarqués, sans argent, trouvaient à s'occuper; attelés aux brouettes, ils démolissaient les dunes, équarrissaient les pilotis, comblaient la baie, élargissant chaque jour l'espace restreint dans lequel San-Francisco étouffait.

Les transactions se multipliaient. A défaut de comptoirs, de maisons de banque, d'intermédiaires réguliers, il fallait arriver à créer un équivalent à ces rouages multiples. Du jour au lendemain *l'auction room* se fonda. Elle répondait à un besoin urgent, et de suite prospéra. L'*auction room*, ou salle de vente aux enchères de San-Francisco, n'avait qu'une vague ressemblance avec l'idée que ce mot évoque. Elle tenait à la fois de la maison de banque, du magasin de consignation, de l'entrepôt, du mont-de-piété et de la buvette. L'*auctionneer*, ou encanteur, s'improvisait tel qui voulait, trônait d'ordinaire sur un tonneau d'où il dominait son public. Là, au milieu des lazzi, des calembours, des plaisanteries plus ou moins épicées, il attirait la foule dans son magasin, annonçant la mise en vente des objets les plus

disparates. Lots de terrain, ustensiles de mineurs, chargements à livrer, maisons à reprendre aux *squatters*, bottes et vêtements, bois et clous, riz et porc salé. Les caisses, les barils s'empilaient autour de lui. Il recevait, répétait les offres, prompt à saisir un clignement d'yeux, parlant avec volubilité, excitant les acheteurs. Les ventes se faisaient de dix heures à midi. On servait alors aux acheteurs un lunch gratuit, invariablement composé des produits alimentaires entreposés dans le magasin : biscuit de mer et fromage de Hollande, saumon fumé ou harengs. On payait seulement les consommations liquides. Les marchandises achetées devaient être enlevées le jour même.

Je fus témoin, dans une de ces *auction rooms*, d'un épisode assez original. L'encanteur, Th. Cobb, bien connu à San-Francisco, vendait ce jour-là un certain nombre de lots de terrain situés dans la rue Stockton. La localité était peu attrayante. La rue Stockton était dans les sables, en arrière de la ville; personne encore ne s'était avisé d'y construire. Cependant il y avait foule, les prix obtenus devant servir de base d'évaluation, et chacun alors ignorant dans quel sens la ville se développerait. En face de l'encanteur et bien installé sur un ballot de couvertures, se carrait un mineur robuste, dont le visage allumé indiquait qu'il avait dû faire des haltes fréquentes dans les *bar rooms* de la plage. Le sommeil le gagnait évidemment, mais il luttait de son mieux, hochant de la tête. Les deux premiers lots se vendirent une once, 80 francs. Puis, tout à coup, sans qu'on sût pourquoi, l'encanteur adjugea le troisième à quatre onces. « Votre nom? » dit-il, en s'adressant au mineur somnolent. Celui-ci releva la tête : « Tom! — Tom quoi? ce n'est pas un

nom, Tom. — Tom Maguire », répondit l'autre, étourdi de cette apostrophe. « Bien. » La vente reprit. Cobb, les yeux fixés sur le mineur, lui adjugea successivement cinq ou six lots, prenant de bonne foi les hochements de tête de l'ivrogne pour une surenchère. L'adjudication terminée et mis en demeure de payer ses acquisitions, Tom protesta avec énergie qu'il n'avait rien acheté; mais devant les réclamations de l'encanteur et les affirmations de ses voisins, il dut s'exécuter. Il tira de son sac les 300 ou 400 piastres qu'on lui demandait, et partit en jurant qu'il ne remettrait jamais plus les pieds à *Frisco*, où un coup de trop revenait aussi cher. Il tint parole et s'embarqua le soir même pour son campement à Texas-Hill. Là, comme tous les mineurs, il eut des alternatives de bonne et de mauvaise fortune, mais, comme la plupart des mineurs aussi, tellement épris de cette existence aventureuse, qu'il prospectait en tous sens, s'enfonçant de plus en plus dans l'intérieur à mesure que les placers s'épuisaient. Quatre ans après sa malencontreuse visite à San-Francisco, Maguire, à la suite d'une chute de cheval, venait échouer à l'hôpital de Mokelumne-Hill. Grâce à sa robuste constitution, il entrait en convalescence et se préparait, sans une piastre dans sa poche, à reprendre le chemin des mines, quand un jeune Américain, dont la tenue correcte et la mise recherchée dénotaient un habitant de San-Francisco, vint lui dire qu'il était chargé, par une des grandes maisons de commerce de cette ville, de s'informer à quel prix il serait disposé à rétrocéder ses terrains de la rue Stockton. Maguire ne se rappelait plus qu'il en était propriétaire. Son interlocuteur lui dit qu'après l'avoir vainement cherché dans les mines du Sud, il avait enfin réussi à retrouver

sa piste. Il conclut en l'invitant à se rendre avec lui à San-Francisco, offrant de défrayer son voyage. Tom Maguire partit, s'aboucha avec les chefs de la maison, qui lui offrirent 10 000 dollars de chacun de ses lots. C'était ce qu'ils valaient en effet. Maguire encaissa trois cents et quelques mille francs et repartit pour les États-Unis, bénissant son étoile et protestant hautement qu'à tout prendre, il n'y avait rien de tel pour un honnête mineur que de courir une bordée de temps à autre.

Au commencement de 1850, San-Francisco comptait déjà un assez grand nombre de magasins construits en bois. La population totale de l'état dépassait cent cinquante mille âmes, et ce chiffre grossissait; les arrivages par mer étaient d'environ deux par jour. Bon nombre de ces navires apportaient de deux à trois cents émigrants. Par la voie des plaines, les caravanes se succédaient. En octobre 1849, le premier navire à vapeur, le *Mac-Kim*, destiné à relier San-Francisco à la région des mines, remonta le Sacramento. Mal construit et plus mal aménagé, il mettait quatorze heures pour faire ce voyage de 129 milles et prenait 150 francs par voyageur, nourriture et coucher non compris. Ce n'en était pas moins un grand progrès et une grande économie, les mineurs n'ayant jusque-là d'autres moyens de gagner les placers qu'en frétant et naviguant eux-mêmes des chaloupes pontées ou des goélettes qui mettaient plusieurs jours à effectuer cette traversée. Le succès du *Mac-Kim* amena sur la même route le *Senator*, plus rapide et mieux aménagé. Les deux navires alternaient, et chaque jour il y eut un départ régulier pour les mines.

La même année on fit une tentative pour relier San-Francisco à la mission de Los Dolores, qui seule pro-

duisait, bien qu'en quantités insuffisantes, les fruits et les légumes nécessaires à l'approvisionnement de la ville. Il n'existait alors qu'une route à travers les sables, impraticable pour les voitures, à peine accessible aux mules et aux piétons. San-Francisco, plongée dans les brouillards que le vent du nord-ouest lui amène du Pacifique par la Porte-d'Or, était en outre, par la nature sablonneuse de son sol, impropre à toute culture. Mais, à quelques milles, un été semi-tropical fait place au froid brumeux; un soleil éclatant, dans un ciel presque toujours pur, succède à un horizon gris et terne et au vent froid chargé de poussière qui règne six mois de l'année. Au-delà de la mission de Los Dolores se déroulent des plaines riches et fertiles, protégées du vent du nord par le Coast Range, hautes collines couvertes de forêts de pins; par ces plaines ensoleillées on gagne Santa-Clara, San-José dont les terres sont d'une merveilleuse fécondité. On résolut donc de faire une route jusqu'à la mission; pour éviter les dunes de sable, on adopta le tracé par la plage et la construction sur pilotis à travers les parties marécageuses; mais quand l'entrepreneur se mit en devoir d'enfoncer le premier pieu, de 40 pieds de longueur, à l'aide d'un bélier, du premier coup le pieu tout entier disparut dans la vase. Sans se déconcerter, il en fit placer un second sur celui-ci. Le résultat fut le même; à 80 pieds de profondeur on ne rencontrait pas le sol ferme. On dut modifier le tracé et planchéyer sur le sable. La route coûta 150 000 francs par mille.

La main-d'œuvre, même la plus inexpérimentée, se maintenait à des prix exorbitants. On le vit bien quand le premier incendie du 4 mai 1850 réduisit une partie de la ville en cendres. Trois blocs entiers de construc-

tions remplies de marchandises furent anéantis en quelques heures. La perte dépassait 15 millions, et naturellement rien n'était assuré. La journée d'un homme employé à déblayer le sol se payait jusqu'à 100 francs. Mais rien ne ralentit l'élan, et, quelques jours après le désastre, de nouvelles bâtisses s'élevaient sur le terrain noirci. Six semaines plus tard, le 14 juin, un nouvel incendie allumé par des mains criminelles ravageait la partie de la ville comprise entre les rues California, Kearney et Clay et occasionnait des pertes supérieures encore. Sans se décourager, on se remit à l'œuvre.

Simple territoire des États-Unis, gouvernée à distance par les autorités fédérales, la Californie ne possédait encore aucune autonomie non plus que San-Francisco aucune organisation communale. Cette situation ne pouvait se prolonger sans de graves inconvénients. De Washington on octroya à la ville une charte d'incorporation provisoire qui devait devenir définitive le jour où la Californie serait admise comme état dans l'Union. Un conseil municipal et un maire furent élus; MM. Gwin et J.-C. Fremont, nommés sénateurs partirent pour Washington, porteurs d'un projet de constitution qu'ils devaient soumettre au congrès des États-Unis, en sollicitant l'admission de la Californie. Cette constitution n'avait pas été adoptée sans lutte. Les premiers émigrants, originaires du Missouri, état à esclaves, avaient vivement insisté pour que l'esclavage fût reconnu dans le nouvel état, mais ils se trouvèrent en minorité; aussi le projet de constitution soumis au congrès faisait-il de la Californie un état libre, comme les états de l'est.

L'antagonisme qui existait au sein du congrès entre les représentants des états à esclaves et les antiescla-

vagistes provoqua un débat violent. Chaque état de l'Union étant représenté au congrès par deux sénateurs, quel que fût le chiffre de sa population, et le nombre des voix se balançant à peu près exactement, l'admission d'un nouvel état pouvait déplacer la majorité. Les états du sud, longtemps prépondérants, se sentaient menacés par les partisans de l'abolition de l'esclavage, représentants des états du Nord, dont l'influence et le nombre grandissaient. Aussi le bill d'admission de la Californie rencontra-t-il une forte opposition; les chefs du sud menacèrent même leurs adversaires de rompre le pacte fédéral si l'institution de l'esclavage était proscrite dans le nouvel état. Mais l'opinion publique eut raison de leurs résistances. Le 10 août 1850, 34 voix contre 18 votèrent l'admission de la Californie à titre d'état libre.

Du 2 février 1848, date du traité de Guadelupe-Ilidalgo, au 10 août 1850, en vingt-six mois, quel chemin parcouru! Inconnu alors, l'état nouveau est déjà célèbre dans le monde entier; le nom de San-Francisco est sur toutes les lèvres, synonyme de fortune rapide, inouïe. Une ville nouvelle vient de naître dans des conditions qui tiennent du prodige et, jour par jour, heure par heure, elle grandit comme jamais ville n'a grandi avant elle. Assise, comme la Rome antique, sur ses collines de sable, elle voit accourir à elle les aventuriers du monde entier, les impatients de vie libre, tous jeunes, vigoureux; avec eux et derrière eux des flottes entières, sorties de tous les ports du monde, affluent dans cette baie déserte, jetant sur cette plage aride les produits de toutes les industries. Le monde entier s'ébranle, l'*auri sacra fames* l'entraîne, il marche vers l'ouest, vers la ville de l'or.

CHAPITRE II

LES PLACERS ET LES MINES. — LA FEMME A SAN-FRANCISCO. — LES FRANÇAIS EN CALIFORNIE. — UN SPÉCULATEUR. — LE CHEMIN DE FER DE PANAMA. — LE COMITÉ DE VIGILANCE.

I

On ne connaissait et on n'exploitait encore que deux catégories de *placers :* les placers secs et les placers humides. Au nord, le précieux métal se trouvait surtout dans les affluents du Sacramento, de l'American-River et dans le lit des torrents, Entraînée par les fortes pluies de l'hiver, la terre, delayée par l'eau, laissait s'échapper les parcelles d'or qu'elle recélait ; le métal, ainsi désagrégé, s'accumulait, en raison de son poids spécifique, dans le fond de bassins naturels où le remous ralentissait un instant l'impétuosité du torrent. L'habileté du mineur consistait à relever, à l'examen des localités, la position de ces

bassins, à profiter de la saison sèche pour détourner le cours d'eau et fouiller dans ces creux, que l'on désignait sous le nom de *poches*. Plus l'hiver avait été humide, plus la récolte était abondante. Dans certaines de ces *poches* on a recueilli des fortunes; l'or y était aggloméré en poudre fine et en pépites roulées. On n'avait qu'à le ramasser à la pelle sur un lit de sable ferrugineux.

Dans les *placers* secs, au contraire, l'eau faisait absolument défaut. L'or se trouvait mélangé au sable, plus abondant toutefois dans les ravins qui avaient autrefois servi de lits aux cours d'eau épuisés. On ramassait ce sable dans des plats d'étain; par un mouvement analogue à celui du vanneur, on agitait ce sable de manière à en faire balayer par le vent les parcelles étrangères. Il restait au fond du plat une poudre noirâtre, mêlée à du sable ferrugineux, que l'on extrayait en partie avec l'aimant; on arrosait le surplus de mercure. Le mercure s'emparait de l'or et faisait corps avec lui. On mettait l'amalgame ainsi obtenu dans un sac de peau, et, par la pression, on extrayait le mercure, qui perlait au dehors, et dont on recueillait la plus grande partie. Pour achever de dégager l'or du mercure, on plaçait le résidu sur une pelle chauffée, le mercure s'évaporait et l'or seul restait. Trois livres d'amalgame donnaient en moyenne une livre d'or.

Ces procédés, essentiellement primitifs, furent les premiers en usage. On perdait autant d'or que l'on en recueillait, mais l'essentiel était d'aller vite. Si défectueux que fût ce mode d'exploitation, il ne laissa pas que de donner des résultats surprenants. En 1848, la production mensuelle de l'or est de 1 500 000 francs; en 1849, de 7 500 000; en 1850, de 15 millions, soit

180 millions pour l'année, valeur déclarée à l'exportation, sans compter ce qui restait dans le pays et ce que les émigrants emportaient avec eux. Au début, les placers secs furent exploités de préférence, d'abord parce que l'on y pouvait travailler en toute saison, d'une façon continue, ensuite parce que l'or ne s'y trouvait pas seulement en poudre, mais en pépites, quelques-unes d'un volume considérable, et qu'un heureux coup de pioche enrichissait parfois le travailleur.

En 1853, voyageant à bord du paquebot de Sacramento à San-Francisco, le hasard me fit rencontrer un mineur italien qui, tout d'abord, attira mon attention. Ses allures étranges, ses traits profondément altérés, ses gestes nerveux trahissaient un homme en proie à une vive émotion. Il était mon voisin de table. Pendant le dîner, nous échangeâmes quelques paroles banales. Le repas fini, je lui offris un cigare qu'il accepta; pour n'être pas en reste de politesse, i insistait pour faire apporter sur le pont une bouteille de champagne, ce *nec plus ultra* des mineurs. Je refusai et l'engageai à se contenter d'une tasse de thé, redoutant l'influence que le champagne pouvait avoir sur ses nerfs surexcités. Il le comprit. « Je ne suis pas malade, me dit-il, mais j'ai été tellement secoué ces jours-ci, que j'ai cru que j'en deviendrais fou. » Puis il me raconta son histoire.

Depuis quatre ans il était aux mines, dans les *placers* secs, poursuivi par une malechance qui semblait s'attacher à ses pas. Tout ce qu'il entreprenait échouait; à peine trouvait-il à faire ses vivres dans les localités les plus riches; à côté de lui on récoltait l'or en abondance, lui ne trouvait rien ou presque rien. Il suffisait qu'il s'associât avec un mineur, heureux jusque-là, pour que la veine tournât. Et cependant il était sobre

et laborieux, le premier et le dernier au travail. Lassé de ses insuccès réitérés, il écrivit à un de ses amis, à San-Francisco, le suppliant de lui trouver un embarquement comme matelot à bord d'un navire à destination de Gênes ou de Marseille. Son ami réussit et l'avisa qu'il eût à se rendre à San-Francisco à une date qu'il lui indiqua. L'argent lui manquait; mais ses compagnons, aux mines, se cotisèrent pour lui avancer la somme nécessaire.

En attendant le jour fixé pour son départ, il continuait à travailler, découragé, ne trouvant presque rien. L'avant-veille, il s'éloigna du camp pour prospecter, fouillant le sol, cherchant à en tirer quelques piastres. Vers midi, fatigué par la marche et la chaleur, il prit un peu de repos, puis se remit en route pour gagner le camp. Chemin faisant, il creusait de ci, de là, avec son pic, sans résultat, lorsque tout à coup il amena à la surface une pépite d'environ une once. Il se mit à fouiller plus avant dans le sable; mais, à trois ou quatre pieds de profondeur, son outil se heurta contre un gros caillou. Il savait, par expérience, que les pépites se rencontrent rarement dans un sol pierreux, et il fut sur le point de renoncer à pousser plus avant, mais sa première trouvaille l'encourageait à persévérer. Non sans peine, il déchaussait ce caillou, quand son pic, portant à faux, vint à en écorner la surface terreuse et lui montrer ce que les mineurs appellent *la couleur*. C'était une énorme pépite d'or. Il se pencha, essayant de l'attirer à la surface; mais ses mains tremblaient, ses jambes fléchissaient sous lui. « J'étais, dit-il, tout mouillé d'une sueur froide, et mes muscles étaient comme des chiffons. »

Il dut s'arrêter, reprendre haleine et force; il réussit

enfin à soulever sa pépite, mais il lui était impossible, dans l'état où il se trouvait et avec les moyens dont il disposait, de la transporter au camp. « Ma tête se prenait, ajouta-t-il, j'étais comme fou. J'avais l'idée que quelqu'un m'observait, que l'on allait m'attaquer, et je me sentais hors d'état de soutenir une lutte. Couché sur ma pépite, je fouillais du regard la plaine et les bouquets d'arbres, soupçonnant un ennemi derrière chacun d'eux, tremblant au moindre bruit. Puis, tout à coup, je n'eus plus qu'une idée : enfouir mon trésor et revenir le lendemain le chercher. Toujours guettant à droite et à gauche, je rejetai la pépite dans son trou, je la recouvris de sable, effaçant soigneusement toute trace qui pouvait me trahir, et je repris le chemin du camp. Je mis deux heures à faire la route, le cerveau vide, le corps brisé, marchant sans penser. De retour au camp, je préparai machinalement mon repas, et, la nuit venue, j'allai trouver trois de mes compatriotes, associés ensemble, braves gens sur qui je savais pouvoir compter et je leur fis part de ma découverte. Je leur proposai de venir m'aider le lendemain et de m'accompagner, avec mon trésor, jusqu'à Sacramento. La route n'était rien moins que sûre pour un homme isolé, et, si l'on me surprenait en possession d'un pareil lingot, j'avais toute chance d'être dépouillé et assassiné en chemin. Nous fîmes prix ensemble; ils avaient une mule, on chargerait le lingot sur son bât, que l'on recouvrirait de nos couvertures et outils, de manière à nous donner l'apparence de mineurs en voyage, et on prépara les armes pour le lendemain.

« Rentré chez moi, je m'endormis d'un sommeil de plomb. J'étais brisé. Je m'éveillai avant le jour. Enfin! mes misères étaient finies,.. j'allais quitter ce pays

maudit où j'avais tant souffert, retourner en Italie, revoir ma chère Spezzia, où je suis né, et où Antonia m'attendait! J'allais lui rapporter une fortune, acheter une ferme et vivre heureux. Puis... une pensée terrible me traversa le cerveau. Comment retrouverais-je l'endroit où était ma pépite? Non seulement je n'avais laissé aucun indice de nature à me guider, mais j'avais soigneusement effacé tout ce qui pouvait trahir ma cachette. Que faire? Le jour naissait. Mes compagnons arrivèrent. Accablé, je gisais sur ma couverture comme une masse inerte. — Allons! debout, paresseux, et en route! me crièrent-ils joyeusement... Et je restais là. Ils n'y comprenaient rien; de mon mieux je leur expliquai. Ils me regardaient surpris, échangeant entre eux des coups d'œil significatifs. — Eh non! je ne suis pas fou. J'ai vu, j'ai touché, je suis sûr, mais je ne sais plus où c'est... Et l'émotion m'étouffait. — Tout cela ne t'avance à rien, me dit Stéfano. Bois une tasse de café, et en marche! nous chercherons, et ce sera bien le diable si nous ne trouvons pas. Son apparente confiance me fit du bien. Nous partîmes. — Vois-tu, mon vieux, me dit-il, ne te casse pas la tête, tâche d'être calme et de te souvenir dans quelle direction tu es allé hier. — Par ici, répondis-je sans hésitation, et nous avançons. Le grand air me fait du bien. Je m'arrête. — Nous ne devons pas être loin. Je regarde encore; c'est bien par ici, mais où? Je veux me souvenir, je ne peux pas. Mon unique idée, la veille, était que l'on m'observait, qu'un ennemi m'épiait. J'erre à droite, à gauche, cherchant à m'orienter. Rien, rien!

Je me laisse tomber au pied d'un arbre; machinalement, je ferme les yeux. Soudain il me semble voir se dessiner sur ma rétine un coin de paysage clair et net : à ma gauche, un bouquet d'arbres; à ma droite,

un talus de sable; devant moi, deux arbres, dont l'un est découronné par le vent; entre les deux, dans le lointain, une colline couverte de *chapparal*. J'ouvre les yeux, je fais quelques pas; voici la dune, voici la colline, à ma gauche, le bouquet d'arbres. J'avance, en rampant, dans la position où j'étais la veille quand, couché sur mon lingot, j'interrogeais l'horizon d'un œil inquiet. A mon insu, l'image était restée là, je la retrouve, et, sans hésiter : — Fouillons ici. Quelques coups de pioche suffisent; peu d'instants après, le lingot était solidement amarré sur notre mule et nous partions, non sans avoir fait quelques entailles aux arbres pour permettre à mes compagnons de retrouver l'endroit. Puissent-ils aussi bien réussir! Mon lingot est là, dans la cabine du capitaine, et si nous ne sautons pas cette nuit, je l'échange dès demain contre de bonnes traites sur Londres. »

Le lendemain, en effet, il le vendait à la maison Wells Fargo et Cie, au prix de 123 000 francs. Le lingot resta un mois exposé dans leur comptoir à côté d'un autre valant 135 000, trouvé par quatre Français. Plus sage que nos compatriotes, qui dépensèrent en quelques jours à San-Francisco le produit de leur trouvaille, mon Italien emporta son argent avec lui.

Depuis longtemps, les *placers* secs sont abandonnés. Ils furent les premiers à s'épuiser, l'eau n'y amenant plus d'or. Quand les mineurs les quittèrent, les Chinois les envahirent et trouvèrent encore à récolter sur ce sol dédaigné. Après eux, il serait difficile de glaner.

Les *placers* du nord offrirent également au début quelques exemples de fortunes subites. Pendant des années, on s'en tint à la recherche des *poches* et au lavage du sable sur le bord des cours d'eau. On atten-

dait ensuite que la saison des grandes pluies ramenât des terres aurifères. Les mineurs affluaient alors à San-Francisco, dépensant en quelques semaines le produit de plusieurs mois de travail, et repartaient pour les mines au commencement de la saison sèche. Il en fut ainsi jusqu'à ce que l'on s'avisât de recourir à des procédés moins lents et moins incertains que ceux de la nature. On s'était aperçu que toutes les terres aurifères ne se trouvaient pas à proximité des rivières et des torrents; on reconnut par le relief du terrain que certains cours d'eau s'étaient déplacés, que d'autres étaient taris, que les gorges et les ravins désignés sous le nom générique de *cañadas* avaient autrefois servi de lits à des rivières, et que l'or abondait dans ce sol d'alluvion. Pour l'exploiter, il fallait y ramener l'eau nécessaire au lavage des terres.

On commença par capter à distance une source ou par pratiquer une saignée sur un cours d'eau en ménageant une pente suffisante. Le bois était abondant, on s'en servit pour installer des rigoles et amener l'eau dans de vastes réservoirs où on l'emmagasinait. On obtenait ainsi une pression considérable. A l'aide de forts tuyaux, semblables à ceux de nos pompes à incendie, on attaquait par la force hydraulique la base de la colline que l'on voulait exploiter. L'eau, violemment projetée, entraînait avec elle la terre, le sable et les cailloux, qui, encaissés entre les troncs d'arbres, roulaient bruyamment sur de longs treillis en fil de fer, munis d'un double fond en bois. La terre et les cailloux étaient balayés; l'or, plus pesant, tombait au fond, mélangé de sable ferrugineux. On procédait alors comme nous l'avons décrit plus haut, pour dégager l'or de tout alliage.

Appliqué d'abord sur une petite échelle à des localités exceptionnellement riches et favorablement situées, ce système ne tarda pas à s'étendre et donna naissance aux premières compagnies par actions qui se créèrent à San-Francisco. Elles n'exploitaient pas de mines pour leur propre compte ; elles se bornaient à vendre aux mineurs la quantité d'eau dont ils avaient besoin. Cette vente s'effectuait au pouce, c'est-à-dire que la compagnie alimentait régulièrement à une pression déterminée un tuyau mesurant un ou plusieurs pouces d'orifice. La force de projection était telle qu'un homme atteint était un homme mort, et qu'elle jetait bas une colline en moins de temps que ne le pourraient faire cent ouvriers se relayant jour et nuit. Dans les grandes exploitations, on se servait de tuyaux en fer déchargeant de 300 à 800 pouces d'eau par un orifice de 4 à 8 pouces de diamètre. Un pareil jet, sous la pression d'une colonne d'eau de plusieurs centaines de pieds, faisait voler en éclats des quartiers de roche et déracinait les montagnes par le pied. Parfois, des éboulements soudains ensevelissaient les ouvriers. On ne perdait pas son temps à déblayer; on diminuait la pression d'eau et l'on se servait du jet pour les dégager, morts ou vivants[1].

Avec des moyens d'action aussi puissants, on obtenait des résultats considérables. Voici ceux que donnait par semaine une mine de rendement moyen, travaillée par dix ouvriers et consommant 200 pouces d'eau. La redevance pour l'eau était de 1500 francs, la perte de mercure et l'usure des outils, 800 francs, soit 2000 fr. par semaine. Le résultat moyen était de 15000 francs, ce qui laissait 13 000 francs à répartir entre les exploi-

1. *The resources of California*, by John Hittell.

tants. Sur certains points on arrivait à des résultats bien supérieurs. On ne saurait, sans l'avoir vu, se faire une idée des étonnants bouleversements du sol dans les *placers* californiens. Sur d'immenses espaces, les collines ont été nivelées, la terre végétale balayée dans les ravines comblées; on ne voit que cailloux roulés, quartiers de rochers brisés; il semble qu'une génération de Titans ait passé là, laissant derrière elle la désolation et la mort. Toute trace de végétation a disparu. De loin en loin, sur ce sol dénudé, fouillé, épuisé, on rencontre de rares campements de Chinois cherchant dans ces débris quelques parcelles d'or.

A mesure que l'exploitation des mines se régularisait, que l'action collective se substituait à l'effort individuel et le calcul au hasard, bon nombre de mineurs aventureux s'enfonçaient de plus en plus dans l'intérieur. Un travail régulier, rémunéré même à un taux élevé, mais qui ne comportait aucun aléa, leur répugnait. Ce qu'ils voulaient, c'étaient les émotions du jeu, les chances de fortunes soudaines; ils préféraient les misères et les privations avec les alternatives de riches trouvailles. Leur humeur vagabonde les poussait à prospecter sans cesse, d'heureux hasards soutenaient leur courage et entretenaient leurs espérances. Ils se racontaient l'un à l'autre des récits fabuleux, des légendes dorées empruntées aux Indiens. Plus loin, entre ces pics sourcilleux de la Sierra-Madre, existaient des rochers d'or massif. C'était de là, de ces sommets inaccessibles, couverts de neiges éternelles, que les pluies, les orages, les tremblements de terre avaient détaché, entraîné, roulé par les plaines et les ravins ces parcelles du précieux métal. Cet or, qu'ils recueillaient en pépites et en poudre, ne jaillissait pas spontanément du sol. En remontant son

cours, on devait atteindre sa source, et, en dépit des obstacles, ils poussaient toujours plus avant, comptant sur leur persévérance et le hasard. Le hasard les servit.

L'un d'eux prospectait dans le comté de Mariposa. La journée avait été fructueuse ; au tournant d'un ravin, il se rencontra brusquement avec un des bandits qui infestaient les mines. Sommé de livrer ce qu'il portait sur lui, il riposta par un coup de carabine et tua son adversaire. Sa balle, en ricochant, heurta une paroi de rochers et y laissa une trace brillante qui attira son attention. Abandonnant son ennemi mort, il examina de plus près. Ce point brillant, c'était de l'or, et le rocher que sa balle avait écorné était du quartz. Le bruit de sa découverte se répandit, mais ce pouvait n'être qu'un accident heureux. Deux autres faits, dus aussi au hasard, levèrent tous les doutes.

Dans le comté de Tuolomné, les mineurs ne pouvaient se procurer de viande que par la chasse. Chaque jour, il fallait se mettre en campagne pour ravitailler le camp. Acharné à la poursuite d'un ours gris, l'un de ces chasseurs réussit à l'abattre au sommet d'un ravin presque à pic. Dans sa chute, l'animal resta accroché par un rocher formant saillie. L'homme parvint à se glisser jusqu'à lui et se mit en devoir de le dépouiller. Un coup de sa hachette fit voler un éclat du rocher et lui révéla la présence de l'or dans une veine de quartz.

Enfin, dans la Nevada, deux mineurs se disposaient à quitter les mines pour regagner San-Francisco. La veille de leur départ, se promenant au sommet d'une colline, ils s'amusaient à faire rouler dans le ravin des débris de roc. L'un de ces débris, dans sa course vagabonde, vint se heurter contre une roche brune affleurant le sol et en détacha un fragment révélant à l'œil exercé

des mineurs un filon d'or formant veine dans la partie brisée. Ajournant leurs projets de départ, ils forèrent la roche, et, avec de la poudre, la firent éclater. La veine, mise à nu, se prolongeait, et ils en détachèrent des fragments d'or pur. Les mines de quartz étaient découvertes, et une ère nouvelle allait s'ouvrir pour la Californie.

II

San-Francisco progressait rapidement. Au rendement chaque jour plus considérable des mines d'or, correspondait un nouvel afflux d'immigrants. On cessait de camper, on s'établissait; on construisait; les tentes disparaissaient remplacées par des maisons de bois en attendant les magasins en briques et les palais en pierres. De tous côtés s'élevaient des hôtels, des restaurants. Deux incendies nouveaux anéantissent pour 60 millions de bâtisses. On se remet à l'œuvre, et les quartiers détruits renaissent de leurs cendres, plus solides et plus beaux. On commence à faire venir des briques de Londres et de Sydney, du granit de Chine, du fer des États-Unis. La vie matérielle devient moins chère; de nombreux chasseurs approvisionnent la ville de gibier, les *rancheros* du sud l'alimentent de bétail. Les légumes sont encore rares, les fruits manquent, mais partout aux environs se créent des jardins maraîchers et des vergers.

Dans les bons restaurants tels que Delmonico, Sutter, Irving, Lafayette, Franklin, on peut se procurer un dîner pour 40 francs. Dans certains établissements popu-

laires, l'ouvrier paye le sien de 10 à 15 francs. Un canard rôti coûte 25 francs; le bœuf 2 fr. 50 la livre. Les œufs sont encore chers, 5 francs la pièce, les pommes de terre 1 fr. 25 chacune. Si élevés que semblent ces prix, ils sont déjà bien inférieurs à ceux que l'on payait en 1848-49, où un repas, composé de biscuit de mer, de porc salé nageant dans une platée de haricots, le tout assaisonné d'eau claire, valait une once, 80 francs.

L'aspect extérieur de la population se modifiait. A mesure que les doutes sur l'avenir se dissipaient, les résidents de San-Francisco faisaient venir des États-Unis leurs femmes et leurs enfants. Cet élément nouveau introduit dans la ville grandissante exerçait déjà sa salutaire influence. Jusqu'en 1850, on ne voyait guère, en fait de femmes, que quelques rares courtisanes mexicaines ou chiliennes recrutées par les maisons de jeu. Quand, à la fin de 1849, eut lieu à San-Francisco le premier concert de musique instrumentale, on réserva les meilleurs sièges pour les dames, admises sans rétribution. Il s'en trouva quatre.

A la fin de 1850, il n'en est plus de même. Les principaux négociants s'établissent sans idée de retour. Leurs femmes, leurs filles, leurs sœurs viennent les rejoindre, accueillies au débarquement par des ovations qu'expliquent le respect des Américains pour les honnêtes femmes et leur absence jusqu'ici. En 1851, quand une d'elles, simplement vêtue, paraissait dans les rues de la ville, chacun se découvrait respectueusement sur son passage. Lorsque dans Montgomery-Street, la plus passagère des voies de San-Francisco, au milieu du brouhaha des langues les plus diverses, des conversations les plus animées, de la foule la plus disparate, on entendait tout d'un coup retentir ces mots :

« *Gentlemen, a lady!* Messieurs, une dame! » chacun se découvrait, chacun se taisait. L'unique trottoir encombré tout à l'heure par ces gens qui se coudoyaient brutalement se vidait comme par enchantement, pour laisser le passage libre à cette femme qui s'avançait, rappelant à ces hommes de toute classe et de toute origine la mère, l'épouse, la sœur ou la fiancée qu'ils avaient quittées. Il n'eût pas fait bon garder son chapeau sur la tête, ou par un geste, un regard indiscret, gêner celle qui passait, confuse et touchée de l'hommage qu'on lui rendait. L'imprudent eût payé cher sa bévue. Mais nul n'en avait l'idée, et la brute la plus inconsciente, le mineur le plus grossier subissait à son insu l'influence de l'émotion respectueuse de tous.

Sans elle, sans la femme, San-Francisco n'était qu'un camp d'aventuriers. Telle devait être la Rome antique, sous Romulus et Rémus, alors que, lieu de refuge des rudes pâtres du Latium, elle abritait dans ses grossières demeures une population d'hommes jeunes, hardis, vigoureux, mais, eux aussi, sans femmes et sans enfants. La présence de ces êtres plus faibles va modifier toutes les conditions de l'existence. Le foyer se crée, l'église s'élève, l'école se construit. San-Francisco se métamorphose, les costumes bizarres des premières années disparaissent. Au sans-gêne, à la brutalité, succèdent une urbanité relative, un parler moins grossier, des manières plus civilisées. On a hâte de sortir de la barbarie; on se lasse de vivre le revolver au côté, sans police et sans lois. On veut l'ordre et la propreté dans les rues, la sécurité, le droit de travailler sans avoir à risquer constamment sa vie pour protéger le fruit de son travail, sans sentir peser constamment sur soi les menaces d'incendie et de pillage. Contre l'incendie on organise

un corps de pompiers volontaires, tous s'enrôlent; contre le pillage et les bandits la police est impuissante ou complice, on la remplace par le comité de vigilance.

Il s'organisa le 22 février 1851, au grand jour. Ses chefs publient leurs noms et acceptent toutes les responsabilités, et ces noms sont ceux des hommes les plus en vue de San-Francisco : W. F. Coleman, D.-D. Shattuck et Hall Mc Allister. Trois mille citoyens répondent à leur appel et s'engagent à leur prêter main-forte. John Jenkins est arrêté le 10 juin en flagrant délit de vol. Le comité le fait comparaître devant lui, le juge, le condamne et le pend le même jour. Vainement les autorités locales protestent contre cette usurpation de leurs fonctions et lancent un mandat d'amener contre ces magistrats improvisés; leurs adhérents y répondent par un manifeste revêtu de leurs signatures, se déclarant solidaires de leurs chefs et revendiquant la part prise par eux à l'exécution de Jenkins. Quinze jours plus tard, le comité fait arrêter James Stuart, voleur et assassin de profession, qui avoue, en ricanant, les meurtres qu'il a commis. On le pend à l'extrémité du quai de la rue Market. Whittaker et Mac-Kenzie, arrêtés par les autorités régulières, sont détenus en prison. Le comité de vigilance demande qu'ils passent en jugement de suite. Sur le refus de faire droit à cette requête, les chefs du comité font sonner le tocsin d'alarme, enfoncer les portes de la prison et amener les prisonniers devant eux. Reconnus coupables, ils sont exécutés séance tenante. Ces mesures sommaires effrayent les autres; ils s'empressent de quitter San-Francisco, où le comité se déclare en permanence.

A mesure que les transactions se multipliaient, le besoin d'une monnaie d'échange s'accentuait. On ne

pouvait indéfiniment peser la poudre d'or ou des pépites. On admettait indistinctement, et à des cours arbitraires, les pièces d'or de 20 francs, celles de 5 dollars des États-Unis, les souverains anglais et des pièces octogones d'une fabrication locale grossière et d'une valeur de 250 francs. En fait de monnaie d'argent, on utilisait les piastres mexicaines, chiliennes et péruviennes et les pièces de 5 francs. Pour les petits achats, on n'avait trouvé rien de mieux que de couper en quatre morceaux ces piastres dont les fragments informes, baptisés du nom de *mitraille*, circulaient pour 1 fr. 25. Chacun, suivant sa convenance, hachait ainsi ses piastres quand il voulait se faire de la petite monnaie. La Californie étant un état producteur d'or, il semblait tout naturel d'y établir un hôtel des monnaies; c'est ce que l'on eut quelque peine à obtenir du congrès. La découverte des mines d'argent de Nevada devait bientôt alimenter une frappe considérable.

L'exportation d'or pour 1851 dépassa 170 millions. San-Francisco reçut, par mer seulement, 27 000 émigrants. C'est en 1851 que l'immigration française atteignit son apogée. Composée d'éléments divers, elle devait jouer un rôle important dans l'histoire de la Californie.

Il est de mode d'affirmer, en dépit des enseignements de l'histoire et des traditions du passé, que le génie français n'est nullement un génie colonisateur, que nos mœurs, nos habitudes, notre éducation, font de nous un peuple essentiellement sédentaire, peu porté par goût aux voyages lointains et moins encore à l'émigration. On ne saurait nier que les grands changements introduits depuis 1789 dans nos lois et dans notre organisation sociale n'aient profondément modifié l'esprit aventureux de notre race. Le morcellement des terres a

créé une classe nombreuse de petits propriétaires attachés au sol; la suppression du droit d'aînesse et la restriction du droit de tester ont supprimé du même coup ces cadets de famille qui, au XVIIe et au XVIIIe siècle, peuplaient le Canada, l'Inde française, Bourbon, la Martinique, la Louisiane, portant haut le nom et les traditions de notre patrie. La diffusion de la richesse, et partant du bien-être, a créé des besoins nouveaux, des goûts de confort incompatibles avec la vie rude du colon. Nos révolutions successives, les dures épreuves que nous avons traversées, nous ont rendus sceptiques et défiants, peu enclins aux projets à échéances lointaines, plus soucieux d'une existence modeste, mais sûre en apparence, que désireux de conquérir au dehors une fortune incertaine au prix d'efforts qui nous effrayent. Notre ignorance des langues étrangères froisse notre vanité et nous apparaît comme un insurmontable obstacle.

Puis, nous sommes devenus timides et craintifs. L'idée de prendre en main la responsabilité de notre propre destinée nous paralyse. Les liens de famille, si puissants pour nous, font qu'en dehors des sentiments d'affection naturelle nos jeunes gens s'habituent si bien à faire fond sur le concours et l'appui de leurs parents qu'ils ne comprennent pas que l'on puisse s'en passer et lutter seul. Dans nos familles, malheureusement de moins en moins nombreuses, le départ d'un fils ou d'un frère crée un vide impossible à combler; enfin, et surtout dans la classe moyenne, il faut compter avec ces préjugés qui font de tout émigrant un incapable ou un déclassé, à tout le moins un cerveau brûlé au succès duquel nul ne croit.

Essentiellement sédentaire par nature, courbé sur le

sol qui le fait vivre, lisant peu et profondément ignorant des pays étrangers, le paysan n'émigre plus depuis qu'il possède. Seule, la population urbaine, plus accessible aux influences extérieures, mieux renseignée sur ce qui se passe, s'aventure encore à chercher fortune au loin. A chacune de nos crises politiques correspond un exode proportionné à l'intensité du malaise. Ces grands événements passent, le plus souvent sans l'atteindre, sur la population rurale, se traduisant parfois par un surcroît d'impôts, mais ne bouleversant pas ses conditions d'existence. Il n'en va pas de même pour la classe ouvrière. Une crise politique, c'est le chômage; l'usine ou l'atelier qui se ferme, le pain qui manque. Si, à cette crise politique et aux conséquences qu'elle entraîne, viennent s'ajouter les récits de fortunes inespérées, réalisées en quelques jours dans une contrée nouvelle, si, au lendemain d'une révolution qui renversait un trône en France et menaçait l'Europe d'une conflagration générale, la terre de l'or apparaît avec son irrésistible mirage, la double et violente secousse rompt les digues, l'esprit d'aventure se réveille : on veut partir, on part.

On le vit bien en 1848-1849. Les nouvelles des *placers* alternaient dans les journaux avec celles de la guerre de Hongrie, des exploits de Kossuth et de la misère dans Paris. Au Havre, à Bordeaux, à Marseille, on armait des navires, on créait des compagnies, on enrôlait des travailleurs. La classe moyenne, fortement éprouvée, donnait l'exemple; le gouvernement organisait la loterie du lingot d'or pour fournir aux mobiles, vainqueurs de l'insurrection de juin, auxiliaires compromettants dont on redoutait l'ardeur, les moyens d'émigrer. Nombre de gens de métier suivirent, et une immigration française, dans laquelle toutes les classes

de la société étaient représentées, afflua à San-Francisco. Ces éléments disparates ne devaient pas tarder à se coordonner d'eux-mêmes, à suivre leur pente et leur voie. Ces nouveaux colons allaient se grouper suivant leurs affinités, fonder des maisons de commerce, ou explorer les mines, introduire dans cette civilisation naissante nos idées et nos goûts, ou, cerveaux brûlés de la politique, tout imprégnés encore de nos luttes civiles, chercher, trouver des chefs comme M. de Pindray et M. de Raousset-Boulbon, mourir en tentant de conquérir la Sonora et de donner à la France un royaume dans le Pacifique.

Au début, les mines en attirèrent un bon nombre, mais l'instinct essentiellement sociable de notre race en retint beaucoup à San-Francisco. Ingénieux à se tirer d'affaire, ils eurent recours à une foule de petites industries. Ils se firent chasseurs, manœuvres, déchargeurs de navires, voituriers, coiffeurs, garçons de restaurant. L'un d'eux eut une idée ingénieuse; établi décrotteur, il nettoyait les bottes à 5 francs la paire. Il employa ses premières économies à se fabriquer un couteau émoussé à large lame d'or, avec lequel il raclait les chaussures et qu'il faisait miroiter avec complaisance aux yeux de ses clients. Il n'en fallut pas davantage pour lui en amener un nombre considérable. En quelques mois il réalisa un fort joli bénéfice, s'acheta un lot de terrain, le revendit fort cher plus tard et rentra en France avec une honnête aisance. Plusieurs autres, et du nombre se trouvait le marquis de la P.... s'établirent jardiniers à la mission de los Dolores. Un vicomte de F..., devenu bonne d'enfants, promenait dans les rues une petite voiture à babies.

L'une des individualités les plus en vue à cette époque

était celle du marquis de Pindray. Issu d'une vieille famille du Poitou, M. de Pindray arriva, par terre, du Mexique à San Francisco en 1850. D'une rare hardiesse et d'une incontestable bravoure, il était doué d'une force musculaire prodigieuse. De ses mains fines et déliées il ployait en deux une piastre mexicaine et soulevait sans effort des poids considérables. Excellent tireur, il demanda à la chasse ses moyens de subsistance et approvisionnait San-Francisco de viande d'ours. Cet animal abondait alors dans les forêts du Coast Range; on en faisait une grande consommation vu son prix, inférieur de moitié à celui du bœuf. Il se rendit aussi aux mines, mais sans grand succès. Lassé de lutter contre la misère et désireux de conquérir par un coup hardi la fortune, à laquelle il tenait moins encore qu'à l'éclat et à la renommée, M. de Pindray rêva de conquérir les mines de la Sonora, province mexicaine au sud de la Californie.

La guerre de 1846-1847, qui s'était terminée par la défaite du Mexique, le traité de Guadelupe-Hidalgo et la cession de la haute et de la basse Californie aux États-Unis, avaient laissé le Mexique épuisé d'hommes et d'argent, accablé de ses revers et impuissant à faire respecter l'autorité centrale. En Sonora, l'administration était désorganisée; dans le nord de cette province, les Apaches, Indiens belliqueux, campés sur les rives du Rio Colorado, occupaient le littoral du golfe de Californie réputé riche en mines d'or. Plus au sud, les Indiens Yaquis, employés autrefois à l'exploitation des mines argentifères de Serbiate et de Prieta, s'étaient révoltés à la suite des mauvais traitements qu'ils avaient subis et s'opposaient à la reprise des travaux. Les autorités mexicaines occupaient le port de Guaymas et la

ville d'Hermosillo, à deux journées de marche dans l'intérieur, mais elles restaient impuissantes à rétablir l'ordre et à assurer la liberté des communications.

Des légendes fabuleuses circulaient parmi les mineurs californiens sur la richesse des placers de la Sonora. Bien avant la découverte des gisements du Sacramento, ceux de la Sierra-Prieta étaient connus des Indiens, qui échangeaient leur poudre d'or contre des cotonnades et des verroteries. M. de Pindray conçut l'idée de recruter à San-Francisco des hommes de bonne volonté pour aller reconquérir sur les Apaches les terrains aurifères qu'ils occupaient. Il laissait à l'avenir et au hasard de décider s'il négocierait avec le Mexique ou entrerait en lutte avec lui pour obtenir la propriété des mines. Il réussit sans peine, grâce à sa réputation de courage et d'audace, à enrôler quatre-vingts travailleurs bien armés.

Parti de San-Francisco le 22 novembre 1851, à bord d'une goélette, le *Cumberland*, mise à sa disposition par des armateurs aussi aventureux que lui, il débarqua à Guaymas le 26 décembre suivant. Avec la connivence tacite des autorités mexicaines, il parvint à grossir sa petite troupe d'un certain nombre de recrues et se mit en marche pour les mines de l'Arizona. Médiocrement approvisionnés de vivres, ses hommes eurent beaucoup à souffrir dans ce voyage à travers un pays sablonneux, sans habitants et sans cultures, et quand ils atteignirent la région occupée par les Apaches, ils étaient à bout de forces et sans illusions sur l'issue de leur entreprise. Le mécontentement se mit dans leurs rangs et force fut à M. de Pindray de s'arrêter. Il s'établit sur un rancho à Coscopera et s'efforça de remonter le moral de ses compagnons, mais ses allures autoritaires

jointes à l'insuccès de leurs efforts lui avaient aliéné leurs sympathies et, dans un accès de désespoir, il se brûla la cervelle. Le bruit courut qu'il avait été assassiné par l'un des siens. Après sa mort, quelques-uns de ses adhérents réussirent à rallier Guaymas et à regagner San-Francisco; d'autres succombèrent en route aux privations et sous les coups des Apaches; un petit nombre resta à Coscopera, traînant une existence misérable. L'expédition de Raousset-Boulbon recueillit plus tard quelques-uns de ces malheureux.

La triste fin de M. de Pindray n'était pas pour décourager Raousset-Boulbon. Né à Avignon en 1817, ancien aide-de-camp du duc d'Aumale, ayant pris part sous les ordres du maréchal Bugeaud à la campagne de Kabylie, le comte de Raousset-Boulbon s'était fait remarquer, dès son enfance, par son esprit aventureux et turbulent, plus tard par sa bravoure, son caractère chevaleresque et son audace. Jeune homme, il jeta à tous les vents sa fortune, à tous les caprices sa volonté et sa vie. En 1850, il était complètement ruiné.

La Californie ouvrait à son ambition un champ nouveau. Plus fortement que tout autre, il subit l'attrait de cette terre lointaine, le charme de cette vie aventureuse et libre. Rompant avec les liens du passé, avec ses habitudes et ses goûts, il prit à bord d'un navire anglais un passage de troisième classe et débarqua à San-Francisco le 22 août 1850 sans argent et sans ressources. Comme M. de Pindray, il se fit chasseur, marchand de bestiaux, mineur, pêcheur, essayant de tous les métiers, ne se fixant à aucun, riche et prodigue un jour, pauvre et économe le lendemain, luttant courageusement avec la fortune adverse et opposant à ses coups une indomptable résistance.

Il avait alors trente-trois ans. De taille au-dessus de la moyenne, d'une beauté mâle, mince et élancé, il avait grand air sous son vêtement de mineur. Un peu théâtral dans sa mise, il portait d'ordinaire une chemise de laine écarlate, de hautes bottes à l'écuyère et le sérapé mexicain. Nature exubérante et méridionale, il parlait avec une passion communicative et entraînante et exerçait sur ceux qui l'approchaient une influence singulière. On l'aimait pour son courage et sa loyauté; ses manières hautaines imposaient aux mineurs, qui l'adoraient et acceptaient sans la discuter sa double supériorité de race et d'intelligence.

Après la mort de M. de Pindray, il reprit ses projets et ses plans. A cette époque, il racontait en riant, qu'étant enfant, une bohémienne lui avait prédit à Avignon qu'il ferait de grandes choses, mais qu'il aurait une fin tragique « loin... par-delà les flots. »

Tout en reprenant pour son compte la tentative infructueuse de son compatriote et ami, Raousset-Boulbon entendait préparer les voies et mettre de son côté toutes les chances favorables. Il résolut de s'aboucher avec le cabinet mexicain et de lui proposer d'organiser à San-Francisco une expédition française, dont il prendrait le commandement, pour, d'accord avec les autorités mexicaines, réduire les Apaches à l'obéissance et exploiter, avec le concours et sous le contrôle du gouvernement, les mines à reconquérir. A Mexico, le ministre de France, M. Levasseur, lui fit un excellent accueil et le mit en rapport avec des personnages influents. Parmi eux se trouvait Jecker, mêlé depuis aux événements de la guerre entre la France et le Mexique, et M. Torre, banquier. Sous leurs auspices et avec l'assistance de M. Arista, président de la répu-

blique, une compagnie par actions fut fondée sous le nom de la *Restauradora*.

Elle traita avec le comte de Raousset-Boulbon. Il s'engageait à recruter à San-Francisco cent cinquante mineurs, armés et équipés. A leur tête, il devait occuper les mines et les défendre; les bénéfices de l'exploitation seraient répartis par moitié entre Raousset-Boulbon et ses hommes, d'une part, et la compagnie de l'autre. Enfin, cette dernière mettait à sa disposition 60,000 piastres (300.000 francs) pour organiser son expédition et accréditait auprès de lui, comme agent spécial chargé de la représenter, le colonel Manuel Ximenez. Telle était, à cette époque, l'animosité du Mexique contre les Américains, qui venaient de le démembrer et de lui enlever ses merveilleuses mines de la Californie, que le gouvernement mexicain accueillait avec enthousiasme l'idée d'établir sur la nouvelle frontière une colonie militaire française capable de tenir en échec les aventuriers américains qui se rapprochaient du Rio-Colorado et jetaient sur la Sonora des regards de convoitise.

De retour à San-Francisco, le comte de Raousset-Boulbon ouvrit dans une cantine de la rue Commerciale un bureau de recrutement, et envoya des agents dans les mines. Il ne manquait pas alors en Californie, parmi la population française, de cerveaux brûlés et d'aventuriers tout prêts à s'enrôler sous ses ordres, séduits par ce rôle de colons armés dans un pays inconnu dont on disait merveilles et où on leur promettait de l'or et des terres à conquérir sur les Indiens. Le 19 mai 1852 Raousset-Boulbon mettait à la voile sur l'*Archibald Gracie* avec 190 hommes. Le 30 mai il débarquait à Guaymas.

Dès son arrivée il reconnut à certains symptômes significatifs que la situation s'était modifiée. L'accueil froid et soupçonneux du général Blanco, son refus de laisser entrer dans la ville aucun des nouveaux venus, le choix même du campement qu'il leur assignait hors des murs, dénotaient un mauvais vouloir évident. Raousset-Boulbon ignorait qu'immédiatement après son départ de Mexico des capitalistes anglais avaient circonvenu le président Arista. Ils lui représentèrent que Raousset-Boulbon visait à s'emparer de la Sonora pour le compte de la France. Ils exploitèrent les rumeurs qui circulaient à San-Francisco d'une expédition en vue de venger l'échec de M. de Pindray, rumeurs que reproduisaient avidement les journaux américains qui ne voyaient pas sans inquiétude l'établissement d'une colonie militaire française sur les frontières de la Californie et de la Sonora. Ils avaient réussi à arracher à la faiblesse du Président Arista un décret annulant le traité passé avec Raousset-Boulbon et constituant sous les auspices de la maison de banque Forbes et Cie une compagnie nouvelle à laquelle on rétrocédait les mines.

Le général Blanco avait reçu des instructions en conséquence. Ce n'étaient plus des alliés qui débarquaient à Guaymas en vertu d'un traité régulier, mais des intrus avec lesquels un conflit devenait imminent. Raousset-Boulbon ne s'y trompa pas. Il appela à lui les débris de l'expédition de Pindray qui accoururent se ranger sous ses ordres et portèrent son effectif à 253 volontaires, et il attendit les communications du général Blanco. Dans une conférence qui eut lieu à Arispe le 22 août, ce dernier l'avisa des conditions qu'il mettait au séjour des Français :

1° Raousset-Boulbon renoncerait à sa nationalité,

prêterait serment d'obéissance aux lois et autorités du pays et exploiterait les mines en tant que citoyen mexicain;

2° Il remettrait une liste nominative des hommes qui l'accompagnaient et demanderait pour chacun d'eux, ainsi que pour lui-même, un permis de séjour;

3° Il licencierait ses hommes et n'en conserverait que cinquante pour gagner et occuper les mines de l'Arizona. — C'était une mise en demeure d'avoir à recommencer, dans des conditions plus désastreuses encore et plus humiliantes, l'expédition de M. de Pindray.

Cet ultimatum fut repoussé avec indignation et, sans plus tarder, Raousset-Boulbon se mit en marche sur Hermosillo, capitale de la Sonora. Le 13 octobre, il arrivait sous les murs de la ville occupée par le général Blanco et 1200 hommes de troupes mexicaines. Le 14, à la tête de ses 253 combattants il abordait l'ennemi, pénétrant dans la place sous le feu plongeant des balcons, chargeant à la bayonnette les Mexicains paralysés par son audace et l'élan de ses hommes, balayant tout devant lui et après deux heures de combat restant maître de la place. Le général Blanco n'avait dû son son salut qu'à une fuite précipitée. Cette affaire brillante coûtait à la colonne française 17 tués et 23 blessés. Deux cent cinquante combattants avaient mis en déroute 1,200 hommes fortifiés dans une ville de 11,000 habitants.

Maître d'Hermosillo, Raousset-Boulbon s'empressa d'en rassurer la population. La bonne humeur et la gaîté de ses soldats leur conciliaient la sympathie des Mexicains mécontents du gouvernement impuissant à prévenir les incursions des Apaches et qui levait sur la Sonora de

lourdes contributions. Les principaux d'entre eux promirent même d'organiser un *pronunciamento* et de proclamer l'indépendance de la Sonora, mais les jours s'écoulaient et ils ne décidaient rien. Le général Blanco avait rallié Guaymas et réorganisait ses forces. Raousset-Boulbon hésitait à évacuer Hermosillo pour se diriger sur les mines. Son effectif restreint ne lui permettait pas de laisser dans cette ville de 11,000 âmes une garnison suffisante pour repousser un retour offensif de Blanco, tout en conservant les forces nécessaires pour aborder résolument les Apaches et s'emparer des mines. Devant lui s'étendait le désert peuplé d'Indiens. Les moyens de transport et les vivres lui manquaient, les munitions étaient restreintes; derrière lui, coupant ses communications avec la mer, Blanco occupait Guaymas et s'y renforçait. Tout vainqueur qu'il fût, sa situation était critique et, à Hermosillo même, la nourriture et l'entretien de ses hommes commençaient à peser lourdement sur la population, remise de son émoi et de sa surprise.

A ce moment une violente attaque de dyssenterie mettait Raousset-Boulbon dans l'impuissance d'agir. Aucun de ses lieutenants n'était de taille à le remplacer. Il le sentait et dut donner l'ordre de revenir en arrière et de marcher sur Guaymas. Il espérait trouver dans le port les renforts attendus de San-Francisco. Ses hommes le mirent sur une litière et la colonne se replia sur Guaymas. Blanco l'y attendait, prêt à prendre sa revanche de son échec d'Hermosillo, mais l'attitude résolue de la petite troupe française, l'épreuve qu'il avait faite de leur bravoure impétueuse calmèrent ses velléités d'attaque. Ce qui lui importait surtout c'était de se débarrasser de ses adversaires. Il

crut plus sage de négocier que de combattre, de faciliter leur retraite que de s'y opposer. Il offrit de payer une somme de 200 000 francs à titre d'indemnité et de fournir au corps expéditionnaire des moyens de transport. Ces propositions furent acceptées par les délégués, Raousset-Boulbon malade se refusant à intervenir dans les négociations, et les volontaires français revinrent à San-Francisco.

A peine débarqués dans ce port ils regrettèrent amèrement d'avoir traité avec le général Blanco. La bataille d'Hermosillo avait produit en Californie une sensation profonde. On estimait que la chute de la capitale entraînait la conquête de la Sonora; des milliers de volontaires se préparaient à partir et 600 hommes bien armés étaient à la veille de mettre à la voile pour Guaymas. Il n'en fallait pas davantage pour relever les espérances et rétablir la santé de Raousset-Boulbon. Il savait par expérience ce qu'il pouvait tenter avec de pareils soldats. Ses compagnons ne tarissaient pas sur sa bravoure, son sang-froid et la sollicitude qu'il leur avait témoignée. Tous étaient prêts à repartir sous ses ordres et à le suivre là où il lui plairait de les mener. Personnellement il était libre de tout engagement avec le général Blanco; aucun des siens ne s'était lié par une promesse de ne plus retourner en Sonora. Dans ces conditions et bien décidé à recommencer sa campagne, il leur annonça qu'il allait d'abord se rendre à Mexico pour réclamer justice en son nom et au leur; il les invita à se tenir prêts pour son retour et à entretenir le zèle de ses nouveaux partisans. Ces hommes éprouvés lui fournissaient des cadres excellents pour ses recrues.

A Mexico les circonstances semblaient favorables. Le

président Arista, renversé du pouvoir, faisait place à Caballos, puis à Lombardini que Santa Anna remplaçait enfin. Rude soldat, mais diplomate retors, Santa Anna se connaissait en bravoure et fit à Raousset-Boulbon un excellent accueil. Il craignait un nouveau conflit avec les États-Unis. Des rumeurs vagues lui faisaient redouter une attaque de flibustiers américains; on désignait même leur chef, Walker, qui plus tard devait envahir le Nicaragua. Santa Anna s'attacha donc à gagner Raousset-Boulbon; il reconnut les torts d'Arista, blâma sa politique équivoque et conclut un contrat par lequel il s'engageait à recevoir en Sonora 500 Français pour reconquérir les mines sur les Apaches, à leur payer une solde de 118 000 piastres par mois et une avance de 50 000 piastres pour frais de transport et d'équipement. Ce contrat approuvé par le Cabinet, signé par le Président, fut remis à Raousset-Boulbon. Il se préparait à quitter Mexico quand, dans une dernière entrevue, Santa Anna lui annonça qu'après réflexion il renonçait à ce projet. Ce qu'il ne lui dit pas, c'est qu'il avait reçu des États-Unis des nouvelles satisfaisantes et l'assurance que le Cabinet de Washington désavouait les entreprises des flibustiers américains. Il conclut en offrant à Raousset-Boulbon, à titre de compensation, le grade et le traitement de colonel dans l'armée mexicaine. Emporté par la colère, Raousset-Boulbon refusa en termes irrités. Le même jour il repartait pour San-Francisco.

Dès son arrivée il ne s'occupa plus que de tirer vengeance des injustices dont il avait à se plaindre. Il trouva des capitalistes qui s'engagèrent à lui avancer 1 500 000 francs moyennant certains avantages qu'il leur garantissait, et il se mit à l'œuvre pour organiser

son expédition. Mais la fortune lui ménageait de nouvelles épreuves et de nouvelles surprises. Sur une dépêche des États-Unis annonçant que le gouvernement américain était d'accord avec le Mexique pour l'achat de la Sonora, les bailleurs de fonds de Raousset-Boulbon cessèrent leurs avances. Cette rumeur était fausse; ce qu'il y avait de vrai, c'est que Walker pressait les préparatifs de son expédition et affirmait hautement pouvoir compter sur l'appui du Cabinet de Washington. A Mexico, nouvelles inquiétudes et nouveau revirement, à la suite duquel Raousset-Boulbon, qui commençait à désespérer, recevait avis de M. del Valle, consul du Mexique à San-Francisco, que Santa Anna autorisait l'enrôlement et le départ de 3000 volontaires français pour la Sonora. En peu de jours 800 étaient prêts et 300 s'embarquaient à bord du *Challenge*, spécialement affrété pour leur transport. Raousset-Boulbon devait les suivre à peu de jours d'intervalle.

Les autorités américaines ne voyaient pas sans inquiétude ces préparatifs de colonisation française. Elles sympathisaient avec les projets de Walker; elles désiraient l'annexion de la Sonora à la Californie, ou, tout au moins son impuissance, aux mains du Mexique, à rivaliser avec la terre de l'or et à détourner à son profit si peu que ce fut de l'immigration qui affluait à San-Francisco. Sous prétexte de faire respecter les lois de neutralité, elles tentèrent de s'opposer au départ du *Challenge*, mais sur la protestation du Consul mexicain elles durent y renoncer. Toutefois on ne se faisait pas faute d'aviser le gouvernement mexicain que Raousset-Boulbon était résolu à s'emparer de la Sonora, à proclamer son indépendance, puis à en faire une possession

française. On le disait d'accord avec Napoléon III et agissant par ses ordres.

Santa Anna informé de ces bruits, repris de ses craintes, révoquait ses ordres antérieurs. Le *Challenge* parti, tout était dit, mais non pas pour Raousset-Boulbon qui avait enrôlé ces 300 colons en leur donnant l'assurance qu'il les suivrait de près. Il tenait son honneur pour engagé à les rejoindre, inquiet de l'accueil qui les attendait et se méfiant, non sans raison, de la politique tortueuse du Cabinet de Mexico. Prévenu que non seulement les autorités américaines s'opposeraient au départ d'un second navire chargé d'émigrants à destination de Guaymas, mais encore qu'un mandat d'arrêt allait être lancé contre lui, Raousset-Boulbon s'embarqua dans la nuit du 23 mai 1854, à bord d'un petit sloop de dix tonneaux avec quatre de ses lieutenants les plus dévoués.

Dans une situation, en apparence désespérée, il ne désespérait pas. Son énergie grandissait avec les obstacles. Ce n'était plus seulement l'indépendance et la conquête de la Sonora qu'il rêvait, mais celle même du Mexique. Dans cette longue traversée de cinq semaines, il entretenait ses compagnons de ses vastes desseins, de son projet de donner à la France un empire qui s'étendrait de l'Atlantique au Pacifique, de la Vera Cruz au Rio-Colorado, empire des races latines qui tiendrait en échec la puissante république des États-Unis et dont la conquête immortaliserait son nom. Il sentait qu'il jouait sa partie suprême, qu'il lui fallait vaincre ou mourir. Le jour même de son départ, il écrivait à un de ses amis de New-York une lettre qui se terminait par ces mots : « Si je suis pris, je finirai « comme un pirate. Hélas! Je pourrais dire comme

« André Chénier se frappant le front avant que sa tête « ne tombât sous le couteau : Il y avait quelque chose « là! Adieu! et pour toujours probablement[1]. »

Le 1er juillet il débarquait à Guaymas. Le général Yanez y commandait; il avait sous ses ordres 1500 hommes de troupes régulières, 18 000 autres étaient en marche pour le rejoindre. Les émigrants du *Challenge* débarqués six semaines avant et casernés en ville attendaient avec impatience l'arrivée du navire qui devait les suivre et leur amener, avec leur chef, des renforts indispensables. L'attitude de la population était hostile. Les Indiens Yaquis insultaient quotidiennement les Français; les rixes étaient fréquentes. A peine débarqué, Raousset-Boulbon comprit qu'un conflit était imminent. Invité à une entrevue par le général Yanez, il s'y rendit et réclama vivement l'exécution du contrat passé à Mexico. Le général lui signifia que ses instructions étaient formelles, qu'aucun nouveau débarquement ne serait autorisé; il termina en disant qu'il était prêt à recevoir le lendemain les délégués des émigrants et à s'entendre avec eux, mais qu'il ne reconnaissait pas à M. de Raousset-Boulbon le droit de parler en leur nom et qu'il lui intimait l'ordre de quitter immédiatement la Sonora.

Le lendemain, 13 juillet, les délégués se rendirent auprès du gouverneur. Pendant leur conférence ils reçurent un mot de Raousset-Boulbon les invitant à se tenir sur leurs gardes et les avisant qu'ils allaient être cernés par les troupes mexicaines. Rompant brusquement les pourparlers engagés, ils se hâtèrent de regagner leurs quartiers et de mettre leurs hommes sous

1. *Écho du Pacifique* du 10 novembre 1854.

les armes. Ils disposaient d'un effectif de 300 combattants pourvus seulement de douze cartouches chacun, et ils n'avaient aucune artillerie à opposer aux cinq pièces de canon des Mexicains. Le combat s'engagea sans ordre; Raousset-Boulbon s'y jeta en désespéré. Pendant trois heures ils luttèrent contre 1500 hommes bien armés et retranchés. Sans munitions, écrasés par le nombre, ayant perdu plus de cent des leurs, ils durent battre en retraite vers la maison du vice-consul de France, M. Calvo. Mis en demeure de déposer les armes, ils s'y refusèrent à moins qu'on ne leur garantît la vie sauve à tous, « y compris Raousset-Boulbon », s'écria l'un d'eux, M. Laval. Après quelques hésitations et redoutant tout de leur désespoir, le vice-consul répondit affirmativement. Ils se rendirent alors. Mais, malgré la promesse donnée, Raousset-Boulbon, arrêté, fut traduit devant un conseil de guerre, jugé et condamné à mort. « Jamais, disent les témoins oculaires, il ne parut plus hautain que devant ses juges. Son courage ne se démentit pas un seul instant. Il se défendit avec une sérénité et un calme parfaits, en homme qui a fait le sacrifice de sa vie, mais non de sa mémoire. »

Le 12 août, au matin, on le conduisit sur la plage de Guaymas, et là, tête nue, le front haut, défiant l'ennemi, il mourut en soldat sous les balles mexicaines.

Lui mort, tout s'écroulait; ses compagnons se dispersèrent. Un petit nombre seulement put regagner San-Francisco; les autres se rendirent au Callao, à San-Blas, ou périrent misérablement dans le voyage.

Le rêve de Raousset-Boulbon devait hanter plus tard Napoléon III et amener la désastreuse expédition du Mexique. Qui sait si, en 1854, Raousset-Boulbon ne

l'eût pas réalisé avec un peu d'aide, et si, comme l'a écrit Hittel, historien américain, mais impartial et au courant des événements, il n'eût pas fait plus pour la France que ne fit Maximilien soutenu par une armée française?

Son entreprise n'était ni aussi folle ni aussi condamnée d'avance qu'on l'a affirmé depuis. Le Mexique était alors dans un état complet d'anarchie, résultat de la guerre malheureuse avec les États-Unis. La désorganisation administrative, politique et militaire y était telle qu'un chef hardi, soutenu par une poignée d'hommes résolus, pouvait marcher sur les traces de Cortez et, renouvelant ses exploits, aspirer à ses conquêtes. La fortune a trahi les efforts de Raousset-Boulbon et de ses compagnons, mais ce qui nous frappe dans cette aventure, dont nous avons connu le chef et les lieutenants, c'est d'y voir la note dominante de notre génie national s'affirmer dans un pareil milieu et dans des circonstances si singulières. On pourrait croire que, seule, la soif de l'or a attiré ces hommes sur ces plages lointaines, comme elle y attirait les émigrants du monde entier, et nous les voyons, dès le début, tourner le dos aux placers, quitter le pic et la pioche du mineur pour prendre le fusil du soldat, se grouper autour d'un chef hardi, mais sans ressources, pour se lancer à la conquête d'une province mexicaine, pour engager la lutte avec les Indiens et leur reprendre par la force des mines moins riches, à coup sûr, que celles qu'ils exploitent en paix. L'esprit d'aventure, l'amour de l'inconnu, de la lutte et du hasard l'emportent chez eux, et les emportent avec eux. Ils subissent à un degré moindre que les autres races qui les entourent l'influence du milieu, de l'âpreté du gain, de l'or.

Ils veulent arriver à la fortune par des voies autres qui sourient mieux à leurs instincts. Ce sont des aventuriers, mais comme l'étaient les compagnons de Cortez et de Pizarre.

Si, dans un sens et par un côté, l'émigration française affirmait aussi nettement l'un des traits caractéristiques de sa race, par d'autres elle mettait en relief non moins saillant ses qualités d'ordre, d'économie, de goût ingénieux et artistique. Dès 1851, le commerce français occupait à San-Francisco un rang important. Cinquante et un navires sous pavillon national y apportaient les produits de notre industrie, nos vins, nos huiles, nos savons, nos conserves et nos soieries, et, dans les chiffres de l'importation, la France venait au quatrième rang avec 10 200 000 francs. De nombreux comptoirs, des maisons de banque importantes y représentaient notre haut commerce, et nos ouvriers, largement payés, affirmaient leur supériorité et introduisaient dans la ville naissante nos procédés, nos modèles et notre goût.

Jusqu'en 1855, les opérations commerciales à San-Francisco étaient livrées à tous les hasards. Il fallait plus d'un mois pour transmettre à New-York un ordre d'envoi, près de deux avant qu'il parvînt à Paris ou à Londres. Le transport par le cap Horn n'en exigeait pas moins de quatre, souvent six. Il en résultait, dans les prix des articles les plus usités, des fluctuations qui déjouaient tous les calculs et mettaient à néant les combinaisons les mieux établies. Si l'on pouvait, dans une certaine mesure et malgré l'absence de publications officielles, se rendre compte des existences sur le marché, il n'en était plus de même pour les chargements en route, la plupart des manifestes portant la mention d'articles divers, ou assortis. Le taux élevé de l'intérêt

de l'argent, qui, de 10 pour 100 *par mois* en 1849, se maintenait encore à 3 et 4 pour 100, rendait impossible la détention pendant un laps de temps considérable des articles en baisse; les craintes d'incendie et l'impossibilité d'assurer obligeaient, en outre, les importateurs à vendre à tout prix. De là des hausses et des baisses subites, qui faisaient des opérations commerciales un jeu perpétuel, enrichissant les uns, ruinant les autres, au gré du hasard. Un article venait-il à se faire rare, il montait de 100 à 300 pour 100 en quelques jours; trop abondant, il baissait dans les mêmes proportions. C'est ainsi que le bois de construction se vendit à 2000 fr. les mille pieds carrés pour retomber ensuite à un prix qui ne payait même pas le fret. Le tabac en plaques atteignit un moment 10 francs la livre; deux mois après il était invendable, on en utilisait des milliers de caisses en guise de briques, que l'on jetait dans la boue pour asseoir les fondements des maisons. Une construction en bois dans la rue Montgomery reposait entièrement sur ces assises d'un nouveau genre. Le beurre salé de New-York variait de 4 francs à 0 fr. 30 la livre, et de tout ainsi. Ces fluctuations incessantes encourageaient une spéculation effrénée. Elle s'incarna surtout dans un homme qui joua, à cette époque, un rôle important à San-Francisco et qui est resté le type des aventuriers commerciaux dans la Californie.

III

Henry Meiggs débarqua à San-Francisco en 1849. Originaire de l'État de New-York, il s'occupa du com-

merce des bois de construction. Intelligent et actif, il réussit promptement et, dès 1850, il passait déjà pour l'un des plus riches de la communauté naissante. Affable et conciliant, généreux et toujours des premiers à souscrire largement pour les œuvres de charité et d'utilité publique, il devint très populaire. Son ambition grandissait avec sa fortune. Il acheta, à North-Beach, des terrains considérables, fit construire un quai qui portait son nom et dont la location lui assurait de gros revenus. Elu membre du premier conseil municipal de la ville, il prit une part active à toutes les améliorations votées. Disposant de capitaux considérables et d'un grand crédit, il soumissionna d'importants contrats pour le percement et le nivellement des rues, et tenait à sa solde une armée de travailleurs. Propriétaire de presque tous les terrains de North-Beach, le quartier nord de la ville, il fondait sur la hausse de ses terrains une spéculation formidable, mais, contrairement à son attente, la ville se portait de plus en plus vers l'ouest et le sud. Le taux élevé de l'intérêt de l'argent rendait sa spéculation dangereuse. Une baisse soudaine des terrains, en 1854, le ruinait, mais il n'en laissa rien paraître. Engagé dans une foule d'entreprises, on le supposait plus riche et plus heureux qu'il n'était. La ville de San-Francisco, pour laquelle il exécutait alors de grands travaux, réglait ses créanciers en *city warrants*, bons de paiement à échéance, ayant cours, mais à 50 pour 100 de perte. On le savait, et les prix stipulés par les entrepreneurs de travaux publics se majoraient en conséquence.

Meiggs, créancier important de la ville, était gros porteur de ces titres, sur lesquels il empruntait le numéraire nécessaire pour payer ses nombreux ouvriers.

On ne s'étonnait donc pas des quantités considérables qu'il en mettait en circulation. Bon nombre de capitalistes recherchaient ce mode de placement. Les *city warrants*, intimement liés à la prospérité de la ville, dont ils représentaient le crédit, devaient monter à mesure que cette prospérité s'affirmait, et se rapprocher du pair. On lui en achetait et on en acceptait en garantie des emprunts qu'il négociait. Ces emprunts se multipliaient, mais il désarmait les soupçons en soumissionnant constamment de nouvelles entreprises, et en déclarant lui-même en riant qu'il lui arrivait rarement de sortir de chez lui sans avoir à négocier, dans sa journée, un emprunt de 150 à 200000 francs.

Ce que l'on sut plus tard, c'est que Meiggs, en sa qualité de membre du conseil municipal, avait réussi à détourner une grande quantité de ces *warrants* revêtus par anticipation, de la signature du maire. Il remplissait les blancs pour la date, le nom du porteur et la somme en copiant ceux dont il était détenteur légitime. Des mois s'écoulèrent sans qu'on découvrît la fraude. Meiggs payait régulièrement l'intérêt échu, mais cet intérêt, qui était de 3 pour 100 par mois, il fut bientôt obligé de l'augmenter, et on le vit emprunter sur dépôt de ces titres jusqu'à 10 pour 100 par mois. A bout de ressources, il fabriqua de faux billets, un, entre autres, de 75000 francs sur lequel il imita la signature d'une importante maison de San-Francisco, Thompson et Cie. Le faux fut découvert par l'un des associés, mais tel était encore le prestige de Meiggs, que cet associé consentit à ne point porter plainte, le faussaire remboursant la somme.

En septembre 1854, Meiggs sentit enfin qu'il était perdu sans ressources. Sa popularité déclinait rapide-

ment, ses prêteurs se faisaient rares et se montraient méfiants. Décidé à prendre la fuite, il arma et équipa l'un de ses navires, le brick *American*, le fit installer et approvisionner avec tout le luxe et le confort possible, annonça son intention de faire, avec sa famille, une excursion sur la baie, s'embarqua avec sa femme, ses enfants et son frère et prit le large. Le lendemain on apprenait, avec stupeur, la fuite de Meiggs, sa faillite colossale et les faux qu'il avait commis. Bon nombre de ses prêteurs étaient ruinés, mais on crut, et non sans motifs sérieux, que plusieurs maisons suspendaient leur paiements, se disant gravement atteintes par ce sinistre, qui n'y perdaient en réalité que des sommes peu importantes, et profitaient de l'occasion pour liquider une situation compromise.

Meiggs se rendit d'abord à Tahïti, puis au Chili, où il offrit ses services pour les travaux publics. Le bruit de ses fraudes l'y avait précédé, et on ne consentit à l'occuper que comme surveillant d'équipe de manœuvres; mais ses connaissances spéciales, son activité, quelques suggestions heureuses aux entrepreneurs le rendirent utile d'abord, puis indispensable. Bientôt il soumissionna pour son propre compte, réussit, livra ponctuellement et bien exécutés les travaux qu'il entreprit. On venait de décider la construction du chemin de fer de Valparaiso à Santiago; certaines parties de la voie présentaient de grandes difficultés. Meiggs offrit de s'en charger et s'en acquitta avec une rare habileté. De nouveau la fortune lui revenait. Quand il quitta le Chili pour se rendre au Pérou, où on lui proposait de diriger la construction des voies ferrées, Meiggs était fort riche. A Lima, il traita pour l'établissement d'une ligne de mille kilomètres, triompha des plus grandes difficultés,

mena son entreprise à bien et réalisa des bénéfices énormes sur les 500 millions de son contrat.

Puissamment riche enfin, il mit à exécution un projet qu'il poursuivait depuis longtemps : celui de désintéresser ses créanciers de Californie. En 1873, il fit racheter tout son papier en souffrance. Il n'en fallait pas davantage pour lui rallier les sympathies et faire oublier ses crimes. Ses amis, ses créanciers eux-mêmes sollicitèrent de l'assemblée de l'État le vote d'un bill autorisant Meiggs à rentrer à San-Francisco sans être mis en accusation. Voté par le sénat et par la chambre, ce bill échoua devant le *veto* du gouverneur. Meiggs continua donc à résider au Pérou. Il y mourut en 1877 et on lui fit des funérailles splendides. Son inépuisable charité et les services éminents qu'il avait rendus au pays firent de la mort de ce faussaire un deuil national.

IV

Le 23 février 1854, l'inauguration du chemin de fer de Panama mettait San-Francisco à vingt-deux jours de New-York et supprimait un voyage pénible. Difficile pour les hommes dans la force de l'âge, la traversée de l'isthme était dangereuse pour les femmes et les enfants Il fallait franchir à dos de mulet trente milles dans des forêts vierges, trente-cinq en canots manœuvrés par des indigènes. Le sol saturé d'humidité, inondé de soleil et d'eau, était envahi par une végétation exubérante de mangliers, de palmiers, de bambous, de gigantesques quippos, de figuerons aux nervures énormes, abris des fauves, gîte favori du tigre, d'orangers au feuillage

sombre qu'enlaçait les uns aux autres un inextricable fouillis de lianes. Sous cette ombre épaisse, des vasières profondes, des rivières au cours lent et paresseux, semées de bancs de sable où les caïmans échoués au soleil étalent leur peau couverte de mousse verdâtre, de verrues et d'excroissances. Des nuits chaudes et lourdes troublées par les piqûres des moustiques, les cris des singes-hurleurs, les morsures des chauves-souris vampires ; des journées brûlantes, un ciel sans nuages dans la matinée, puis, vers deux heures, l'orage quotidien suivi d'une pluie torrentielle, le soleil reparaissant à l'horizon, aspirant l'humidité qui vous baigne d'une intolérable chaleur moite : tel était alors et tel est resté dans mes souvenirs l'isthme de Panama.

Commencée en 1850, la construction de la voie ferrée, qui mesurait quarante-huit milles de longueur (environ 60 kilomètres), devait être terminée, disait-on, en deux ans au plus et coûter 7 500 000 francs. Il n'y avait ni tunnels à percer, ni tranchées considérables à creuser, le point culminant au-dessus de la mer n'excédait pas cent mètres; aussi les contractants s'attendaient-ils à des profits considérables, mais ils n'avaient tenu compte ni de l'indolence des indigènes, ni de la grande mortalité des travailleurs amenés du dehors, ni de l'attrait puissant des mines d'or de la Californie. Au lieu de chercher à faire œuvre définitive et durable, on s'attacha à bâcler au plus vite une communication telle quelle entre les deux océans. Sur des remblais à peine tassés, nous dit M. Armand Reclus dans son intéressant récit de voyage [1], on plaçait des rondins empruntés aux arbres des forêts voisines, sans même se donner la

1. *Panama et Darien*, 1 vol. in-8°; Hachette.

peine de les recouvrir de ballast; au moyen de madriers non équarris ou de simples échafaudages, on franchissait les marais, les ruisseaux, le Chagres même, dont le lit a plus de deux cents mètres de largeur à l'endroit où la voie le traverse. Ces travaux provisoires offraient si peu de solidité que la moindre crue des *rios* les plus insignifiants enlevait les ponts, affouillait les remblais. C'est ainsi que le viaduc de Barbacoas, entrepris à forfait, était à peine achevé qu'une portion notable s'écroulait.

Le temps passait, et, loin de s'enrichir, les entrepreneurs se ruinaient; les capitalistes de New-York qui avaient engagé leurs fonds dans l'affaire se refusaient à de nouvelles avances. Dans cette extrémité, on eut recours à deux millionnaires de New-York, Howland et Aspinwall, dont la puissante intervention remit l'affaire sur pied. Le sénateur de la Californie, Gwin, obtint de son côté un contrat postal du gouvernement des États-Unis, dont le revenu, affecté en partie à la garantie d'un emprunt, permit de réunir de nouveaux fonds. Après quatre années de labeur et une dépense de 37 500 000 fr., la voie fut enfin achevée.

A San-Francisco, ces communications plus promptes facilitaient l'introduction d'éléments nouveaux, éléments d'ordre et de durée. La famille se constituait, on travaillait pour l'avenir; à la tente du nomade, incertain du lendemain, succédait le foyer de l'homme civilisé. Mais la corruption administrative, électorale et politique envahissait San-Francisco. Après les émigrants chercheurs d'or ou d'aventures, attirés par l'appât du gain ou la soif de l'inconnu, étaient venus les *politicians* tarés, avocats sans clients, journalistes sans lecteurs, discrédités et usés à Washington, à New-York,

à Boston, répugnant au travail physique, demandant leur part de bien-être et de fortune aux intrigues politiques, aux emplois grassement rétribués et aux profits inavouables. L'abondance de l'or, le désordre des finances et l'abaissement du niveau moral faisaient de la Californie la terre promise de ces *politicians* sans scrupules. Ils affluaient, tout imbus des procédés électoraux et des traditions de *Tammany Hall* et de l'*Albany Regence*, experts dans l'art de frauder les votes, de pousser au pouvoir les plus hardis et les plus corrompus. Ils occupaient les principaux emplois, faisaient curée des deniers publics. Entre leurs mains la police était sans force, la magistrature sans autorité, l'état et la ville sans crédit. De 1849 à 1856, plus de mille assassinats avaient ensanglanté les rues de San-Francisco, et l'on en était encore à attendre une répression en dehors de celles dont le comité de vigilance avait pris l'initiative. Les assassins et les incendiaires étaient connus, on les désignait publiquement, ils se vantaient eux-mêmes de leurs exploits, assurés de l'impunité, maîtres des élections par la terreur qu'ils inspiraient et l'audace de leurs adhérents. La police n'était plus qu'un instrument électoral, mise en mouvement pour recruter des votes, indifférente ou passive le reste du temps, payée par les criminels pour ne rien voir et ne rien empêcher.

Vainement les hommes d'ordre essayaient de réagir. Tous leurs efforts venaient échouer contre une organisation savante, en possession des places et maîtresse des urnes électorales. L'irritation était à son comble quand un journaliste, William King, fonda un journal, *le Bulletin*, « pour réclamer, écrivait-il, les droits des citoyens opprimés et mettre à nu la corruption admi-

nistrative qui ruinait les finances de la ville ». Acclamé par la partie la plus respectable de la population, encouragé par de nombreuses souscriptions, William King se mit à l'œuvre et commença la publication d'une série d'articles dans lesquels il dévoilait, avec les antécédents des hommes à la tête de l'administration, des faits nombreux de malversation. Violentes et passionnées, ses attaques dépassaient parfois la mesure; emporté par l'ardeur de la polémique, il produisit certaines allégations dont il lui eût été difficile, peut-être, de fournir la preuve légale; mais l'ensemble du tableau qu'il traçait était exact, sa bonne foi incontestable, et les sympathies les plus vives accueillaient ses articles quotidiens.

Le 14 mai 1856, il prenait directement à partie dans son journal un nommé James Casey. Il était de notoriété publique qu'aux élections précédentes James Casey, candidat pour la place de supervisor, avait présidé le bureau électoral et substitué nombre de bulletins portant son nom à ceux déposés pour ses concurrents. Ce qu'on ignorait, et ce que William King révélait, c'est que James Casey avait subi plusieurs années d'emprisonnement à New-York. Le fait était exact. A San-Francisco même, Casey n'avait, en mainte occasion, échappé à la justice que par son audace à la braver. L'article de King avait paru à trois heures de l'après-midi; à cinq heures, Casey le tuait, au coin des rues Washington et Montgomery, à coups de revolver.

Cet assassinat en pleine rue, dans le quartier le plus fréquenté de la ville, d'un homme que l'on entourait d'estime, dont on applaudissait le courage, et qui passait aux yeux de beaucoup pour le représentant des droits et le défenseur des intérêts de la ville, souleva une

explosion de colère, et si Casey ne fut pas écharpé sur place, il le dut à ses partisans, qui, symptôme significatif des temps, s'empressèrent, sur sa demande, de le mettre à l'abri de la vindicte publique en le conduisant à la prison de la ville. Le geôlier était de leurs amis, les employés à leur discrétion, les juges leurs appuis. En prison, il se sentait en quelque sorte chez lui, en tout cas, entouré de gens sûrs, intéressés à le protéger en attendant de le mettre en liberté.

La population ne s'y trompait pas, mais cette fois elle entendait que justice se fît. La mesure était comble. Toute la soirée, une foule irritée stationna dans la rue Montgomery, attendant un mot d'ordre. Il vint; à neuf heures le bruit se répandit qu'un *meeting* était convoqué dans le magasin d'un des principaux négociants, Cunningham, à l'effet de prendre des mesures énergiques. Tout le monde s'y rendit. On décida la réorganisation du comité de vigilance, et W. F. Coleman, qui avait présidé celui de 1851, fut invité à prendre la direction du mouvement.

Les circonstances n'étaient plus les mêmes. On se trouvait cette fois en présence d'autorités régulières, disposant de la police, pouvant faire appel aux troupes fédérales et ayant en main tous les rouages de l'administration. Les risques à courir étaient grands; pour y faire face il fallait disposer de forces nombreuses et d'importantes ressources financières. Les chefs du mouvement jouaient leur fortune et leur tête. Ils n'hésitèrent cependant pas et prirent avec une rare énergie les mesures nécessaires. Séance tenante, on rédigea une formule de serment par laquelle on s'engageait à se tenir tous pour solidaires les uns des autres et à ne déposer les armes qu'après avoir mené à bien la tâche

entreprise. Chacun s'inscrivit en outre pour une forte somme. On décida enfin d'ouvrir une liste d'adhérents, qui fut promptement couverte de signatures. Puis on procéda à l'organisation militaire. On forma des compagnies de cent hommes chacune; ils devaient s'armer et s'équiper à leurs frais, désigner leurs chefs et se tenir prêts à marcher à toute réquisition. Dès le surlendemain, le local occupé par le comité était gardé par cinq cents hommes résolus qui protégeaient ses délibérations, la prison était cernée pour prévenir toute évasion, et sur les points principaux de la ville stationnaient des détachements relevés régulièrement. Les affaires suspendues, les magasins fermés, l'appareil militaire déployé dans les rues, donnaient à San-Francisco l'aspect d'une ville en état de siège.

Le meurtre avait été commis le mercredi. Le dimanche suivant, sur un ordre du comité de vigilance, 2400 hommes armés de carabines défilaient en silence dans les rues de la ville, se rendant aux postes qui leur avaient été assignés, investissant l'hôtel de ville, où siégeaient les autorités municipales. A dix heures, une compagnie d'artillerie mettait ses pièces en batterie devant la porte de la prison, et deux des chefs du comité, se détachant des rangs, sommaient le shérif Scannel de remettre entre leurs mains James Casey. Les mesures avaient été si bien prises que toute résistance était impossible. Casey supplia qu'on lui donnât dix minutes pour se préparer à mourir. On lui répondit qu'il aurait toute facilité pour présenter sa défense, et on l'emmena au quartier général. En même temps que lui, on y conduisit Charles Cora, coupable d'avoir assassiné le marshal des États-Unis, Richardson, au moment où celui-ci l'arrêtait pour vol. Tous deux, jugés et condamnés, furent prévenus

que leur exécution aurait lieu le surlendemain, à la suite des funérailles de King.

Au jour dit, la ville entière était pavoisée de drapeaux noirs. Les chefs du comité de vigilance, escortés de quarante compagnies en armes, suivirent le char funèbre, que précédaient Casey et Cora. On les pendit de chaque côté de la porte du cimetière et la foule défila entre leurs deux cadavres. Puis les arrestations commencèrent. Traqués par le comité, qui interceptait les communications avec le port et faisait surveiller les routes, la plupart des coupables tombèrent entre ses mains. L'un d'eux, Sullivan, boxeur de profession, assassin et voleur, longtemps la terreur de la ville, se suicida pour échapper au châtiment qui l'attendait. D'autres furent exécutés; ceux qui n'étaient coupables que de fraudes ou malversations furent mis sous bonne garde à bord de navires en partance et condamnés au bannissement. Maître de la ville, le comité de vigilance y rendait seul des arrêts promptement exécutés.

Mais les autorités constituées n'entendaient pas se laisser déposséder sans résistance. Le gouverneur de l'État donnait ordre au major Sherman, célèbre depuis dans la guerre de Sécession et général en chef de l'armée des États-Unis, de prendre le commandement de la milice et d'arrêter les chefs du comité. Le major Sherman se mit en devoir d'obéir, mais la milice refusa de marcher. Le général Wool, requis de faire avancer les troupes fédérales, ne put ou n'osa le faire. Pendant trois mois, le comité de vigilance poursuivit son œuvre, soutenu par ses adhérents et par l'opinion publique, agissant au grand jour en présence des autorités impuissantes et terminant enfin ses travaux par l'exécution de Hetherington et Brace, pendus le 29 juillet. Toutes les

résistances étaient brisées, les coupables punis, la population rassurée; le comité décida de se dissoudre.

Il le fit le 18 août, au milieu d'une ville en fête, pavoisée de drapeaux. Les vingt-neuf membres du comité défilèrent dans les rues, suivis de leur armée de volontaires au nombre de 5137 hommes, de trois compagnies d'artillerie et de dix-huit pièces de canon, salués des hurrahs de la foule qui encombrait les trottoirs, des applaudissements des femmes aux fenêtres. Le même soir, un ordre du jour, affiché sur les murs, remerciait les volontaires de leur concours, les invitait à reprendre leurs occupations et annonçait que le comité de vigilance était dissous, prêt à se reconstituer toutefois si les circonstances l'exigeaient.

Rarement on vit mouvement populaire plus énergique et plus calme, plus respectueux, dans sa justice sommaire, des droits de la défense, plus audacieux vis-à-vis des autorités légales et plus prompt à leur remettre, sa tâche terminée, le pouvoir dont elles n'avaient pas su user pour le bien de tous. L'effet moral fut tel qu'aux élections suivantes la plupart des chefs du comité furent élus, sans s'être présentés, aux fonctions municipales, et que les dépenses de la ville baissèrent, d'une année à l'autre, de plus de 11 millions.

L'ordre régnait, enfin, dans San-Francisco. Une ère finit, ère de trouble et de violence, de meurtres, de vols et d'incendie, mais aussi de grandes choses, de libre initiative, de travaux gigantesques entrepris par une population jeune, ardente et vaillante. Ce sont ces bras robustes et ces rudes mains qui ont solidement assis à l'entrée de la Porte-d'Or la métropole naissante du Pacifique, et qui, l'ayant édifiée, ont su la défendre, comme ils sauront porter haut sa grandeur et sa fortune.

CHAPITRE III

L'AGRICULTURE CALIFORNIENNE. — LES MINES D'ARGENT. — LE CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE. — UN BANQUIER CALIFORNIEN. — LA VIE SOCIALE ET LES HABITANTS.

I

Cette terre, que des milliers de mineurs fouillent fiévreusement pour lui arracher le précieux métal qu'elle détient, cette terre n'est pas seulement la terre de l'or, mais aussi celle des moissons abondantes, des fruits incomparables, des forêts gigantesques. Tout y pousse, tout y fleurit, tout y mûrit. Ses richesses agricoles vont bientôt égaler ses richesses minières, malgré les merveilleuses découvertes qui dépasseront l'attente de ces mineurs que rien n'étonne.

A l'époque où nous sommes parvenus, en 1860, l'agriculture en Californie n'en est encore qu'à ses débuts, mais ces débuts promettent ce qu'ils ont tenu depuis. On s'est lassé de payer cher au Chili ses farines

et ses blés, de tout demander à l'étranger. Après les rudes mineurs, pionniers des premiers jours, après les aventuriers et les *politicians*, après les capitalistes, banquiers, négociants, importateurs, population citadine, voici venir les petits, les gens d'humble condition et d'ambition modeste, ne demandant pas l'or aux mines, la fortune aux spéculations hardies, mais leur subsistance à la terre et quelques économies pour leurs vieux jours.

Jusqu'ici ils se sont abstenus. La Californie était trop loin, le voyage trop coûteux, l'avenir trop incertain; puis ils ont appris par les journaux, par les lettres, par les récits au village, que tout se payait au poids de l'or à San-Francisco, que les légumes y étaient introuvables, les pommes de terre à 1 franc la pièce, les œufs à 15 francs la douzaine, le beurre à 5 francs la livre, et que cependant le bétail était abondant, la terre à qui voulait, le climat sain. Ils ont vendu leur champ et ils sont venus. Fermiers de l'ouest des États-Unis, géants osseux et maigres, escortés de la ménagère, de quatre ou cinq fils vigoureux, sans compter les filles qui valent des hommes; paysans du comté de Galles, Irlandais affamés, robustes Écossais, cultivateurs de la Bretagne et de la Provence, vignerons du Bordelais et du Midi, maraîchers de la banlieue de Paris, Italiens secs et nerveux, Allemands lourds et résistants à la fatigue, gens de toute race et de tous climats, ils ont suivi ce grand courant qui les déracine du sol natal et les emporte vers l'Ouest.

Dans ces plaines où la vie latente frémissait en hautes herbes ondulant à la brise, s'épanouissait en fleurs sans nombre, tapis diapré de mille nuances, s'élançait vers le ciel en arbres de cent mètres de hauteur et de dix

de diamètre, la terre recelait plus et mieux que l'or : une puissance de végétation incomparable, un humus vierge et fécond qui n'attendait que la main de l'homme pour récompenser son travail au centuple. Vingt millions d'hectares de terres labourables offraient à l'agriculture un champ immense. De vastes forêts de pins, de cèdres, de lauriers, de madronas, de chênes, de sycomores, couvraient les pentes de la Sierra-Nevada, des montagnes du Coast-Range, de Santa-Lucia et de Monterey. Sous leurs épais ombrages erraient en liberté l'ours gris et l'ours noir, le chat sauvage, les loups, les coyotes, les daims, les antilopes; lièvres, lapins, écureuils foisonnaient. Sur les eaux de la baie, les canards et les oies sauvages; puis, dans les plaines, les cailles, perdrix, tourterelles, oiseaux de toute taille et de tout plumage, depuis le vautour californien mesurant dix pieds d'envergure jusqu'au minuscule oiseau chanteur.

Les seuls animaux redoutables étaient les ours gris et noirs, le premier surtout, tellement abondant que sa chair figurait pour une part considérable dans l'alimentation. On le rencontrait aux environs mêmes de la ville; il peuplait les forêts du Coast-Range, se nourrissant de racines et de tubercules, s'attaquant aux troupeaux, quelquefois à l'homme quand il était surpris ou poussé par la faim. Sa force énorme et sa grande taille en faisaient un adversaire redoutable. L'ours gris de Californie mesure d'ordinaire quatre pieds de hauteur sur sept de longueur. Son poids varie de 500 à 1000 kilogrammes. Son poil est long, rude; sa peau épaisse permet rarement de l'abattre du premier coup; sa vitesse est presque égale à celle d'un cheval. Capturé jeune, il est facilement réduit à l'état de domesticité et

s'attache à son maître. Adams, chasseur d'ours renommé, en avait dressé plusieurs qui l'accompagnaient dans ses excursions, le défendaient contre les autres animaux sauvages et même contre leurs congénères, et portaient sans murmurer les fardeaux dont il les chargeait.

Par suite de la guerre acharnée que leur ont faite les chasseurs et les fermiers dont ils ravageaient les troupeaux, les ours ont beaucoup diminué, mais on en trouve encore en assez grand nombre dans certaines localités de l'intérieur, et on estime à une dizaine le nombre d'hommes tués ou blessés annuellement par eux. Les reptiles sont nombreux, mais peu dangereux, sauf le serpent à sonnettes. Dans le sud, les scorpions et les tarentules abondaient, mais leurs morsures douloureuses n'étaient pas mortelles.

Abstraction faite de San-Francisco, à laquelle sa situation particulière au débouché de la Porte-d'Or crée un régime exceptionnel de brume et de froid, peu de climats peuvent être comparés à celui de la Californie. Les hivers y sont plus doux, les étés plus frais que dans les contrées situées sous le même parallèle : le centre des États-Unis, l'Espagne, l'Italie du Sud et la Grèce. Les changements de température sont gradués, exempts de transitions brusques; le fond de l'air est plus sec, les jours voilés moins nombreux, les coups de vent rares; plus rares encore les orages, la grêle, la neige et la gelée. Les vents réguliers du nord amènent le beau temps, ceux du midi la pluie. Dans la région sud, l'oranger, le citronnier, l'olivier, le figuier, la vigne, rencontrent les conditions les plus favorables.

Presque chaque jour, à San-Francisco, la brise du

Pacifique se lève, plus forte l'été par suite des chaleurs des bassins du Sacramento, du San-Joaquin et du Colorado; la nuit, la brise de terre reprend le dessus. La température varie peu. Plus élevée, au mois de janvier, qu'à New-York et même qu'à Naples, elle est, pendant l'été, plus basse que dans ces deux stations. Si de San-Francisco nous passons à l'intérieur, nous constatons à Sacramento une moyenne annuelle de deux cent vingt jours sans un nuage, quatre-vingt-cinq jours partiellement couverts et soixante pluvieux. Pendant des semaines, en hiver, et des mois en été, le ciel reste parfaitement pur.

L'hiver et le printemps sont les saisons pluvieuses. A San-Francisco, comme dans l'intérieur, la quantité d'eau mesurée au pluviomètre pendant la moyenne des soixante jours de pluie égale à peu de chose près la quantité d'eau qui tombe à Paris dans l'année. Dans les bassins du Sacramento et du San-Joaquin se produisent parfois des inondations, mais elles sont peu fréquentes. En vingt-quatre années on n'en a compté que quatre importantes.

De ces conditions atmosphériques résulte un climat très sain, remarquable surtout par l'absence d'humidité dans l'air. Cette siccité est telle que de la viande crue laissée au dehors se sèche sans entrer en décomposition et que les cadavres d'animaux se momifient sans exhaler de miasmes. Un outil d'acier laissé des semaines entières à l'air ne se rouille pas. A San-Francisco, la mortalité est en moyenne de 21 pour 1000; elle est de 39 à Naples, 38 à Berlin, 30 à Rome et 24 à Londres. Les décès occasionnés par les maladies de poitrine y sont inférieurs de moitié à ceux des États-Unis; mais les maladies du cœur, les névralgies et ophtalmies sont

plus fréquentes. Les fièvres sont rares et les épidémies presque inconnues.

La Californie offrait donc à l'agriculture, avec un climat d'une grande salubrité, un sol fertile, merveilleusement adapté à tous les genres de culture et surtout un débouché assuré et rémunérateur au delà de toute attente. Dès le début, les petits maraîchers s'enrichirent. Les légumes les plus communs poussaient avec rapidité et se vendaient à des prix très élevés. Les basses-cours donnaient des résultats prodigieux, alors qu'une poule valait 25 francs et un lapin 50 francs. Évidemment, de pareils prix ne pouvaient se maintenir, mais longtemps encore ils restèrent à un niveau très élevé. La culture des céréales n'était pas moins rémunératrice. Bien avant la découverte des mines d'or, en 1833, il résulte des recherches faites dans les archives de la mission de San-José que la récolte de cette année donna 8600 boisseaux de blé pour 80 de semence et que l'année suivante on récolta encore 5200 boisseaux du même sol sans nouvel ensemencement[1]. Une seule semence avait donc rendu 107 la première année, 65 la seconde, soit au total 172 pour 1. Aux États-Unis on estime 10 pour 1 une bonne récolte. En Californie, on a obtenu jusqu'à 160 boisseaux à l'hectare, alors que dans les régions les plus riches de la vallée du Mississipi le rendement maximum a été de 90. Si, de ces chiffres exceptionnels, nous en revenons aux cultures moyennes et aux rendements ordinaires et cherchons à nous rendre compte des bénéfices que donne la culture des céréales en Californie, examinons le coût et le revenu par hectare dans le comté de

1. Colton, *Three Years in California.*

Stanislas, sur un sol et dans des conditions normales. Pour le labourage, par hectare 12 fr. 50, la semence 5 francs, ensemencement et hersage 7 fr. 50, moisson 12 fr. 50, battage 12 fr. 50, loyer du sol 10 fr., mise en sacs 17 fr. 50, transport 10 fr.; total 87 fr. 50. Par contre, 40 boisseaux à l'hectare vendus 6 fr. 25, soit 250 francs[1].

L'avoine donne, comme quantité, un rendement encore supérieur. En 1853, un champ de cinquante hectares dans la vallée du Pajaro a produit jusqu'à 90 000 boisseaux[2]. On cite un champ dans le comté de Yolo, qui, ensemencé une seule fois, a porté successivement cinq récoltes, dont la dernière donnait encore 60 boisseaux à l'hectare. L'orge rend communément de 60 à 80 boisseaux à l'hectare, 30 de plus qu'aux États-Unis. Riggs et Read, dans le comté del Norte, ont obtenu 250 boisseaux, et John et Brown, de Crescent City, jusqu'à 315 à l'hectare. La pomme de terre réussit admirablement et, jusqu'ici, n'a souffert d'aucune épidémie. Elle atteint un développement prodigieux; beaucoup pèsent une et deux livres, on en a exposé une qui atteignait six livres et demie.

La culture du tabac date de 1853; elle n'a encore donné que peu de résultats comme qualité, bien que, comme quantité, le rendement en soit bon : 2500 kilogrammes à l'hectare; les procédés de curage laissent fort à désirer. Le coton rend beaucoup : de 250 à 500 kilogrammes par hectare, le prix de revient n'étant que d'environ 150 francs par hectare, mais les terres d'irrigation facile se font rares. On y supplée par la création de canaux, et, en 1871, on irriguait artificiel-

1. Hittell, *Ressources of California.*
2. Rapport de l'assesseur de Monterey.

lement déjà 45000 hectares et on en avait drainé 50000.

Mais la principale, on pourrait même dire l'unique industrie de la Californie, depuis sa découverte par Cabrillo en 1542 et l'établissement des frères de Saint-François en 1769, était l'élevage du bétail. Des troupeaux immenses paissaient alors dans ces riches plaines, se multipliant en liberté, trouvant partout avec un climat propice une nourriture abondante. C'était la seule richesse du pays. La plupart des habitants, peu nombreux, obtenaient gratuitement du gouvernement des concessions variant de 1 à 10 lieues carrées, à la seule condition d'y élever une maison et d'y entretenir 100 têtes de bétail. Beaucoup en possédaient 5000 et plus. Leur vie se passait à cheval à surveiller leurs animaux, à se visiter et à jouer. Trois ou quatre fois par année, ils se réunissaient pour un *rodeo*, occasion de fêtes et de réjouissances. Le *rodeo* consistait à ramener dans un vaste enclos les animaux errants dans les montagnes et les plaines, à marquer les jeunes, à choisir ceux que l'on devait abattre, à mettre à part les vaches laitières. Si le *rodeo* était général, s'il s'agissait de réunir les troupeaux de propriétaires habitant la même région, on les convoquait plusieurs semaines à l'avance. Ils arrivaient montés sur de solides chevaux richement caparaçonnés de hautes selles mexicaines surchargées de clous d'argent, amenant avec eux leurs *vaqueros* hâlés par le soleil, cavaliers intrépides, faisant siffler au-dessus de leurs têtes leurs *lassos* flexibles, arme redoutable entre leurs mains. Puis l'on se mettait en campagne, couronnant les crêtes, fouillant les ravins, encerclant et poussant devant soi dans d'immenses espaces des milliers d'animaux affolés, campant où et comme l'on pouvait, parcourant d'énormes distances

jusqu'à ce que l'on eût tout ramassé dans un gigantesque coup de filet.

Alors commençaient les trocs, les achats, les échanges et les parties de *monté*, dont le bétail était l'enjeu, les repas copieux, les danses et les querelles d'amoureux suivies de fiançailles. Puis à ces périodes de grande activité succédait la vie calme et monotone jusqu'au jour où un voisin ou un ami réclamait aide pour son propre bétail. C'étaient les *rodeos* particuliers, moins nombreux, moins bruyants, mais ramenant toujours la large hospitalité des *rancheros*, riches sans argent au milieu d'une abondance rustique.

Les bœufs n'avaient pas d'autre valeur que celle de la peau, du suif et des cornes. On enfouissait la chair; qu'en eût-on pu faire quand on abattait en quelques jours 500 ou 1000 têtes de bétail? On tendait les peaux au soleil avec des piquets pour les empêcher de se racornir; quand elles étaient sèches, on les empilait, on les chargeait sur de lourds chariots aux roues massives, et, suivi des siens, le *ranchero* se dirigeait au pas lent de ses bœufs vers Monterey, San-José, Santa-Clara ou San-Francisco. Là, il traitait de son chargement avec l'un des marchands établis dans ces localités et qui lui-même le revendait aux capitaines de navires qui fréquentaient la côte. D'argent, il n'en était pas question; le *ranchero* se payait en marchandises; la ménagère s'approvisionnait de sel, savon, chandelles, sucre, café, et, s'il restait quelque chose, d'étoffes et de rubans pour elle et ses filles, pendant que, buvant du *pulqué*, le *ranchero* jouait avec ses amis et échangeait les nouvelles. Bonnes gens d'ailleurs, simples et hospitaliers, accueillant l'étranger sans s'enquérir d'où il venait ni où il allait, le gardant une semaine ou six

mois comme il lui plaisait, honnêtes dans leurs mœurs, probes dans leurs transactions, toujours prêts à obliger.

La découverte des mines d'or eût dû les enrichir; elle les ruina. Exploités par des aventuriers, ils se laissèrent dépouiller sans merci; ils perdirent au jeu leur bétail et leurs terres ou les vendirent à des prix dérisoires. Ils n'entendaient rien aux opérations commerciales, ils ne comprenaient rien aux exigences fiscales de cette civilisation nouvelle qui brusquement les envahissait et brutalement les dépossédait. Un Indien des prairies auquel, au gué d'une rivière, un gendarme demanderait ses papiers, ne serait pas plus ahuri qu'ils ne l'étaient quand on leur réclamait leurs titres de propriété, à eux qui, à quelques centaines d'hectares près, en ignoraient la contenance et les limites. Leur temps était fini, ils n'avaient plus de raisons d'être; force leur était de céder la place à d'autres, comme les Indiens leur avaient cédé la leur. Ces terres, sur lesquelles ils n'exerçaient qu'un droit de pâturage, devaient être défrichées, labourées, ensemencées, porter d'abondantes moissons. Ces forêts produisaient des bois de charpente et de construction et surtout des sapins rouges d'un grain lâche, mais résistant mieux qu'aucun bois dur à l'action de l'humidité. On devait l'employer aux pilotis de la baie, l'exporter au Chili et au Pérou, qui en ont utilisé d'énormes quantités pour les traverses de leurs voies ferrées, le faire servir aux constructions maritimes. Toute cette matière première existait en abondance, et aussi les bras, les capitaux et l'intelligence pour la mettre en valeur.

Les premières tentatives d'agriculture faites par les nouveaux colons sur une petite échelle donnèrent donc des résultats tels que les progrès furent rapides. Vu la

cherté des produits, le maraîcher gagnait autant que le mineur, avec cette différence que plus il fouillait le sol, plus il en augmentait la valeur, tandis que l'autre l'épuisait. Aussi vit-on promptement les abords des villes et des grands camps destinés à devenir villes, se couvrir de jardins que les petits cultivateurs bêchaient et ensemençaient de légumes dont la grosseur prodigieuse attestait la fertilité du sol. Ils apportaient sur le marché de San-Francisco des choux qui pesaient 15 livres, des potirons de 100 livres, des oignons de 2 livres, des betteraves de 15 kilogrammes, des navets de 7 et des carottes de 5. Les tomates, melons, radis, céleri, petits pois, patates, poussaient partout, donnant des produits aussi abondants qu'excellents. Les arbres fruitiers grandissaient vite et portaient tôt : le poirier, le prunier, l'abricotier, donnaient à deux ans plus de fruits qu'à quatre ou cinq ans ailleurs; un verger était en plein rapport à 3 ans. On estime actuellement à 4 millions le nombre des arbres à fruits des climats tempérés et à 250 000 celui des arbres fruitiers des climats chauds; 59 000 hectares sont affectés à ce genre de culture.

Les premiers essais furent tentés par des Français; ils ouvrirent la voie. Industrieux et économes, ils réussirent. La viticulture surtout, cette industrie essentiellement nationale, devait attirer leur attention. Dès 1770, les missionnaires espagnols s'en étaient occupés. En 1820, le général Vallejo avait fait quelques plantations au nord de San-Francisco. Les ceps de Madère y donnaient d'assez bons résultats, mais c'était surtout dans les comtés de Los-Angeles, de Sonoma, de Napa, de Santa-Clara et d'Amador que la culture de la vigne devait se développer. On estime qu'en 1848 il n'y avait encore que 200 000 ceps en rapport portant un raisin

à gros grains d'un bleu noir et de peu de saveur; on en tirait un petit vin léger, se conservant mal. En 1853, 1854 et 1855, on commença à importer des plants étrangers originaires de France, d'Espagne, d'Allemagne et des États-Unis. Partout ils prospérèrent, donnant une moyenne de 10000 kilogrammes de fruits à l'hectare. L'absence de grands froids, de grêle et d'orage favorisait la croissance du plant et la maturité des grappes; le climat, nettement divisé en saison pluvieuse et en saison sèche, permettait les vendanges tardives dans d'excellentes conditions; l'oïdium était inconnu; enfin, les terres à vignobles valaient de 200 à 500 francs l'hectare, prix très inférieur à celui des mêmes terres en Europe. En revanche la main-d'œuvre était fort chère: on ignorait l'art de faire le vin, on manquait de fûts et de chais, et enfin l'intérêt de l'argent était exorbitant.

En dépit de ces obstacles, les plantations de vignes se multiplièrent, grâce à l'énergie et au travail de nos compatriotes, qui ont définitivement doté le pays d'une industrie appelée à un grand avenir. Aujourd'hui, la Californie possède plus de 30 millions de ceps, mais la plupart des grands vignobles ont passé dans des mains étrangères. Le plus considérable de tous, celui de l'association viticole de Buena-Vista, compte 200000 ceps, celui de B.-D. Wilson à San-Gabriel, 200000; L.-J. Rosa dans la même localité, 130000; Matthew-Keller à Los-Angeles, 100000; R. Chalmers, à Coloma, 100000. La plupart de ces vignobles portent de 1400 à 1600 ceps à l'hectare. Les vins californiens sont, en général, de qualité médiocre, foncés en couleur et dépourvus d'arome. Les vins mousseux sont les plus appréciés; on en produit 3000000 de bouteilles par année.

II

De 1855 à 1857, l'attention se portait de plus en plus vers l'agriculture. Les mines, tout en rendant beaucoup, ne semblaient plus offrir ces chances de fortunes rapides qui agissaient si puissamment sur les imaginations. Le commerce se régularisait; plus de ces fluctuations subites qui laissaient croire à tous que la chance les favoriserait un jour. L'ordre régnait dans les rues de San-Francisco à la suite de l'énergique intervention du comité de vigilance, le calme revenait dans les esprits enfiévrés par sept années d'efforts incessants et de secousses de tout genre. De temps à autre cependant des rumeurs vagues parties de l'étranger ou d'un coin reculé des mines venaient réveiller les ardeurs passées et les passions calmées. En 1854, les journaux de Panama annonçaient à grand bruit la découverte de riches *placers* aux sources de l'Amazone, et un millier de mineurs quittaient la Californie pour s'y rendre et n'y rien trouver. En 1855, nouvel *excitement*, comme on appelait ces fièvres minières. Cette fois, il s'agissait, disait-on, de gisements fabuleux, sur les bords du Kern-River; on y avait trouvé, en effet, de belles pépites; il n'en fallut pas davantage pour provoquer un nouvel exode de 5000 travailleurs, 10 000 autres se préparaient à les suivre quand les faits se précisèrent; tout au plus s'il y avait du travail pour 100 mineurs.

Ces secousses se reproduisaient fréquemment, nous ne citons que les principales : l'imagination, la spéculation et la crédulité en faisaient les frais. Beaucoup de

mineurs, las d'un travail régulier, bien que rémunérateur, abandonnaient leurs *claims* et, la carabine d'une main, le pic de l'autre, se mettaient à prospecter. Ils se passionnaient pour cette existence nomade, comptant toujours sur une heureuse trouvaille qui ferait leur fortune, en attendant, explorant les montagnes et les vallées, rencontrant parfois de bonnes veines, promptement épuisées, repartant de nouveau à la recherche du grand filon aurifère rêvé, dont ils voyaient partout les débris sous forme de poudre et de pépites, et qu'ils se figuraient comme une montagne d'or massif. Quand le hasard leur faisait découvrir quelque riche placer, ils se hâtaient d'ébruiter leur découverte dans l'espoir de la revendre à haut prix et de s'enrichir d'un seul coup. Poussant toujours plus avant, ils s'enfonçaient dans les montagnes de la Sierra Nevada, dans le désert du Colorado, dans les grandes plaines du sud, dans le nord de l'Orégon, remontant jusqu'à la Colombie britannique, rayonnant dans toutes les directions, entraînés par le mirage de l'or.

Au mois d'avril 1858, le bruit se répandit que l'on venait de rencontrer des gisements d'une richesse inouïe sur les bords de la rivière Fraser, dans la Colombie britannique, à 100 milles de l'océan Pacifique. A l'appui de cette assertion, on envoyait des échantillons de poudre d'or très pur recueillie dans le sable et on affirmait que, quand la rivière, très haute alors par suite des pluies d'hiver et de la fonte des neiges, viendrait à baisser, on récolterait d'énormes quantités du précieux métal, les échantillons envoyés n'étant que le résultat de quelques jours de travail d'une petite bande de mineurs. Au reçu de ces nouvelles, un vent de folie passa sur la population. On ne parlait plus que des

mines du Fraser. Tous les paquebots disponibles s'annonçaient en partance pour les nouveaux placers, un armée de mineurs descendait sur San-Francisco pour s'embarquer. On put croire un moment que c'en était fait de la Californie. Du 20 avril au 9 août, 23 428 partirent; les autres, maudissant la fortune adverse, cherchaient à faire argent de tout pour les suivre. A San-Francisco, la panique régnait, on tenait la ville pour ruinée; le sceptre du Pacifique allait passer aux mains de Victoria-City, métropole de la colonie anglaise. En trois mois, la valeur des propriétés baissa de 80 pour 100; l'une d'elles, Blythes Gore, entre les rues Market et Geary, dont on a offert, en 1876, 7 500 000 francs, que le propriétaire a refusés, ne trouvait pas acquéreur à 150 000 francs.

Négociants, banquiers, hommes de loi, tous prenaient leurs mesures pour transporter leurs maisons de commerce, leurs fonds et leurs bureaux à Victoria, où régnait une agitation indescriptible qui rappelait les premiers temps de la Californie. En juin, les eaux du Fraser commencèrent à baisser; en juillet, on s'aperçut que l'or n'était pas plus abondant dans le lit en partie découvert que sur les bords; en août, on ne croyait plus à la richesse de ces nouveaux placers; en septembre, on revenait en foule. On évalue à 45 millions la somme en numéraire que cette aventureuse campagne coûta aux mineurs trop crédules, sans tenir compte de la perte, bien plus considérable encore, qu'ils eurent à subir du fait de la vente à tout prix de leurs *claims* abandonnés. San-Francisco se remit vite de cette panique. L'exode et le retour des mineurs enrichirent les hôteliers, les restaurateurs et les cabaretiers de la ville, puis l'écho de ces rumeurs fabuleuses avait donné une impulsion

nouvelle à l'émigration; 13 000 colons arrivaient par mer des États de l'Atlantique. Quant à ceux qui revenaient désappointés des bords du Fraser, ils juraient qu'on ne les y reprendrait plus et rentraient, bien décidés à se fixer en Californie. A la fin de l'année, il ne restait plus trace de l'*excitement;* le prix des terrains dépassait celui coté antérieurement, mais nombre de propriétés avaient changé de mains et la fortune favorisait, une fois de plus, ceux dont la foi dans l'avenir était restée ferme.

Un an plus tard, une découverte bien autrement sérieuse devait encore accroître l'importance de la métropole du Pacifique, qui semblait sortir plus vivace et plus forte de chaque épreuve qu'elle traversait.

En juin 1859, deux mineurs irlandais, Peter O'Reilly et Patrick Mac-Laughlin, exploitaient, sans grand profit, un *claim* situé sur les confins du territoire de l'Utah, aux environs du lac Washoë, quand ils rencontrèrent un filon de minerai argentifère. L'or s'y trouvait mêlé à l'argent en quantité suffisante pour laisser croire aux mineurs inexpérimentés qu'ils se trouvaient sur un filon aurifère et, ce qu'il y a de plus étrange, cette erreur fut partagée par des hommes de science. M. L. Simonin, dans son intéressant volume, *A travers les États-Unis, de l'Atlantique au Pacifique*, raconte ce qui suit : « J'étais à cette époque en Californie, chargé de diriger l'exploitation de gîtes aurifères dans le comté de Mariposa. Je quittai le pays de l'or au commencement du mois de décembre 1859, forcé de me rendre au Chili. Quand je revins à Paris au mois de mai 1860, je trouvai la France émue des découvertes de Washoë et de ces nouvelles exploitations d'argent. Tous les banquiers étaient en éveil. Le gouvernement

français se préparait alors à abaisser, comme il l'a fait depuis, le titre de ses monnaies d'argent, afin de parer au défaut d'équilibre entre les deux métaux précieux, lequel avait été amené par une trop grande abondance de l'or. Avant d'accomplir l'opération qu'il projetait, le gouvernement, pour s'édifier complètement sur les récentes découvertes, dépêcha sur les lieux un de ses ingénieurs des mines. Celui-ci vint à Washoë, annonça aux mineurs qu'ils étaient sur un filon d'or et non d'argent, et rédigea son rapport sur ces conclusions. Le fait est resté légendaire dans tous les États du Pacifique. Les pionniers de Washoë laissèrent dire et s'escrimèrent si bien sur leur filon qu'en dix années, de 1860 à 1870, le Nevada produisit en lingots d'argent une moyenne de 70 millions par année. En 1873, la production a même atteint 125 millions. Le Mexique tout entier, le plus riche des États argentifères, ne fournit pas au delà de 100 millions par an. »

Connu d'abord sous le nom de Washoë, ce nouveau filon fut désigné sous celui de Comstock, suivant la loi des mines qui donne à tout *placer* le nom du premier qui en marque le périmètre, ainsi que le fit Comstock, associé des deux Irlandais. Le Comstock se dresse comme une muraille énorme sur un plateau qui atteint huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Pays rude, où souffle un vent âpre et froid. Le sol aride et grisâtre y porte de maigres moissons. La montagne, crevassée par les pluies et le froid, battue par les tempêtes, élève lisses et droites ses assises de quartz dur à rayer l'acier, brillant comme du métal poli. Sur le plateau de la mine même s'étend aujourd'hui Virginia-City, une ville de plus de vingt mille habitants, aux larges rues droites, formant damier, bordées de magasins, de maisons de

banque, d'hôtels, et surtout de cabarets aux enseignes grotesques et branlantes, secouées par une bise constante.

Comstock avait le premier tracé le périmètre de son exploitation, et, suivant la loi en usage, pris possession de 200 pieds linéaires sur le filon; James Walsh en fit connaître la valeur. A la fin de 1861, il expédiait à San-Francisco 3000 kilogrammes de minerai non épuré qu'on lui payait 22 500 francs, et il achetait à ses voisins 1800 pieds de filon à 70 francs le pied. Quelques mois plus tard, le pied se vendait couramment 5000 francs, et les mineurs envahissaient le pays. « Il fallait voir, écrivait un témoin oculaire, les débuts de Virginia-City. Nous allions tous dans les rues, mis comme des mendiants; à peine prenait-on le temps de se vêtir, de boire et de manger. Notre vie se passait dans les puits, dans les galeries, dans les excavations. Quand on se rencontrait, on ne parlait que de filons, essais, minerais d'argent. On était à la veille de l'élection du président des États-Unis, la guerre civile pouvait éclater, suivant le nom qui sortirait de l'urne, et elle éclata en effet; mais, de tout cela, on n'avait cure. On ne voyait que mines; on en causait le jour, on en rêvait la nuit, et les ventes, les achats, les projets, les illusions allaient leur train. A peine si le soir les maisons de jeu ouvraient un moment leurs portes et si les joueurs y échangeaient quelques coups de revolver; c'était bon naguère, mais cette fois on n'avait qu'une idée : vendre, acheter, puis racheter et revendre encore des pieds de filon. Tous, nous devions faire fortune; tous, nous étions riches, et souvent nous n'avions pas même de quoi payer notre dîner. »

De tous côtés, en effet, on accourait à Virginia-City,

mais cette immigration ne ressemblait en rien à celle qui avait envahi la Californie en 1849 et depuis. Si les mineurs affluaient, les capitalistes de San-Francisco étaient aussi largement représentés. Bon nombre d'entre eux achetaient au hasard, sur des renseignements vrais ou faux. Plus de trois mille compagnies minières se fondèrent avec un capital nominal de 5 milliards de francs! Les actions minières portaient le nom de *pieds*, chacune d'elles représentant un pied linéaire de filon (30 centimètres sur toute sa profondeur). On vit alors un agiotage effréné. Un pied de la mine Gould-et-Curry vendu, au début, 50 francs, atteignait 2500 francs en mars 1862, 5000 en juin, 7250 en août, 15 500 en septembre, 16 000 en février 1863, 22 000 en juin, 28 000 en juillet. La compagnie Hale et Noreross donna des résultats plus surprenants encore; ses actions montèrent à 60 000 francs avant qu'aucun dividende fût acquis. Pour la mine Chollar-Potosi, en revanche, les actionnaires touchaient 25, 50 et 75 francs de dividende *par mois*, alors que les actions n'étaient encore cotées que 400 et 425 francs à la Bourse de San-Francisco.

Sur le marché minier de la Californie, le prix des actions est infiniment plus élevé, alors que la mine ne rend encore rien, que lorsqu'elle commence à donner un dividende. Tant que l'on est dans la période d'organisation et de travaux préliminaires, l'imagination se donne pleine carrière. Les bénéfices entrevus sont sans limites, comme ils sont sans contrôle. On se trouve en présence de l'inconnu, et chacun de le calculer à sa guise. Il n'en va plus de même quand les premiers résultats de l'exploitation sont connus. Si riches qu'ils soient, ils ont une limite précise, pour l'heure présente

tout au moins, et lors même qu'ils donnent plus de 100 pour 100 par an, la réalité demeure encore au-dessous de l'attente.

La plupart des actions se capitalisaient à un taux de revenu de 5 pour 100 par mois. A mesure que les travaux avançaient, on se rendait mieux compte de la valeur du filon. Son épaisseur variait de cent à deux cents pieds dans la direction du méridien magnétique, c'est-à-dire à 15 degrés à l'est du nord vrai. La plus grande profondeur à laquelle on l'ait exploité est de neuf cents pieds. Ce filon ressemble à une immense fissure, entre les roches granitiques et les roches de porphyre vert, remplie après coup. En se rapprochant de la surface du sol, il se renfle et projette à l'extérieur des arêtes formant affleurement.

Les ingénieurs estiment que cette fissure est due à quelque mouvement volcanique. Des dégagements gazeux ont entraîné le minerai mélangé de quartz et d'argile grasse, bleuâtre et polie, semée de stries, et qui, sous l'énorme pression qu'elle a subie, se dresse en parois lisses que les mineurs désignent sous le nom de *miroirs*. Çà et là le filon est brusquement interrompu par d'énormes blocs de porphyre évidemment détachés du toit de la fissure. Il faut les forer pour retrouver le filon au delà. Les mineurs appellent *chevaux* ces masses improductives qui, tout à coup, leur barrent la route et les condamnent à un travail ingrat.

Le minerai est du sulfure d'argent presque pur, mélangé à un peu d'argent rouge ou sulfure d'argent, d'antimoine et d'arsenic, à la galène ou sulfure de plomb argentifère, et enfin au chlorure d'argent, dit *argent corné*, que les mineurs de l'Amérique espagnole désignent sous le nom de *plata plombo* ou argent-

plomb, à cause de sa propriété d'être tendre et flexible et de se laisser couper au couteau comme le plomb. Le filon de Comstock en contenait, par place, des amas considérables, presque purs, qui ont, en quelques jours, enrichi les exploitants. Les mineurs, empruntant dès le début beaucoup de mots à la langue espagnole, plus riche que l'anglais en expressions minières, désignent sous le nom de *bonanzas* ces accumulations de minerais formant poches entre des roches souvent improductives. Certaines de ces *bonanzas* sont restées célèbres. On cite entre autres celle de la mine de Valenciana, au Mexique, qui, rencontrée inopinément en 1768, rendit pendant trente-deux ans plus de 7 millions par an et fit de son heureux propriétaire, señor Obrigo, le comte de Valenciana, l'homme le plus riche de son pays et de son temps. La *bonanza* de Real-del-Monte, sur la Veta-Madre, également au Mexique, donna en douze ans, de 1759 à 1771, à don Pedro Torreros, depuis comte de Regla, plus de 30 millions nets.

Plusieurs de ces *bonanzas*, rencontrées sur le filon de Comstock, ont, à diverses reprises, déterminé des hausses considérables sur les actions et relevé subitement leurs cours au moment où ces cours étaient au plus bas. C'est ce qui se produisit en 1868 pour la compagnie de Yellow-Jacket, dont les actions délaissées se relevèrent tout à coup à la suite de la rencontre d'un de ces nids de minerai dont, pendant plusieurs semaines, on tira des millions.

Sur ce plateau aride et dénudé du Nevada, sur cette étroite bande de terre de 500 mètres de largeur sur 4 kilomètres de longueur, l'industrie a accumulé les découvertes et les procédés les plus récents de la science, ses conquêtes les plus merveilleuses, à côté d'un luxe

intelligent et pratique inconnu partout ailleurs. Les précautions les plus minutieuses pour protéger la vie des ouvriers, les appareils les plus ingénieux pour faciliter les travaux, pour la descente et la montée des mineurs, pour l'épuisement des eaux, y sont mis en usage. De puissantes machines à vapeur font mouvoir les pompes, les ventilateurs, les cages d'extraction. Les galeries, vastes et soigneusement aérées, solidement étayées, sillonnées en tous sens par des wagonnets, amènent l'air respirable jusqu'aux chantiers les plus éloignés. Les boyaux d'extraction, une fois épuisés, sont immédiatement remblayés avec des roches pour prévenir tout tassement. Le pays ne produisant rien, il faut tout y amener : la houille pour les machines, les étais de soutènement. Les puits atteignent une profondeur de neuf cents pieds. D'immenses nappes d'eau souterraines semblaient devoir empêcher de pousser plus avant, mais un Américain, M. Sutro, a conçu l'idée d'un gigantesque tunnel de plus de 20 000 pieds de long, qui, assurant l'écoulement, permet de suivre le filon jusqu'à 2000 pieds de profondeur. Ce travail a coûté plus de 10 millions.

Le filon de Comstock dépasse en richesse les trois mines d'argent les plus renommées : celles de la Veta-Madre de Guanajuato, de la Veta-Madre de Zacatecas, au Mexique, et de Potosi, au Pérou. La première a cependant donné, en trois siècles, 4 milliards; la seconde, 3 milliards 330 millions ; la troisième enfin, 6 milliards, soit une moyenne, pour cette dernière, de 20 millions par an. Dans les dix premières années de son exploitation, le filon de Comstock a donné 675 millions, soit une moyenne annuelle de plus de 67 millions. Si l'on tient compte, en outre, de ce fait que, dans les mines d'argent de Comstock, aussi bien que dans l'exploitation

des mines de quartz aurifère, le rendement moyen du traitement à l'usine n'est que des deux tiers du titre, ce qui revient à dire que 33 pour 100 de l'or ou de l'argent est perdu, on se rendra compte de l'étonnante richesse de ce filon, qu'un heureux hasard révéla à deux mineurs.

Si une pareille découverte était bien faite pour encourager les *prospecteurs* à se lancer encore plus avant à la recherche de nouveaux gisements, elle était aussi de nature à surexciter toutes les convoitises et à faire naître les fraudes. Peu après la découverte du Comstock, on n'entendait parler que de filons merveilleux, de placers de grande richesse. Dans certains de ces derniers, on semait sur le sol de la poudre d'or, et l'acheteur, séduit par les premiers lavages, acquérait à un prix exorbitant un placer artificiellement enrichi. Dans les mines de quartz, des mineurs chargeaient leurs fusils avec des pépites d'or et tiraient contre les parois, dans lesquelles l'or s'incrustait. L'acquéreur admis à visiter ces mines y relevait, en mains endroits, ces affleurements factices, qui le décidaient à s'en rendre propriétaire. Mais la fraude la plus colossale est celle qui, en 1877, provoqua à San-Francisco un *excitement* d'un nouveau genre, et sur laquelle M. Edmond Leuba, dans son intéressant volume sur la Californie et les États du Pacifique, donne des détails précis[1]. Un jour, le bruit se répandit que des mineurs venaient de découvrir, dans le territoire de l'Arizona, des gisements fabuleux de pierres précieuses. L'on n'ignorait pas que, du temps de Pizarre, les Aztèques recueillaient dans ces régions des pierres fines dont Montézuma possédait de grandes quantités. Ces

1. 1 vol in-8° ; Sandoz et Thuillier.

mineurs racontaient qu'ils s'étaient aventurés, non sans dangers, dans ce district occupé par les Indiens Apaches, qu'ils avaient retrouvé ces anciens gisements et les avaient superficiellement fouillés, le temps, les outils et les vivres leur manquant pour commencer une exploitation en règle.

A l'appui de leurs dires ils produisaient des sacs en peau de chamois remplis de diamants, de rubis bruts, parmi lesquels à côté de pierres sans grande valeur s'en rencontraient quelques-unes fort belles. Il n'en fallut pas davantage pour éveiller toutes les convoitises. Plusieurs banquiers et capitalistes de San-Francisco mis en goût par les énormes bénéfices réalisés sur les mines de Comstock entrèrent en relations avec ces mineurs et leur offrirent de traiter avec eux. A quoi ceux-ci répondirent qu'ils ignoraient la véritable valeur de leurs gisements. Ils consentaient bien à les vendre, mais ils n'entendaient vendre qu'après qu'un examen sérieux aurait permis d'établir un prix. Ils invitaient donc les acquéreurs à se rendre avec eux dans l'Arizona et à procéder à une vérification minutieuse. Cette proposition était trop équitable et trop sensée pour n'être pas accueillie avec satisfaction et pour ne pas désarmer tous les soupçons. Sans plus tarder, on enrôla quelques ingénieurs, on leur adjoignit des connaisseurs en pierres fines, et, dans le plus grand mystère, on se mit en route pour l'Arizona. Pour dépister les curieux, les divers membres de l'expédition prirent des routes différentes et se réunirent à un point éloigné. Arrivés sur les gisements, ils commencèrent les recherches. Elles furent des plus fructueuses; partout, sur un rayon d'une lieue carrée, dans la plaine, dans les sables, dans les ravins et jusque dans le lit des ruisseaux on recueillit

des pierres semblables aux échantillons produits à San-Francisco. Minutieusement examinées par des hommes du métier, elles furent reconnues être des pierres fines.

Les capitalistes, au nombre d'une douzaine, aux frais de qui l'expédition avait été faite, n'hésitèrent plus. Ils offrirent aux mineurs 5 millions comptant et une part dans les bénéfices. Après bien des pourparlers l'affaire fut enfin conclue, et les promesses d'actions atteignirent de suite des prix fabuleux. Les choses en étaient là et l'on préparait le matériel de l'exploitation quand le rapport d'un expert de Philadelphie vint glacer l'enthousiasme. De l'examen des localités et de la nature du sol il concluait que les gisements n'existaient pas et qu'on se trouvait en présence de *salted deposits* (champs salés) ou artificiellement ensemencés de pierres fines. Une enquête minutieuse révéla, en effet, que ces filous avaient acheté à Londres et à New-York pour environ 250 000 francs de diamants et de rubis bruts, plus ou moins défectueux, mélangés de quelques belles pierres et qu'ils les avaient semés sur le sol des anciens Aztèques. Il va sans dire qu'une fois en possession de leurs millions, ils avaient quitté la Californie et qu'on ne les y revit jamais.

Le traitement des minerais de la Californie nécessite l'emploi du mercure en quantités très considérables, et par une heureuse coïncidence la Californie possède des mines importantes de mercure, au premier rang desquelles figure celle connue sous le nom de New-Almaden. Elle est située à 16 milles au sud de l'extrémité de la baie de San-Francisco, dans un des contreforts du Coast-Range, chaîne de montagnes qui court le long du littoral. Cette mine était connue des Indiens, qui en utilisaient le cinabre pour leurs tatouages. Le filon serpente

dans une roche verte; en certains endroits il mesure plusieurs centaines de pieds d'épaisseur, en d'autres il s'amincit et se réduit à presque rien. Sa direction constante est du nord au sud. On détache le cinabre, on le brise en morceaux et on l'empile, ainsi concassé, dans un vaste récipient pouvant contenir jusqu'à vingt-cinq tonnes de minerai. Soumis pendant quatre jours à une chaleur intense, le mercure mélangé de soufre se volatilise et passe à travers un appareil de condensation dans lequel il se liquéfie; le soufre converti en gaz sulfureux disparaît par la combustion. En vingt-quatre années New-Almaden a produit 45 000 000 de livres de mercure ou 60 000 flasques. La mine de Fresno en produit 6000 et celle de Napa 7000 annuellement.

D'un prix très élevé au début de l'exploitation des mines d'or, le mercure a subi, depuis, une dépréciation considérable grâce à laquelle il a pu lutter avec avantage contre le mercure importé et même lui faire une concurrence telle, que les mines d'Italie : Levigliani et Ripa en Toscane, et celles de Huancavelica au Pérou ont dû cesser leur exploitation. Seule, la mine d'Almaden en Espagne a pu se maintenir, et si le marché de la Chine lui a été enlevé par sa rivale californienne, elle lui dispute encore celui du Mexique.

Enfin, pour compléter la liste des richesses minières du pays de l'or et de l'argent, notons les houillères de Monte del Diablo, qui fournissent par an 175 000 tonnes de combustible, celles du nord qui en donnent 75 000, soit en tout 250 000 tonnes, la moitié de la consommation locale; le surplus est fourni par l'Australie, les États-Unis et l'Angleterre. De grands dépôts de soude et de borate, de soufre, de minerais de fer, ont été reconnus et sont exploités. Chaque jour la Cali-

fornie s'affranchit du tribut qu'elle payait à l'étranger et devient un centre de production et de fabrication.

III

Tant de progrès réalisés, tant d'épreuves heureusement franchies, une prospérité sans égale, un avenir sans limite, semblaient devoir lasser la fortune inconstante. En quelques années, San-Francisco avait pris un développement prodigieux; partout de somptueuses résidences, de vastes magasins, des églises, des quais énormes, attestaient l'énergie et la richesse de ses habitants, leur foi désormais inébranlable dans l'avenir de la métropole du Pacifique. L'année même où la production de l'or semblait faiblir et où l'exportation du précieux métal baissait de 10 millions, les mines d'argent venaient combler et au delà cette lacune et ajouter 30 millions en argent aux 200 millions que les vapeurs de Panama emportaient en 1861. Le recensement constatait, pour l'État, une population de 380 000 habitants, pour San-Francisco de 57 000. L'immigration continuait, non plus avec la fièvre des premiers jours, mais régulière et constante, par la voie de l'isthme. Mais cette voie plus rapide ne satisfaisait pas encore l'impatience des habitants de San-Francisco. En attendant la construction du grand chemin de fer transcontinental, on décida d'organiser un service de courriers à cheval. La distance à franchir, de Saint-Joseph du Missouri, point extrême de la voie ferrée du côté de l'Atlantique, et Sacramento, était de 1900 milles, environ 3000 kilomètres, à travers les déserts, les

sierras et les prairies. On réussit à la franchir en deux cent-cinquante heures, dix jours et demi, avec une vitesse de 8 milles à l'heure, chaque cheval fournissant une course de 24 milles. Le *Pony express*, comme on appela ce nouveau service, partait deux fois par semaine; le maximum des lettres dont le courrier était porteur ne dépassait pas deux cents, le prix fut fixé à 25 francs la demi-once. Ce service ne pouvait pas être absolument régulier; les Indiens arrêtèrent souvent le messager pour le dépouiller; ils attaquaient les stations, volaient les chevaux de relais et pillaient les provisions, mais en dépit de ces obstacles il donna de bons résultats.

Aujourd'hui quand le voyageur parti de New-York par la voie ferrée, après avoir franchi à toute vitesse le *Great American Desert*, cette plaine maudite que recouvre un linceul de sable et de poussière d'alcali, le défilé des cèdres et la vallée du Humboldt, arrive à Palissade station dans le Nevada, et qu'il aperçoit sur le quai deux hautes murailles de lingots d'argent attendant qu'on les charge sur les trucs du chemin de fer, des millions empilés comme des briques au milieu du désert, il a déjà un avant-goût des surprises que lui réserve la Californie. Il en conclut, lui aussi, que la prose de la vie quotidienne et les féeries des *Mille et une Nuits* se coudoient dans le Far West. Il comprend ce qu'il a fallu d'efforts et d'énergie pour surmonter les obstacles que la nature opposait à l'homme dans sa marche irrésistible vers l'ouest. Quand, après avoir gravi lentement les âpres rampes de la Sierra Nevada, il atteint Summit, le point culminant de la voie, à 7000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et découvre, entre les cimes de granit qui l'entourent, les

plaines de l'El Dorado, inondées de soleil, il voit se dérouler à ses pieds des pentes aux contours arrondis, rayées de lignes blanches. Ce sont les torrents artificiels, créés par les mineurs, amenant l'eau sur les champs d'exploitation. A mesure qu'il avance, le terrain coupé de tranchées est sillonné de digues; aux pentes boisées succèdent des gorges couvertes d'arbustes et de *chaparrals*, puis les ponts de treillis sur lesquels on traverse l'*American River*. A l'horizon, un petit nuage gris se dessine, c'est San-Francisco. En sept jours, on a franchi cette énorme distance qui exigeait, il y a trente ans, un voyage de six mois.

C'est le 28 avril 1869 que fut terminée cette œuvre gigantesque qui reliait enfin les rives du Pacifique à celles de l'Atlantique. Le 10 mai suivant, on célébrait en grande pompe le raccord des deux tronçons simultanément entrepris à l'est et à l'ouest, et poussés avec une activité fiévreuse par les deux compagnies l'*Union* et le *Central*. La première dirigeait les travailleurs qui des États-Unis s'avançaient vers le Pacifique; la seconde, marchant à sa rencontre, avait successivement franchi la vallée du Sacramento, la Sierra, et, débouchant dans les plaines de l'Utah, atteignait le 41° degré de latitude nord et le 114° de longitude ouest. A mesure qu'ils se rapprochaient, les ouvriers des deux compagnies luttaient d'efforts pour se surpasser et atteindre les premiers le but assigné. En une seule journée de travail ceux du Central posèrent 10 kilomètres de rails et ne s'arrêtèrent, épuisés, qu'à la nuit, donnant à l'endroit qu'ils avaient atteint le nom de *Challenge point*, ou lieu du défi, défiant leurs rivaux d'accomplir en une journée un pareil tour de force. Le lendemain, les équipes de l'Union ainsi provoquées

achevaient la pose de 12 kilomètres, mais les travailleurs californiens, résolus à l'emporter dans cette lutte d'un nouveau genre, posaient, le 28 avril, 16 kilomètres de rails en onze heures de travail ininterrompu et s'arrêtaient à *Victory Point*.

Entre l'extrémité de chacun des deux tronçons, on avait laissé libre un espace d'environ cent pieds. Deux escouades composées d'Irlandais du côté des unionistes, et de Chinois du côté des centraux, en tenue de fête, s'avancèrent pour effectuer le raccord. Dans les deux camps on avait choisi l'élite des travailleurs. Les Chinois, graves, silencieux, alertes, s'entr'aidant adroitement, provoquaient l'admiration générale. « Ils travaillent comme des prestidigitateurs, » s'écria un témoin oculaire, et, pour qui a vu avec quel art les Chinois opèrent dans les plus petites choses, cette expression est parfaitement juste.

Le raccord opéré, deux locomotives se dirigèrent à la rencontre l'une de l'autre, se saluant de leurs sifflets stridents. Un dernier rail restait à placer. Il reposait sur une traverse de laurier. Le délégué de la Californie offrit aux présidents des deux compagnies, MM. Stanford et Durant, la traverse, un boulon en or massif et un marteau en argent : « Cet or vient de nos mines, ce bois précieux de nos forêts. L'état de Californie vous les remet pour qu'ils fassent partie intégrante de la grande voie ferrée qui va relier l'océan Pacifique à l'océan Atlantique.

Le délégué de l'Arizona offrit ensuite un boulon de fer, d'or et d'argent : « L'Arizona, dit-il, riche en fer, en or et en argent, vous remet cette offrande destinée à compléter la grande œuvre des communications interocéaniques. » Puis les deux derniers rails furent

posés sur la traverse et les deux présidents s'avancèrent pour fixer les boulons. Un appareil télégraphique transmettait aux États-Unis comme en Californie tous les détails de la cérémonie et les discours prononcés. Au moment de la pose des boulons, le message suivant fut expédié sur les rives des deux océans : « Tous les préparatifs sont terminés, découvrez-vous et invoquez avec nous la bénédiction d'en haut. » Au nom des États de l'Est, Chicago répondit : « Nous vous suivons en pensée ; tous les États de l'Est ont reçu votre message ; attentifs et recueillis, ils attendent. » Quelques instants après, chaque coup de marteau, exactement répété par les signaux électriques, apprenait à toutes les villes de l'Union américaine que la grande œuvre était achevée. Partout des salves d'artillerie et des réjouissances publiques saluaient cette mémorable journée. La voie avait été achevée sept ans avant la date fixée par l'acte de concession.

Le rêve de Christophe Colomb devenait une réalité. Par l'ouest, on atteignait l'Asie. Quand, le 3 août 1492, après huit années d'efforts et de sollicitations, il obtenait, enfin, de la générosité d'Isabelle et de Ferdinand, trois vaisseaux et, s'embarquant à Palos, faisait voile vers l'ouest, c'était l'Inde qu'il cherchait, la mystérieuse et opulente Cathay, qu'il pensait atteindre, là-bas, où se couchait le soleil, dans cet Ouest empourpré vers lequel l'entraînaient son génie et cette force inconnue qui, sans trêve ni relâche, pousse le monde vers l'Occident. L'Amérique lui barrait la route ; Cuba, Saint-Domingue, l'arrêtèrent. Quatre fois il revint à la charge, espérant toujours forcer le passage, découvrir un détroit, le cherchant de l'embouchure de l'Orénoque à Caracas, croyant un instant l'avoir trouvé au Darien,

ne soupçonnant pas que vingt-cinq lieues de terre le séparaient seules alors de cet océan Pacifique dont les flots baignaient les rives asiatiques.

Cette gigantesque voie ferrée, la plus longue que l'on ait encore construite, formait le dernier anneau de la ceinture du monde autour duquel la vapeur court sans temps d'arrêt de Paris, de Londres, de Vienne, de Saint-Pétersbourg, sur New-York, Chicago, San-Francisco, puis par Yokohama, Shanghaï, Hong-Kong et Calcutta, rejoignant Suez, Port-Saïd et Marseille, charriant dans son parcours, de plus de 7000 lieues, les produits manufacturés de l'Europe, les blés de l'Amérique, les lingots d'or et d'argent des États du Pacifique, les soies du Japon, le thé de la Chine, l'opium de l'Inde, ses tentures et ses tapis. Multipliant les échanges et la richesse, elle crée, avec de nouveaux besoins, les moyens de les satisfaire, réveillant sur son passage les vieilles civilisations endormies, détruisant les barrières qui séparent les races et les peuples, supprimant les distances et semant sur toutes les côtes, avec des produits inconnus, des idées nouvelles.

San-Francisco devenait l'une des étapes importantes de ce vaste parcours, l'une des grandes villes où devaient forcément s'arrêter le voyageur, se transborder les échanges entre l'Europe et l'Asie; son or et son argent s'écoulaient à l'est et à l'ouest, sur la Chine et les Indes aussi bien que sur New-York, Londres et Paris. Entrepôt des métaux précieux, c'était dans ses puissantes maisons de banque que se concentraient ces lingots avec lesquels se soldaient les comptes entre 'Europe et l'Asie. Tributaire pendant quelques années de l'étranger, la Californie s'était affranchie de ce joug;

à son tour, elle voyait l'univers tributaire de ses mines, intéressé à ce que sa production ne s'arrêtât ni ne se ralentît.

A l'âge d'or succédait l'âge d'argent. Les mines de Comstock avaient détrôné les placers aurifères, passant, elles aussi, par ces alternatives de hausse et de baisse, de rendements surprenants et de temps d'arrêt soudains dont on avait vu tant d'exemples sur les rives du Sacramento et du San-Joaquin. De 1861 à 1878, on compte dans ces nouvelles mines trois découvertes de filons extraordinaires, ce que les mineurs, dans leur langage imagé, appellent trois *grand pay chutes*. La première de ces découvertes fut celle d'un filon reconnu par hasard à la surface de la mine de Gould et de Curry. Il produisit 200 millions, puis cessa brusquement en 1860. Pendant quelques années la mine ne donna plus qu'un rendement moyen et un dividende ordinaire. En 1872, on retrouve tout à coup le filon perdu courant en profondeur vers le sud. On on extrait 450 millions de francs, et l'on vient se heurter à des roches improductives. Pendant des années on le cherche en vain. Le hasard le révèle dans les mines de *Consolidated Virginia;* cette fois il rend plus de 550 millions, et n'est pas encore épuisé.

Les actionnaires subissaient le contre-coup de ces périodes de hausse et de baisse, tantôt encaissant des dividendes énormes, tantôt écrasés par des appels de fonds réitérés quand la veine perdue, à la poursuite de laquelle on s'acharnait, exigeait des dépenses considérables. Les uns, découragés, lâchaient prise à la veille du succès, les autres, réalisant en pleine prospérité, rachetaient aux heures d'abattement; quelques-unes des grandes fortunes de San-Francisco n'ont pas d'autre

origine. On s'en rendra mieux compte par un exemple pris entre cent.

J. C. Flood et W. S. O'Brien, associés, tenaient à San-Francisco un *bar room*, salon de rafraîchissements, fréquenté surtout par les négociants et les courtiers. Presque toutes les affaires à San-Francisco se traitaient alors dans les bureaux, mais se terminaient au *bar room*. Derrière le comptoir se tenaient du matin au soir les deux associés occupés à servir leurs clients. Leurs affaires marchaient assez bien, ils avaient mis quelque argent de côté et acheté avec leurs économies un petit intérêt dans une mine, à Virginia City. Intéressés dès lors à ce genre d'opérations, comptant parmi les familiers de leur établissement bon nombre de capitalistes et de spéculateurs en actions minières, ils sollicitèrent d'eux des conseils et des renseignements, prêtant en outre une oreille attentive aux conversations dont ces valeurs étaient l'objet. Ils achetèrent et vendirent, réalisant sur leurs opérations restreintes de modestes bénéfices jusqu'au jour où, désireux d'étendre leurs spéculations et d'être exactement tenus au courant par des gens résidant eux-mêmes aux mines, ils s'associèrent avec J. W. Mackay et J. G. Fair, habitant Virginia. Guidés par eux, ils achetèrent la plupart des actions de la mine de *Consolidated Virginia* au moment où ces actions étaient tombées à 45 francs; un certain nombre leur fut même laissé à 20 francs. Il n'y avait que 10 700 actions, ce qui mettait le prix total de la mine au-dessous de 500 000 francs. Sa longueur était de 1310 pieds sur le filon. Le prix du pied courant ressortait donc à environ 400 francs, ce qui ne laissait pas de paraître un taux élevé pour une mine dans laquelle on avait déjà dépensé

1 250 000 francs sans obtenir le moindre dividende. Aucun filon important n'y avait encore été découvert et si ce filon existait, on ne mettait pas en doute qu'on ne l'atteindrait qu'au prix de nouveaux sacrifices.

Au lieu de continuer le forage de leur puits, qui n'avait encore que 400 pieds de profondeur, les nouveaux acquéreurs traitèrent avec les propriétaires de la mine voisine, Gould et Curry, pour établir une galerie d'accès à leur propre mine. Le puits de la mine Gould et Curry atteignait une profondeur de 1800 pieds. La galerie transversale poursuivie sur une longueur de 800 pieds vint se heurter à un filon puissamment riche qui traversait tout leur terrain. La nouvelle mine fut divisée en deux : la *Consolidated Virginia* et la *California*. De 10700 actions primitives, le nombre fut porté, par des émissions successives, à 540 000 pour chacune des deux mines. En 1874, au prix coté, ces deux mines représentaient un capital de 750 millions de francs et avaient déjà rendu aux heureux propriétaires plus de 500 millions. Les actions achetées par eux en 1871 leur donnaient, trois ans plus tard, un bénéfice de trois mille capitaux pour un.

A d'autres points de vue, la carrière de Ralston, l'un des grands financiers de San-Francisco, n'est pas moins caractéristique. Elle montre avec quelle prodigieuse rapidité s'édifiaient alors de puissantes fortunes et se créaient de hautes positions dans la banque et le commerce.

Né en 1825 dans l'État d'Ohio, Ralston reçut une bonne éducation primaire, rien de plus. Apprenti dans son enfance chez un constructeur de navires, il mania jusqu'à dix-neuf ans la scie et le rabot, puis entra comme employé à bord d'un des vapeurs du Mississipi.

En 1850 il partit pour la Californie, mais, faute d'argent pour poursuivre son voyage, il dut s'arrêter à Panama, ou il entra au service de Garrison et Morgan, propriétaires d'une ligne de bateaux à vapeur qui, de New-York à Colon et de Panama à San-Francisco, transportait les émigrants. Employé dans les bureaux de cette compagnie, il séjourna quelques années à Panama et fut ensuite promu à l'agence de San-Francisco; capable et intelligent, il s'acquitta de ses fonctions avec zèle, révéla des aptitudes sérieuses, et lorsque Garrison et Morgan se décidèrent à adjoindre à leur agence de San-Francisco une maison de banque dirigée par M. Fretz, Ralston y fut admis comme associé. Une année plus tard, Garrison et Morgan se retiraient, et la raison sociale devenait Fretz et Ralston. Peu après, une de ces crises financières si fréquentes alors en Californie éclatait à San-Francisco et mettait leur maison à deux doigts de sa perte. Leur clientèle se composait surtout de négociants dont ils recevaient les dépôts en comptes courants et auxquels ils consentaient de fortes avances. La plupart des maisons de banque opéraient de même. Une spéculation effrénée, brusquement arrêtée, entraînait des faillites considérables. Dans cette circonstance, Ralston fit preuve d'un sang-froid et d'une décision remarquables. Par son calme et son courage, il imposa la confiance autour de lui : grâce à de prodigieux efforts, il parvint à soutenir le crédit ébranlé et traversa la crise, non sans perte, mais sans y succomber. A partir de ce jour, la maison Fretz et Ralston prit le premier rang parmi les maisons de banque de San-Francisco.

En 1864, Ralston jetait les bases de la puissante banque connue depuis en Europe, en Asie et en Amé-

rique, sous le nom de *Bank of California*. Dès le début, elle vit se grouper autour d'elle les plus riches capitalistes du monde entier. Ralston, auquel on en offrit la présidence, refusa et fit nommer D. O. Mills, mais il en resta le directeur dont l'influence dominante s'exerçait sur les finances, le commerce, l'agriculture, les manufactures et la politique de l'État.

Une si haute position, si rapidement conquise, devait lui faire et lui fit beaucoup d'envieux. Par compensation, la part considérable qu'il prenait dans toutes les grandes affaires, les capitaux énormes dont il disposait, les intérêts multiples groupés autour de lui lui créaient de nombreux et puissants appuis. Aucune entreprise nouvelle ne se fondait sans son concours, et chaque matin, la porte de son bureau était assiégée par les faiseurs de projets, capitalistes et gros négociants. Il recevait tout le monde, écoutait avec patience, se décidait promptement en quelques mots clairs et nets. Son hospitalité était proverbiale. Il habitait hors de San-Francisco une immense villa dans laquelle il pouvait loger et héberger jusqu'à cent visiteurs à la fois. Sur le parcours il avait établi des relais de chevaux pour une douzaine de voitures. Tout son train de maison était à l'avenant et ses envieux affirmaient qu'en dehors de sa part des bénéfices et de ses émoluments la banque lui allouait un million par an pour ses frais de réception. Quoi qu'il en soit, il le dépensait, et au delà, en hospitalité; en outre, il souscrivait libéralement et souvent secrètement à toutes les œuvres de charité. Quand il mourut, il se faisait construire à San-Francisco une résidence princière.

Peu d'hommes, en Californie, eurent autant d'amis et d'admirateurs. On l'y désignait sous le nom de César

financier. Après sa mort, ses ennemis n'épargnèrent pas les reproches à sa mémoire; on l'accusa, non de s'être approprié, mais d'avoir détourné plus de 20 millions des caisses de la Banque pour les employer, sans consulter les directeurs, à l'établissement de manufactures, à la création d'usines sans rendement immédiat. La vérité est qu'on lui est redevable de l'impulsion donnée à l'industrie locale et de la création de la plupart des manufactures qui permettent à la Californie d'utiliser ses laines et ses cotons. Après lui, la *Bank of California* dut se reconstituer sur d'autres bases, mais non sans avoir enrichi la plupart de ses actionnaires et de ses agents, parmi lesquels on cite William Sharon, dont la fortune atteint 125 millions.

Combien d'autres ne pourrait-on pas encore nommer qui ont accumulé en quelques années des capitaux énormes! Leland Stanford, C. P. Huntington, Charles Cooper, Mark Hopkins, modestes détaillants de Sacramento, depuis, vingt et trente fois millionnaires; John P. Jones, simple mineur; E. J. Baldwin, loueur de voitures; James R. Keene, laitier, aujourd'hui possesseurs de 50 et 60 millions de francs.

Peu de villes comptent autant de millionnaires que San-Francisco. Dans peu de villes aussi s'étale un luxe plus écrasant. Elle se ressent de son origine et subit encore aujourd'hui l'influence de son point de départ. La note dominante y est la même qu'en 1849; mêmes aussi les appétits et la prodigalité. Les vins les plus coûteux, les meilleurs cigares, les soieries les plus luxueuses se vendent à San-Francisco. Les hôtels les plus somptueux, les résidences les plus princières s'étalent dans ses rues. Nulle part la vie matérielle n'est aussi large. La Californie consomme par année

soixante livres de sucre par habitant contre vingt en France, dix livres de café contre trois, et de tout à l'avenant. Nulle part l'hospitalité ne s'exerce aussi complète ni sur une plus large échelle; nulle part les bourses ne s'ouvrent plus libéralement à l'appel de la charité. On le vit pendant la guerre de sécession. Sur les 24 millions de dons volontaires aux blessés souscrits en numéraire par tous les États de l'Union, la Californie seule en donna 6, et San-Francisco contribua pour la moitié de cette somme. On n'a pas oublié le magnifique élan de nos compatriotes californiens en 1871, et comment cette colonie de 11 000 Français envoya plus d'un million et demi pour venir en aide à nos soldats malheureux, somme énorme, vu le nombre restreint de nos nationaux, dont M. Lévy nous a raconté, dans des pages émues et touchantes, l'ardent amour pour la patrie vaincue[1].

San-Francisco, avec une population d'un peu plus de 300 000 habitants, dépense annuellement plus de 5 millions, provenant de dons volontaires, en charité, et l'on évalue en outre à plus de 10 millions, en numéraire, les sommes souscrites par ses habitants, depuis quinze ans, pour secourir au dehors les infortunes étrangères. Si l'or y est abondant, la vie large et facile, la charité aussi y est inépuisable et vient en aide, sans acception de race et de nationalité, à tous ceux qui souffrent.

Cette force d'expansion qui caractérise le Californien, et surtout l'habitant de San-Francisco, ne se révèle pas moins par sa remarquable faculté d'essaimer, de porter au loin l'ensemble d'idées, de traditions qui font de lui

1. D. Lévy, 1 vol. in-8°; Grégoire, Tauzy et Cie. San-Francisco.

un être essentiellement cosmopolite. Pour s'établir sur cette plage lointaine à une époque où les communications étaient si difficiles, il lui a fallu rompre avec tous les liens qui attachent l'homme au sol natal : liens de famille, d'affection, de souvenir, parfois même d'intérêt et d'avenir. Ces liens rompus par lui, il n'a pu en enseigner le culte à la génération qui le suit. Ce qu'il lui a légué, c'est l'amour de l'indépendance, de la vie libre, son droit à disposer de sa destinée, à livrer, sur le terrain de son choix, la lutte pour l'existence. De là, pour tout Californien, une grande facilité à se déplacer, à émigrer, au Chili ou au Pérou, au Japon ou aux Indes. Physiquement, la race est merveilleusement préparée et adaptée à ce mode de vie. Ces émigrants de 1849 à 1855 étaient tous des hommes dans la force de l'âge, vigoureux et robustes. Il fallait l'être de toute façon pour affronter ces épreuves et vivre de cette vie. Leurs descendants les valent. Un climat sain, un air vif, une existence active, ont fait d'eux aussi des hommes énergiques et résolus. A San-Francisco, l'on vit beaucoup au dehors. La marche, l'équitation, la navigation, sont les distractions les plus usitées et les plus recherchées de la jeunesse.

La vie matérielle est aujourd'hui abondante et bon marché. On vit mieux et à meilleur compte à San-Francisco que nulle part ailleurs. Poisson, gibier, viande de boucherie, légumes, fruits, y sont excellents et à très bas prix. Dans les maisons les plus simples, chez les gens de condition modeste, la table est relativement excellente. Dans les hôtels, elle est somptueuse, et, pour 15 francs par jour, on y est parfaitement traité.

La vie sociale est ce que l'on doit attendre du point de départ de cette civilisation et du milieu dans lequel

elle se développe. Ce qui frappe l'étranger de prime abord, c'est la cordialité avec laquelle on l'accueille et l'égalité sociale qui règne à San-Francisco. Cette égalité ne tient pas uniquement aux traditions républicaines des États-Unis. On ne la trouve ni à New-York, où domine une aristocratie d'argent, ni à Boston, où règne une aristocratie de naissance, ni dans les États du Sud, où survit une aristocratie de race. Elle tient à des causes multiples et locales. Ici chacun est fils de ses œuvres, artisan de sa propre fortune. Chacun sait que les chances sont les mêmes pour tous. Pas de grandes fortunes héréditaires en terres ou en rentes, pas de hautes positions à l'abri de tout revers. Le millionnaire d'aujourd'hui peut être pauvre demain et un autre occuper sa place. Il importe donc de se ménager mutuellement, de se concilier le plus d'amis, de sympathies possible. Le champ est vaste, comme tel il exclut toute idée de rivalité. Il y a place pour tous, et l'espace n'est mesuré à personne.

San-Francisco est, à juste titre, renommé pour la beauté de ses femmes, dont le type se rapproche beaucoup plus du type italien pour la pureté des traits et du type saxon pour le teint, que de ceux de New-York, de Boston et des États du Sud. Les enfants sont sains et robustes, le climat réunissant au plus haut degré les conditions favorables au développement physique de la race. On ne retrouve pas en Californie les traits distinctifs de l'Américain du Nord : le teint terreux, les lèvres minces, le corps long, maigre, osseux et légèrement voûté, la poitrine étroite et la voix rude qui caractérisent les Yankees. Les jeunes hommes de vingt-cinq à trente ans, nés dans ce milieu nouveau, rappellent plutôt le type anglais, celui de leurs ancêtres, qui repa-

raît après plusieurs générations : les joues pleines et rosées, la poitrine large, les membres bien musclés.

Américain d'origine et de traditions, le Californien est surtout et avant tout Californien, fier de son État, de sa ville, de son histoire. Chez lui, la tendance particulariste est plus accentuée que chez aucun de ses compatriotes. Un instinct secret l'avertit du rôle que l'avenir lui réserve et l'y prépare en développant en lui des idées nouvelles. Il aime sa cité comme un Athénien, un Spartiate, un Romain, aimaient Athènes, Lacédémone ou Rome; il a foi dans sa grandeur, non plus cette foi superstitieuse que l'antiquité a connue, mais une foi fondée sur des données statistiques et des chiffres précis. Aux vieilles légendes païennes des dieux fondateurs et protecteurs des villes, aux légendes chrétiennes assignant à chacune son patron et sa devise, son église et son saint, il a substitué les calculs mathématiques d'une progression contrôlée et confirmée par l'expérience. A l'aide de ces données, il est arrivé à la conviction que sa ville sera, dans un avenir prochain, la grande métropole des États du Pacifique, comme New-York de ceux de l'Atlantique. Il voit en elle la capitale d'un empire futur, le jour où, par la force même d'expansion inhérente à sa race, et, par suite, de l'impossibilité de faire vivre sous un régime financier commun des États manufacturiers et des États exclusivement producteurs de matières premières, la république se scindera en deux ou trois grands tronçons. La guerre de sécession l'a averti, malgré son insuccès, que, pour être retardée, cette heure n'en est pas moins fatale. Il l'attend sans impatience comme sans regrets. Son patriotisme ne s'en alarme pas plus que ses intérêts ne s'en effrayent.

Il est essentiellement de son temps, plus cosmopo-

lite à ce point de vue que ne le sont encore les hommes de sa race et de son sang. Ses traditions datent d'hier, comme le pays qu'il habite, comme cette ville qui a son âge. Il a dans ses veines du sang d'aventurier et de calculateur. Son imagination naissante s'est éveillée aux récits des premiers temps de la Californie, à ces histoires, dorées comme un conte des *Mille et une Nuits*, pratiques comme un livre de caisse, à ces trouvailles de lingots invraisemblables, sommeillant dans un lit de torrent, brusquement mis au jour par un heureux coup de pioche, faisant d'un pauvre un riche en un clin d'œil, mais pesant tant et valant tant. On lui a enseigné l'arithmétique avec une table d'intérêts à 3 pour 100 par mois. A l'école, il a coudoyé des enfants de nationalités diverses, anglais, français, italiens, espagnols, allemands; son cosmopolitisme est né de là. Ses angles américains se sont émoussés à ce contact, son horizon s'est élargi, et cet horizon est sans limites.

Sous ses yeux, le Pacifique roule vers l'ouest ses vagues majestueuses, et la même force invisible qui a fait franchir l'Atlantique à ses ancêtres, les prairies, les fleuves et les sierras à son père, lui fait tourner ses regards vers le soleil couchant. A 700 lieues au large, l'archipel des Sandwich déploie sous un ciel tropical sa végétation luxuriante, ses riches plantations, ses rivages verdoyants, ses montagnes géantes. Il en a déjà fait sa station d'hiver, sa plage méditerranéenne où ses malades et ses millionnaires viennent goûter les charmes d'une vie indolente et d'un incomparable climat. Au delà, à 800 lieues plus loin, le Japon et la Chine offrent à son activité commerciale un vaste champ d'entreprises. Sans relâche, ses vapeurs sillonnent le Pacifique, reliant San-Francisco à Hakodadi et à Hong-Kong, à Honolulu

et à Sydney, attirant dans son port les thés et les soies de la Chine, les sucres et le café de l'Océanie, les laines de l'Australie, faisant de ce port l'un des grands entrepôts du monde, détournant vers cette voie nouvelle le trafic de l'Europe et de l'Asie. Il a pour lui la jeunesse et l'audace, une situation géographique unique, une baie assez vaste et assez sûre pour y abriter toutes les flottes de l'univers; il a la force et la richesse, tout ce qui prépare et assure le succès. En moins de quarante années, d'une bourgade ignorée il a fait l'une des premières villes du monde; fier de son passé, il a foi dans l'avenir de la grande métropole de l'ouest, de la reine de l'océan Pacifique.

La lettre gravée par F. Lefèvre.

THE UNIVERSITY LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA, SANTA CRUZ

This book is due on the last **DATE** stamped below.

de Launay. 2 vol. in-8°, avec 160 gravures et 15 cartes. 20 fr.

Speke (le capitaine) : *Journal de la découverte des Sources du Nil.* Ouvrage traduit de l'anglais par E. Forgues ; 3e édit. 1 vol. in-8°, avec 3 cartes et 78 gravures, d'après les dessins du capitaine Grant. 10 fr.

Stanley (H.) : *Comment j'ai retrouvé Livingstone.* Ouvrage trad. de l'anglais par Mme H. Loreau ; 3e édit. 1 vol. in-8°, avec 60 gravures et 6 cartes. 10 fr.

Le même ouvrage, sur papier de Chine. 20 fr.

— *A travers le continent mystérieux*, ou les sources du Nil, les grands lacs de l'Afrique équatoriale, le fleuve Livingstone ou Congo jusqu'à l'Atlantique. Ouvrage traduit par Mme H. Loreau. 2 vol. in-8°, avec 150 gravures et 9 cartes. 20 fr.

Taine (H.) : *Voyage aux Pyrénées ;* 8e édition. 1 vol. in-8°, tiré sur papier teinté, avec 350 gravures d'après Gustave Doré. 10 fr.

Thomson (C.) : *Les abîmes de la mer.* Récits des croisières du *Porc-Epic* et de *l'Eclair.* Ouvrage traduit de l'anglais par le Dr Lortet. 1 vol. avec 94 gravures. 15 fr.

Thomson (J.) : *Dix ans de voyages dans la Chine et l'Indo-Chine.* Ouvrage traduit de l'anglais par MM. A. Talandier et H. Vattemare. 1 vol. in-8°, avec 128 gravures. 10 fr.

Ujfalvy-Bourdon (Mme de) : *De Paris à Samarkand. Le Ferghanah, le Koudja et la Sibérie occidentale.* 1 vol. in-4° avec 273 gravures. 50 fr.

Vambéry : *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale.* Ouvrage traduit de l'anglais par E. Forgues; 2e édition. 1 vol. in-8°, av. 34 gr. et 1 carte. 10 fr.

Vivien de Saint-Martin : *Histoire de la géographie et des découvertes géographiques*, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. 1 vol. in-8°, et 1 atlas de 12 cartes. 20 fr.

Wey (F.) : *Rome, descriptions et souvenirs ;* 5e édit. 1 vol. in-4°, avec 370 gravures. 50 fr.

Whymper (E.) : *Escalades dans les Alpes ;* 2e édition. Ouvrage traduit de l'anglais par Ad. Joanne. 1 vol. in-8°, avec 75 gravures d'après les croquis de l'auteur. 10 fr.

Whymper (F.) : *Voyages et aventures dans l'Alaska.* Ouvrage traduit de l'anglais par M. E. Jonveaux. 1 vol. in-8°, avec 37 gravures et 1 carte. 10 fr.

Wiener (C.) : *Pérou et Bolivie.* Récit de voyage, suivi d'études archéologiques et ethnographiques. 1 vol. in-8°, avec plus de 1100 gravures, 27 cartes et 18 plans. 25 fr.

Yriarte (C.) : *Les bords de l'Adriatique.* 1 vol. in-4, avec 257 gravures. 50 fr.

Le même ouvrage, sur papier de Chine. 100 fr.

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL HEBDOMADAIRE DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LES VINGT-CINQ PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 24 volumes, qui contiennent 345 voyages, environ 14 000 gravures, et 450 cartes ou plans.

Une table analytique et alphabétique des 25 premiers volumes est en préparation.

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

Un numéro comprenant 16 pages in-4°, plus une couverture réservée aux nouvelles géographiques, paraît le samedi de chaque semaine. — Prix du numéro, 50 centimes. — Les 52 numéros publiés dans une année forment 2 volumes qui peuvent être reliés en un seul. Prix de chaque année brochée en un ou deux volumes, 25 fr. Prix de l'abonnement pour Paris et pour les départements : un an, 26 fr.; six mois, 14 fr. — Prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes : un an, 28 fr.; six mois, 15 fr. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois.

Le cartonnage en percaline se paye en sus : en 1 volume, 3 fr.; en 2 volumes, 4 fr. — La demi-reliure chagrin, tranches dorées : en 1 volume, 6 fr.; en 2 volumes, 10 fr. — La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : en 1 volume, 7 fr.; en 2 volumes, 12 fr.

Il existe en magasin quelques collections du *Tour du Monde* tirées sur papier de Chine.

Chaque collection se vend 1 200 *francs.*

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

Par ÉLISÉE RECLUS

15 VOLUMES GRAND IN-8° AVEC CARTES ET GRAVURES

EN VENTE :

GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE

(COMPLÈTE EN 5 VOLUMES)

Tome Ier. **L'Europe méridionale** (*Grèce, Turquie, Roumanie, Serbie, Italie, Espagne et Portugal*). 1 vol. avec 4 cartes tirées à part et en couleurs, 174 cartes dans le texte et 75 gravures.

Tome II. **La France.** 1 vol. avec une grande carte de la France, 10 cartes tirées à part et en couleurs, 218 cartes dans le texte et 87 gravures nouvelle édition, revue et corrigée.

Tome III. **L'Europe centrale** (*Suisse, Autriche-Hongrie* et *Empire d'Allemagne*). 1 vol. avec 10 grandes cartes tirées à part et en couleurs, 210 cartes dans le texte et 78 gravures.

Tome IV. **L'Europe du Nord-Ouest** (*Belgique, Hollande, Iles Britanniques*). 1 vol. avec 6 cartes tirées à part en couleurs, 205 cartes dans le texte et 81 gravures.

Tome V. **L'Europe scandinave et russe.** 1 vol. avec 9 cartes tirées à part et en couleurs, 200 cartes dans le texte et 76 gravures.

GÉOGRAPHIE DE L'ASIE

(COMPLÈTE EN 4 VOLUMES)

Tome VI. **L'Asie russe** (*Caucasie, Turkestan, Sibérie*). 1 vol. avec 8 cartes tirées à part et en couleurs, 182 cartes dans le texte et 89 gravures.

Tome VII. **L'Asie orientale** (*empire Chinois, Corée, Japon*). 1 vol. avec 7 cartes tirées à part et en couleurs, 162 cartes dans le texte et 90 gravures.

Tome VIII. **L'Inde et l'Indo-Chine.** 1 vol. avec 7 cartes tirées à part et en couleurs, 203 cartes dans le texte et 84 gravures.

Tome IX. **L'Asie antérieure** (*Afghanistan, Béloutchistan, Perse, Turquie d'Asie, Arabie*). 1 vol. avec 1 carte d'ensemble, 5 cartes tirées à part et en couleurs, 155 cartes dans le texte et 85 gravures.

GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE

Tome X. **L'Afrique septentrionale.** Première partie : Bassin du Nil (*Soudan égyptien, Éthiopie, Nubie, Egypte*). 1 vol. avec 3 cartes tirées à part et en couleurs, 111 cartes dans le texte et 57 gravures.

Prix de chacun des volumes I à IX : broché, 30 fr. ; richement relié, avec fers spéciaux, tranches dorées, 37 fr.

Prix du tome X : broché, 20 fr. ; richement relié, avec fers spéciaux, tranches dorées, 27 fr.

Il a été tiré 15 exemplaires sur papier de Chine des tomes I à X.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* se composera d'environ 900 livraisons, soit 15 beaux volumes grand in-8.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes. Il paraît une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

OUVRAGE COMPLÈTEMENT TERMINÉ

ATLAS MANUEL

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

Contenant cinquante-quatre cartes

IMPRIMÉES EN COULEURS

Un volume in-folio, relié. . . . . 32 francs.

LISTE DES CARTES COMPOSANT L'ATLAS MANUEL

(*Les cartes doubles sont précédées du signe* *.)

1. Système planétaire. — Lune.
*2. Terre en deux hémisphères.
3. Volcans et coraux.
4. Pôle antarctique. — Archipels de Polynésie.
*5. Pôle arctique.
6. Océan Atlantique.
7. Grand Océan.
*8. Europe politique.
9. Europe physique hypsométrique. — Massif du Mont-Blanc.
10. Côtes méditerranéennes de la France. — Bassins de Paris.
*11. France physique hypsométrique.
12. France. (Partie Nord-Ouest.)
13. France. (Partie Nord-Est.)
*14. France politique.
15. France. (Partie Sud-Ouest.)
16. France. (Partie Sud-Est.)
*17. Grande-Bretagne et Irlande.
18. Pays-Bas.
19. Belgique et Luxembourg.
*20. Allemagne politique.
21. Danemark.
22. Suède et Norvège.
*23. Suisse.
24. Italie du Nord.
25. Italie du Sud.
*26. Espagne et Portugal.
27. Méditerranée occidentale.
28. Méditerranée orientale.
*29. Presqu'île des Balkans.
30. Grèce.
31. Hongrie.
*32. Monarchie Austro-Hongroise.
33. Alpes Franco-Italiennes.
34. Caucasie.
*35. Russie d'Europe.
36. Pologne.
37. Asie Mineure et Perse.
*38. Asie physique et politique.
39. Chine et Japon.
40. Indo-Chine et Malaisie.
*41. Asie centrale et Inde.
42. Palestine.
43. Région du Nil.
*44. Afrique physique et politique.
45. Algérie.
46. Sénégambie. — Côte de Guinée. — Afrique du Sud.
*47. Amérique du Nord.
48. Amérique du Sud. (Feuille septentrionale.)
49. Amérique du Sud. (Feuille méridionale.)
50. États-Unis d'Amérique.
*51. États-Unis. (Partie occidentale.)
52. États-Unis. (Partie orientale.)
53. Australie et Nouvelle-Zélande.
54. Amérique centrale et Antilles. — Isthme de Panama.

Imp. réunies, A 6 — 85. — 50,000.

THE UNIVERSITY LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA, SANTA CRUZ

This book is due on the last **DATE** stamped below.

DU21.V3
3 2106 00051 1177